



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

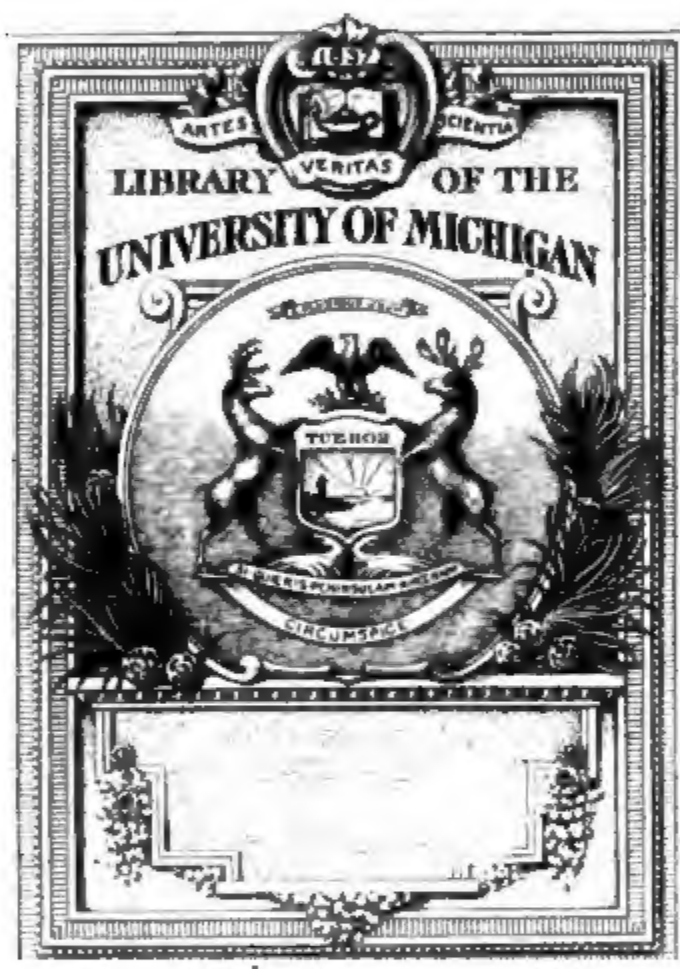
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491265



102
A51

MÉMOIRES
DE
L'ACADÉMIE D'AMIENS

**Les opinions émises par les auteurs des
Mémoires leur sont personnelles et l'Académie
n'en est pas responsable.**

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

des Sciences, des Lettres et des Arts
D'AMIENS



Tome LI

ANNÉE 1904



AMIENS. — IMPRIMERIE YVERT & TELLIER

1905



Obsèques de M. l'Abbé BOUCHER

Discours de M. PERCHEVAL

Directeur

MESSIEURS,

A peine élevé par la bienveillance de mes confrères à la direction de l'Académie, voici que m'incombe la part douloureuse de ces fonctions. Ayant eu l'insigne honneur de succéder à M. l'abbé Boucher, il me faut remplir auprès de lui un devoir dont, avec nous du moins, il n'a pas connu l'amertume. Elle est particulièrement poignante, accrue du saisissement que cause le départ d'un compagnon de travail, emporté dans le plein exercice d'une activité commune. Pour moi, je ne saurais oublier qu'hier encore, siégeant à ses côtés, j'étais le premier à le féliciter d'un succès. L'écho, non encore affaibli, des applaudissements qu'il recueillait et qui résonnent dans cette tombe ouverte, atteste plus sûrement que des paroles le mérite de l'académicien dont je dois esquisser le portrait.

Elu en 1900 membre titulaire de notre compagnie, M. l'abbé Boucher y arrivait précédé d'une réputation d'orateur sacré et d'un talent reconnu de maître de chapelle. C'est à cette personnalité double que la maison des Lettres et des Arts ouvrait ses portes. L'œuvre écrite de M. Boucher, la seule qui nous appartienne et ne soit pas confiée à de fugitives

mémoires, montre à quel degré il était digne de nos suffrages.

Connaître, sentir; l'âme de l'exécutant, le sens du critique ; la passion du discours, la philosophique raison ; l'imagination du conteur au service de l'historien : n'est-ce pas la plénitude de facultés que nous souhaiterions à un auteur ? C'est leur rencontre, tout au moins, qui nous séduit chez celui dont nous déplorons la perte. Déjà manifestes dans le traité qui fut un titre à sa réception, l'*Éloquence de la Chaire*, elles nous apparaissent non moins sensibles dans *Musique ancienne*, *Musique moderne*, dans *Taine écrivain*, dans *Robert de Luzarches* enfin où nous les voyons compléter l'histoire par la poésie de la légende.

Des voix autorisées ont dit qu'aux dons de l'esprit M. Boucher joignait de hautes qualités morales ; qu'il me suffise de retenir comment il savait concilier l'aménité du collègue et la dignité sacerdotale, les devoirs de la prêtrise et l'opiniâtreté du labeur. Chez nous, comme à la Société des Antiquaires, la somme rapide de ses travaux présageait un concours précieux dans l'avenir. Il en était autrement décidé... Ravi de la façon foudroyante que vous savez, à l'estime de tous, à l'affection d'un frère qui va continuer seul les traditions artistiques de la famille, M. l'abbé Boucher est allé recevoir les récompenses dont il fut le prédicateur ici-bas.

Au nom de l'Académie j'adresse à l'ancien directeur, au confrère et à l'ami, avec un dernier adieu, le témoignage unanime et profond de ses regrets.



Séance publique du 18 décembre 1904

La Vieille Egypte

Discours de M. Maurice PERCHEVAL
Directeur

A M. George TATTEGRAIN.

Malgré la séduction du voyage, des sédentaires comme nous ne retournent pas volontiers à l'état nomade. Nous avons poussé trop de racines avec le temps ; il y a si loin d'un gîte de rencontre aux murs familiers que nous quittons, emportés à toute vitesse ! Car nous sommes aussi à une époque de pérégrinations à vol d'oiseau, sans relais intermédiaires. Quelques heures de rapide, et, succédant aux boulevards où des arbres transis pleurent nos brouillards d'hiver, voici, dans le grand rire du soleil, la Cannebière et les mâtues du vieux port ; quelques journées de paquebot, la côte basse d'Alexandrie émerge dans un Levant bleu.

L'étape était plus courte autrefois. Autrefois, on subissait une lente initiation, dans un coupé de diligence, au milieu de paysages et de mœurs évoluant sur un rythme tranquille. Le changement d'âme qui s'opère chez le voyageur avait lieu sans secousse dans un être graduellement habitué. Le coup de foudre de la nouveauté imprévue était rare, la nature qui aime les transitions le réservant à

quelques sites célèbres. Sur mer, où l'éternel aspect des flots supprime les points de repère, des escales préparaient le renouvellement de décor et atténuaient la surprise.

Encore plus loin, toujours plus vite : c'est le programme que la science ne cesse de réaliser. Faut-il nous en féliciter outre mesure ? Le dilettantisme qui nous jette, en dehors d'habitudes casanières, sur les grandes routes du monde y trouve-t-il un bénéfice ?

C'est la diversité des choses qui nous attire. On veut échapper à l'accoutumance qui déprécie celles que l'on connaît trop et contempler d'autres spectacles que la maison d'en face ou le chapeau fleuri de la voisine... Il suffisait jadis de quelques pas ; changeant de terroir, on rencontrait un art étranger et une nouvelle forme de coiffes ; et la distance entre deux provinces, franchie dans un cheminement lourd, paraissait aussi considérable que celle d'un continent à l'autre, aujourd'hui qu'il nous est venu des ailes.

Sans doute on était l'esclave des climats, et la jouissance que comporte le passage d'une saison de glace à la serre tempérée était inconnue. La célérité des communications l'a rendue possible ; mais, en retour, des foyers de cosmopolitisme se propagent, pour la ruine du charme local, et les découvertes qui ouvrent l'accès de contrées neuves, en détruisent la poésie.

Déjà elles viennent à bout du pittoresque de l'arrivée, en installant autour des villes l'universelle désolation d'une banlieue de houille et de fer. Sans

méconnaître les services, il est permis d'évaluer les sacrifices consentis en échange, et de regretter l'attrait si délicat du premier contact avec un pays, joie de la prime entrevue faite d'accueil réservé et de désir troublant. L'ennui du débarcadère l'a tuée, comme le confort banal des tables d'hôte a triomphé de la saveur, un peu aigre mais capiteuse, des auberges du crû.

Concluons qu'il ne pouvait en être autrement. Cela était dans l'ordre et conforme aux lois d'un monde où nul progrès n'est gratuit, et qui nous force à payer, bien cher quelquefois, les choses qui viennent avec des choses qui s'en vont.

*
* *

L'Egypte laisse une image très simple chez qui l'a parcourue, après le retrait de l'inondation, d'Alexandrie à la première cataracte. Dans la réduction que la mémoire lui fait subir, elle s'identifie avec ses propres cartes géographiques, sobrement enluminées d'un seul coup de pinceau de couleur verte sur fond bistre.

A la sortie du Caire la zone de verdure s'épanouit dans l'éventail déployé du Delta, une plate campagne, toute veinée de canaux et que l'on a pu comparer à la Hollande. Elle se rétrécit en amont, ruban de quelques lieues au plus de largeur, cousu à l'intersection de deux déserts.

Là est l'Egypte : une traînée de limon grassement fertile, au milieu des solitudes en feu de l'Afrique ;

une prairie d'émeraude au pied de dunes fauves, de montagnes calcinées où les ombres coulent en bavures d'encre violette.

Rien ne vient adoucir le contraste de ces natures voisines, la végétation et la vie s'arrêtant avec la netteté d'une pelouse de jardin, à la limite du sédiment déposé par l'immense filet d'eau, qui périodiquement déborde de la coupe équatoriale. Qu'une cause en tarisse l'épanchement, ce serait fait de l'Egypte.

Improbable destin ! Jamais le Nil n'a manqué au rendez-vous de la plus vieille des civilisations. Telle que les documents nous la révèlent aux confins de la préhistoire, elle continuera d'exister, avec ses villages aux cabanes de limon cru, entre les fûts écailleux des dattiers portant haut leur chapiteau de palmes. On ne change plus à son âge et sa vieillesse nous prouve ce qu'il y a d'absolu dans son immuabilité.

Le spectacle est frappant, dès Alexandrie, d'un fellah demi-nu, qui, pour arroser son champ, élève l'eau du fleuve dans une poche en cuir dont une boule d'argile fait le contrepoids au balancier d'une longue perche. Plus loin, en visitant la nécropole de Memphis, vieille de six mille ans, on retrouve, au mur d'une chapelle funéraire, le portrait ressemblant de ce puits d'eau. Depuis, le modèle n'a point changé ! Les siècles ont passé sans altérer la forme primitive de l'instrument, la pureté du type chez l'homme. Il existait quand l'histoire succédait à la fable, le premier des pharaons aux rois de race

divine ; et dans le matin de l'exode, Moïse se retournant vers la vallée maudite le vit toujours le même, et tel qu'il se montre encore à nous à la portière d'un wagon.

Ajoutons que c'est la scène obligée de premier plan et l'exemple d'une monotonie qui constitue un autre caractère de l'Egypte.

Pas plus que la durée la distance ne réagit sur elle, et le paysage inscrit entre deux lignes parallèles n'offre, sur la longueur de cet oasis de deux cents lieues, qu'une succession de tableaux semblables.

En les voyant passer, à bord de la dahabièh qui, du Caire, vous conduit dans la Haute-Egypte, on comprend l'artiste, peintre ou sculpteur au temps des pharaons, qu'obsédait la répétition. Tout se répète ici, le présent et le passé, l'homme et la nature, les fellahs en d'éternelles robes bleues, la flotte des canges à la proue élancée remontant le courant sous l'envergure démesurée de leurs voiles, l'innombrable troupeau des buffles, la caravane des chameaux qui déambulent à la file sur le sentier des digues.

Un moule unique a servi à la confection des choses et nul signe original ne recommande l'individu dans le cadre de cette création uniforme, dont le dattier est vraiment la plante symbolique. Car c'est la divergence des branches qui donne à l'arbre une physionomie et une attitude que n'accusent pas les fûts tous pareils d'une colonnade ininterrompue, végétation qui a l'air emprunté d'une architecture.

Même les couleurs s'y meuvent sur une gamme lente et se distinguent par des intervalles sensibles

pour le seul coloriste. Ainsi la peau bronzée du paysan se pigmente d'une patine plus foncée suivant que l'on pénètre dans le sud.

Un écart brusque nous surprend, aux abords de la première cataracte. Sur le relief doré des montagnes, une tache d'ombre s'étend que n'explique la présence au ciel d'aucun nuage. Et l'on finit par deviner, comme une supercherie de la nature, l'apparition du massif plus sombre de la syénite.

C'est une rupture de l'uniformité et qui va s'accroître en face de la chute, devant le chaos de rochers, monstres bruns aux croupes luisantes et polies, les îlots empanachés de palmiers, à travers lesquels la formidable nappe d'eau se précipite en une série étagée de rapides. La race aussi va se modifier avec des indigènes dont le teint enfumé est une gradation vers le masque de suie des visages du Soudan. Mais si l'on se rappelle que nous sommes au seuil de la Nubie géographique, on se dit que rien ne vient infirmer la règle et que l'Égypte mérite pleinement sa réputation de monotonie.

Un sentiment de lassitude, est ce là ce que nous serions venus chercher ? Avec tant d'autres, Théophile Gautier l'a éprouvé comme nous ; il en fait part dans *Nostalgie d'Obélisques* :

Produit des blancs reflets du sable
Et du soleil toujours brillant,
Nul ennui ne t'est comparable,
Spleen lumineux de l'Orient.

Ainsi, malgré le piment de l'exotisme, en dépit d'un goût d'archéologie qui, devant des ruines gran-

dioses, vient au plus profane, le voyageur quittant nos contrées pour la splendeur de la Haute-Egypte n'échapperait pas à la satiété ! J'y vois le premier avertissement d'un climat qui ne tolère pas d'immigrations. L'hiver de Luxor est trop doux pour ne pas laisser pressentir un été fatal à l'Européen. On en saisit la menace, dès janvier, dans le sourire d'un ciel d'où la pluie n'est jamais tombée, dans le murmure des abeilles, dans la senteur des blés qui vont mûrir. Le soleil, l'implacable et divin soleil, s'est constitué gardien de l'Egypte ; protecteur jaloux de la race, il tarit le sang étranger et l'a conservée elle-même comme une nation de momies.

De nos jours voici qu'une tribu de la famille anglo-saxonne remonte à son tour le fleuve sacré. Ce ne sont pas les tempéraments sanguins de la Tamise, les touristes que leur agence emballe pour les cataractes, un Bædeker sous le bras, qui peupleront les rives où l'invasion antique des Pasteurs n'a point prévalu. C'est grand dommage pourtant que le fatalisme musulman cède le pas à l'expansion britannique, et que le Nil devenu la route d'un tel impérialisme en subisse les servitudes. Déjà l'événement a justifié le précepte. Un barrage près de Philæ condamne à périr le temple d'Isis ; et, dans la campagne où régna Thèbes aux cent portes, troublant ce silence plus profond que la nature observe sur les grandes cités détruites, le sifflet de locomotives insulte à la statue muette de Memnon.

Il est rare à présent qu'un voyage procure à l'esprit une révélation complète. Une science éparsé : le musée avec ses objets, les documents de la photographie, l'affiche dans la rue ont, sans qu'ils s'en doutent, renseigné les moins curieux qui partent avec une idée préconçue des choses qu'ils vont voir. Rendus sur les lieux ils comparent à la réalité leur esquisse imaginaire et ils éprouvent le plus souvent une désillusion.

Tel n'est point l'ordinaire sentiment de ceux qui s'arrêtent devant les monuments antiques de l'Egypte. Volontiers ils proclament que l'impression escomptée n'approchait pas de la valeur du spectacle.

Cela peut s'entendre à priori d'entreprises qui ont trouvé l'effet dans l'énormité. Un enfant peut tracer la figure d'une pyramide ; nul ne peut se vanter de connaître celles de Gizèh s'il ne les a mesurées à l'échelle de sa petitesse. Car de la grandeur des choses il naît une admiration spéciale, un vertige de bas en haut qui n'est éprouvé que sur place.

Aussi bien le langage, avec des chiffres pour interprètes, est-il obligé d'avouer son impuissance à faire part de cette impression que le dessin se refuse de communiquer. Tout au plus lui est-il permis de l'analyser, et de constater qu'elle ne résulte pas moins des proportions d'un ensemble, que de gigantesques unités qui le composent.

Un rêve d'éternité hantait le berceau du monde. Une loi, généralement obéie, forçait les premiers des constructeurs à se servir de signes assez grands pour que l'alphabet en soit parvenu jusqu'à nous. Les Egyptiens ne s'y sont pas soustraits. Même ils ont

porté les fardeaux les plus lourds, levé les pierres les plus hautes ; assis des colosses auxquels une armée s'attelait pour les déplacer ; dressé des obélisques dont nos men-hirs ne fourniraient que la base et taillé des sarcophages monolithes aussi vastes que la chambre d'un dolmen.

Mais, tandis que le mégalithisme demeure à l'état fruste d'alignements de rochers, chez eux, un art minutieux et savant s'empare des matériaux énormes, les polit comme des agates, les assemble avec une perfection qui dissimule les joints de leur appareil, les contraint à devenir un élément au service de la pensée architectonique.

Prodigieuse conquête ! D'où notre émerveillement, cette commune stupeur en pénétrant dans leurs temples, au fond des salles hypostyles. Là des colonnes grosses comme des tours, sur leurs chapiteaux en fleur de lotus portent des plafonds dont les dalles franchiraient la largeur de nos rues.

Etalée sur le sol, pyramidant toujours, une architecture pareille ne redoutait ni les déprédations individuelles, ni les injures du temps. Il fallait pour la mettre en péril la puissance de phénomènes cosmiques ou le vandalisme des foules. Aucun de ces fléaux n'a manqué : un tremblement de terre a secoué la région de Thèbes, et, hier encore, complétant l'œuvre de Cambyse, les entrepreneurs du Caire exploitaient comme un chantier les sanctuaires d'Abydos.

Cependant la veine était assez riche pour n'être pas épuisée. Les édifices en s'écroulant laissaient des vestiges à leur taille ; majestés déchues, ils jalonnent

le cours du Nil de colonnades et de pylônes ruinés.

Mais n'allez pas concevoir l'idée d'une décrépitude, ni rêver de pierres qui s'effritent, de silhouettes qui défont ou disparaissent sous un parasitisme de végétations. Ici les ruines ne vieillissent plus, entrées elles aussi dans l'universelle immuabilité. Brûlantes et nues, sans un lierre qui s'attache, sans une herbe qui se faufile, elles offrent par la sécheresse des contours, la cassure nette des lignes, le spectacle nouveau pour nous d'une destruction que l'homme a commencée et que la nature n'achève pas.

Nous n'en trouverons pas moins surprenante la vue d'édifices intacts comme le Grand Temple d'Edfou. Depuis des siècles les Fellahs groupaient autour de lui leurs maisons pétries dans la boue du fleuve. A mesure que se pulvérisaient ces habitations fragiles, un nouvel étage s'élevait sur l'exhaussement de leurs débris. Assise par assise, empâtant la pierre des murs avec ses alvéoles, le village avait fini par grimper sur les épaules du géant qui n'était plus que l'ossature d'une montagne de limon.

Les Egyptologues sont venus qui ont levé le suaire de cette civilisation morte et dégagé le monument. Lourd et profond sanctuaire, où le jour n'a d'accès que par la colonnade du portique, il nous apparaît tout entier, précédé de son pylône plein d'ombre, au soleil, sans autre grosse avarie que quelques dalles arrachées à ses terrasses.

Remueurs de monolithes, on sait que les Egyptiens furent d'inlassables *entailleurs d'images*, et que du haut en bas ils tatouaient leurs temples de bas-reliefs méplats cernés par un trait creux.

D'étranges divinités, formes humaines à chef d'animaux, des pharaons l'œil de face dans un profil, s'y raidissent sous les poses d'une convention sacrée. Partie intégrante du tableau, des hiéroglyphes nombreux en contiennent la légende, et tout parement de muraille ou de colonne est une page d'histoire et de théogonie illustrées.

D'après chercheurs ont retrouvé la clé longtemps perdue de ces arcanes, épelé les chapelles et les obélisques, dépouillé volume par volume la bibliothèque monstrueuse. Elle a livré de très vieux secrets, et, de cartouche en cartouche, on est remonté jusqu'au fondateur de toutes les dynasties de pharaons. Puis le monument est devenu muet, la page est demeurée vierge. Tant il est vrai que le problème est éternel, et que toute science interrogée finit par mettre le doigt sur la bouche !

Au pied des pyramides de Gizèh, les fouilles modernes ont mis au jour un temple de granit rose et d'albâtre que le désert tenait caché sous le bord de son manteau. Les piliers carrés de l'édifice, souche primitive de la colonne, attestent sa haute antiquité ; une inscription trouvée près des Pyramides affirme qu'il les a vues naître. Mais il reste taciturne comme un aïeul, et le visiteur habitué à une profusion de signes et de figures est déçu par la nudité complète de ses œuvres.

Tant de questions que nous lui aurions posées demeurent sans réponse. Qui étaient les fabuleux Serviteurs du Soleil auxquels le vieux Ménès a succédé ? Où trouver la première pensée de cette architecture savante dès l'origine ; les rudiments

d'une statuaire parfaite dès le début? Qu'on nous montre l'enfance de l'art, l'embryon de la société, le départ de l'évolution, l'ébauche enfin de cette civilisation égyptienne dont nous ne voyons que l'épanouissement et la décadence....!

Gardien du temple enfoui, le Grand Sphinx que Chéops répara, étire ses griffes hors du sable, et dresse sa face mutilée où persiste un énigmatique sourire.

• •

Forme, couleur, essences fugitives que la nature incessamment retouche et refond par la continuité de son mouvement et le travail de sa chimie! Modelé des traits, nuances des carnations, attributs de la personne physique, auxquels la mort vient substituer la charpente commune qui ne donne plus le signalement de l'individu, mais le caractère de l'espèce...! La vieille Egypte s'était insurgée contre ces lois de destruction.

Elle prétendait ne pas laisser retourner en poussière les restes de ceux qui descendent dans l'Amenti, dans la Région Occidentale en compagnie d'Osiris, dieu funéraire, et soleil des morts! Croyant que la survivance de l'être dépendait de la conservation de sa forme, elle momifiait le cadavre.

« Tout cela est momie », dit l'Arabe en montrant la vallée du Nil. Devenue classique, l'expression ne paraît pas outrée, quand on suppose les contingents fournis par la longévité de l'Egypte au recrutement

de morts incorruptibles, renforcés encore de la quantité d'animaux consacrés qu'elle admettait aux mêmes honneurs.

Pour loger ces multitudes, il lui fallut creuser les abords du désert de labyrinthes et de puits, conduire au cœur des montagnes riveraines un travail aveugle de fouisseurs, des « demeures éternelles » ne pouvant être que des caches.

Ce furent, après les incursions des Pasteurs, de vraies et profondes *oubliettes*, qu'aucun ouvrage extérieur proche ne révélait, et dont l'entrée à jamais close était dissimulée par le truquage du sol. Déjà, sous l'Ancien Empire, un luxe de précautions analogues se remarque dans les trois Pyramides, montagnes artificielles cette fois, et qui compensaient par la solidité de leur revêtement, par les impénétrables accès du sarcophage perdu au sein de leur masse, ce que la sépulture avait en elles d'apparent.

L'avenir a montré que la garantie était précaire, et vain le calcul de concessions à perpétuité payées avec le sang des peuples. Bien avant que la science n'y pénétrât, celle de Chéops avait été violée. Aujourd'hui, la chambre où, dans sa cuve de granit, emmaillotté de bandelettes et macéré dans les parfums, dormit le frère aîné de tous les despotes, est ouverte à la curiosité. Sans se laisser rebuter par la longueur et les détours du corridor, elle en assiège l'orifice d'un va-et-vient microscopique de fourmis.

La forme de l'être ne réside pas seulement dans un original, mais dans toute copie que peut en faire la

main des hommes. Voilà qui justifie, ce me semble, la présence au fond de l'hypogée d'une statuaire et d'une imagerie, qui, ajoutant un élément à la survivance de la personne partagent la séquestration de la momie.

Rare exemple aussi d'abnégation chez un art qui fait le sacrifice de la renommée, et consent à s'enfermer pour toujours, avec les morts, dans la nuit sans yeux du tombeau.

D'ailleurs la perspective de la solitude ne tarit pas sa fécondité. Une théorie sans fin de petits personnages polychromes, d'une finesse merveilleuse, processionne le long des cryptes funéraires. La hantise en est durable; et nul n'oublie qui les a contemplés aux lueurs des torches, dans ces palais d'outre vie, le défilé d'un panthéon infernal, les démons à tête de chacal et d'épervier, figurants d'une Tentation de Saint Antoine, en marche pour le sabbat.

Suppléant les magnificences d'hypogées royaux, de grossières figurines sont jetées avec la momie sans histoire à la nécropole commune. Car la pieuse Egypte n'exceptait personne du traitement par les aromates; mais la qualité variait suivant les classes d'embaumement, profession où des maîtres se sont parfois surpassés.

Dans un musée aux portes du Caire, la face du grand Sésostris, Ramsès deuxième du nom, conserve après bientôt quatre mille ans une expression caractéristique. Plus saisissante encore, la momie d'une jeune prêtresse n'a point abdiqué toute la séduction de la femme.....

Etait-ce une raison pour en faire l'héroïne d'un roman ? Est-ce qu'une indicible horreur ne flotte pas autour des charmes qui sont revenus du sépulcre ! Je préfère en tous cas les renoncements du squelette, les os décharnés à la dépouille de natron, la chasteté du néant à une coquetterie posthume. Insensible au petit sourire triste du masque aux yeux d'émail, je te salue, crâne des ossuaires gothiques, relique des catacombes, ivoire jauni aux deux trous d'ombre, où les anachorètes en Thébaïde pleuraient les hontes de la chair et les péchés de la beauté.

*
* *

Le contraste est violent pour qui visite le Caire au retour de la Haute-Egypte, et c'est la démarche hésitante qu'on dirige ses premiers pas dans les quartiers arabes. On a dans les yeux les déserts ensoleillés, les temples d'or parmi la verdure crue des prairies, le spectacle d'une vie biblique sous de larges horizons ; brusquement on se trouve au milieu de ruelles étroites, entre de hautes maisons couleur de poussière. Tirant de leurs façades toutes les saillies possibles, la coutume y a multiplié les encorbellements, les auvents et les moucharabièhs. Des nattes et d'inquiétants planchers jetés d'une terrasse à l'autre les assombrissent encore, laissant voir dans leurs découpures un ciel d'émail bleu, ponctué de vautours qui se poursuivent avec des cris stridents.

Cette demi-obscurité accentue avec vigueur le

caractère du moyen-âge musulman qui s'est conservé en ville depuis le règne des khalifes ; elle ajoute au mystère de l'Islam qu'on devine caché derrière ses jalousies et ses grilles, au fond d'impasses qui ont un air de coupe-gorge.

Par contre, faut-il que la vue s'y soit habituée, pour distinguer les détails, et analyser, dans son grand caravansérail, un Orient complexe fait de splendeur et de vétusté, de misère et de noblesse, de choses grises et de couleurs chatoyantes, de richesse en haillons et de pauvreté magnifique ; une macédoine de peuples, un chaos de bâtisses délabrées semées au hasard de la construction dans une irrégularité de jeu de patience et qui nous émerveillent par l'élégance de leurs proportions, le point léger de leurs dentelles de stuc.

Dans d'infimes petites échoppes on bat de l'or, sous des auvents disjoints se révèlent des entassements précieux, des tapis sont étendus qu'on dirait des vitraux à terre, et des marchands à barbe de prophète, ensevelis dans la blancheur de leur burnous, attendent l'infidèle en égrenant des chapelets.

A travers le dédale inextricable des rues non pavées, venue de l'Asie et de l'Afrique, des Echelles du Levant et de la fournaise du continent noir, une foule, qui a gardé le port auguste des draperies, passe et repasse avec ses chameaux et ses ânes légendaires, mélangeant l'exotisme de ses costumes, la profusion de ses coloris, ensemble chaud et harmonieux, où luisent çà et là, dans leur halo d'antimoine, profonds, et troublants comme des énigmes, les yeux sans visage des femmes voilées.

Au milieu de cette vie affairée et bruyante, d'anciennes mosquées, derrière la baie en ogive de leurs portes sarrasines donnent asile au silence et à la tranquillité. Mais l'impression que l'on eut en arrivant au Caire s'y fait sentir inversement. Hanté par le souvenir d'un temple sépulcral, on pénètre dans une cour inondée de lumière, entourée de portiques en arcades qui lui font une ceinture d'ombre et de fraîcheur.

N'est-il pas d'ailleurs l'antipode de celui de l'Egypte, l'iconoclaste génie de ses conquérants, qui bannit toute représentation animale et n'admet, pour motif de décoration que les figures de la géométrie et les caractères en lames de sabre de l'écriture coufique ? Ce n'est pas lui non plus qui demande à des formes pyramidales, aux colonnades trapues à la lourde platebande, les conditions de la durée des édifices. Même il semble qu'il veuille en accuser le mépris dans la hardiesse d'un arc outrepassé, la folie des minarets, la suspension aérienne des coupes. La façon encore dont les pleins sont fouillés d'arabesques et d'entrelacs vient ajouter à cette apparente fragilité.

On sent que pour la race qui bâtissait, le monument fut longtemps la demeure passagère, la tente libre des aïeux, comme on retrouve la persistance d'instincts nomades chez des possesseurs qui achèvent rarement et n'entretiennent jamais.

Dans la plus sainte des mosquées, les dentelles de stuc se déchirent, les peintures meurent, les mosaïques s'écaillent, les boiseries mangées de vermine tombent en poudre, tandis qu'au milieu de la cour

aux dalles luisantes, sur la coupole de la fontaine des ablutions, le croissant de Mohammed se dédore et penche dans un déclin symbolique.

Que dire du quartier européen, du jardin de l'Ezbékièh et des arcades à l'italienne sinon que ceci tuera cela et que la civilisation aura vite raison du passé ! Ces souvenirs datent de plusieurs années ; déjà un état nouveau s'ébauchait, amorçant de larges avenues qui, à l'exemple du boulevard Méhémet-Ali devaient éventrer la ville indigène. Nul doute qu'on n'ait marché depuis et que l'heure ne soit proche où la sombre El Kahira, la capitale des sultans fatimites aura vécu..... Et c'est encore une destruction à laquelle assistera l'éternité des Pyramides.

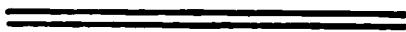
Le Caire n'a pas que le seul aspect de ville commerçante, confinée sous les allées couvertes de bazars, ou remplissant de son activité des ruelles ténébreuses. Il faut gravir le dernier contrefort du Mokattam, et, des murs de la citadelle qu'y édifia Salah-Eddîn, contempler le dessus de son existence crépusculaire : domaine clair de ses rêves, la région blanche des terrasses ; une vaste nappe de chaux vive où les rues font des craquelures noires, une calme surface horizontale d'où s'élance un peuple de minarets, longues fusées de pierre, cierges énormes avec des bobèches guillochées de galeries en encorbellement autour de la hampe grêle que termine comme une flamme un ovoïde doré.

C'est un tableau des Mille et une Nuits encadré dans un panorama somptueux, où le regard embrasse

à la fois la pointe verte du Delta, la robe fauve du désert, le Nil tout luisant de reflets, les Pyramides assises dans les sables de la Lybie, les nécropoles du Caire au bas de la chaîne Arabique, les tombeaux des khalifes et ceux des pharaons, le boulevard de l'Islamisme et le passé du monde !

Et voici, qu'en face de ce décor auquel le soleil couchant prêtait un fond rutilant d'icône byzantine, dans la douceur d'un soir tiède de l'Orient, une vision vint nous trouver. C'était très loin au Nord, par delà les continents et la mer, dans sa campagne en deuil, sur le miroir trouble de ses canaux, une ville aux toits d'ardoises que domine le vaisseau d'une cathédrale gothique : grande silhouette grise, un autre moyen-âge engourdi par le froid et sculpté dans la brume.....

Nous fûmes pris d'une indéfinissable émotion ! Etait-ce du spectacle que nous avions devant les yeux, ou de celui qui passait dans notre mémoire ? Les idées forment un écheveau si compliqué que l'homme a parfois de la peine à y démêler l'origine d'un sentiment.



Le Nirvâna bouddhique

De même que toutes les religions avouables le Bouddhisme admet le dogme qu'on nomme aujourd'hui l'immortalité de l'âme ; c'est là, il semble, une question épuisée, une cause jugée. Cependant il convient, je crois, au point de vue historique, que la vérité reconnue soit pour ainsi dire consacrée dans un congrès d'histoire religieuse, à l'effet de mettre fin à la légende contraire qui n'a que trop duré, ayant encore cours dans certains milieux. On pourra, par la même occasion, faire remarquer aux opposants attardés, que toute religion qui mérite ce nom admet aussi l'existence de Dieu. Les deux termes paraissent inséparables. La religion est le lien qui unit l'homme à Dieu, et admettre Dieu n'est-ce pas reconnaître sa justice d'outre tombe ?

Cette constatation du fond des croyances bouddhiques aura, également, l'avantage d'expliquer aux générations futures comment il a pu se faire que, vers le milieu du xix^e siècle, le mot sanscrit *Nirvâna*, considéré par la plupart des indianistes comme le repos après la mort réalisé par l'anéantissement de l'âme humaine, ait, au contraire, quelques lustres après, et avec d'autres savants, abouti à sa survivance, sans que le fait ait été signalé publiquement.

Je suis porté à croire que l'absence de l'explica-

tion désirable provient de ce que plusieurs d'entre les premiers linguistes, s'étant mépris ici sur le sens des textes sacrés des religions asiatiques, et avec eux les écrivains qui les avaient crus sur parole, n'ont pas été incités, quand ils ont dû changer d'avis, à faire amende honorable, à notifier *urbi et orbi* qu'ils avaient erré.

Aussi la légende se perpétue dans quelques publications ; en ces dernières années on a même entendu dire, un peu partout, que le Bouddhisme est une religion sans Dieu, et ces versions négatives sont accueillies d'autant plus facilement que nous vivons, surtout en France, à une époque de scepticisme religieux absolu, où tout ce qui lui est favorable est vu d'un bon œil, puis encore par la force acquise, rien n'étant plus difficile à déloger du cerveau humain qu'une légende devenue populaire ; et pourtant il suffisait de faire remarquer que Cakia-Mouni, le fondateur du Bouddhisme, était lui-même une divinité incarnée.

Je ne viens point faire le procès des premiers savants qui n'ont pas bien interprété, ni même celui des seconds non responsables, mais il est intéressant de jeter un regard sur les discussions qui eurent lieu au siècle dernier, de rappeler les noms des principaux intervenus, de ceux aussi qui, depuis, ont fait des aveux dans l'abandon du néant bouddhique, de ceux encore qui, dès le premier jour, ont lutté contre l'erreur. Enfin il s'agit de produire la preuve confirmative de la croyance des bouddhistes à la persistance du moi humain.

Avant d'aller plus loin, je demande qu'il soit, à

l'occasion, recommandé au public du monde entier, pour qu'il s'en pénètre bien dans l'avenir, de renoncer à l'esprit de dénigrement qui a toujours animé les adhérents, surtout les prêtres, de la dernière religion apparue, contre celles qui l'ont précédée ; car, on peut en être bien persuadé : si les religions nouvelles constituent, dans les nations civilisées, un progrès social, et cela n'est pas douteux, les grandes religions de l'antiquité ont néanmoins toujours eu pour objet, au même titre que les religions actuelles, le bien public et la moralisation, ont produit la notion du devoir, les satisfactions intérieures et tous les bons sentiments que nous avons la mauvaise habitude d'attribuer exclusivement à notre religion à nous. A cause de cela elles sont dignes de notre respect, et si elles présentent quelques particularités motivant notre hilarité, qui peut affirmer que l'avenir ne réserve pas un destin semblable à la nôtre ? Cet état d'âme est très nécessaire à l'historien et lui servira souvent d'explication à bien des choses jusque-là réputées obscures.

*
* *

Donc le grand maître, Eugène Burnouf, aurait déclaré que dans le Bouddhisme, le Nirvâna comporte l'anéantissement de l'âme, admis, suivant lui, par les fidèles comme récompense d'une vie vertueuse, en ce qu'il dispense des transmigrations ultérieures toujours pénibles dès que l'on n'a pas été correct ici-bas. La métempsycose fut en effet toujours florissante en Asie.

Ensuite est venu M. Barthélemy Saint-Hilaire, autre traducteur se conformant à l'interprétation de Burnouf, l'exagérant même, pour s'être inspiré des écrits des nihilistes de l'antiquité asiatique. Mais il se trouva, dès 1856, un homme de grand savoir, quoique seulement académicien de province, M. Jean-Baptiste Obry, de l'Académie d'Amiens, pour déclarer cette conclusion illogique autant que littéralement inexacte ; il s'éleva contre dans un mémoire intitulé le *Nirvâna Indien*. En 1863 M. Obry publia encore un ouvrage ne contenant pas moins de 237 pages (grand in-octavo), portant cette fois le titre de *Nivârna bouddhique* et mis en librairie.

An cours des 600 pages environ que comprennent les deux volumes ci-dessus, mon auteur prend ses contradicteurs à partie avec une profonde érudition et une inlassable ténacité, leur mettant sous les yeux une abondance de textes, les condamnant au silence prudent qu'ils ont gardé dès lors. L'année 1870 fut pour lui celle du triomphe, il déclare à l'Académie d'Amiens que sa thèse a été adoptée en 1865 par Albrecht Weber, professeur de sanscrit à l'Université de Berlin, et, en 1869, par Max Müller, l'illustre professeur de l'Université d'Oxford. Cette solution a été confirmée plus tard au Congrès de Chicago, ainsi qu'on le verra plus loin.

*
* *

Le Congrès des Religions qui a siégé à Chicago, en 1883, n'étant pas historique ne se rapportait qu'au présent ; il avait uniquement pour objet une

manifestation religieuse ; ce n'est point là qu'il fallait espérer trouver la clef de l'énigme. Cependant, à la suite de paroles prononcées en cours de séance, on put constater la foi à la survivance de l'âme chez les Bouddhistes. Voici ce qui s'est passé à ce sujet d'après le livre très documenté de M. Bonet-Maury qui a traduit, par extraits, le compte-rendu officiel du révérend F. H. Barrows, ainsi que les assertions parfois obscures et même contradictoires des divers membres asiatiques qui ne s'occupaient, pas plus que les autres, spécialement de l'immortalité de l'âme, mais tenaient plutôt à expliquer leur système religieux particulier :

Le délégué chinois, M. Pung-Kwang-Yu, dit : « Les sectateurs du Taoïsme et ceux du Bouddhisme parlent souvent de l'immortalité et de la vie éternelle. En conséquence ils se soumettent à une discipline morale dans l'espoir de parvenir par là à cet état de béatitude. Ils aspirent simplement à délivrer l'esprit des bornes que lui impose le corps. On entend souvent les prêtres du Tao et de Bouddha faire mention du ciel et de la terre, parler du livre du rôle des esprits et du registre des âmes. Ils cherchent à inculquer l'idée que les bons recevront leur récompense, et que les méchants subissent des peines éternelles (1). »

Ainsi nous sommes fixés d'abord par un étranger au Bouddhisme, par un disciple de Confucius, affirmant que les Bouddhistes croient à l'immortalité de l'âme.

(1) *Le Congrès des Religions à Chicago en 1883*, p. 115 et 116

Voici maintenant M. Dharmapala, secrétaire général de la Société Maha Body de Calcutta. Les premières exhortations de Cakia-Mouni sont, dit-il, celles-ci :

« Prêtez l'oreille, ô mes disciples; j'ai trouvé la délivrance de la mort. J'enseigne la loi..... Sachons vivre heureusement, sans haine au milieu des gens qui nous haïssent. Surmontons le mal par le bien, la colère par l'amour, l'avarice par la générosité, le mensonge par la vérité. Donnez à qui vous demande, même le peu que vous avez. En faisant ces choses vous entrerez au ciel. Mais quant à l'homme qui transgresse la loi, qui dit des mensonges, qui nie la vie future, il n'y pas de péché, dont il ne soit pas capable (1). »

Que sont donc cette vie future et ce ciel, et si les Bouddhistes n'y croyaient plus, n'est-ce pas qu'ils auraient dévié ?

Ensuite vient Virchand Gandhi de Bombay, représentant du Jäinisme ; celui-ci ayant dit : « L'âme est l'élément qui connaît, pense et sent. » M. Bonet-Maury ajoute : « C'est l'élément divin dans l'être vivant. Le Jäiniste pense que les phénomènes de connaissance, de sensibilité, de pensée et de volonté dépendent de quelque chose et ce quelque chose doit avoir une réalité. » Voilà qui est parfait, mais quelques lignes plus avant M. Bonet-Maury avait dit que la psychologie des Jainistes se rapproche plus de celle des Brahmanesque de la conception bouddhique ; « elle se distingue essentiellement, dit-il, de cette

(1) *Le Congrès des Religions à Chicago en 1883*, p. 115 et 116.

dernière par la croyance à l'immortalité de l'âme (1). » Alors je ne comprends plus. M. Bonet-Maury semble être du côté de ceux qui ne voient dans le Bouddisme que l'aboutissement au néant.

Enfin le prince Chudhadham, frère du roi de Siam, qui s'exprime vraisemblablement en un langage plus compréhensible pour les occidentaux que celui de beaucoup d'Asiatiques, est venu affirmer « qu'après la pratique de toutes les vertus, il fallait considérer cette vie comme temporaire. » Ce qui m'a frappé, dit M. Bonet-Maury, dans les développements que le prince de Siam a donnés à son développement éthique, c'est la division en trois catégories fondée sur la sanction dans les vies ultérieures. C'est là, il me semble, un élément nouveau étranger au Bouddisme primitif. Voici sa division des devoirs : « 1° ceux qui procurent le bonheur dans la vie présente ; 2° dans la vie future ; 3° dans la vie éternelle. » En effet c'est un élément nouveau, mais de classification seulement, de raisonnement philosophique ne changeant en rien le principe de l'immortalité qui reste entier.

Voilà pour le Congrès de Chicago.



Au Congrès d'histoire des religions tenu à Paris, en 1900, la question traitée ici ne fut pas soulevée ; on s'en tint à l'étude des sectes dans les diverses

(1) *Le Congrès des Religions à Chicago en 1883*, page 69.

parties du monde. Cependant les membres du Congrès purent, sur l'aimable invitation de M. Guimet, le savant et généreux fondateur du Musée qui porte son nom, visiter ce monument incomparable et voir que, loin d'être athée, le Bouddhisme ancien comprenait de nombreuses divinités, dieux et déesses, dont l'énumération et l'image sont données sommairement dans un *Petit Guide illustré*, publié par le conservateur du Musée, l'érudit M. de Milloué, avec des commentaires favorables au théisme et à la vie future dans les croyances du monde oriental.

•
• •

Enfin, pour terminer, M. Emile Sénart, membre de l'Institut de France, et l'un des maîtres incontes-
tés de la science bouddhique, ne voulant pas se mêler à la discussion ingrate des croyances, ni s'en prendre à ses contradicteurs contemporains, s'il en existe encore, a néanmoins écrit, il n'y a pas longtemps, ce qui suit dans le *Album Kern*, se bornant à mettre discrètement et seul en cause Eugène Burnouf, l'auteur de la légende du Nirvâna-Néant.

« Il y a des mots illustres; *Nirvâna* en est un. Il a bénéficié de la faveur conquise par le Bouddhisme. Il a suscité d'amples commentaires; tout récemment il a inspiré au P. Dahlmann des thèses aventureuses. Cependant à qui se tient en garde contre la griserie des spéculations, il me paraît aisé de fixer son histoire. Toute longueur m'étant ici interdite, je voudrais simplement en esquisser les

traits principaux. Le P Dhalmann a d'ailleurs réuni les faits les plus saillants. Reste à les bien interpréter. »

« Au propre *Nirvati* signifie « s'éteindre ». *Nirvāna*, extinction d'une lumière qui éclaire ou extinction d'un feu qui brûle. (Cf. *nibbāti* pour dire « refroidir » en parlant d'un plat trop chaud.— *Jakala*, IV. 391-22.) Le thème a pu, par une image très naturelle, exprimer parfois l'idée de « disparition, destruction ». C'est cependant de la seconde nuance de signification seule que se devine le développement du substantif dans une acception figurée : du sens de « rafraîchissement », il s'achemine au sens de « bien-être », puis, plus spécialement, de « satisfaction, bonheur intérieur. » La transition est d'autant plus naturelle que la langue religieuse assimile le plus constamment la douleur à un feu qui consume ; comme toute passion est feu et douleur : l'idée de « repos, détachement », se confond aussitôt avec cette notion de félicité. »

« L'évolution est écrite dans la langue de l'Epopée avec une clarté décisive. »

« *Nirvāna* exprimant à la fois « la paix » qui succède aux agitations du désir et la « félicité », d'échapper aux misères du *Samsara*, était mieux qu'un autre terme, tout indiqué pour les embrasser l'un et l'autre. Les cas assez nombreux où il paraît dans cet emploi mystique, nous laissent, la plupart du temps, assez empêchés de décider quelle est des deux nuances celle qui prévaut dans chaque passage. Ce qui est certain et ce qui seul importe, c'est que, dans l'usage épique, le mot n'est rien que l'équiva-

lent d'autres termes, que, inspiré par une figure continuant à demeurer transparente; dominé par la notion du « bonheur », il désigne d'une façon générale, et sous ses deux aspects successifs, l'idéal hindou de la « délivrance ».

« Mais c'est la légende du Bouddhisme qui a surtout généralisé son emploi, lui a plus décidément assigné une valeur technique, et a fait parmi nous sa fortune. »

« La spéculation bouddhique nie l'existence objective de l'âme, de la personnalité; de pareilles prémisses impliquent de la délivrance finale une conception différente de celle que proposent *Vedanta* et *Samkhya*. On en a conclu que Nirvâna, devait, dans le Bouddhisme, avoir un sens tout particulier et refléter directement ces vues spéciales. On s'est, pour le démontrer, fondé sur certaines paraphrases qui semblaient l'adapter à ces notions nihilistes de l'au-delà. C'est ainsi que presque sans exception, on a attribué à *Nirvâna*, dans le Bouddhisme, le sens d'annihilation. »

« Et cependant, même *à priori*, cette interprétation n'aurait pas dû paraître si simple. Si le thème *Nirva* a été, à l'occasion, comme il était très naturel, transporté par voie de comparaison, à l'idée de « suppression, disparition », cet usage ne semble pas s'être consolidé si je puis ainsi dire : Je ne connais aucun exemple de *Nirvâna* employé absolument pour dire « destruction ».

« Quand on voit à quel point le Bouddhisme s'applique à esquiver toute déclaration catégorique sur son idéal de l'au-delà, comment croire qu'il eût été

si pressé de frapper un mot destiné à exprimer crûment des conséquences nihilistes qu'il hésite précisément à réaliser ? »

« En fait, l'emploi bouddhique de *Nirvāna* est inséparable de son emploi brahmanique ; de part et d'autre il s'applique de même aux deux phases de la délivrance ; il est de même paraphrasé régulièrement au sens du bonheur (Dhammap, 204, etc.), associé aux mêmes synonymes, *santi*, *nirvati*. On ne peut raisonnablement isoler les deux courants. Où en est la source ? »

« Il est trop clair que le sens opposé de « destruction », ne fournit pas le point de départ commun. Dans la langue brahmanique au contraire l'évolution est à la fois transparente et directement documentée. Il est d'ailleurs naturel que le Bouddhisme qui a tant emprunté, se soit, avec d'autres termes similaires, approprié *Nirvāna*. »

« On relève à juste titre une contradiction flagrante entre certains noms, certaines paraphrases dont le Bouddhisme caractérise la « délivrance », et la conception que nous sommes autorisés à lui en attribuer (Dhalmann, *Nirvāna*. Introd.) Il est tout simple que le Bouddhisme ait, malgré les divergences doctrinales, perpétué des dénominations traditionnelles dont le sens très général se prêtait à des vues diverses, et qui concordaient au moins en ce que toutes visaient également l'objectif commun à toutes les sectes, l'heureuse délivrance des passions et de la transmigration. Au moment même où Burnouf interprète *Nirvāna* par « annihilation », il est amené à constater que les Tibétains l'entendent : « exemption de la douleur. »

« Enfin que certains textes (p. ex. *Suttanip.* v. 235) rapprochent de l'idée du *Nirvāna* l'image de la lampe qui s'éteint, on en retrouverait exactement la contre partie dans des expressions épiques (comme M. Bh. XIV, 542) où rien n'autorise à chercher une portée nihiliste ». E. Sénart.

Voilà, il me semble, une accumulation de preuves de nature à désabuser les plus attachés à l'idée de Nirvāna-Néant, et je pense que le débat peut être considéré comme étant clos définitivement.

H. CAMERLYNCK.



Causerie sur le chic

Généralités

« Une personne à la mode, dit La Bruyère, ressemble à une fleur bleue qui croît de soi-même dans les sillons où elle étouffe les épis, diminue la moisson, et tient la place de quelque chose de meilleur ; qui n'a de prix et de beauté que celle qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît et qui tombe presque dans le même instant. »

La Bruyère n'était guère tendre pour les personnages à la mode de son époque, peut-être même était-il injuste envers eux, car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi du plaisir des yeux, et, si la « fleur bleue » diminue tant soit peu la moisson, elle n'en ajoute pas moins quelque charme à la chaude vision des épis dorés.

Quoi qu'il en soit, on ne dit plus depuis nombre de lustres d'une personne ou d'une chose qu'elle est à la mode ; on dit qu'elle est « chic », ou qu'elle a « du chic ».

Le mot « chic », d'après Larousse, compte plusieurs siècles d'existence. Sous Louis XIII c'était un

« terme de palais. Chic était le diminutif de chicane.
« On disait de quelqu'un fort sur la coutume, rompu
« à toutes les arguties des lois anciennes et nou-
« velles : il a le chic, ou mieux il entend le chic.

« Un poète de l'époque fait même proclamer par un plaideur très-ambitieux de cette habileté processive :

« J'use des mots de l'art, je mets en marge hic,
« J'espère avec le temps que j'entendrai le chic. »

Notre expression moderne ne serait-elle donc qu'une simple abréviation de « chicane » avec un changement complet de sens ?

J'opinerai pour une autre étymologie : en allemand, « shick » signifie aptitude, tournure, et je croirai plutôt que c'est de l'Allemagne que nous est venue la véritable origine du mot en question.

En tous cas, je ne pense pas que le mot « chic » soit définissable ; c'est un ensemble de qualités, peut-être même de défauts chez une personne ou dans un objet, ensemble dont nous allons essayer l'analyse, mais dont la synthèse ne se peut guère exprimer :

On a prétendu que *le chic n'était qu'une des formes de l'Idéal.*

Pour certains esprits, le chic consisterait surtout à subordonner la beauté plastique au mouvement, à l'expression, ou plutôt à élargir la signification du mot « beauté », à y faire entrer un élément moral et psychologique, la beauté ne dépendant plus alors uniquement de l'harmonie des formes, mais surtout de l'harmonie intérieure qui transparaît à travers ces formes.

Certes semblable conception peut conduire à l'idéal, mais réaliser la sensation du chic, jamais ? Certes l'éphèbe et le vieillard sont également beaux, une fleur flétrie aura parfois un charme aussi particulier qu'une fleur à peine éclosée, mais cela ne prouve-t-il pas uniquement qu'en toutes choses il y a une beauté générale : la vie ; une seconde : l'expression ; une troisième : la forme ? Leur ensemble peut constituer l'idéal, il ne saurait représenter le chic.

Le chic est moins ambitieux, ses visées sont plus modestes ; il n'est en aucune façon le résultat de l'imagination. S'il est vrai que, dans tous les ordres de la pensée humaine, la puissance de l'imagination produit les grands hommes, l'homme chic n'a aucunement la prétention de se poser en grand homme.

Je crois même pouvoir ajouter que les grands hommes généralement manquent de chic. Et ce n'est pas médire du savant cherchant des combinaisons de rapports, d'idées, — de l'artiste montrant des expressions de formes, de sentiments, que d'avouer que si tous les deux nous procurent des jouissances intellectuelles, morales, réalisent pour nous les visions de leur esprit, il ne nous donnent en aucune façon l'impression du chic. Nous les admirons avec notre raison, parfois avec notre cœur, jamais avec ce « je ne sais quoi » qui nous fait sourire, qui flatte notre vue, nos goûts, nos instincts, et que nous appelons le chic.

Le chic est un ensemble de choses agréables à nos sens et à notre esprit, qui nous séduit, nous

attire et nous captive. Il ne va pas sans une certaine ironie, parfois altière, inquiétant notre curiosité. Mais cette ironie spéciale s'impose ; elle force chacun à la prendre au sérieux. On ne peut ni la discuter ni s'en fâcher. Ce n'est ni le spectacle de la sottise convaincue et confiante en soi, ni le cabotinage intime de l'orgueil et de la vanité, mais une ironie de bon ton amenant sur les lèvres une exclamation sincère de discrète admiration.

L'ensemble constitue le chic.

Le chic ne réside pas dans les détails ; bien plus, qui en voudrait chercher les détails, ne recevrait plus l'impression du chic.

De même qu'une trop bonne vue est un don funeste chez un peintre, parce que chez lui la rétine s'affole en voyant trop de choses par le menu, de même on ne saurait dire d'une personne ou d'une chose qu'elle est chic parce que telle ou telle particularité nous la fait remarquer, s'adresse à nos yeux, à notre esprit d'une manière spéciale. C'est l'impression totale qui donne le chic, à la condition toutefois qu'elle soit le produit réflexe d'une unité d'exécution.

« Ainsi, dit Descartes, les bâtiments qu'un seul
« architecte a entrepris et achevés ont coutume
« d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux
» que plusieurs ont tâché de raccommoder en faisant
« servir de vieilles murailles qui auraient été bâties
« à d'autres fins. »

Le chic est contemporain de l'humanité.

Si les premiers hommes ont eu pour principal souci la recherche de la nourriture et du vêtement,

bientôt la découverte du feu et du fer, la construction d'habitations firent surgir en leurs esprits rudimentaires les premières notions d'esthétique.

Puis, au fur et à mesure que progresse la civilisation, ces notions se précisent, s'affirment, se généralisent ; l'idée du beau, le désir du beau font partie intégrante de leurs besoins. On ne se contente plus de se procurer la nourriture ; on la veut saine, présentée d'une manière appétissante d'abord, bientôt élégante et raffinée. De la propreté, on arrive à ce luxe effréné de table où les fleurs, les cristaux, les broderies, l'argenterie forment le principal, et les mets l'accessoire.

De même pour les vêtements ; aux peaux de bêtes dont se couvraient nos premiers ancêtres ont succédé les tissus de lin, de laine, de soie, jusqu'à ces étoffes somptueuses et chatoyantes, jusqu'à ces coupes d'élégance moderne dont l'exagération a causé tant de ruines !

Le chic a toujours existé. Adam, posant sur ses épaules nues la dépouille des fauves, devait instinctivement se l'attacher de la manière s'harmonisant le mieux avec sa haute stature, sa nudité et sa force ; et je ne serais pas étonné qu'Eve elle-même en déroulant ses longs cheveux dorés, n'ait cherché dans leur arrangement le mode seyant le plus à sa beauté ; il est vrai, que, selon la tradition, elle avait les conseils du serpent, le maître-couturier de l'époque.

Chez les anciens peuples, nous voyons apparaître le chic sous toutes ses formes ; l'histoire a transmis aux générations la réputation de chic d'Alcibiade et

de Périclès. Qui de nous, en lisant *Quo Vadis*, n'a vécu quelques instants au moins la vie romaine de Pétrone, l'arbitre des élégances de l'époque ?

Le Bas-Empire nous offre de nombreux exemples du chic byzantin, et, dans ses tournois et ses cours d'amour, le Moyen-Age lui-même ne nous donne-t-il pas l'image et la sensation d'un chic particulier ?

Le chic est extrêmement relatif.

Il a besoin du cadre des mœurs, des contemporains, des costumes. Et, si le même Pétrone habitait, de nos jours, un hôtel des Champs-Élysées, il passerait pour un pâle imitateur du Sâr Péladan.

De même, les Mignons, si brillants jadis, n'auraient aujourd'hui qu'un succès de curiosité, les Mousquetaires un succès de carnaval, les Merveilleuses un succès d'opérette.

Sous ce rapport, le chic a une grande analogie avec la mode. Qui de nous ne se rappelle, sans idée de ridicule, les costumes, les chapeaux de son enfance ? Et lorsque les hasards d'une exposition rétrospective font défiler devant nos yeux les exhibitions des modes passées, quel éclat de rire n'exciteraient pas chez nous les pourpoints, les haut-de-chausses, les souliers à la poulaine, les coiffures à la maréchale, si la pensée que ces pourpoints, ces coiffures ont vécu, ont aimé, ont souffert peut-être, n'amenait bien vite en notre esprit un souvenir à la fois ému et attristé.

La relativité du chic s'applique non seulement au temps, mais aux mœurs et au milieu social.

Ce qui semblerait déplacé dans certaine classe de la société, est au contraire dans certaine autre un titre de réclame.

Telle femme, ayant beaucoup de chic, d'une distinction parfaite, se verra l'objet des quolibets d'un rustre, alors qu'une rougeaude sera pour lui la perfection.

Lorsque, récemment, « Casque d'Or », la reine des Apaches, a encombré les journaux de sa peu intéressante personne, n'a-t-on pas vu deux bandes se ruer l'une sur l'autre uniquement parce qu'elle représentait à leurs yeux la réalisation du chic ?

Enfin, puisque nous parlons « apache », « saigner un pante » est le comble du chic chez les représentants de ce peuple nouveau ; je ne sache pas cependant que personne de nous ait considéré jusqu'ici sous ce jour un mode d'exercice peu en harmonie avec nos habitudes académiques.

Mais, si le chic est relatif, cette relativité va-t-elle jusqu'à spécialiser le chic, à en faire le trait caractéristique de chaque peuple : la fierté pour l'espagnol, la rapacité pour le turc, la passion pour l'italien, la capacité de l'estomac pour l'allemand, la légèreté du cœur pour le français ?

Loin de moi cette pensée, malgré la légende suivante plus connue à l'étranger qu'en France, et que je ne puis résister à la tentation de vous citer :

Quand le diable fut précipité du ciel, il tomba sur la terre et se brisa en morceaux.

Sa tête roula en Espagne ; voilà pourquoi les Espagnols sont si fiers.

Ses mains tombèrent en Turquie ; les Turcs sont demeurés rapaces.

Son cœur glissa en Italie ; les Italiens sont toujours amoureux.

Son ventre alla en Allemagne ; on dit les Allemands bien gourmands.

Mais ses pieds restèrent en France ; est-il besoin de demander pourquoi les Français courent toujours après les femmes ?

Si la légende était vraie, et si le chic n'était pour chaque peuple que l'exagération même de son principal défaut, le monde serait encombré de gens « chic ».

Un homme et une femme « chic » sont au contraire excessivement rares à rencontrer, alors que chaque jour nous côtoyons des fats, des originaux, des vaniteux, tous s'efforçant d'atteindre cette chose inexprimable qu'est le chic.

Dans l'humanité, que de nullités pour un homme chic ; dans les pyramides, que de pierres à la base pour une seule au sommet !

Il ne faut pas, en effet, confondre une personne « chic », avec une personne ayant « du chic ».

Chacun, dans son milieu, dans son état social, peut avoir plus ou moins de chic, le chic ne résultant ni de l'âge, ni de la fortune, ni de l'éducation, mais bien d'une certaine impression artistique inhérente, personnelle à l'individu.

Certains mendiants à la longue barbe blanche ont un véritable chic dans leur pauvreté, soit qu'ils tendent patiemment la main, ou que appuyés sur leur long bâton, ils nous rappellent des souvenirs antiques.

De même n'a-t-elle pas du chic la bohémienne à la toison crépue, aux yeux glauques, au vieux tartan étroitement croisé sur sa poitrine ?

Certains artisans ont un chic extrême tant dans la démarche et le port de l'outil, que dans la grâce avec laquelle ils se livrent à leur occupation journalière. Je ne parle pas ici de l'habileté, de la dextérité qu'on a appelées le « chic du métier », résultat non pas d'un don de la nature, mais de l'étude approfondie de la profession.

Donc, on rencontre à chaque instant des gens « ayant du chic » dans leur sphère, dans leur extérieur, dans ce que les anciens appelaient l'*habitus*. Bien rarement au contraire est-il permis de distinguer un homme ou une femme véritablement « chic » ; ce sont des êtres exceptionnels ; l'antiquité en eût fait presque des héros, des demi-dieux.



L'Homme « chic »

Qu'est-ce qu'un homme chic ? J'ai posé la question à plusieurs personnes, les réponses ont été toutes dissemblables : « *tot capita, tot sensus* »

L'homme chic est-il ce cavalier fringant, beau parleur, la moustache relevée, chapeau à huit reflets, gilet blanc, paradant dans les lieux où l'on s'amuse, inventant les scandales du jour, un des principaux ornements du foyer des grands et des petits théâtres ?

Est-ce ce correct gentleman suivant tantôt les modes anglaises, tantôt les modes autrichiennes, à moins qu'elles ne soient russes, faisant blanchir son linge à Londres, et ne voulant pour rien au monde

porter à la boutonnière d'autre fleur qu'un gardenia ?

Ne serait-ce pas plutôt ce mannequin avide de bel air, d'élégance, de dandysme, d'ostentation, qui sacrifierait tout pour avoir les apparences d'un grand seigneur, botté, éperonné, le pardessus clair légèrement ouvert sur l'habit rouge, mais dont les cheveux bien lissés au cosmétique au-dessus d'un petit front têtue, étroit, marquent par l'absence même de rides, l'absence totale des idées ?

Allons-nous le rencontrer dans cet autre au corps svelte et musclé, entraîné à tous les sports, aux allures volontairement gouailleuses, se targuant d'une complète insensibilité morale, dédaignant même par principe toute élégance, et pour qui l'escrime, la bicyclette, la chasse, le cheval, la boxe tiennent lieu d'occupations, de lectures, d'œuvres de l'esprit ? Son existence n'est qu'une suite d'efforts violents ; la gloire pour lui consiste à accroître sa force brutale.

L'homme chic au contraire va-t-il nous apparaître dans ce monsieur à la physionomie exsangue, aux cheveux longs, à l'œil éteint, à la parole lente, à la démarche lasse, prenant pour le bon ton cet air de fausse indifférence qui sied si mal à notre race, cet air désabusé qui jure avec le type gaulois.

Il s'ennuie à mourir, j'allais dire « à crever » pour parler son langage ; il passe sa vie à rajuster son monocle, à chercher la nuance d'une cravate, à disserter sur le tirage à cinq, ne connaissant rien et tranchant sur tout, à la fois faux homme du monde, faux élégant, et même faux esthète.

J'ai également entendu affirmer que le chic consis-

tait à savoir différer de son semblable ; ne rien faire comme autrui ; se vêtir d'une façon particulière ; se composer une démarche, un port de visage ; exprimer ses pensées en termes étranges plus ou moins décadents ; être gai dans un milieu triste, triste parmi de gais compagnons ; affecter un détachement des choses auxquelles on tient le plus ; poursuivre des chimères auxquelles on ne croit pas.

Nous appellerons cet état d'esprit de l'excentricité ; ce ne sera pas le chic.

Pour beaucoup, un homme chic est surtout un homme aimable envers les femmes, recherchant leur société, d'une galanterie de bonne compagnie, empressé à leur plaire, sachant deviner leurs goûts, leurs instincts, se plier à leurs caprices.

Sa conversation les intéresse, les amuse même ; il s'efforce de penser comme elles, de parler leur langage ; les chiffons et la mode n'ont pas de secrets pour lui. Il leur conte derrière l'éventail, au milieu d'exclamations discrètes, les petits scandales, les nouvelles légèrement risquées. On dit de lui qu'il est charmant. Danseur infatigable, ornement des diners, son enjouement, son affabilité lui font une réputation universelle ; il est de toutes les réunions mondaines. Talon rouge, sous l'ancien régime, on le proclame de nos jours, et bien à tort, dernier cri, dernier chic, alors qu'il n'est qu'un vulgaire galantin.

Cependant, si chacun des personnages que nous venons de passer en revue nous paraît peu supportable, l'homme chic nous est au contraire sympathique parce que justement il réunit en sa personne l'ensemble de ces brillants défauts, que ces défauts

se fondent, s'annihilent, se transforment en lui, et que cet ensemble lui met au front une auréole indéfinissable.

C'est en effet à l'imagination des hommes bien plus qu'à leur raison que doivent s'adresser ceux qui veulent les dominer ou leur plaire.

C'est par l'illusion de l'idéal que l'homme chic exerce sur notre esprit tant de séduction instinctive.

En un mot, l'homme chic butine le suc des choses sans y davantage insister. Ajoutons que si l'abeille fait rarement sentir la pointe de son aiguillon, l'homme chic se garde scrupuleusement de toute méchanceté ; c'est une âme vaniteuse, écumante et hardie, jamais mauvaise ni haineuse.



La Femme « chic »

Peut-être avez-vous rencontré sur votre route certaines créatures qui, comme un trop vif soleil, éblouissent le regard, dont l'apparition laisse une impression étrange. Quand on les voit passer rayonnantes et adulées, elles semblent marquées du sceau d'une félicité inaltérable. Ce sont des privilégiées, les filleules des fées ou du moins elles paraissent telles.

En plus de leur grâce native, ces femmes ont un « je ne sais quoi » qui enveloppe et qui captive.

L'aisance de leurs manières, leur affabilité, leur

conversation enjouée les distinguent des autres femmes.

A leur vue, les hommes au tempérament vif retroussent leur moustache ; ceux qui préfèrent les affections douces et paisibles, les laissent tomber à la gauloise.

En parlant de chacune d'elles on ne dit pas seulement, « elle a du chic », on ajoute « c'est une femme chic », c'est-à-dire une femme réunissant aux qualités esthétiques du physique et de la mise, celles autrement difficiles des manifestations extérieures de la vie.

Un charme inexprimable partout accompagne la femme chic. Sa phrase est musicale, le timbre de sa voix, par certaines tonalités caresse l'oreille, comme le coloris de la peinture caresse les yeux.

Loin de poser pour la Vierge à la chaise de Raphaël, ou pour la Pénélope éternellement penchée sur sa tapisserie, elle est aimable avec tous, mais cette amabilité sait rester exempte de sentimentales complications.

Son accueil est aussi séduisant que sa personne : si elle n'habite pas toujours un somptueux hôtel du plus pur Louis XV, boiserie rocaille, panneaux de soie, mobilier aux cuivres finement ciselés, la femme chic sait toujours embellir sa demeure, même modeste, de fleurs artistement choisies, grouper intelligemment ses amis et les mettre en valeur ; elle dirige la conversation, encourage le dialogue, écourte le monologue, jette de façon discrète le mot nécessaire pour faire rebondir l'idée.

Elle parle peu, écoute merveilleusement, de telle

façon que chacun lui attribue l'esprit de tous. Par son affabilité, sa bienveillance extrême, mais surtout par son désir d'être agréable, elle impose à ceux qui l'approchent le sceptre de son attirante personnalité.

Parlerons-nous de sa mise, de sa façon de s'habiller ? S'habiller ! Le rêve de la femme !

Cherche-t-elle alors le chic dans ces molles et froufrouantes toilettes, dans ces composés de mousseline et de rubans, dans ces bijoux miroitant sous les feux de l'électricité ?

Sera-ce dans la splendeur des étoffes, dans l'élégance, dans la richesse des ajustements ? Sera-ce dans le raffinement de ces tissus éclatants, dans le luxe inouï de dentelles et de lingerie dont nos belles mondaines entourent aujourd'hui leur intime et égoïste personne, si précieusement ornée que l'on pourrait croire à la menace d'un accident perpétuel ? Loin de moi toute pensée mauvaise, et j'expliquerai plutôt cet excès de coquetterie par le besoin qu'elles ont de tomber en adoration devant elles-mêmes et de rendre ainsi à la Beauté tout le culte auquel elle doit prétendre.

Trouvera-t-elle au contraire le chic dans l'extrême simplicité du vêtement, dans ce costume rigide et pratique permettant à la femme, dans sa savante précision, de se livrer à la marche, au tennis, à tous les exercices de sport, avec une égalitaire uniformité ?

Le chic n'exclue pas plus l'élégance véritable qu'il n'exagère une simplicité ridicule.

La femme chic aura donc le tact de s'habiller

comme le demandent l'esthétique et la raison, c'est-à-dire en tenant compte de sa conformation, de son teint, de la couleur de sa chevelure.

Elle saura surtout mettre une note de goût personnel au milieu des fantaisies et des extravagances de la mode, et, si par hasard elle y rencontre quelque jolie trouvaille des artistes de l'aiguille et du ciseau, bien vite elle se l'appropriera, en fera son profit et l'assimilera à sa propre toilette.

Elle devra mitiger la mode, la mettre en harmonie avec sa personne, l'approprier à sa condition, et considérer que le véritable chic ne consiste pas à afficher un faux luxe, mais à adapter sa mise à son genre de beauté et aux circonstances particulières de sa vie, la mode n'étant pas le chic.

Le chic ne sera donc pas l'apanage de nos grandes mondaines ; dans son modeste costume, l'ouvrière y pourra également prétendre, fût-elle vêtue de l'unique robe de Mimi Pinson.

Le chic ne sera pas davantage le privilège de la femme jeune et jolie. Quand il aura neigé sur l'or de ses cheveux, quand elle retrouvera alors en grâce spirituelle et en noblesse morale l'équivalent du charme perdu, la femme, devenue aïeule, pourra encore nous donner cette impression du chic si elle sait harmoniser sa mise avec sa physionomie, si elle sait trouver cet ensemble de couleurs seyant à l'âge mûr, si elle sait surtout, par sa grâce, par son affabilité, exercer sur nous cette séduction pénétrante qui apprivoise et retient les caractères les plus indépendants et les plus capricieux.

Le chic ne sera donc le résultat ni de la condition

sociale, ni du nombre d'années, ni de la fortune, mais uniquement de certaines attractions, j'allais dire de certaines radiations dont l'analyse nous échappe.

Cependant, si l'homme chic, allez-vous penser, est ce correct et élégant gentleman que vous nous avez tantôt présenté, si la femme chic est cette impeccable personne que nous quittons, ils sont bien proches voisins de la perfection, bien proches parents de la Divinité.

Non pas ! Car, de même que l'homme chic ne pourrait être assimilé au rasta, la femme chic à la vulgaire coquette, bien loin d'eux se trouve encore cette perfection à laquelle ils ne devront guère prétendre.

Il leur manque au contraire généralement ce qui rapproche le plus l'être humain de la Divinité, c'est-à-dire les qualités morales, les qualités du cœur.

Si j'osais m'exprimer ainsi, je dirais que s'ils ont le chic du dehors, il leur manque souvent le chic du dedans. Il leur manque aussi la plupart du temps la modestie, sans laquelle les autres qualités, si brillantes fussent-elles, ne sauraient être mises en valeur. Écoutons encore La Bruyère :

« La modestie, dit-il, est au mérite ce que les « ombres sont aux figures dans un tableau ; elles « lui donnent de la force et du relief. »

Pour être parfaits, pour posséder cette force et ce relief, l'homme et la femme « chic » devraient donc réunir en leur personne l'élégance, la grâce, la finesse de l'esprit et surtout la distinction morale, fleurs bien difficiles à faire épanouir sur un même rameau.

Contentons-nous donc de les avoir observés dans leur humaine imperfection ; ils exciteront suffisamment encore l'admiration sinon la jalousie de leurs semblables pour justifier le proverbe arabe :

« Les arbres vaguement productifs ne sollicitent
« pas le regard ; ceux-là seuls sont secoués dont les
« branches ploient sous les fruits d'or: »



Le chic dans les choses

Le chic d'une chose n'est que l'action réflexe produite sur notre esprit par cette chose.

L'auteur d'un objet lui communique la grâce, la joliesse, parfois le chic selon sa propre inspiration, et ce même objet nous transmet ensuite l'impression de cette grâce, de cette joliesse, de ce chic.

Nous étendre sur le chic dans les choses serait donc répéter ce que nous venons de dire sur l'homme et la femme chic ; l'humanité des choses nous en dispensera.

A quels signes reconnaitrons-nous cependant qu'une chose, un objet ont du chic ?

Sera-ce à leur aspect plus ou moins artistique ? L'art n'est pas le chic. L'art est un sommet auquel le chic ne saurait prétendre.

C'est de l'art qu'exprimer dans une chaste attitude et de faire sentir sous les chairs nacrées les frissons de la vie. C'est de l'art que laisser deviner sous

l'uniformité rugueuse de la peau les tièdes apparences du sang.

A peine le chic peut-il se manifester par certaines formes de la ligne, par de timides reliefs, par de vagues coloris.

L'art réside à la fois dans la conception et dans l'exécution ; le chic ne vaut que par l'exécution.

La hauteur de la pensée chez l'artiste doit égaler celle de l'exécution ; l'ensemble des détails donne l'impression du chic.

Le chic d'un objet doit exercer sur l'œil une séduction, une caresse ; il ne doit nullement avoir pour but de parler au cœur et à l'esprit ; le chic n'est qu'un remueur de formes, l'art un remueur d'idées.

Ce qui est laid peut être artistique ; il ne peut être chic. L'horrible touche parfois au sublime ; il faut avouer qu'il manque toujours de chic.

L'amour exagéré du chic a produit dans nos demeures, depuis une trentaine d'années, un véritable encombrement d'objets souvent inutiles, d'un goût parfois douteux.

Après la guerre, chacun voulant prendre sa part du deuil de la Patrie, les fêtes, les réunions mondaines se firent rares et discrètes ; les femmes durent se résigner à vivre retirées ; elles se préoccupèrent alors de parer le « home » qui devenait leur refuge.

Elles commencèrent à collectionner les meubles rares, les objets originaux, les faïences, les vieilles étoffes, transformant ainsi en musées leurs salons jadis si artistiques dans leur imposante simplicité.

Elles se passionnèrent pour cette recherche exa-

gérée d'enjolivements à tous prix, la manie du bric-à-brac fut un des traits caractéristiques de la fin du XIX^e siècle.

Je sais bien que le chatoiement des tentures, l'hospitalité des sièges, l'agrément des formes, la grâce des ensembles acclimatent le regard, éveillent le cœur, caressent et captivent autant que les plus jolis sourires; je sais bien que l'on met souvent de son âme dans l'âme des choses pour la continuité de la commune existence.

Après une longue absence, lorsque nous reprenons possession de notre logis, de nos livres, de nos bibelots, nous sommes saisis, réenveloppés par nos pensées d'autrefois, par nos souvenirs endormis, mais était-il cependant nécessaire de s'entourer d'une telle profusion de souvenirs, sous prétexte de chic ?

Cette recherche exagérée du chic nous a conduits aux arabesques, aux contorsions de la ligne, aux teintes mourantes, à la plante envisagée comme base unique de l'ornementation, à un mélange de japonais et de gothique, à des ciselures offrant des fantaisies surprenantes, des audaces inattendues.

Sur les étoffes, c'est un bouquet, un parterre, un amalgame d'ornements étranges et polychromes; des fleurs modernisées s'y marient; ici le lys dresse sa tige, plus loin l'œillet, la tulipe et la rose s'enroulent en spirales hors nature, le tout dans une vaporeuse atmosphère, j'allais dire dans un brouillard de chic.

Cette quintessence de recherches inquiètes qui exerce sur nos contemporains tant de charme et de

secrète séduction est, paraît-il, le comble du modern-chic; elle finirait, si l'on n'y prenait garde, par fausser le goût et nous faire perdre les pures notions de la Vérité et de la Beauté.

★
★ ★

Conclusion

Allons-nous enfin pouvoir définir le chic? Le chic s'affirme; il ne se démontre pas.

On a donné à certaines personnes, à certaines choses cette qualification de chic parce que, demeurant très-obscur et ne constituant pas de détermination absolue, elle avait le grand avantage d'exprimer ce que chacun croirait devoir dire en l'employant.

On a bien essayé à diverses reprises de lui substituer des synonymes : rupin, smart, pschutt ont dû successivement battre en retraite.

Né dans les ateliers d'artistes où l'on peint encore parfois de chic, travesti par le fameux Chicard pendant le carnaval des dernières années de l'Empire, devenu « chicandard » lors des descentes de la Courtille, puis « copurchic », « chiqué » et même « chichi » dans la langue spéciale contemporaine, le mot chic n'a régné qu'en contrebande jusqu'au jour récent où lui fut décerné dans le Dictionnaire, avec l'estampille académique, un brevet d'immortalité.

Que dis-je ? Le chic est éternel ! Il fut de tous les

temps, et je ne saurais mieux mettre un terme à cette causerie qu'en vous rappelant le portrait du petit-maitre à Rome, d'après Martial.

« Un petit-maitre, dit-il, est un homme dont les
« cheveux sont partagés par une raie bien faite, qui
« sent toujours les parfums, qui chantonne entre ses
« dents les chansons de l'Egypte et de l'Espagne, et
« sait agiter en cadence ses bras épilés, qui ne quitte
« pas de la journée les chaises des dames et qui a
« toujours quelque chose à leur raconter à l'oreille,
« qui sait tous les cancans de Rome, et vous dira le
« nom de la femme dont un tel est amoureux, et
« quelles sont les sociétés qu'il fréquente, qui peut
« vous réciter par cœur toute la généalogie du che-
« val Hirpinus. »

Ainsi donc, recherche exagérée de la toilette, femmes, chevaux, chansons, rien ne manquait au petit-maitre d'alors, pas plus qu'au jeune homme chic d'aujourd'hui, tant il est vrai qu'ils sont l'un et l'autre, quoiqu'aux antipodes de l'Histoire, également éloignés des splendeurs de l'Idéal et de l'Immuable Beauté, tant il est vrai qu'il ne faut pas confondre le chic avec l'art, la fièvre et sa malsaine brûlure avec la chaleur bienfaisante de la vie.



DÉTAILS RÉTROSPECTIFS

sur

L'ACADÉMIE D'AMIENS



LECTURE DE M. OCT. THOREL

Faite aux séances des 24 Juin et 28 Octobre 1905



MESSIEURS,

Mon premier mot doit être un remerciement à notre dévoué confrère, M. Camerlynck, qui, depuis quelques années déjà, s'occupe de nos archives et a classé, avec une grande méthode, nos vieux registres, nos cahiers, nos concours et nos livres, autrefois dispersés dans un grenier de la Bibliothèque Communale d'Amiens.

Grâce à lui, j'ai pu, sans trop grand effort, trouver dans le carton, portant le titre : « *Origines de l'Académie* », des documents paraissant intéressants.

Notre choix s'est porté sur ceux relatifs au rôle joué par **Gresset** dans la fondation de notre Compagnie et, accessoirement, sur le **sceau** et le **timbre** dont celle-ci se servait à l'origine, sur les **médailles** qu'elle attribuait aux lauréats des concours et sur les **jetons** remis plus tard à ceux de ses membres qui assistaient aux séances.

*
* *

Aucune société ne peut, comme la nôtre, se réclamer d'un passé de cinq siècles, qu'il suffit de résumer ici en quelques lignes.

En 1393, des hommes de toutes conditions, riches ou pauvres, mais toujours considérables par leurs mérites et leur respectabilité, fondaient *la Confrérie du Puy Notre-Dame*. On sait comment, en 1694, la vie littéraire et artistique s'était entièrement retirée de la célèbre société avec le refroidissement progressif de la foi (1).

Quelques années plus tard, vers 1702, une nouvelle société, « *le Cabinet des Lettres* », recueillait son héritage intellectuel (2).

En 1746, apparaissait *la Société Littéraire* qui, après une existence agitée de quatre années, mourait, en donnant le jour à l'**Académie d'Amiens** (3).

*
* *

(1) *La Confrérie Notre-Dame du Puy*, par Breuil ; Amiens, Herment, 1854.

(2) *Etude sur les Sociétés Académiques de la ville d'Amiens*, par F. Pouy ; Amiens, Lenoel-Herouart, 1861.

(3) *La Société Littéraire d'Amiens*, notice histor., par F. Pouy, avec fac-simile de signatures ; Amiens, Lenoel-Herouart, 1862.

I. — Gresset fondateur de l'Académie

Vous avez encore présentes à la mémoire les curieuses lectures qu'en mars et juillet 1901, M. Leleu a faites ici même sur l'*Histoire de la Société Littéraire (1746-1750)*. Nos mémoires et le compte-rendu de notre secrétaire perpétuel ont à ce sujet un réel attrait et sont d'un curieux enseignement (1).

Il en a été de notre aïeule comme de tous les êtres dont l'existence est fort limitée. Son activité est d'une intensité qui nous déroute et sur laquelle j'insisterais bien un peu, n'était notre amour propre qui répugne à d'indiscrètes parallèles, pour ne pas dire, à de froissantes comparaisons.

Mais, oserai-je le déclarer, cette activité à laquelle nous devons rendre hommage avait quelque chose de maladif, de fiévreux. Elle ne prend pas uniquement sa source dans l'amour des sciences et des lettres, mais dans un désir singulier de se donner de l'importance et d'obtenir des *lettres patentes* qui érigeassent la Société en Académie, comme l'avaient été les compagnies similaires de la Rochelle, de Montauban, de Marseille et de Lyon.

La première séance de la Société Littéraire est de février 1746. Le 13 novembre de la même année, M. le duc de Chaulnes faisait son entrée dans notre ville, en qualité de gouverneur d'Amiens. Et, dès lors, il est accablé de visites, compliments, requêtes, lettres pour obtenir son appui.

M. de Chauvelin, intendant de Picardie, est, lui

(1) *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, t. XLVIII, année 1901 ; Amiens, Yvert et Tellier, 1902, p. 132 à 190 et 360 à 366.

aussi, fatigué des démarches de la Société, toutes faites dans le même but.

En mars 1747, les choses semblaient prendre bonne tournure ; et cependant cette année s'écoula sans donner de solution à des démarches poursuivies avec tant d'ardeur et d'opiniâtreté.

M. Leleu suppose, judicieusement, que M. le duc de Chaulnes, rappelé, en sa qualité de lieutenant-général, sur le théâtre de la guerre dite de la Succession d'Autriche, avait perdu de vue les intérêts de la Société Littéraire qui furent, à plus forte raison, oubliés en haut lieu.

Cette observation explique bien le ralentissement momentané des négociations de la Société pendant huit mois environ. Mais le duc de Chaulnes qui avait accepté d'en être le Protecteur était revenu depuis longtemps à Paris.

On lui écrit maintes lettres, ainsi qu'à M. Chauvelin. Enfin le ministre M. de Saint-Florentin, le 11 décembre 1748, demande quelques éclaircissements sur le but et l'objet des assemblées de la Société Littéraire.

Nous sommes en octobre 1749 et les choses n'avancent toujours pas.

Heureusement, sur ces entrefaites, Gresset, à l'apogée de sa gloire littéraire, vint se fixer à Amiens. Inutile de dire qu'il fut accaparé par la Société.

Il accepta donc de présider la séance extraordinaire du 8 octobre, et proposa des statuts pour les soumettre à M. le duc de Chaulnes, afin d'obtenir des lettres patentes. On va le voir bientôt présenter, le 23 février 1750, comme associés des personnages

considérables. Mais le procès-verbal de cette séance, non plus que celui du 2 mars, ne parle des négociations qui ne devaient aboutir que le 30 juin suivant.

C'est en effet à cette date que Louis XV donnait à Compiègne les lettres patentes si impatiemment attendues à Amiens.

M. Leleu estime, sans entrer dans aucun détail là-dessus, que, dans les quatre mois qui séparent le 2 mars du 30 juin, les démarches de la Société avaient dû être très actives.

Elles ne l'avaient été que trop et avaient même singulièrement entravé l'intervention de Gresset.

Membre de l'Académie Française et de celle de Berlin, Gresset ne pouvait, aux termes des statuts, qu'être membre honoraire de la nôtre en formation. Mais même le titre de Président qu'on lui avait octroyé, dès son arrivée ici, avait provoqué des mécontentements sourds, des protestations ouvertes et même des démissions. Aussi, à la première séance de l'Académie, du 1^{er} octobre 1750, donna-t-il sa démission de président, « avec autant de tact que de franche cordialité », fait remarquer très justement M. Leleu.

Toutes ces petites mesquineries, qui sont trop humaines pour que la province seule en soit contaminée, expliquent comment une lettre avait été écrite directement au ministre par quelqu'un des membres de la Société Littéraire, moins désireux peut-être d'arriver promptement à l'érection de la Société en Académie que de tenir exclusivement cette insigne faveur d'un homme qui avait, par sa situation même, cessé d'être le *Primus inter pares* et dont décidément la personnalité devenait par trop absorbante.

En l'absence de l'original de cette lettre et de tous éléments probants y ayant trait, il nous est heureusement impossible d'affirmer qui a pu commettre cette grave incorrection dont Gresset ne tarda pas à avoir connaissance, à Chaulnes où il était alors, chez son illustre ami, M. le duc de Chaulnes.

C'est dans ces conditions qu'à la date du 28 octobre 1749 il adressait aux membres de la Société Littéraire, et non à son directeur, une lettre fort intéressante conçue dans les termes suivants :

Messieurs

Recevez tous mes remerciements de la lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : On ne peut être plus sensible que je le suis à votre confiance, je la mériterai toujours par mon zèle pour l'illustration de ma patrie, et par mon estime pour la Société Littéraire. Je voudrais avoir aujourd'hui de meilleures nouvelles à vous donner, et pouvoir vous annoncer un succès plus prochain de la négociation commencée; mais ce seroit vous flatter et vous servir mal : il vaut mieux vous rendre un compte fidèle de l'état des choses, et je croirai vous être plus utile en vous exposant tout franchement la vérité, quelque triste qu'elle puisse être, qu'en vous envoyant à tout hasard des promesses vagues et de fausses espérances, comme font tous les gens qui sont plus occupés du petit mérite de se faire croire du crédit qu'ils ne sont touchés du plaisir réel de servir efficacement ceux qui leur en croient.

Dès le lendemain de mon arrivée ici, M. le Duc de Chaulnes eût la bonté d'écrire à M. le Comte de S^t Florentin dans les

termes les plus capables d'accélérer la grace des Lettres patentes : Selon ses arrangements, les ouvrages lus à la séance publique et la requête et les statuts seroient partis à leur tour avec une nouvelle lettre de recommandation : Enfin, je croiois cette affaire dans le meilleur chemin du monde pour réussir promptement, mais la Lettre que vous avez reçue de Fontainebleau, et que vous avez envoyée ici a dérangé tout ; cette Lettre, Messieurs, est une réponse à celle que vous avez adressée le premier Septembre à M. De S^t Florentin, J'ignorois entièrement qu'ont eut écrit : (ici une rature illisible de 4 centim. de longueur). M. le Duc de Chaulnes m'en a paru fort mécontent : La Société ne devoit en aucun cas, sans la participation du Protecteur, écrire rien au Ministre qui tendit à se procurer une forme authentique et permanente ; une pareille démarche n'étoit point faite pour être brusquée ; Si la Société, avant que d'agir et d'écrire, avoit consulté M. le Duc de Chaulnes, ou Luy avoit entièrement remis ses intérêts, connoissant les formes et la marche de la Cour qu'il est essentiel de ne point ignorer quand on y sollicite quelque chose, il auroit mis à cette affaire toute la conduite requise pour écarter les obstacles, tout le crédit nécessaire pour assurer le succès et toute l'ardeur dont il est rempli pour procurer à la Société le titre d'Académie et un état irrévocable ; mais malheureusement, en se pressant trop, on a travaillé contre soi-même, et pour avoir voulu aller en avant sans les tentatives préliminaires et les gradations indispensables on se trouve aujourd'hui très reculé, et beaucoup plus loin d'obtenir qu'on qu'on ne l'étoit avant que d'avoir demandé. En effet, Messieurs, vous devez bien juger que l'espèce de *néant* qu'on vient de mettre à cette Lettre du Premier Septembre, règlera, pour longtemps peut-être, le ton des réponses qu'on pourra faire à de nouvelles sollicitations sur cet objet : il n'est pas vraisemblable que Le Ministre rétracte actuellement ce qu'il vient (ici une rature illisible d'un mot) de (ici une rature illisible d'un mot) mander au nom du Roy, et parconséquent voila, selon toute apparence,

les prix de 1750 nécessairement renvoies à une autre année, ainsi que l'expédition des Lettres patentes. J'ai justifié ici l'avanture de cette Lettre qui devait porter malheur à la Société, et j'ai rejeté la précipitation qui l'a fait écrire sur l'obligation ou l'on s'est cru (en conséquence des ordres du Ministre) de luy rendre compte sur le champ des Lectures faites le jour de S^t Louis : ainsi, toute rancune finie, M. le Duc de Chaulnes n'est actuellement fâché de votre Lettre que parce qu'elle a mis un très grand obstacle aux espérances qu'il avait de faire obtenir bientôt à la Société le titre qu'Elle désire. Il faut voir, avant que de prendre de nouvelles mesures, ce que répondra M. le Comte de S^t Florentin à la lettre partie d'ici le 22 de ce mois ; en attendant, M. le Duc de Chaulnes est d'avis qu'il ne faut point envoyer à La Cour dans le moment présent les Extraits ni les Statuts ni la Requête de l'Hôtel de Ville. D'ailleurs pour répondre par des faits aux objections du ministère, et pour écarter toutes les difficultés sur la nature des occupations de la Société qu'on croit purement consacrée à la Littérature, je crois qu'il serait à propos de renforcer l'envoi des ouvrages qui sont ici 1^o par l'extrait de quelqu'un des mémoires de M. Le Chevalier de Rhodes imprimés dans les journaux, 2^o par le Mémoire du R. P. Ferry sur l'établissement des Fontaines, 3^o par quelques fragments ou quelque extrait de dissertation sur des points de l'histoire particulière de la Ville d'Amiens ou de l'histoire générale de la Picardie s'il s'en est présenté dans vos différentes lectures ou s'il s'en rencontre dans vos portefeuilles ; aux moïens de ce renfort, M. de S^t Florentin verroit que la Poésie, l'Eloquence, la Philosophie, la Critique, tous genres nécessaires à l'instruction de l'Esprit humain, au progrès du Goût, à la culture de la raison et des mœurs, et à la perfection du commerce de la vie, ne bornent cependant point exclusivement les travaux de la Société Littéraire : il verroit qu'indépendamment de ces objets utiles, Elle marche encor au Bien public par d'autres routes, qu'Elle admet dans les vûes de son institution toutes

les découvertes avantageuses à l'Humanité, en un mot, qu'elle ouvre la carrière à tous les genres qui ont fait obtenir le nom d'Académie à diverses Sociétés. Je suis persuadé, Messieurs, qu'en réunissant aux pièces de la Séance publique les différents extraits que je viens de proposer, en ajoutant aux statuts (qui ne parlent que de l'histoire à faire de la ville et de la province) un article qui énoncerait la patrie ultérieure que le Ministère désire, et demandant en conséquence le Titre d'*Académie des Sciences et Belles-Lettres*, on réparerait tout et on rétablirait toutes les espérances.

Quoiqu'on ne puisse anéantir ce qui est fait et quoiqu'il soit fort difficile d'y (ici une rature d'un mot illisible) remédier promptement, il n'est pas dit pour cela qu'on doive renoncer à espérer ; il ne faut point s'effraier des contradictions quand on veut réussir ; les Etablissements les plus utiles en rencontrent toujours, mais quand l'objet est bon, il triomphe des obstacles et du Temps. Je vous devois bien, Messieurs, ce petit mot d'espérance et de consolation après toutes les nouvelles peu satisfaisantes que vous porte ma triste lettre. M. le Duc de Chaulnes est extrêmement content des ouvrages qui ont été lus à la S^t Louis, il me charge de vous en faire des compliments. Il a adopté le projet que j'ai proposé, de donner deux prix la première année qu'il sera permis d'en distribuer ; il donnera les sujets des ouvrages, et quant aux prix, je puis vous garantir, en connaissance de cause, que personne jusqu'ici n'aura fait les choses d'une façon aussi distinguée que M. le Duc de Chaulnes se propose de les faire.

J'ai reçu une lettre de M. Vallier (1) ; il est très sensible,

=

(1) M. Vallier, chevalier de S^t Louis, colonel d'infanterie, avait été reçu académicien associé, c'est-à-dire associé honoraire, sur la présentation du directeur, M. Boistel d'Welles, en même temps que d'autres personnages importants présentés par Gresset comme associés, dans la séance extraordinaire du 16 octobre 1749 qu'il présida. — V. Leleu, op. cit., p. 180.

Messieurs, à la marque d'estime que la Société Littéraire Luy a donnée en le nommant à une place d'Associé ; il doit venir à Amiens dans le mois prochain quand je Luy aurai marqué mon retour, et il compte alors remercier lui-même la Société. J'ai consulté M. le Duc de Chaulnes sur la députation que vous vouliez Lui envoyer : Elle ne sera nécessaire qu'au cas qu'il reçoive une réponse plus satisfaisante qu'il ne la prévoit, et qu'il puisse répondre aux Députés quelque chose de favorable et de positif. S'il se présente jusques là quelque chose à négocier près de Luy, disposez entièrement de moi, Messieurs, et soiez bien persuadés que je saisirai toujours avec tout l'empressement d'un fidèle concitoien toutes les occasions où je pourrai prouver mon amour pour la Patrie, mon zèle pour l'établissement de l'Académie, et mon estime pour ses fondations.

Je suis avec les sentiments les plus parfaits

Messieurs

Votre tres humble et très
obéissant serviteur,

GRESSET

A Chaulnes. ce 28 octobre 1749.

*Voir d'autre part, en fac-simile,
vraie grandeur,
le dernier alinéa de cette lettre.*

j'ai reçu une lettre de M^r Vallier; il est très sensible, et s'efforce
à la marquer d'estime que la société littéraire lui a donnée en le nommant
à une place d'Associé; il doit venir à Paris sans le moins possible quand
je lui aurai marqué mon retour, et il compte alors recevoir lui-même
la Société. / j'ai consulté M^r de Chaulnes sur la députation que
vous vouliez lui offrir: elle ne paraît nécessaire qu'en cas qu'il reçoive une
réponse plus satisfaisante qu'il ne la prévoit, et qu'il puisse répondre aux députés
quelque chose de favorable et de positif. / j'ai le présenter jusqu'à quelque chose
à négocier près de lui, d'importations de bois, de peaux, et de bien d'autres
que je ferais toujours avec tout l'empressement d'un fidèle Concitoyen toutes les
occasions où je pourrai trouver mon amour pour la Patrie, et mon zèle pour
l'établissement de l'Académie, et mon estime pour ses fondateurs.
Je suis avec des sentiments les plus parfaits

Q Chaulnes. M^r Vallier
octobre 1749.

Votre très humble et très
obéissant serviteur
Q Chaulnes

Nous avons pensé que cette lettre méritait d'être mise sous vos yeux, à plus d'un titre (1).

En effet, elle nous fait connaître Gresset sous un jour nouveau. L'aimable conteur, l'homme du monde, au style léger et badin, qui venait d'être admis l'année précédente à l'Académie Française, a trempé cette fois sa plume dans de l'encre un peu acide.

Il a écrit *ab irato*, tout d'un trait, et sans prendre même le temps de laisser sécher des pages qui révèlent encore la poudre dorée destinée à en éponger l'encre.

Cette lettre nous montre encore que déjà, en 1749, la France avait ce sentiment de la forme, ce respect de la hiérarchie, ce culte de l'administration

(1) Cette pièce est sous une cote en vélin, portant les inscriptions manuscrites suivantes : 4° Gresset. Lettre autographe du 28 octobre 1749, n° 109.

Ce vélin, de 42 c. de long sur 28 de large, sans aucun dessin ni vignette, est un diplôme ainsi conçu :

L'ACADÉMIE *des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts, du Département de la Somme, dans sa Séance du quinze Germinal an onze, a reconnu que Monsieur*

est un de ses Membres résidens, et elle a arrêté en conséquence que le présent lui seroit délivré.

A Amiens, ce 25 Floréal an 11.

Chancelier

Directeur

Secrétaire-Perpétuel

et ces errements de la bureaucratie que l'Europe continue toujours à nous envier.

Ajoutons que la missive de Gresset appartient à notre histoire. Pouy n'en parle pas dans son travail sur la *Société Littéraire*. M. Leleu qui la connaissait certainement est aussi muet à son égard ; car elle ne se trouvait pas dans le cahier de 40 pages in-folio relatif à « *la fondation de l'Académie d'Amiens*, au dépouillement duquel il s'est seul attaché.

Notre regretté confrère, M. Aug. Janvier n'en a donné qu'une analyse, très fidèle d'ailleurs (1).

Seul, M. de Cayrol l'a reproduite en entier dans son « *Essai sur Gresset* » (2), mais sans indiquer les événements qui lui ont donné lieu. De plus, il en a modernisé l'orthographe. Enfin, dans une page hors texte, en tête du 2^e volume, il a donné deux fac-simile de l'écriture de Gresset. La première partie est une poésie, pleine de ratures, écrite d'une main sénile, et l'autre, lui faisant suite, n'est autre que le « *Votre très humble et très obéissant serviteur, Gresset.* » de la lettre objet de cette étude.

C'est pourquoi il nous a semblé bon de mettre ici l'œuvre de notre compatriote dans son véritable cadre et en lui restituant sa physionomie propre.



(1) A. Janvier. *Petite Histoire de Picardie, Dict. histor. et Archéol.* — Amiens, Douillet, 1884. V^o Académies.

(2) *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset*, par L. N. J. J. de Cayrol. — Amiens, Paris, 1841, t. I., p. 275. — Bib. Amiens, Histoire, n^o 4569.

Nous aurions clos ici ce chapitre sans une polémique engagée dans le *Mémorial d'Amiens* au commencement du mois de juin dernier. Un article, signé *Mauritius*, signalait que des jeunes gens venaient de former une conférence littéraire, à laquelle, « par acclamation, ils avaient donné le nom de Gresset, « le *fondateur* de l'Académie d'Amiens ».

Cet article provoqua bientôt dans le même journal une réplique signée : Snœckje. « Gresset, disait-on, « fondateur de l'Académie ! c'est là une légende « devenue populaire qu'il faut déloger du cerveau « humain,... dans l'intérêt de la vérité historique à « laquelle ont droit les vrais fondateurs ».

Pour arriver à de telles conclusions, l'auteur de la réplique s'empare du point de fait que nous avons mis en lumière. Selon lui, ne pouvant faire partie de l'Académie en projet comme membre titulaire, n'en ayant été que le président temporaire *ad pompam et ostentationem*, ayant seulement fait obtenir les lettres patentes, et aidé la Société Littéraire par ses conseils ou ses démarches, Gresset n'a pu être le véritable fondateur de l'Académie.

Mais tout d'abord serait-il donc si nécessaire de dissiper une légende qui, sans altérer gravement la vérité historique, donne à un fait sans importance capitale un jour plus flatteur !

Sans doute, dans notre siècle de positivisme, la légende n'est plus l'enthousiasme de la foi ni le mysticisme de l'histoire. Sans doute la louve de Rémus, les oies du Capitole, le lion d'Androclès, les hirondelles de saint François d'Assise et les grenouilles de sainte Ulphe ont bien vieilli. Mais toutes

ces choses apparaissent encore nettement dans les intelligences fraîches, tout comme le peintre entrevoit le paysage sous le flou brumeux qui estompe amoureusement les horizons lointains. D'ailleurs n'est-ce pas à ce passé, si riche en heureux mensonges, en erreurs si séduisantes, que la littérature et les arts sont redevables de tant de chefs-d'œuvre ?

Nos jeunes conférenciers sont donc bien excusables de s'être rassemblés à l'ombre d'une légende, si toutefois légende il y a.

Au moins l'auteur de la réponse à Mauritius propose-t-il quelque personnage devant supplanter Gresset dans la mission qu'il lui conteste ? Serait-ce le premier maître de la Confrérie du Puy Notre-Dame, ou le premier Directeur ou même le dernier de la Société Littéraire ou même tous les membres qui la composaient, avant l'octroi des lettres patentes.

Là-dessus Snœckje ne s'explique pas.

D'ailleurs il n'est pas exact de dire que Gresset ne peut être considéré comme le fondateur de notre Académie, parce qu'il n'en a point fait partie. A ce taux, il faut enlever à Louis XIII l'honneur d'avoir fondé l'Académie Française en 1635, à Colbert d'avoir, de 1663 à 1672, fondé celle des Inscriptions et Belles-Lettres, celle des Sciences, celle de Peinture et Sculpture, celle d'Architecture et enfin celle de Musique.

Mais au moins les membres de la Société Littéraire étaient-ils en situation d'ériger leur compagnie en Académie ? Sans vouloir diminuer leur mérite, faut-il dire que le nom d'aucun n'est parvenu jusqu'à nous, à l'exception de Boistel d'Welles dont la tragédie d'*Antoine et Cléopâtre*, jouée par les Comé-

diens Français le 6 novembre 1742 (1) était depuis longtemps oubliée ?

M. Petyst, l'avocat au Bailliage d'Amiens (2), « à l'éloquence saine et droite, claire et pure, *fonti quam flumini prior* », n'était ni assez hardi ni assez influent pour arriver à donner satisfaction à l'ambition de ses confrères.

En revanche, Baron, exubérant, pour ne pas dire excentrique, était d'une dangereuse originalité. On sait ses démêlés en 1751, avec M^{sr} de la Motte, à l'occasion d'une parodie qu'il fit de la bulle sur le Jubilé, sa correspondance en vers avec le Père Daire, et les excuses qu'il dut adresser à l'Evêque pour sauver l'Académie dont l'existence avait été par lui gravement compromise (3).

Nous savons, par la lettre de Gresset, comment les membres de la Société Littéraire avaient déjà contrarié les démarches de leurs protecteurs.

Et cependant ces protecteurs, qu'étaient-ils ?

C'était M. le Boulanger, Secrétaire du Roy et premier commis du C^o de S^t Florentin ;

C'était M. Louis Phélippeaux, C^o de S^t Florentin, Commandeur et Chancelier des Ordres du Roy, Ministre et Secrétaire d'Etat, Chancelier de la Reine (4) ;

(1) *Antoine et Cléopâtre*. Amiens, J. B. Caron, MDCCLXXII.

(2) Voir *Les Eloges d'Académiciens du XVIII^e siècle*. par Baron, abrégés par M. Leleu. Mém. Acad. d'Amiens, vol. 1899, p. 219 et suivantes.

(3) Le Jubilé calotin à Amiens en 1751, par Pseu d'Onyme. A Frettecuise, chez Jean Basseins, imprimeur, 1892.

(4) Ces titres sont relevés sur une très intéressante gravure : « Arbre généalogique de la musique— tons majeurs et mineurs »— composée par Vial et gravée par Arrivet. (App. à M. E. Douville, prof. de musique à Amiens.)

C'était Jacques-Bernard de Chauvelin, Seigneur de Beauséjour, fils et petit-fils d'Intendants de Picardie, et qui occupait alors les mêmes fonctions ;

C'était le très cher et bien aimé cousin du Roy Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, Duc de Chaulnes, Pair de France, Vidame d'Amiens, etc., etc.

Telles sont les influences considérables que sut faire agir auprès du Roi, Gresset, qui avait immortalisé *Vert-Vert*, (à moins que ce ne soit le contraire, mais peu importe, le résultat est le même), Gresset, dont M. Villemain a pu dire : « Il fut poète peu de
« temps, il est vrai, et sur peu de sujets, mais assez ;
« car il vivra toujours ».

En le considérant comme le fondateur de l'Académie, nos jeunes concitoyens ont suivi d'ailleurs la tradition historique. Les faits suivants en témoignent.

« Le Roi, dit Baron dans son éloge de Gresset,
« confirma la Présidence de Gresset par une lettre
« qui accompagna les lettres patentes de la fonda-
« tion de l'Académie... », et, quelques lignes plus
haut, Baron affirmait que « M. Gresset a, plus que
« personne, contribué à l'institution de notre Aca-
« démie ».

En 1785, l'éloge de Gresset fut par elle mis au concours. Bien des travaux furent présentés, notamment par deux hommes célèbres, Bailly et Robespierre. Or, dans tous, se retrouve cette même pensée que Gresset a fondé notre Société.

La nouvelle Bibliographie Générale de Didot, l'Encyclopédie de Berthelot, Larousse, Ludovic Lalanne, etc., sont d'un avis unanime sur ce point.

En 1812, lors de la translation des cendres de

Gresset du cimetière Saint-Denis à la Cathédrale, un projet d'inscription dont le manuscrit original est demeuré dans nos archives portait : *Gresset Academiæ Ambianensis præcipui conditoris*.

Toujours la même idée : le *conditor*, c'est bien le fondateur ; on ne peut traduire autrement le vers connu de Virgile :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem.

En 1851, lors de l'inauguration de la statue de Gresset, M. Ancelot, archiviste de notre Académie, disait lui aussi : « Il en fut le fondateur et le père ».

On verra plus loin des médailles, des jetons de présence frappés à son effigie à des dates et sous régimes fort différents.

Le 14 mai 1877, paraissait le premier n° du *Vert-Vert*, revue Amiénoise bi-mensuelle, patronnée par M. Legouvé, et dont le premier article signé « le Gendre de M. Poirier », porte expressément « que « c'est grâce à l'influence de Gresset que la Société « Littéraire obtint du Roi les lettres patentes qui « lui conférèrent le titre d'Académie ».

Ce n'est pas tout. Après avoir été admis parmi nous, en 1847, M. Gédéon de Forceville paya un de ses tributs académiques en une remarquable statue assise de Gresset aujourd'hui déposée à la Bibliothèque communale, statue dont nous-mêmes avons offert une réduction en biscuit de Sèvres à notre distingué secrétaire perpétuel, M. l'abbé Francqueville, que ses mérites littéraires, sa science du droit canonique et sa piété venaient de nous enlever pour l'appeler à l'évêché de Rodez.

Devons-nous rappeler que l'Académie a témoigné sa reconnaissance envers Gresset, en fondant un prix portant son nom, en faveur de l'élève du Lycée d'Amiens ayant remporté le prix de discours français dans la classe de Rhétorique?

Décidément Mauritius avait raison et Gresset doit être considéré comme le véritable fondateur, le père incontestable de notre Académie.

•
•

II — Les Armes de l'Académie

Avec ses tendances à faire grand, la *Société Littéraire* ne pouvait manquer de vouloir donner à ses actes une forme solennelle, authentique.

Ainsi, dans sa première séance du 8 mars 1746, vote-t-elle l'article IV de ses statuts, ainsi conçu :
« Le Chancelier sera chargé du **sceau** de la Compa-
« gnie pour en sceller tous les actes qui s'expédie-
« ront et il présidera en l'absence du Directeur. »

Nous avons recherché la trace de ce sceau dans les archives de la *Société Littéraire*, sans le pouvoir découvrir : il est donc probable et même vraisemblable qu'il n'a jamais été exécuté.

Mais, en 1750, l'idée était reprise par l'Académie. L'article VI de ses statuts en fait foi en ces termes :
« Le sceau de l'Académie sera le temple de l'Immor-
« talité sur la cime d'une montagne escarpée avec
« ces mots de Virgille (*sic*) : *Tentanda via est*.

« On scellera du sceau toutes les lettres ou expé-
« ditions de l'Académie ».

La phrase complète de Virgile (vers 8^e et 9^e du 3^e livre des Georgiques) est la suivante :

..... *Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo victorque virum vo'itare per ora.*

Passage dont l'abbé Dellile (1) qui devait, vingt ans plus tard, devenir membre honoraire de notre Académie, venait de donner la traduction suivante sur laquelle et, pour cette unique raison, notre choix s'est fixé plus particulièrement :

*Osons enfin, osons, loin des vulgaires jeux,
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.*

Ces devises emphatiques en latin étaient si bien dans le goût de l'époque, qu'on ne saurait faire grief à nos devanciers de s'être inspirés des : *Quo non ascendam ? — Nec pluribus impar. — Sic itur ad astra. — Etc...*

Il nous a été impossible de retrouver aucune empreinte en cire de ce sceau. Mais, bien convaincu qu'il avait existé, j'ai pensé qu'il ne pouvait se rencontrer qu'entre les mains d'un des héritiers de nos anciens secrétaires perpétuels.

Cette hypothèse devait heureusement se réaliser. Nous rappelant le rôle si actif qu'avait rempli dans notre Compagnie, en cette qualité, M. Eugène Yvert,

(1) Delille (l'abbé Jacques), né à Aigueperse, le 22 juin 1738, mort à Paris le 1^{er} mai 1813. — Après la destruction de l'ordre des Jésuites (1762), il vint au collège d'Amiens, comme professeur d'humanités, et c'est ici vraisemblablement qu'il a travaillé à sa traduction des Georgiques, publiées en 1769. — 2 avril 1770, élu académicien honoraire ; 14 mai suivant, lettre de remerciement.

de 1869 à 1878 (1), nous nous sommes adressé à son petit-fils, notre imprimeur de père en fils depuis quarante-cinq ans.

M. Louis Yvert, après bien des recherches, a fini par retrouver ce précieux cachet et m'a chargé de vous le remettre aujourd'hui.

Notre Secrétaire perpétuel voudra bien lui transmettre, au nom de l'Académie, l'expression de notre reconnaissance. Mais, maintenant que ce sceau, devenu sans objet, n'a plus pour nous qu'un intérêt purement historique, vous estimerez sans doute que sa place est tout indiquée dans notre Musée, à côté des autres reliques se rattachant au passé de notre vieil Amiens (2).

Ce sceau, dessiné ci-dessous, est très exactement



conforme à la description qu'en donne l'article VI des statuts précité. Dans la partie supérieure est la devise latine ; en-dessous de la montagne de l'Immor-

(1) Yvert Eugène, né à Marly en 1794. Journaliste à Amiens de 1838 à 1848, nommé membre de l'Académie en 1852, secrétaire perpétuel de 1869 au 22 mars 1878, date de sa mort.

(2) Conformément à ces conclusions, ce sceau est actuellement déposé au Musée de Picardie.

talité les mots latins ACAD. AMBIAN. (Académie Amiens) et, plus bas, la date de 1750, en chiffres Romains; les dessins, lettres et chiffres sont en creux.

La douille de ce cachet en argent, comme le cachet lui-même, révèle une particularité. Elle est percée de deux trous dans lesquels passe, à travers le manche en ébène, une goupille de fer à aileron. Deux autres trous se trouvent, perpendiculaires aux premiers, et dans le même plan horizontal. Une autre goupille n'aurait donc pu assujettir la douille



au manche, arrêtée qu'elle eût été dans son passage par la première. De plus, le manche ne présente qu'une seule percée et ne porte aucune trace de clous ou de vis correspondante aux trous perpendiculaires à la percée du manche.

Il y a là une disposition d'autant plus à signaler qu'aucune explication plausible ne nous en a été fournie, même par les gens du métier.

Le sceau était destiné à authentifier les expéditions de l'Académie, avons-nous dit.

Il manquait un **timbre humide** à tampon pour marquer les pièces reçues. Plusieurs documents de nos archives sont revêtus de cette estampille, notamment un rapport fait par M. Charles Hubert, directeur, d'une traduction en vers français de l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle, par M. Eugène Salverte, poésie lue dans la séance du 8 décembre 1838.

Ce timbre, en cuivre, dépourvu de son manche, que M. Pierre Ansart a retrouvé, il y a une dizaine d'années au *marché à Réderies* et qu'il a bien voulu nous communiquer, est en relief, tandis que le sceau est gravé en creux. Le rocher y est traité plus largement que dans le sceau; les écritures sont absolument les mêmes; mais le double trait circulaire du sceau est remplacé par un gros trait plein; il est vrai que le diamètre du cachet est de 32 millim., tandis que celui du timbre-tampon ci-dessous est de 37 millim. et demi.



Mais nous ne pouvons ici laisser de côté un petit incident, très propre à montrer l'importance singulière que se donnaient nos prédécesseurs.

On sait qu'aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, en temps de guerre, tous les habitants chez lesquels les soldats étaient logés, devaient leur fournir un certain nombre d'objets, notamment : un lit avec des draps, un pot, un verre et une écuelle. Cette contribution, qui parfois ne laissait pas d'être assez lourde et était souvent fertile en ennuis de toutes sortes, se nommait **l'ustensile** (1).

Or, dans la séance du 28 février 1761, il est décidé que « l'Académie formera appel de l'ordonnance « de M. d'Invau (lors intendant de la Généralité « d'Amiens), qui a mis *néant* au bas de la requête « présentée par les académiciens qui avaient été im- « posés à *l'ustensile* et qui, suivant leurs privilèges, « sont exempts de cette imposition ».

Peut-être bien certains académiciens ont-ils pu invoquer, *ut singuli*, un précédent isolé, resté à l'état d'exception ; mais les lettres patentes ne leur confèrent aucun avantage, et ils ne citent pas non plus de titre régulier autre pouvant venir à l'appui de leur prétention. Ce qui explique sans doute comment aucune suite ne fut donnée à leur réclamation

(1) H. Havart. *Dict. de l'Ameublement*, Paris, Quantin. V^o ustensile, *in fine* : *Dict. Littré et Trévoux*, V^o ustensile. — Le B^{on} de Meaux (*Diana*, tome XIII, n^o 8), dit : « L'ustensile se nomme aujourd'hui billet de logement. En effet l'un et l'autre procurent mêmes prérogatives au soldat, même droit de rachat en argent à l'imposé », p. 361.

dont il n'est plus question dans les rapports ultérieurs ou autres pièces de nos archives.

*
* *

L'Académie, sinon les académiciens, avait cependant bien des droits à la reconnaissance publique ; car, dès son origine, on la voit distribuer des prix de concours et développer dans notre ville le goût des lettres, des sciences et des arts.

C'est dans ce dernier but surtout qu'elle avait fait frapper une admirable **médaille**, dont le coin existe encore à la Monnaie qui la décrit comme suit (1) :

« 285 — **Académie d'Amiens**

« **AVERS** : *Liliis tenaci vimine jungor*. (Je m'attache
« aux lis (*sic*) par un étroit enlacement). Devise sur



« une banderole déployée au-dessus d'un cartel
« orné de branches de laurier, contenant un écus-

(1) Catalogue de la Monnaie, Paris, Imp. Nationale, p. 268.

« son aux armes d'Amiens, avec deux licornes pour
« supports.

« REVERS : *Tentanda via est.* (Il faut tenter d'en
« trouver le chemin).

« EXERGUE : ACAD. AMBIA MDCCL. (Académie



« d'Amiens 175...). Le temple de gloire entouré
« de rayons au sommet d'un roc escarpé. Module :
45 millimètres. »

La description du catalogue est d'une parfaite exactitude : il n'y a pas d'N finale à AMBIA, contrairement aux habitudes courantes en matière d'abréviations. Mais le point intéressant consiste en ce que la date n'occupe pas le centre de la médaille. Ce qui indique bien qu'elle était destinée à recevoir des chiffres complémentaires pendant un demi-siècle au moins, de 1750 à 1799.

Dans le n° du 28 octobre 1779 des *Affiches d'Artois et de Picardie*, on lit : « Le 18 octobre dernier, a eu
« lieu la distribution des prix de l'Ecole des Arts
« d'Amiens sous la présidence de M. le Comte
« d'Agay, intendant de la Province de Picardie, dont
« M. Sellier est le Directeur. Parmi les lauréats se

« trouve Guibet (Jean-Baptiste , Nicolas) l'aîné,
« étudiant en philosophie, couronné trois fois dans
« l'Ecole des Arts, ayant mérité cette année le pre-
« mier prix de chimie à l'Académie, qui avait exposé
« un beau portrait de la Reine (Marie-Antoinette),
« excellent morceau en hachure et plusieurs bonnes
« académies d'après nature ».

Des mains de Guibet, le prix de chimie qui n'était autre que la médaille sus-décrite passa dans celles de notre regretté archiviste-trésorier M. Garnier (1); sa veuve la donna plus tard à M. Robert Guerlin, membre de la Société des Antiquaires de Picardie.

Nous adressons nos vifs remerciements à M. Guerlin qui nous a permis de donner une reproduction de cette médaille devenue extrêmement rare ; car, à notre connaissance, il n'y en a que deux à Amiens.

*
* *

Cependant le temps a marché. *L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Amiens* est supprimée par la loi générale de 1792.

Le 27 floréal an VII, elle renaît de ses cendres sous le nouveau nom de *Société libre d'Agriculture du Département*.

En l'an XI cette Société demanda à échanger son titre contre celui d'*Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts du Département de la Somme*. Son vœu adressé au gouvernement par l'intermédiaire de M. Quinette, préfet de

(1) M. Garnier, ancien bibliothécaire de la Ville d'Amiens, installé comme académicien en 1837 ; l'Académie a fêté son cinquantenaire le 23 juin 1887 ; décédé le 23 avril de l'année suivante.

la Somme, fut accueilli favorablement. Et, le 30 germinal de la même année, le Directeur, en informait ses confrères dans des termes qui nous ramènent à notre sujet. « Un nouvel ordre de choses va
« s'établir. Vous conserverez aux séances de l'Aca-
« démie l'exactitude de la Société d'Agriculture qui
« fonda votre gloire. Celle-ci s'évanouirait bientôt
« sans la vertu de l'émulation qui est la vôtre,
« puisque, en partant pour arriver à la cime de la
» montagne qui porte votre but, vous avez pris pour
« mot de ralliement : *Tentanda via est* ».

Notons, en passant, que c'est depuis 1871 que notre Société porte son titre actuel d'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Amiens*, et qu'elle a été déclarée d'utilité publique en 1876.

★
★ ★

Entraînée sans doute par l'exemple des Compagnies similaires, notre Académie se départissant des principes de désintéressement qui avaient inauguré sa fondation, songea un jour à donner à ses membres des **jetons de présence**. Nos registres de comptes en font foi en maints endroits.

C'est ainsi qu'à la date du 6 janvier 1832, nous trouvons une facture de la Monnaie adressée à M. Vivien, directeur, et libellée comme suit :

60 jetons argent à 6 pans, Académie d'Amiens,	
0 k. 817 à 280 fr.	228.80
Gravure d'un coin par Dubois Eugène.	90. »»
	<hr/>
	318.80

Depuis, les fournitures de ces jetons se sont conti-

nuées jusqu'en 1848. Le jeton est à 6 pans, du poids de 12 à 14 grammes environ, portant à l'avvers la tête de *Louis-Philippe, roi des Français*, et, au revers, les mots *Académie d'Amiens*, sur deux lignes, entourés d'une guirlande de feuilles de laurier.

L'on a frappé deux sortes de ces jetons, à même revers; mais dans l'un la tête non laurée (Dubois, graveur) est plus grosse que dans le second, postérieur en date, où la tête est laurée (Caque, graveur) : [pièces sans aucun caractère artistique].

Cependant il ne fallait pas que la frappe de ces jetons pût être soumise aux vicissitudes de la politique, et l'Académie pensa alors, en conservant le revers précité, à adopter un avers passe-partout. C'est ainsi que nous voyons réapparaître sur les jetons la Montagne d'Immortalité, avec la devise



latine. Mais, si la date de 1750 est restée la même, les mots *ACAD. AMBIAN.* ont été remplacés par *GRESSET PRÆSES*. Nos prédécesseurs ont tenu une fois de plus à témoigner de leur reconnaissance envers celui qu'ils ont toujours considéré comme le fondateur de leur Compagnie (1).

(1) Ces jetons nous ont été communiqués par notre confrère de l'Académie, M. E. Obry, Président de chambre honoraire.

Ici se place une observation très intéressante au point de vue numismatique.

Malgré toutes les apparences, les jetons à l'effigie de Louis-Philippe sont plus vieux que les autres. En effet, sur leur tranche, est imprimée *une lampe antique*, poinçon antérieur au mot « *argent* » figurant aux mêmes fins sur la tranche des jetons à la Montagne, réminiscence du sceau primitif (1).

A ces belles pièces succédèrent bientôt, pour des raisons d'économie sans doute, des jetons en papier; c'est ainsi que, dans le compte 1870-1871, notre trésorier porte à notre avoir : 27 de ces jetons d'une valeur nominale de 108 francs.

Mais il est temps de terminer cette étude dont les développements ne sont déjà plus depuis longtemps en harmonie avec son titre.

• •

Un mot encore cependant.

Vous n'ignorez pas les plaintes qui, dans ces dernières années, vous étaient adressées sur le papier, la couleur et les caractères de la **couverture de nos Mémoires annuels**.

Vous savez, Messieurs, avec quel empressement, notre distingué confrère, M. Jules Boquet, consentit à composer cette couverture et avec quel rare bonheur il réussit à la rajeunir.

Cependant, malgré toute l'originalité et la délicatesse de ce dessin, nous pensons que nous ne pou-

(1) Communication de M. Collombier, notre savant confrère de la Société des Antiquaires de Picardie.

ACADEMIE D'AMIENS

LETTRES

ARTS

SCIENCES

J. B. B. 1894

vons oublier le passé de notre compagnie et qu'il faut, au contraire, nous y rattacher avec une piété jalouse, sous peine d'ingratitude.

Aussi nous vous proposons d'imprimer, à la dernière page de la couverture, nos vieilles armoiries de 1750 qui, avec le mont de l'Immortalité et la devise virgilienne, ont présidé, il y a plus d'un siècle et demi, à la fondation de l'Académie d'Amiens.

OCT. THOREL.



L'Histoire de Samson

(Extrait de *La Légende Biblique*)

Après la mort de Moïse les tribus d'Israël, ayant traversé le Jourdain, étaient entrées dans la Terre promise. Les peuples qu'Abraham avait autrefois rencontrés dans ses courses habitaient encore le pays. Ils y avaient bâti des villes, avec des remparts et des châteaux-forts ; ils adoraient des dieux féroces et se faisaient la guerre entre eux. Israël les combattit longtemps. Ce furent des jours merveilleux et terribles. Ils ressemblaient bien peu aux jours anciens d'Abraham et de Jacob : le monde était bon alors ; il y avait dans les cœurs de la justice, de la paix et de l'amour. Des hommes pareils aux ancêtres, hélas, il ne s'en voit plus guère. Tout s'est obscurci, tout est devenu pire. Vaillance, maintenant, tient quitte de justice, et rêverie tient lieu de foi. C'est un temps de fureurs et de visions. Les voyageurs et les troupeaux suivent des routes détournées ; on ne voit sur les grands chemins que les lances des gens de guerre. Pendant longtemps, il n'y eut pas de rois en Israël, mais seulement des chefs qu'ils appelaient leurs Juges, et chacun, dit la chronique, faisait ce qui lui semblait bon.

Beaucoup de légendes sont nées des aventures

sans nombre de cette époque prodigieuse. On les racontait le soir, après la bataille, assis dans la bruyère autour d'un feu de campement, et l'on en faisait des chansons et des psaumes qui se chantaient pendant les marches et se transmettaient d'âge en âge, pour conserver et pour grandir la mémoire des héros. Ce sont les murs de Jéricho qui tombent au son des trompettes, Josué arrêtant le soleil, la victoire de Gédéon, le serment affreux de Jephthé, l'histoire de Jahel et de Débora. La plus belle de ces légendes est celle de Samson. Elle est triste, barbare et naïve ; elle est pleine d'une pitié profonde ; elle éveille de longues pensées, et après qu'elle a fait sourire, elle ferait presque pleurer. Plus que les autres récits de ce même temps, celui-ci est resté dans la mémoire des hommes. Beaucoup qui n'eurent pas la force de Samson se reconnaissent dans sa misère, et le nom de Dalila est demeuré l'un des noms de la femme.



Dans le temps où les Philistins opprimaient durement les Israélites, il y avait au bourg de Tzorrah un homme de la tribu de Dan, qui vivait avec sa femme dans une petite maison, au milieu d'un champ de blé. La tribu de Dan était l'une des moins riches en Israël, et la ville de Tzorrah n'avait pas grand

renom parmi celles de la tribu. Elle était pauvrement bâtie en un lieu déjà élevé, sur le bord du chemin qui va de la plaine philistine dans la montagne de Juda. C'était une bourgade de bergers et de laboureurs, et cet homme et sa femme menaient, comme eux tous, une existence simple et rude. Ils vivaient des produits d'un pauvre champ et d'un maigre troupeau, comme on vivait alors, dans l'inquiétude et l'insécurité, en craignant parfois l'Eternel, et sans cesse les Philistins. Depuis plusieurs années qu'ils demeuraient ensemble, ils n'avaient point encore d'enfants, et la femme semblait stérile.

Un jour que Manoah, — c'était le nom de l'homme, — travaillait dans la campagne, sa femme étant seule au logis sortit un moment sur sa porte, à l'heure du crépuscule. Les champs étaient déserts, personne ne passait sur la route, quand tout à coup elle vit devant elle un homme qui se tenait debout et semblait venu là par un enchantement.

— « Ecoute, lui dit-il, tu vas dans peu de temps mettre au monde un fils dont la renommée sera grande. L'Eternel veillera sur lui, et c'est par sa force que les Israélites seront délivrés de leurs ennemis. Il montera comme le soleil et déclinera comme lui. Ne mange rien d'impur, ne bois ni vin ni liqueur enivrante, et, quand le garçon sera né, prends bien garde que le rasoir ne passe jamais sur sa tête. »

L'homme dit ces mots et disparut.

Quand Manoah revint des champs, sa femme lui raconta la chose singulière.

— « Comment était cet homme ? dit le mari. De quel endroit venait-il ? »

— « Il avait, dit la femme, un air bien vénérable. Je ne sais quel est son pays. Je fus toute surprise et ne lui ai rien demandé. Mais, à coup sûr, c'est un homme de Dieu. »

Ils demeurèrent indécis et pensifs, ne sachant s'il fallait trembler ou se réjouir. Puis ils reprirent leur vie ordinaire, et, quelque temps après, la femme se trouvant enceinte mit au monde un fils qui reçut le nom de Samson.

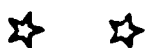


L'enfant grandit dans la maison de son père ; il fut circoncis puis sevré et devint un jeune garçon. Il courut dans les ruelles de Tsorrah avec des compagnons de son âge ; mais il se distinguait d'eux tous par une vigueur singulière, et l'on eût dit, dans la confusion de leurs jeux, un lionceau qui s'ébattrait avec de jeunes chiens. Il armait aussi ses amis de frondes, d'arcs et de bâtons taillés en lances, et la bande gagnait les champs pour jouer à la guerre contre les Philistins. Samson était jovial et hardi. Il riait à grand éclat, et ne connaissait dans ses jeux ni prudence ni méfiance. Ses inventions et ses paroles étaient parfois si naïves qu'elles déconcertaient ses compagnons qui ne pouvaient comprendre une telle simplicité. Souvent, quand il riait, on cherchait la cause de son rire, et lui, de son côté,

n'entendait rien aux malices des autres et n'entrait guère dans leurs pensées. Il avait de longues heures de silence, après ses plus grandes gaités. Alors il s'en allait tout seul dans la campagne ; il se cachait aux chemins creux, il suivait le lit des torrents et ne revenait que le soir, en faisant tourner son bâton et en chantant aux étoiles.

A mesure qu'il grandissait, on devinait en lui une puissance mystérieuse ; et sans doute n'était-ce rien autre que la grande force qui couvait dans son cœur et dont il était lui-même étourdi. La force est une chose divine ; on la connaît par ses effets, comme on sait le désir ou la pensée d'un homme par les paroles qui l'expriment, mais la cause de la force est obscure et profonde, comme celle du désir et de la pensée.

Voici Samson devenu un jeune homme. Il dépasse de la tête les plus grands de la tribu. Ses cheveux roux tombent sur ses épaules ; sa barbe est fauve et touffue. Samson a les yeux d'un enfant et la stature d'un géant. Quand il passe, les femmes se retournent avec des paroles moqueuses et des regards sérieux. Mais lui ne prend garde à aucune.



Jusqu'à l'âge d'homme il ne s'éloigna guère de Tsorrah. Il ne connaissait que les gens de la petite ville, qui lui étaient tous familiers, et qu'il pouvait nommer chacun par son nom. Dans ses courses à

travers les champs, il s'en allait parfois du côté d'Esctaol, qui était un bourg voisin. C'est même entre Tsorrah et Esctaol, en un lieu qu'on nommait le Campement danite, que l'esprit de l'Eternel commença, dit-on, à l'agiter ; c'est-à dire qu'il tomba là dans sa première frénésie.

De la place publique de Tsorrah et du seuil même de la maison de son père, il pouvait voir au loin tout le bas pays, la grande plaine que parcouraient les Philistins autour de leur ville de Timnah. Samson les suivait des yeux, quand ils sortaient le matin de la ville et qu'ils galopaient dans la campagne par petites troupes, à cheval et la lance au poing. Il rencontrait parfois quelque'une de leurs bandes, mais jamais encore il n'était allé chez eux, et il ne les connaissait que comme gens de guerre et de pillage.

Un jour il dit à son père :

— « Je m'en vais descendre à Timnah, chez les Philistins. Je veux m'approcher d'eux pour savoir comment ils vivent et comment sont faites les maisons de ces ennemis d'Israël. »

Il partit au lever du soleil, son bâton à la main, et avant le milieu du jour, il passait les portes de Timnah. Il se promena dans les rues en regardant les passants, tout à son aise, et en s'arrêtant devant les maisons ouvertes, sans s'inquiéter de personne. Lui-même était pour tous un objet de curiosité à cause de sa grande taille, de ses longs cheveux, de son air tranquille et robuste.

La première femme qu'il vit était une jeune fille assez belle. Comme toutes les Philistines, elle avait le corps souple et fin, les épaules menues, le visage

brun et, dans ses yeux sauvages, une énigmatique pensée. Aucune fille des Danites ne ressemblait à celle-ci. Samson, dès qu'il l'aperçut, ressentit un trouble très grand et connu pour la première fois la douleur et l'étonnement du désir. Il la regarda un moment et, sans aller plus avant dans les rues de Timnah, il reprit en hâte le chemin qu'il avait suivi et remonta chez son père.

— « J'ai vu, dit-il en arrivant, une fille à Timnah d'entre celles des Philistins. Allez me la prendre pour femme. »

Son père et sa mère le regardèrent avec surprise :

— « N'y a-t-il pas de femmes parmi les filles de tes frères, pour t'en aller choisir une Philistine? »

— « C'est celle-là qui me plaît, répondit Samson ; c'est elle que je veux. »

Le père et la mère, ajoute ici la chronique, ne savaient pas que cette chose venait de l'Eternel, qui cherchait ainsi l'occasion d'armer Samson contre les Philistins. Que l'Eternel eût un pareil projet, ceci peut paraître incertain. Mais il est vrai que le désir d'amour s'élève, dans le cœur de l'homme, d'un fonds mystérieux que l'homme ne connaît pas ; et il est encore vrai qu'il y a parfois dans l'amour un germe de fureurs et de trahisons.

Samson partit donc pour Timnah avec son père et sa mère. Les deux vieillards ne marchaient pas bien vite, et le jeune homme, impatient d'arriver, les précédait de quelques jets de fronde et descendait à grands pas les escarpements du chemin. Quand il fut dans la plaine, voici qu'un jeune lion qui se

promenait au milieu des vignes, l'entendit venir et descendit en rugissant dans le chemin creux où marchait Samson. Il s'arrêta un moment en battant ses flancs de sa queue et en secouant sa crinière, puis il bondit, les griffes dehors et la gueule ouverte. Mais Samson n'eut aucune peur ; il s'affermir sur ses jambes, et quand le lion fut sur lui, il lui saisit la mâchoire à deux mains et l'ouvrit d'une telle force que les os craquèrent et que les muscles se rompirent. C'est ainsi qu'il le déchira, comme il eût déchiré un chevreau. Quand la bête fut morte, étouffée par le sang qui jaillit dans sa gorge, Samson jeta le corps derrière un buisson d'épines, et, comme ses parents arrivaient à l'instant même, il reprit sa route avec eux, sans songer à leur dire ce qu'il venait de faire.

Bientôt ils entrèrent ensemble à Timnah, et ils se rendirent à la maison de cette fille. Les parents s'étant accordés entre eux fixèrent le jour des noces. Samson, pendant ce temps, parlait à l'étrangère et l'écoutait avec ravissement. Elle, admirant sa force, souriait de l'avoir domptée, et, pour la dompter mieux, elle prolongeait son sourire. Mais Samson n'avait que vingt ans ; il essayait son destin, et ce n'était pas celle-ci dont l'amour devait le conduire, par la solitude et le mépris, jusqu'aux profondeurs de la mort.

Quelque temps après, le jour des noces étant venu, il redescendait à Timnah et suivait encore le même chemin. Ses vieux parents faisaient route avec lui. On était alors au printemps ; il y avait dans l'air une douceur merveilleuse, et le soleil du matin

brillait sur la campagne. Samson marchait joyeusement ; il sentait en lui une force irrésistible, comme celle qui fait, au printemps, éclater l'écorce des arbres et jaillir les eaux vives des rochers. Quand il arriva dans la vigne où il avait combattu le lion, il voulut revoir le corps de la bête, et il le chercha sur le bord du chemin, dans les buissons où il l'avait jeté. Mais déjà les chacals avaient dévoré le cadavre ; il n'en restait que le squelette, et, dans la mâchoire affreusement ouverte, un essaim d'abeilles avait fait son miel. Samson, que rien n'étonnait, chassa de la main les abeilles et cueillit le rayon de miel entre les dents du lion ; puis il s'en alla tout en mangeant, et, ayant rejoint son père et sa mère, il leur donna de ce miel à tous deux, sans leur dire où il l'avait pris.

Dans la maison de la jeune fille, le repas de noce était préparé. Il y avait là trente Philistins, jeunes gens hardis et moqueurs, qui s'étaient promis de se divertir aux dépens de Samson, dont ils enviaient la force et dont ils raillaient la rusticité. Ils l'accueillirent avec les marques d'une grande affection, comme l'ami le plus cher, et ils le félicitèrent avec tant de chaleur que tout autre eût deviné la dérision. Mais Samson n'y prenait point garde. Il allait et venait au milieu d'eux, sans arrêter son regard sur aucun, tantôt riant de joie et tantôt perdu dans sa rêverie. Il ne voyait pas que ces Philistins le raillaient, et eux non plus ne savaient pas qu'il les méprisait dans son cœur.

Pendant le festin, Samson, dont la pensée s'en allait toujours à l'aventure, se rappela tout à coup la

trouvaille qu'il avait faite dans le squelette du lion. A cette idée, il se mit à rire, et il dit à ses compagnons :

— « Je vais vous proposer une énigme. Si vous la devinez, pendant les sept jours du festin, je vous donne trente tuniques et trente robes de rechange ; mais si vous ne la devinez pas, c'est vous qui me donnez les trente vêtements. »

Les autres, qui se réjouissaient d'avance de ce qu'allait dire Samson, et qui comptaient bien, par surcroît, le duper aisément, répondirent :

— « Propose toujours et nous verrons bien. »

Alors Samson leur dit :

— « De celui qui dévorait est sortie une nourriture, et de la force est sortie la douceur. »

L'énigme était singulière. Comment l'aurait-on résolue sans connaître l'aventure qui l'avait suggérée ? Pendant trois jours, les jeunes Philistins cherchèrent, et, comme de juste, ils ne trouvèrent pas. Leur dépit devint extrême, d'autant qu'à chaque repas Samson plaisantait bruyamment et leur demandait où ils en étaient. A la fin ils prirent à part la jeune femme et ils lui dirent :

— « Obtiens de ton mari qu'il te livre le mot de son énigme, et tu nous le répéteras. Si tu ne fais cela, vois-tu, nous mettons le feu à la maison ! Serait-ce pour nous dépouiller que vous nous avez invités à cette noce ? »

La Philistine, soit par crainte de leurs menaces, soit qu'elle fût de cœur avec eux, se mit à obséder Samson de ses prières et de ses larmes, en mêlant, comme font les femmes, les reproches aux caresses.

— « Non, disait-elle, tu ne m'aimes pas ; tu n'as point de confiance en moi. Qu'est-ce que l'amour sans la confiance ? Tu proposes une énigme à mes amis, aux jeunes gens de ma ville, et tu ne veux pas me l'expliquer. »

Samson répondait :

— « A mon père et à ma mère eux-mêmes, je n'ai pas dit cette chose. »

Mais elle insistait toujours et y revenait chaque nuit. Enfin, le septième jour, elle le tourmenta si bien, que par faiblesse et par amour, ou peut-être par lassitude, il finit par la satisfaire.

Au coucher du soleil on se mit à table une dernière fois, pour terminer ces longues fêtes.

— « Eh bien, dit Samson, avez-vous deviné l'énigme ? »

L'un d'eux répondit :

— « Qu'y a-t-il, Samson, de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ? »

Il comprit à ces mots qui l'avait trahi.

— « Si vous n'aviez, dit-il en se levant, labouré avec ma génisse, nul de vous n'eût trouvé ceci ! »

Une colère terrible, mêlée de douleur et de jalousie, lui gonflait le cœur, et l'esprit de l'Eternel le saisit comme une ivresse. Il sortit de la maison et de la ville, et, marchant tout droit devant lui dans la plaine et dans le désert, il arriva le lendemain sur le bord de la mer, près de la cité d'Ascalon, qui s'élève au milieu des sables. Des Philistins, pour leur malheur, étaient assis là, près des portes. Il assomma trente d'entre eux, pendant que les autres fuyaient devant ce géant chevelu ; il arracha leurs vêtements

à ceux qu'il avait tués et reprit sa course vers Timnah.

— « Voici votre dû, dit-il aux jeunes gens, en jetant les robes sanglantes. »

Puis, sans rien ajouter, il remonta lentement vers la maison de son père.



Samson est à Tsorrah. Il a repris sa vie ancienne, sous le toit de ses parents, parmi les gens de son peuple. Il est revenu vers ceux qu'il connaît depuis son enfance, les hommes et les femmes de la tribu de Dan, les bonnes gens de la montagne. Il voit le soleil se lever derrière les monts de Juda, et se coucher, le soir, sur la plaine des Philistins, là bas, du côté d'Ascalon. Jour après jour, le printemps a passé ; le temps des moissons est venu, la saison de couper les blés et de lier les gerbes. La colère de Samson est tombée ; il pense à sa jeune femme qu'il n'a possédée que sept jours ; il la désire encore, et il voudrait bien la revoir ; car pour un cœur d'enfant, comme était celui de Samson, l'absence est pareille à la mort, elle apaise le ressentiment et fait oublier les griefs.

Il ne sait pas qu'après son départ de Timnah, les parents de sa femme l'ont donnée à l'un des trente jeunes gens et qu'elle a, volontiers, accepté cette nouvelle union. Peut-être était-ce pour celui-là seul qu'elle avait trahi Samson, et son cœur, même avant



les noces, penchait-il déjà vers la trahison. Mais Samson ignorait ces choses et n'aurait pu les concevoir.

Un matin donc il s'éveilla tout joyeux, comme un homme qui se résout à ne plus résister à son désir. Il choisit un jeune chevreau, présent de réconciliation, et, le jetant sur son épaule, il s'en retourna chez les Philistins, par ce chemin de la montagne qu'il connaissait maintenant si bien.

Quand on le vit arriver, tout le monde fut bien surpris. On ne savait que dire, et il y avait dans leur silence de la gêne et de la frayeur. A la fin Samson demanda :

« Où est ma femme ? Je viens la retrouver, et je veux entrer dans sa chambre ».

Le père répondit :

« Ecoute-moi, Samson, je croyais que tu ne l'aimais plus et qu'après cette aventure tu l'avais prise en aversion. Alors, je l'ai donnée à un autre, à l'un de tes compagnons. Mais sa jeune sœur est bien plus belle Prends-la ; je te la donne, prends-la pour femme à la place de l'autre. »

C'est ainsi que le Philistin arrangeait aisément l'affaire. Mais Samson qui, cette fois, ressentit plus de mépris que de colère, lui tourna le dos sans répondre et en se disant en lui-même :

« Pour ce coup, si je leur fais du mal, ils n'auront pas le droit de se plaindre ! »

Une grande haine lui venait pour tout le peuple philistin, et il sortit dans la campagne en méditant une vengeance dont on parlerait longtemps.

Or, le pays, en ce temps là, était infesté de re-

nards. Samson, quand il était enfant, leur avait souvent fait la chasse. Il savait comment on les enfume dans les terriers qu'ils se creusent à la lisière de^s fourrés, sous les racines des oliviers et des chênes. Il savait encore les approcher sans bruit et les saisir brusquement quand ils se chauffent au soleil, allongés sur une roche plate, ou qu'ils dorment dans les hautes herbes, enroulés comme des chiens et la queue ramenée entre les pattes. Samson connaissait leurs mœurs et leurs ruses. Il se mit en campagne, et il n'eut pas beaucoup de peine à en capturer un grand nombre. Le plaisir qu'il prenait à cette chasse et la pensée de ce qui allait suivre lui faisaient oublier son ennui. Lorsqu'il eut pris trois cents de ces bêtes, il les lia par la queue, deux à deux, et à chaque couple, entre les deux queues, il attacha une torche résineuse. Puis, quand le soir fut venu, à l'heure du crépuscule, il alluma les torches et lâcha les trois cents renards dans la plaine philistine.

Les blés étaient hauts et mûrs, et même dans bien des champs, la moisson étant déjà faite, les gerbes amoncelées s'alignaient sur le chaume. En moins d'une heure, tout brûla, blés sur tige et blés en gerbe, les vignes, les plants d'oliviers. Quand les premiers feux apparurent, le peuple de Timnah monta sur ses terrasses et sur les hauts murs de la ville. Ils regardaient de là les renards courir dans la plaine, gravir les coteaux et les redescendre, en traînant derrière eux les torches enflammées. L'incendie, de proche en proche, gagnait toute la campagne ; les champs flambaient l'un après l'autre, et l'horizon, tout autour de la ville, ne fut plus bientôt que flammes et fumées.

« Qui a fait ceci ? » se demandaient les Philistins consternés.

Quelques-uns répondirent :

« C'est Samson. On lui a pris sa femme. D'abord elle l'a trahi, puis on l'a donnée à un autre, et voilà comment ce sauvage s'est vengé sur nous qui ne lui avons rien fait ! »

Les Philistins ne pouvant atteindre Samson, tournèrent leur fureur contre sa femme et contre le père de celle-ci, qui étaient la cause de tout le mal :

« Nous leur apprendrons ce que c'est que le feu, puisque c'est leur mauvaise foi qui a mis le feu à nos récoltes. »

Et s'étant rassemblés autour de la maison de ces gens, ils la livrèrent aux flammes, et la femme de Samson y fut brûlée avec son père et avec tous les siens.

Lorsque Samson apprit cette fin tragique de sa vengeance, loin d'en être satisfait, il tomba dans une sombre tristesse, et son ressentiment contre les Philistins s'accrut encore.

— « Ah ! c'est ainsi que vous en usez, criait-il. Eh bien, je ne cesserai pas que je ne me sois vengé de vous, et je vous battrai dos et ventre ! »

Il partit en guerre contre eux, les défit en plusieurs rencontres, et, quand il fut las de se battre, il se retira vers les monts de Juda et s'établit là dans une caverne, en un lieu très sauvage qu'on appelait la roche de Hétam.



Les Philistins eurent alors quelque relâche et purent un peu respirer. Toutefois, ils comprenaient bien qu'il n'y aurait pour eux ni sécurité ni repos tant que cet homme redoutable ne tomberait pas entre leurs mains. Ayant repris courage, ils se rassemblèrent en grand nombre et montèrent, après Samson, dans la montagne de Juda. Ils partirent, toute une armée, pour le forcer dans sa caverne et se saisir de lui. Mais à mesure qu'ils approchaient du but de leur expédition, ils en découvraient les difficultés. Afin d'y réfléchir mieux, ils s'arrêtèrent à une bonne distance de Samson, dans les environs de Lehi, et ils établirent leur campement.

Les gens de la tribu de Juda ne les avaient pas vus sans inquiétude arriver ainsi chez eux.

— « Pourquoi, leurs dirent-ils, êtes-vous montés contre nous ? »

— « C'est pour nous saisir de Samson, répondirent les Philistins, pour nous délivrer de cet homme et le traiter comme il nous traite. »

Les Judéens ne savaient que faire. Ils auraient bien voulu profiter de la force de Samson pour se défaire de leurs ennemis ; mais ils craignaient les Philistins, et personne n'osait s'élever contre eux.

Il y avait une rumeur dans tout le pays à propos de ces événements. On en parlait dans les bourgs, sur les places publiques ; les voyageurs qui s'assayaient aux tables des auberges se racontaient les exploits de Samson, non sans y trouver sujet de dispute et sans relever ces récits de mille traits merveilleux. Deux grands peuples, les Philistins et le peuple de Juda, étaient ainsi dans l'inquiétude et dans l'agitation à cause d'un seul homme.

Samson, pendant ce temps, se reposait dans les rochers de Hétam. Il couchait sur un lit de feuilles sèches, dormait la moitié du jour, se nourrissait de fruits sauvages, comme les oiseaux des buissons, et buvait l'eau des sources avec les daims et les écureuils. Sa tristesse, encore une fois, s'était éloignée de lui, parce qu'il était plein de jeunesse et de force et qu'il prenait plaisir à sa liberté.

Cependant, sur le conseil des plus sages de la tribu, les vaillants hommes de Juda se rassemblèrent au nombre de trois mille et s'en furent trouver Samson. Ils s'arrêtèrent au pied du rocher où il s'était établi, et l'un d'eux élevant la voix :

— « Ne sais-tu pas, dit-il, que les Philistins sont nos maîtres ? Voici maintenant qu'ils sont entrés chez nous et qu'ils sont, à cause de tes folies, en grande colère contre tout le peuple d'Israël. Pourquoi nous as-tu fait ceci ? »

— « Ils n'ont pas le droit de se plaindre, gronda Samson du haut de son rocher ; je leur ai rendu le mal qu'ils m'ont fait. »

— « Enfin, dirent les hommes de Juda, nous sommes venus ici pour te lier. Tu ne nous résisteras pas, car nous avons promis de te livrer aux Philistins, et c'est le seul moyen d'éviter de grands maux. »

Samson réfléchit un moment. Comme il ne voulait pas se défendre contre les siens :

— « Jurez-moi, leur dit-il, que vous ne me tuerez pas vous-mêmes. »

Les Judéens, bien satisfaits de le voir si accommodant, jurèrent sans difficulté :

— « Non, non, nous ne te tuerons pas. Nous allons seulement te lier très bien, pour te remettre ensuite entre leurs mains. »

Samson ne résista pas. Ils lièrent ses poings avec des cordes neuves et le firent sortir de sa caverne. Puis ils descendirent tous ensemble, vers le campement de Lehi, et Samson, docilement, marchait au milieu d'eux sans rien dire. Quand les Philistins aperçurent de loin, au-dessus de la foule ~~mon-~~vante, ses épaules et sa tête rousse qui dépassait toutes les autres, ils commencèrent par trembler. Mais comme on leur dit qu'il était captif et sans armes, ils se levèrent tous et coururent au devant de lui en poussant des cris de joie. Alors Samson jeta sur eux un regard oblique et les regarda un moment. L'esprit de l'Eternel venait de le saisir ; il secoua ses poings, et les cordes qui les serraient devinrent comme des fils de lin où l'on a mis le feu : il n'eut qu'à lever ses deux bras, et les liens tombèrent d'eux-mêmes.

Il y avait là, sur la route, une mâchoire d'âne toute fraîche, avec des lambeaux de chair qui adhéraient aux os, sous les dents. Samson la saisit dans la poussière du chemin, et se jetant sur les Philistins terrifiés, il les frappait avec cette massue barbare. Il levait son bras et l'abaissait, comme un forgeron qui bat l'enclume. Les Philistins s'enfuirent d'un côté, les Judéens s'enfuirent de l'autre, et Samson demeura seul, debout au milieu des morts, dans la campagne de Lehi. L'esprit de l'Eternel le possédait encore, et il se mit à chanter :

« Avec une mâchoire d'âne,
Un monceau, deux monceaux !
Avec une mâchoire d'âne,
Un millier d'hommes j'assomme ! »

Puis il lança la mâchoire du côté des derniers fuyards et, se trouvant un peu las, il se baissa vers une source pour laver ses bras et sa face et pour se désaltérer.



La chronique ne nous dit rien de ce que fit Samson après le combat de la Mâchoire. On sait que pendant vingt ans il fut à la tête d'Israël. La prédiction faite à sa mère par cet homme qui lui apparut reçut ainsi son accomplissement : Samson est devenu le chef de son peuple, et, par ses exploits merveilleux, il l'a délivré de ses ennemis.

De la jeunesse à l'âge mûr, sa force n'a cessé de croître. Tout le peuple en est étonné; cette chose paraît un prodige de l'Eternel; et l'on ne sait non plus que dire de l'espèce d'innocence de cet homme qui demeure étranger aux siens et semble étranger à lui-même. C'est un instinct qui le dirige. Dans la tristesse ou dans la joie, il paraît attendre une chose que lui-même ne connaît pas.

Pendant ces vingt années, les Philistins éprouvèrent plus d'une fois les effets de sa colère ou des

bons tours redoutables qu'il leur jouait en riant. Plus d'une fois aussi il chercha dans les yeux d'une femme étrangère le sourire de la Timnienne. Mais la tradition n'a retenu qu'une seule de ces aventures, avant l'aventure finale qui doit accomplir le destin de Samson.

Parmi les villes des Philistins, celle de Gaza était l'une des plus fortes, et c'était aussi la plus éloignée de la terre d'Israël et des lieux où Samson avait rétabli la puissance de son peuple. Les murailles de Gaza, noires et hautes, se dressaient au seuil du Désert, sur les confins de l'Egypte, et il y avait dans cette ville des courtisanes très belles qui venaient du pays d'Edom, de celui des Amalécites, des contrées du Sud et de l'Orient où errent des tribus antiques. Un flot mystérieux mourait à ce port du Désert et y déposait son écume. Les caravanes et les troupeaux campaient sur ses places publiques ; des lanternes s'allumaient, la nuit, aux carrefours de ses ruelles, et l'on entendait des musiques langoureuses et barbares en longeant les murs de ses demeures closes.

Samson avait entendu dire que les Philistins de Gaza étaient arrogants et farouches, et qu'il n'y avait nulle part de femmes pareilles à celles que l'on voyait là. Pour ces deux raisons, il avait grand désir de se rendre dans cette ville, et il partit, un jour, tout joyeux d'aller narguer ses ennemis dans leur dernier repaire.

Dès qu'il fut entré dans la ville, le bruit s'en répandit parmi le peuple.

— « Samson est ici, se disait-on de l'un à l'autre ;

il est arrivé seul par le chemin de Judée, il a passé la porte, les gardiens l'ont bien reconnu ! Il se promène dans les rues et sur les places ! Il a parlé à l'une de nos femmes, et même il est entré avec elle dans sa maison. Ah ! cette fois il n'échappera pas. »

Les Philistins se concertèrent, et, comme on était au soir, on décida de fermer tout d'abord les portes de la ville et d'y apposter une troupe d'hommes vaillants, pour que Samson ne pût sortir. Toute la nuit on se tiendrait tranquille, mais à l'aube du jour, quand il délogerait de chez la courtisane, on se jetterait sur lui et on le tuerait.

Cependant Samson ne s'inquiétait guère de la rumeur qu'il soulevait autour de lui depuis son entrée dans Gaza. Comme un voyageur qui arrive dans une ville étrangère, il regardait avec curiosité les choses et les gens. Il était seul, très loin des siens, au milieu d'un peuple ennemi ; mais jamais il n'avait connu ce que d'autres nomment la peur, et il ne sentait pas non plus ce qu'ils nomment la solitude, parce qu'il était seul partout. Il marchait donc tranquillement, dans les rues de la ville, et il s'amusait à ses mœurs étranges, sans pourtant s'étonner beaucoup. Vers le soir, — comme l'avaient dit les Philistins, — ayant vu, debout sur sa porte, une femme dont le corps sous la tunique et les yeux à travers le voile semblaient répondre à son désir et au rêve confus qu'il portait en lui, il l'aborda, et, en peu de paroles, il se mit d'accord avec elle pour passer la nuit.

Mais il faut croire qu'il ne trouva pas avec cette femme la satisfaction qu'il cherchait. Au bout de

peu de temps, il en eut assez d'elle. Pendant qu'elle dormait, étendu à son côté, une tristesse lui vint, avec le désir de quitter Gaza et de s'en retourner chez les siens. Il se leva au milieu de la nuit ; il sortit sous les étoiles, dans les rues maintenant désertes, et il se dirigea vers les portes de la ville de son pas vif de montagnard qui faisait sonner ses sandales.

Les Philistins ne s'attendaient pas à cela. Quand il arriva près des portes, les vaillants qu'on y avait postés étaient à moitié endormis. En entendant l'homme venir, ils se dressèrent effarés. La clarté vague de la nuit donnait un aspect surhumain à Samson qui marchait à grands pas vers eux. Le cœur faillit aux plus braves ; aucun ne put s'empêcher de fuir, et ils détalèrent tous ensemble comme une troupe de chacals qui ont vu surgir le muflle énorme d'un lion.

Samson, trouvant la place nette, se mit à rire bruyamment. Il s'avança jusqu'à la porte, et, sans prendre la peine de tirer les verrous et de décrocher les chaînes, il arracha d'un coup les vantaux de leurs gonds, et il vit devant lui, par la baie ouverte, les étoiles dans la nuit bleue et la campagne solitaire où la route fuyait comme une fumée. Il y avait une montagne à l'horizon. Samson, en levant les yeux, vit sa forme obscure sur le ciel, et il eut une de ces pensées comme il n'en venait qu'à lui seul. Les battants de la lourde porte gisaient à ses pieds sur le sol. Il les prit avec leurs gonds et toute leur ferrure, et les jetant l'un sur l'autre, il chargea de leur poids énorme sa tête et ses deux épaules. Puis il s'éloigna dans la nuit courbé sous le vaste fardeau.

Quand les Philistins sortirent à l'aube dans les rues de leur ville, Samson arrivait au sommet du mont, et ils purent le voir, tout au loin, debout sur le rocher abrupt, y dresser l'un contre l'autre les deux vantaux des portes de Gaza.



Mais il faut maintenant raconter la fin de l'histoire. Voici le dernier épisode, le récit de grande pitié qui conclut la vie de Samson, qui achève son aventure et donne un sens à sa destinée.

A l'orient de Tsorrah s'étendait une région montueuse et confuse, entrecoupée de ravins et de vallons tortueux. Les rares chemins qui menaient d'un village à l'autre suivaient le cours des torrents ou longeaient la croupe des monts. Toujours l'on montait ou l'on descendait, et chaque tournant de route découvrait aux yeux un aspect nouveau du pays. C'était une terre inculte et déserte, où fleurissaient au printemps les bruyères et les genêts ; on pouvait cheminer tout le jour, avant de découvrir, au fond d'un val ou sur le penchant d'un coteau, une vigne solitaire ou un petit champ de blé.

Samson, comme au temps de son enfance, s'en allait souvent tout seul dans ce haut pays à demi sauvage, et, quand la nuit le surprenait dans la montagne, il posait son bâton à côté de lui et se couchait

sur son manteau, entre les racines d'un chêne ou dans le creux d'un roc. Il s'endormait ainsi sous les étoiles ; la forme de son corps se mêlait dans la nuit aux veines du sol, et ses cheveux, autour de lui, se confondaient avec les taches d'ombre que font les touffes d'herbes et les amas de feuilles mortes.

Un jour qu'il était parti dès l'aube, il marcha si longtemps de colline en colline et de vallon en vallon, qu'il perdit son chemin et qu'il se trouva, vers le soir, dans une région de la montagne qui lui parut inconnue et toute nouvelle. Sans doute il avait dû passer par là déjà, car il n'était guère de canton si reculé qu'il n'eût traversé quelquefois au temps de ses courses contre les Philistins. Mais sa mémoire, comme celle des enfants, était inégale et confuse. Il croyait souvent reconnaître ce qu'il voyait pour la première fois, et souvent, selon son humeur, les choses les plus familières lui semblaient tout à coup insolites et nouvelles.

Le ravin étroit qu'il suivait venait de s'ouvrir devant lui et découvrait, entre deux rocs, la grande plaine philistine. Le jour commençait à tomber. Les longues ombres du couchant disparaissaient en même temps que les derniers rayons, et dans l'espace vide, où rien n'étincelait plus, toute chose semblait plus claire. Samson fit quelques pas encore. Le sentier descendait brusquement vers la plaine. Sur le bord de la pente abrupte, il s'arrêta tout étonné, comme un homme qui sort d'un rêve. Il ne pouvait comprendre par quel circuit il était venu là, et il ne reconnaissait autour de lui ni la forme des grandes roches, ni les arbres, ni le chemin.

Alors il abaissa les yeux, et il vit en bas, sur le bord du torrent sans eau, tout près d'un champ de vigne et d'un petit verger, une maison blanche qui brillait seule dans le soir, comme luit un caillou au fond d'une citerne, ou une étoile dans le crépuscule.

Samson la regarda longtemps ; il ne pouvait en détourner ses yeux ; et voici qu'au même moment, dans cette grande solitude et dans cette étrange clarté, il se mit à penser d'une façon confuse à toute sa vie ancienne, à la première femme qu'il avait aimée et qui, si tôt, l'avait trahi, aux Philistins qui la brûlèrent, à la vengeance qu'il avait tirée d'eux. Il songeait à la grande force qui était en lui, que nul homme n'avait pu dompter, à ce désir d'amour que nul amour n'avait pu satisfaire, et, comment, depuis sa jeunesse, il était voué à la trahison. Toutes ces choses, jusqu'aux plus récentes et jusqu'aux compagnons qu'il avait quittés le matin, lui semblaient aussi lointaines que les récits du temps passé qu'on écoute un soir de veillée ; et il lui semblait encore que l'Eternel l'ayant pris par la main l'avait conduit ainsi à travers les chemins obscurs de sa vie, pour l'amener enfin en ce lieu où il se trouvait et pour lui dire : « C'est ici. »

Il descendit alors, dans les pierres et dans les ronces, à travers d'aigus genévriers, vers le fond du petit val où la nuit s'amassait déjà. Le toit de la maison y blanchissait encore, du côté de l'occident, et même il brillait maintenant d'un éclat plus vif, comme si la clarté répandue dans le crépuscule se fût retirée peu à peu en cette blancheur solitaire.

Samson longea le torrent dont le lit aride n'était

qu'un fourré sinueux de buissons et d'arbustes. Des lauriers-roses y croissaient et ils répandaient autour d'eux une douce odeur de poison. Samson entra dans le verger, sous les branches fleuries des pêchers et des grenadiers, et il se trouva tout à coup devant la porte de la maison blanche. Une vigne en treille l'abritait comme un auvent. De chaque côté du seuil il y avait un grand rosier ; l'un était blanc et l'autre rouge ; et sous la porte, entre les deux rosiers, une femme se tenait debout qui regardait l'homme venir.

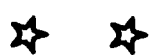
Quand celui-ci fut tout près d'elle, un sourire monta de son cœur sur ses lèvres et dans ses yeux ; il se répandit sur le visage clair comme un frisson qui se propage, et le pauvre Samson ne vit plus devant lui que le tremblement de ce sourire. Il s'arrêta le cœur serré d'une angoisse délicate. Il tenait dans sa main son bâton noueux ; des feuilles sèches étaient mêlées à ses cheveux et aux poils de sa barbe rousse, et son regard étonné et sauvage ne se détournait pas des deux yeux profonds où s'éternisait le sourire.

— « Qui es-tu ? dit-il enfin, et quel est ce lieu où je suis ? Jamais encore je ne t'ai vue ; je ne reconnais rien de toutes ses choses, et même je ne sais plus bien comment me voici devant toi. »

— « Mon nom est Dalila, dit-elle, et tu es au Val des Raisins. Je t'ai vu venir de là haut et je t'attendais sur le seuil pour t'ouvrir ma porte moi-même et pour te faire bon accueil. Entre, Samson, entre chez Dalila. »

Samson respira longuement, avec un grand effort qui gonfla toute sa poitrine ; quelques instants il

resta immobile, les yeux fixés devant lui, comme s'il voyait des choses lointaines. Puis il courba la tête pour passer sous la porte basse ; il entendit derrière lui le pas léger de Dalila et le bruissement de sa robe, et ils entrèrent tous deux dans la maison solitaire où la lampe était allumée.



Samson et Dalila s'aimèrent.

L'un par l'autre, ils connurent la joie d'amour, l'ardeur qui renaît d'elle-même et qui ne s'assouvit que pour se renflammer. Il semblait à Samson que toute sa vie jusque-là n'avait été qu'un essai de la vie et qu'une promesse confuse de ce bonheur tardif qui lui était venu en la maturité de l'âge. Le sourire de Dalila réveillait en lui comme un souvenir très lointain. Quel souvenir ? Il ne savait le dire. Mais il reconnaissait l'objet de son ancien désir et la même vision qui flottait dans son cœur obscur, depuis le temps ancien de ses noces avec la Timnienne. Il comprenait, en regardant Dalila, quel charme, si souvent, l'avait induit à de soudains amours, et comment, chaque fois, il s'était si tôt détourné.

A respirer le même air que son amante il ressentait une joie si profonde qu'elle débordait sa pensée. Il s'en étonnait comme d'un prodige ; il se disait : « D'où vient-elle, et que m'est-il donc arrivé ? »

Cette joie remplissait son cœur, mais il ne pouvait la comprendre. Elle s'échappait à elle-même par son infinie douceur ; elle montait de plus loin que lui, comme un vent très pur et léger qui s'exhalerait d'un abîme.

Si Dalila le quittait un instant, le vide aussitôt se faisait autour de lui ; car sa vie respirait la sienne, et il cherchait en elle, dans ses yeux, sur sa bouche, à la flexion de son torse et dans l'étreinte de son corps, une nourriture vitale et l'apaisement d'une faim.

Ils avaient entre eux des gestes d'amour qui leur étaient familiers. Lui, souvent, entre ses mains prenait le front de Dalila, ses tempes, sa tête menue, et il les pressait longuement pour en bien connaître la forme et y découvrir un secret. Elle, souvent, sur ses genoux appuyait le visage de Samson, puis elle touchait ses cheveux et les enroulait sur ses doigts. Elle ne savait pas qu'elle jouait ainsi avec une chose divine et qu'en la toison vierge où s'attachaient ses mains résidait la vertu qui préservait Samson et qui le gardait invincible. Dalila l'ignorait encore, mais dans ce geste de tendresse, il y avait déjà de la pitié et c'était, par avance, le geste odieux de la trahison.

Les jours heureux coulent vite. Mais à tous les amants il semble que leur joie ne doit pas finir. Le printemps a passé pour ceux-ci comme passe une journée. L'été vint ; les moissons mûrirent. Sans y prendre garde, ils ont vu devant eux la plaine changer ses couleurs. Quand ils marchent au soir, l'un près de l'autre, sous les arbres du verger, de beaux

fruits, dans l'ombre, pèsent maintenant aux branches ; et quand ils sortent ensemble sur le seuil de la maison, las de s'étreindre et de s'aimer, la treille touffue est lourde de grappes.

Le printemps a passé, l'été est venu, et voici déjà l'automne.

La force de Samson est plus merveilleuse que jamais. Cependant il ne songe pas à s'en retourner chez les siens. L'amour de Dalila le tient tout entier, jamais plus il ne reprendra le chemin de Tsorrah. C'est au Val des Raisins que sa force va disparaître. Il est là comme le soleil qui, arrivé le soir au bord du ciel, s'y arrête un moment avant de s'éteindre.

Les princes des Philistins se sont concertés entre eux. « Voici que Samson, disent-ils, est livré aux mains de Dalila. Ils nous faut monter vers elle. C'est une femme de notre peuple. Nous lui offrirons de l'or. Peut-être pourra-t-elle arracher à son amant le secret de sa force. »

Or, le rire de Dalila était plus clair qu'un bruit de source. Elle renversait la tête en riant, et ses dents qu'on voyait dans sa bouche ouverte ressemblaient à des pierres blanches au bord de la source de son rire. Le rire de Dalila était lumineux et loyal. Celle qui riait ainsi ne pouvait pas mentir.

Dans l'étreinte d'amour Dalila se donnait toute. Longuement et doucement aimante et d'une tendresse infinie, elle connaissait aussi l'affolement des caresses et l'empirement sauvage. Celle qui se donnait avec un pareil abandon ne pouvait faire de

ses bras un piège ni de son corps l'appât d'une trahison.

Dalila, selon son humeur, interrogeait ou conseillait ou racontait mille choses. Elle avait la prévoyance d'une très sage amie, puis l'étonnement d'un enfant. Elle disait des mots imprévus dont Samson, ravi, riait aux éclats. Celle qui parlait ainsi ne pouvait pas tenir de propos félons.

Les Philistins montèrent donc vers elle, jusqu'au Val des Raisins. La troupe se cacha dans le creux du torrent, non loin de la maison, et, vers le matin, comme Dalila se promenait seule pendant que Samson dormait encore, l'un des Philistins se montra, et posant un doigt sur sa bouche, il lui fit signe de venir.

— « Que voulez-vous ? dit-elle, qui êtes-vous ? qu'êtes-vous venus faire ici ? »

— « Ecoute, Dalila, répondit le chef de la bande, Samson est livré à ta merci par le grand amour qui le tient. Son amour est très admirable, et, sans doute, ce bel ami ne te cache rien de ses pensées. Ne te cache-t-il rien vraiment ? »

— « Non, dit-elle, et que voulez-vous dire ? »

— « Tu connais donc le secret de sa force, et pourquoi, jamais on n'a pu la vaincre. »

— « Sa force ? répondit Dalila surprise ; oui, certes elle est prodigieuse. Mais il n'y a là aucun secret. »

Alors le Philistin se mit à rire et secoua la tête.

— « Samson, je le vois bien, ne t'a pas livré tout son cœur. Mais nous, nous avons longtemps réflé-

chi à cette chose. Sa force, vois-tu, n'est pas naturelle, et s'il t'aimait comme tu le crois, tu saurais quel en est le sortilège et de quelle manière on peut la dompter. Samson nous a causé de très grands maux. Flatte-le par tes caresses, tourmente-le si bien qu'il te livre enfin son secret. Alors nous pourrons le lier et le prendre et, toi, tu seras vengée de lui. Car, sois-en bien sûre, il te trompe. Fais cette chose, et de chacun de nous tu recevras en récompense onze cents pièces d'argent. »



Comment naît l'amour, c'est un mystère singulier dont personne ne sait que dire, et comment l'amour s'en va, c'est un mystère très amer.

Dalila se mit à songer aux paroles des Philistins et elle comprit tout à coup que son cœur était détaché de Samson. Quand elle rentra dans la chambre, il venait de s'éveiller. Elle le regarda avec étonnement et se dit en elle-même : « Est-ce bien là celui que j'aimais ? » Son cœur étant changé, Samson lui apparaissait un autre homme ; et, en vérité, dans ce court espace de temps, il était devenu un autre pour elle. Il ne lui inspirait plus qu'une sorte de pitié mêlée d'aversion. Elle éprouvait comme un ressentiment et comme une colère en songeant qu'elle l'avait aimé et que lui l'aimait encore. Mais dans le

même temps elle avait le violent désir de connaître de lui le secret de sa force, afin qu'il ne restât plus rien dans cet homme obscur et redoutable qu'elle n'eût pénétré et dompté. Cette seule chose inconnue était l'attrait dernier que Samson gardait encore pour elle. Dalila s'apprêta donc à la trahison, et son cœur était sans remords

Elle jeta ses bras sur les épaules de Samson, et lui dit en dressant vers lui son visage :

— « Oh ! cher aimé, comme ta force est merveilleuse ! Il y a sûrement un mystère en elle, mais jamais tu ne m'en as rien dit, et moi, jusqu'à présent, je n'osais pas t'interroger. Faut-il donc que mon aimé ait un secret pour Dalila ! Dis-moi, je t'en prie, pourquoi ta force est si grande et avec quels liens il faudrait te lier pour que tu ne puisses les rompre. »

Elle avait parlé avec beaucoup de tendresse ; mais Samson, tout simple qu'il fût, connut au son de sa voix que son cœur n'était pas sincère. Il se tut très douloureusement et il ne lui fut pas possible de répondre la vérité.

— « Si on me liait, dit-il enfin, avec sept cordes neuves, je serais comme un autre homme et je ne pourrais les rompre. »

Tout ce jour-là il demeura inquiet et farouche. Il se demandait pour quelles raisons Dalila l'avait questionné ainsi, et ses pensées étaient incertaines et cruelles.

La nuit suivante, pendant qu'il dormait, Dalila le lia comme il avait dit, puis elle cria tout à coup :

« Samson, Samson, voici les Philistins ! »

Il se redressa brusquement et, du même coup, les sept cordes furent rompues. Alors Dalila se mit à rire, bien qu'elle fût très irritée.

— « Ah ! vois-tu, s'écria-t-elle, tu ne m'as dit que des mensonges. Mais, va, je l'avais bien compris. Non, certes, tu ne m'aimes pas. »

Et, de nouveau, elle se mit à le tourmenter, à le caresser, à le questionner de mille sortes. Deux fois encore, la vieille chronique nous le raconte, Samson l'abusa par de fausses réponses et sut retarder un peu son destin. Mais rien ne lassait Dalila. Elle savait que le terme était proche : ses rêts étaient tendus et Samson n'échapperait pas. Les Philistins, qui étaient avertis de son manège, rôdaient autour de la maison. Pendant le jour ils se cachaient dans les taillis voisins, et le soir, quand la nuit devenait obscure, ils s'approchaient doucement, ils se glissaient sans bruit dans le verger et s'aventuraient jusqu'au seuil de la porte ouverte. Plusieurs fois, même, pendant que Samson dormait, Dalila, marchant devant eux, les introduisit dans la chambre et, tout en tremblant de peur, ils raillaient par avance la faiblesse prochaine de leur ennemi. Enfin ils ne s'éloignaient ni la nuit ni le jour, et ils étaient tous, eux et Dalila, dans une perpétuelle vigilance, comme des chasseurs qui surveillent un piège.

Samson ne pouvait plus résister longtemps. Sa vie était devenue très misérable. Il voyait bien que Dalila avait cessé de l'aimer d'amour loyal, et, dans sa feinte tendresse, il reconnaissait chaque jour plus clairement les signes de la trahison. Mais il ne pouvait se déprendre d'elle ni se priver de ses ca-

resses. Il n'arrivait pas non plus à comprendre comment ces choses avaient pu venir. Était-ce bien la même Dalila, cette étrangère qui passait et qui repassait près de lui ? Il cherchait dans ses yeux leur sourire ancien et dans l'inflexion de sa voix son charme profond disparu. Deux Dalilas contraires obsédaient l'esprit de Samson, L'une démentait l'autre, et pourtant ce n'était fantômes, ni l'ancienne, ni celle-ci. Tous ceux qui ont souffert de tels maux d'amour reconnaîtront l'énigme lamentable. Comme on bat le fer sur l'enclume, toujours la même pensée, courte et vaine, martelait le cœur de Samson. Un doute ignominieux le brûlait misérablement, sans qu'il pût trouver de repos ni dans son amour ni dans son mépris. Dalila avait flétri son âme précieuse ; il n'avait plus de joie ni d'orgueil de sa force, et se trouvant, dit la chronique, découragé jusqu'à la mort, il résolut, pour en finir, de dire tout son secret.

Dalila était couchée près de lui ; elle avait appuyé la tête de Samson sur son épaule nue ; mais leurs yeux ne se cherchaient pas et ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Leurs nuits d'amour étaient maintenant silencieuses, et, même dans l'étreinte, chacun suivait sa pensée.

Dalila pourtant reprit enfin son propos de chaque jour.

« Comment croirais-je que tu m'aimes ? demanda-t-elle à voix basse. Ton cœur n'est pas avec moi. Tu ne cesses de m'abuser par des paroles de moquerie. Notre joie, par ta faute, est toute perdue. L'amour, sache-le bien, ne veut pas de secret entre les amants. Il n'est qu'un mensonge honteux, si les cœurs ne se

donnent tout entiers. Je t'en prie encore une fois, dis-moi, Samson, qui tu es ; dis-moi le secret de ta force, ou, sinon, que tout soit fini entre nous. »

Dalila avait parlé avec beaucoup de sens et selon la foi profonde de l'amour. Mais son cœur n'était plus loyal, et c'est, sous le soleil, une chose très amère et décourageante à méditer qu'une parole sans reproche sur des lèvres menteuses.

Samson lui répondit sans tourner les yeux vers elle :

« Eh bien, je ne t'abuserai pas plus longtemps et je vais t'ouvrir tout mon cœur. Tu veux savoir le secret de ma force, le voici : je suis nazaréen dès le ventre de ma mère ; ma force est dans mes cheveux. C'est un grand mystère que moi-même je ne comprends pas ; on m'a dit seulement que si les ciseaux passaient sur ma tête je deviendrais comme un autre homme, et mon pouvoir serait perdu. Maintenant tu connais la vérité et je me suis mis dans tes mains. Je ne sais si tu m'as demandé ceci pour le bien ou pour le mal, car tes pensées me sont fermées ; mais moi, du moins, je serai sans blâme vis à vis de toi. »

Dalila comprit aussitôt que, cette fois, Samson ne l'avait pas trompée. Elle courut trouver les Philistins et elle leur dit en souriant, avec la joie du triomphe dans les yeux :

« Montez maintenant, Samson est à nous. Rassemblez-vous près de la porte dès que la nuit sera venue, car, je vous le dis, il sera livré ce soir même. »

Alors, quand la nuit devint obscure et que la lampe fut allumée, ils s'abandonnèrent encore une

fois à l'ennivrement des caresses et à l'étreinte d'amour. Samson, qui était très las et très triste, comme s'il sentait la mort sur lui, s'assit aux pieds de Dalila, et il s'endormit, le front posé sur les genoux de son amante. Ses cheveux étaient répandus autour de lui ; Dalila les caressait de la main, selon son geste familier, en le regardant dormir. Ses pensées étaient très confuses ; il y avait dans son cœur de la crainte et de la pitié, peut-être de l'amour aussi, et la même curiosité qui poussa la première femme à cueillir le fruit défendu. Elle saisit enfin les ciseaux d'argent qui pendaient à sa ceinture, et bientôt les longues tresses furent coupées et tombèrent sur le sol. Alors elle se leva brusquement et, frappant dans ses mains pour appeler les Philistins embusqués à la porte, elle cria :

« Samson, Samson, voici les ennemis sur toi ! »

Samson, éveillé tout à coup, ne connut pas d'abord que sa force l'avait abandonné et que l'Eternel s'était retiré de lui. Il essaya de résister, mais ses bras étaient sans vigueur et il sentait une lassitude mortelle dans ses membres et dans son cœur. Il comprit alors la chose abominable et tourna ses yeux vers Dalila. Elle était dans l'ivresse de son triomphe ; mais il y avait dans Samson quelque chose encore qui lui échappait et lui demeurait inconnu, c'était l'abîme profond de sa douleur et de son mépris.



Les Philistins avaient lié Samson et lui avaient crevé les yeux. Quant le jour fut venu, ils se mirent en route pour l'emmener à Gaza. Samson marchait au milieu d'eux. Il ne voyait plus ni la campagne ni le ciel; ses pieds butaient contre les pierres, et la hauteur de sa taille rendait plus pitoyable à voir l'étrange faiblesse qui courbait et affaissait son corps. Le sang qui coulait de la blessure de ses yeux souillait ses joues et son vêtement, et sa tête rasée était, pour les Philistins un perpétuel sujet d'insultes et de railleries.

Après deux jours de marche à travers la plaine et le désert, il entra dans Gaza à l'heure fraîche du crépuscule. Tout le peuple était dans les rues, depuis les petits enfants jusqu'aux vieillards; les femmes riaient et criaient d'une voix aiguë; la poussière qui flottait dans l'air avait l'odeur du musc et du benjoin à cause des courtisanes qui étaient toutes sorties de leurs maisons.

Samson, les poings liés par une chaîne de fer, s'avavançait sans rien dire au milieu des cris de la foule, comme une bête farouche que des chasseurs ramènent pour s'en divertir, après l'avoir forcée et tuée à demi.

Enfin, quand le peuple de Gaza se fut bien rassasié de la vue de son ennemi, on conduisit Samson dans la prison de la ville, où il fut condamné à tourner la meule tout le jour.

Samson, en tournant la meule, pensait à Dalila et aux maux qu'il souffrait à cause d'elle. Il ne regrettait pas sa force perdue, ni la liberté, ni la lumière du soleil, ni la ville de Tsorrah, ni ses amis, ni son

peuple. Depuis la trahison de Dalila, un si grand mépris lui était venu pour les hommes et pour lui-même, et il sentait son cœur dans une telle solitude, qu'il n'avait plus aucun goût pour la vie; mais il souhaitait seulement de mourir pour être délivré de cette solitude et de ce mépris.

Eternel, pourquoi suis-je né ? chantait-il en tournant la meule. A quoi m'ont servi tant de jours ? Ils ont passé ; je ne m'en souviens plus ; et ceux dont j'ai souvenir, mieux voudrait pour moi qu'ils n'eussent pas été.

Je vois bien maintenant que la vie est vaine et mauvaise. Il n'est rien de sûr dans la vie, rien dont un homme puisse dire : Voici mon trésor et ma joie, voici le lieu fidèle où j'ai mis ma sécurité.

Les choses que mes yeux ont vues, mon esprit ne les comprend pas. Elles changent et se déforment comme les visions du sommeil, sans qu'on puisse en fixer aucune et se reposer en elle. La bouche dit oui et dit non, et c'est la même bouche, et le oui et le non sortent du même cœur. Qui pourrait comprendre cette chose ?

Je ne dirai pas : « Un tel m'a trahi », car il n'est rien qui ne trahisse, et c'est pourquoi je suis fatigué de la vie ; elle m'est devenue à charge.

Il m'est arrivé une chose si étrange devant l'Eternel que je ne puis la dire vraie et qu'elle me semble incroyable ; elle est arrivée cependant. Et maintenant, quand je laverais mon cœur dans de l'eau de neige, quand je le passerais au feu pour le purifier, il resterait en lui ce mépris très amer et cet odieux souvenir.

Il n'est pas un homme à qui j'aurais plaisir à dire ma pensée. Ils sont tous comme les passeurs qui vous

font monter dans leur barque et vous laissent sur l'autre bord pour s'en retourner en chantant chercher de nouveaux passagers.

Une flèche aiguë est entrée dans ma chair. Ma force est partie avec la clarté de mes yeux. Je suis courbé par la fatigue et harassé par la solitude. Mes pensées sont lourdes à mon cœur, et le souvenir de ce qui a fait ma joie est un fardeau pesant que je ne peux plus porter.

Je suis entré dans le chemin des ténèbres qui descend vers le sépulcre et qui conduit à la mort. Je suis tombé dans un puits très profond d'où on ne voit plus une seule étoile.

C'est ainsi que Samson, en tournant la meule, murmurait les paroles confuses qui montaient du fond de son cœur. Il ne nommait pas Dalila ; mais elle était mêlée, comme un poison, à toutes ses pensées, et le souvenir de la trahison était la place douloureuse où retombait toujours sa plainte.

Cependant quelques semaines passèrent, et les cheveux de Samson recommençaient à croître. A mesure qu'ils croissaient, — les Philistins n'y avaient pas pris garde, — il sentait renaître en son corps brisé un peu de sa force ancienne.

Un jour les princes de Gaza offrirent un grand sacrifice à leur dieu qu'ils nommaient Dagon. C'était pour le remercier d'avoir fait tomber Samson entre leurs mains et de les avoir délivrés de cet ennemi formidable. Tout le peuple prit part à la fête et se rassembla dans le temple. Comme les cœurs étaient joyeux, on voulut, encore une fois, se donner le plaisir de voir Samson vaincu et de bafouer sa faiblesse.

« Qu'on aille le chercher dans sa prison, dit le peuple, qu'on l'amène au milieu de nous pour qu'il nous divertisse ! »

Samson fut alors conduit dans le temple, au milieu de cette grande foule. Un jeune garçon le tenait par la main, et il s'avavançait lentement, la tête levée, en explorant l'air devant lui, comme font les aveugles. Tout à coup une pensée lui vint, et il dit à l'enfant qui le conduisait :

« Place-moi, je te prie, entre les deux piliers qui soutiennent le toit, et de telle sorte que je puisse avec mes deux mains les toucher l'un et l'autre et m'appuyer un peu contre eux. »

Quand il fut à la place qu'il avait désignée, il invoqua l'Eternel du fond de son cœur misérable.

« O Dieu, Dieu, je t'en prie, souviens-toi de moi cette fois encore. Cette fois encore seulement, rends-moi la force que tu m'as ôtée ! »

Puis il s'appuya des deux mains contre les deux piliers qui soutenaient le temple :

« Que je meure, dit-il, en même temps que tous ceux-ci ! »

Sous l'effort de ses bras tendus les colonnes s'ébranlèrent. On les vit fléchir et se rompre, Samson debout au milieu. Un grand cri s'éleva de la foule, et le temple s'écroula.

C'est ainsi que mourut Samson d'une façon barbare et terrible. Il fit périr, dit la chronique, beaucoup plus de gens par sa mort qu'il n'en avait tué dans sa vie. Pour lui, ses douleurs sont finies ; il est rentré dans la paix de l'Eternel, là où ceux qui ont perdu

leur force se reposent, et où il n'y a plus d'intrigues ni de trahisons.

Quelques hommes de sa tribu descendirent à Gaza pour chercher son corps. L'ayant découvert tout meurtri sous les décombres du temple, ils s'étonnèrent de le trouver si grand et d'un visage si farouche. Ils le ramenèrent, pleins de pitié, chez les Danites et l'ensevelirent entre Tsorrah et Esctaol, au milieu d'un champ désert.



Les TROYENNES

M. P. Decharme, dans son livre sur *Euripide et l'Esprit de son Théâtre*, expose ainsi qu'il suit le sujet de la tragédie dont je me suis inspiré pour ce récit :

« Dans les *Troyennes*, Euripide semble revenir à l'art d'Eschyle, en nous mettant sous les yeux, non une action qui marche, mais une situation pour ainsi dire immobile, dont on voit seulement, avec une émotion croissante, se succéder les aspects divers. Cette situation est celle du lendemain de la prise de Troie, pour les femmes de la famille de Priam, dont l'infortune se déroule devant le spectateur en une série de tableaux. Un seul personnage est toujours présent sur la scène : Hécube, que viennent frapper toutes les douleurs du drame, et qui voit passer tour-à-tour devant elle, pour en être séparée à jamais, ce qui reste des siens. C'est d'abord sa fille Cassandre, destinée au lit d'Agamemnon, qui sort de la tente du chef des Grecs, une torche à la main, entonnant dans son délire le chant d'hyménée, prophétisant les malheurs qui attendent les Grecs, et le renversement de la maison des Atrides. C'est ensuite Andromaque, qui arrive, avec Astyanax dans ses bras, pour annoncer à Hécube la mort récente de Polyxène, sacrifiée sur le tombeau d'Achille.

C'est le héraut Talthybios, qui vient dire à Andromaque que le fils d'Hector est condamné à mort par les Grecs, et qui lui arrache l'enfant. C'est encore — avec un temps d'arrêt ménagé par le poète dans l'expression de la douleur qui fait un instant place à celle de la vengeance — Ménélas, qui veut reprendre Hélène, mêlée aux captives troyennes, et dont Hécube réclame, avec insistance et acharnement, la mort; c'est enfin le corps d'Astyanax qui est apporté dans le bouclier de son père, et auquel son aieule, après les adieux les plus touchants, donne la sépulture, tandis que Troie est en flammes. Voilà le dénouement. L'incendie de la ville, dont on entend le fracas, éclaire l'ensevelissement du dernier descendant de Priam, et à Hécube, qui va partir, il ne reste plus rien. Où trouver une plus grande unité que dans un sujet comme celui-là ? (1)

Une patrie anéantie, une famille royale déchue et décimée, que les vainqueurs achèvent de détruire

(1) « Ce n'est pas dans les productions de l'art qu'est l'unité, mais dans nos sens, dans notre âme, en qui elles en éveillent le sentiment. Ces symphonies de Beethoven, par exemple, qui nous envoient tumultueusement des harmonies si diverses, si disparates, notre sensibilité émue les ordonne ; ce vaste tableau où, dans d'innombrables scènes, Michel-Ange a étalé le spectacle du Jugement dernier, notre pensée en comprend l'étendue, l'immensité. L'unité ! ce n'est pas une certaine disposition matérielle et extérieure, c'est l'idée première de l'artiste ; c'est le sens général de son œuvre ; elle peut manquer à la régularité la plus symétrique, elle peut se produire du milieu même de la confusion ; comme on ne la fait pas par le calcul, on ne la retrouve pas non plus par l'analyse, et le froid jugement du critique en est un juge moins infallible que l'émotion irréfléchie du spectateur. » Patin, *Les Troyennes*.

par le meurtre et l'esclavage : il n'y a point là plusieurs actions, bien que les diverses parties d'une situation unique se succèdent au lieu de s'enchaîner. Qu'importe que la pièce soit dépourvue d'intrigue, sans péripétie, d'une composition simple et presque élémentaire, si elle fait naître l'émotion vraiment tragique que le poète a cherchée, si elle inspire une pitié profonde pour Hécube et pour ces vaincues, qui, en un jour, ont tout perdu ? »

Je lis d'autre part, dans les *Tragiques Grecs* de Patin (*Euripide*, Ch. X) :

« Si l'on peut dire que ces deux tragédies (il s'agit des *Troyennes* et d'*Hécube*) ne sont que des tableaux, des tableaux semblables à ces immenses et complexes représentations du Pœcile d'Athènes, (1) et de la Lesché, de Delphes, (2) où, d'après les poètes cycliques, (3) le pinceau de Polygnote avait exprimé les mêmes sujets, et dont notre poète avait pu s'inspirer, on peut ajouter, en suivant cette image, qui est une définition exacte, qu'elles ont l'une ou l'autre pour fond la prise de Troie. Euripide y rappelle sans cesse, avec une inépuisable fécondité d'imagination, l'idée de cette grande et terrible catastrophe ; il y

(1) Le Pœcile, galerie à colonnades, ornée de peintures de Polygnote, à Athènes.

(2) La Lesché, autre galerie, à Delphes. C'est surtout dans cette dernière que Polygnote avait représenté des scènes de la Destruction de Troie.

(3) On donna ce nom aux poètes qui avaient voulu compléter les récits de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, de manière à former par l'ensemble de ces épopées un cycle complètement fermé.

retourne, en mille façons, le contraste de tant de gloire, de prospérité et de tant de misères ; l'horreur de cette nuit de fête, terminée dans le sang et dans la flamme ; ces ruines, ces cendres, cette fumée, qui seules marquent la place où fut Troie. »

Les TROYENNES

*Veteres Casmenas, cascas res volo profari
Et Priamum.....*

Ce sont de vieilles chansons que je vais débiter ; c'est de choses surannées, c'est de Priam que je veux parler.

*Carmen Priami, cité par Varron,
de Lingua Latina, VII, 28.*

I

Le dernier jour de Troie a lui sur les collines
Où l'aube fait briller l'airain des javelines.
Les Grecs sont là, — Les Grecs, depuis tantôt dix ans,
Ebranlaient les créneaux de leurs béliers pesants ;
Ils avaient dans cinquante assauts perdu l'haleine
Et rougi de leur sang les ruisseaux et la plaine ;
Un jour, vainqueur d'Hector, Achille avait traîné
L'affreux cadavre autour du mur éperonné :
Ilion sans faiblir eût prolongé la lutte ;
Mais Junon, mais Minerve ont décidé sa chute.

Les bois mystérieux, pleins des Dieux familiers,
Se taisent, abaissant leurs fronts humiliés ;
Le sang ruisselle dans les temples ; les sandales,
Jeune Néoptolème (1) ! ont glissé sur les dalles,
Quand ton épieu suivait le vieux roi, massacré
Près de l'autel des Dieux et du laurier sacré ! (2)

(1) Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille ; c'est lui qui tua Priam.

(2) Virgile, *Enéide*, II, 513 :

*Aedibus in mediis, nudoque sub aetheris axe,
Ingens ara fuit juxtaque veterrima laurus
Incumbens arae, atque umbra complexa Penates.*

Au milieu du palais, dans une cour découverte, il y avait un grand autel, et tout auprès, un laurier très ancien, qui, retombant sur l'autel, couvrait les Pénates de son ombre.

Et cependant, par les chemins, c'est la cohue
Des vainqueurs ; c'est la tourbe insolente, qui hue
Ceux qui n'ont pu mourir ; c'est un long défilé
De chevaux et de chars dont le sol a tremblé.
Les Grecs pillent la ville, et, dans leur frénésie,
Il semble qu'avec eux ils emportent l'Asie.....
Or qu'un bon vent soufflant de la plaine au matin
Les pousse vers la Grèce assouvis de butin !

Humbles ruisseaux, ô Xanthe, ô Scamandre ! Vos berges
Retentissent des cris des femmes et des vierges,
Des enfants étonnés au creux des seins blottis
Qu'entre tous les vainqueurs le sort a répartis.
Arcadiens, Thessaliens, enfants d'Athènes
Sous les fils de Thésée engagés par centaines,
Tout Grec a sa Troyenne, esclave à sa merci,
— Seules, sans maître encore, ô suprême souci !
Dans la tente du Roi que son armée acclame,
Des captives, un deuil indicible dans l'âme,
Gémissent, lot plus rare aux princes réservé.
Hélas ! les longs pieds nus se froissent au pavé ;
Les seins jeunes et durs s'écrasent sur le sable ;
Les mains montrent au ciel leur plaie inguérissable.
— Une femme, parmi ce troupeau tourmenté,
Seule, a gardé son calme et retient sa fierté :
On reconnaît Hélène à sa splendeur insigne,
Et c'est toujours la fille éclatante du Cygne.

II

Or, couchée en travers de la porte — front blanc,
Voiles noirs, écartés parfois d'un doigt tremblant —
La vieille Hécube est là, misérable entre toutes,
Feuille emportée au vent furieux des déroutes !
Devant elle se tient Talthybios, héraut
D'Agamemnon ; il tremble et craint de parler haut,

Car il doit annoncer à l'aieule flétrie
Quel maître, quel vaisseau l'arrache à sa patrie !
Pleure, Hécube ! tes fils tombés dans leur vigueur,
Ta fille Polyxène au pouvoir du vainqueur ! (1)
Ton maître, c'est Ulysse ; et la vierge inspirée,
Celle dont la beauté fut pour un Dieu sacrée, (2)
Cassandre dans Argos va suivre Agamemnon.

« O reine, que flagelle un désastre sans nom,
Relève, dit Hécube, une tête avilie
Que l'âge, moins que tant de misère, a pâlie.
Eh bien ! c'est fait de nous ; on nous a vus régner
Et nous allons servir ; il faut nous résigner !
Laisse-toi dériver au courant qui t'entraîne,
Au souffle impérieux qui vexe la carène :
Tout périt, ma cité, mon époux, mes enfants !
O vanité de mes ancêtres triomphants !
Vanté de la gloire envolée et perdue !
O dur sol d'esclavage où je suis étendue !
Reine et mère, j'avais tout le bonheur rêvé,
Mais les Grecs sont venus, et tout m'est enlevé.
Oh ! pleurez avec moi notre chute achevée :
L'oiseau qui pleure, enfants, fait pleurer la couvée.
Filles, femmes, mêlez votre voix à ma voix.
Oh ! ce ne seront plus les hymnes qu'autrefois
Nous entonnions aux jours d'orgueil et d'abondance !
Le mode phrygien nous marquait la cadence ! » (3)

(1) Au fait, Polyxène est morte, mais le héraut cache cette mort à Hécube.

(2) Cassandre, aimée et respectée d'Apollon.

(3) Les modes (*harmonies* dans Platon) sont primitivement de simples séries de quatre notes. Le mode phrygien, selon Platon (*République*), « peint l'homme dans les pratiques pacifiques et toutes volontaires, persuadant et priant, invoquant les Dieux, enseignant, donnant des conseils, sensible lui-même aux prières, do

III

Et, sortant l'une après l'autre de leur prison,
Les captives : « Ma mère, as-tu quelque raison
Nouvelle de te plaindre ? Est-il une avanie
Suprême où l'ennemi barbare s'ingénie ? »
Et l'aieule : « Avec moi vous vouliez demeurer
En ce pays, qui fut notre pays, pleurer
Sur les mille tombeaux dont la plaine est semée,
Achever de mourir sur cette terre aimée,
Mais il faut suivre nos vainqueurs sous d'autres cieux !... »
Les captives alors : « Ah ! la mort vaudrait mieux !
Adieu l'aiguille fine et la navette agile !
C'est fini : j'ai couché mon époux dans l'argile ;
Je dresserai le lit d'un étranger sans lois,
Et j'ai vu mes enfants pour la dernière fois ! »

Leur plainte ainsi s'élève ; et soudain, dans la tente
Brille et court une flamme étrange et palpitante ;
Cassandre en est sortie, un flambeau dans la main,
Folle, invoquant Hécate et le Dieu jeune Hymen :

« Tenez haut, approchez la torche ! qu'on m'éclaire !
J'illumine, selon le rite séculaire,
Le temple d'Apollon, qui veut me marier
Dans son temple où fleurit le vivace laurier !
Donc, célébrons l'époux et le prince Hyménée !
Et célébrons aussi l'épouse destinée
Au lit d'un roi ! Dansons : Cassandre dans Argos
Mêle à son sang le sang des rois, aux Dieux égaux. (1)

cile aux leçons, aux conseils d'autrui, et par là réussissant à souhait, mais ignorant l'orgueil, toujours sage, modéré, et content de ce qui arrive. » Cité par Paul Girard, *l'Education athénienne*.

(1) Cassandre se croit dans le temple d'Apollon, elle veut que le Dieu lui-même célèbre son mariage avec Agamemnon. Les pre-

— Ma mère, s'il n'est point de baume pour la plaie,
Gémis sur la cité qu'un orage balaie :
Mais laisse-moi du moins allumer le flambeau
Pour célébrer Hymen éternellement beau !
Mène d'un pied léger notre danse ordonnée,
O ma mère ! Chantons mon heureux hyménée !
Phébus, le Dieu qui m'aime, au milieu des pavois
Veut conduire le chœur et se rend à ma voix ! »

Comme d'un vin trop fort Cassandre ainsi délire ;
La démence a faussé les cordes de la lyre,
Et l'ennemi brutal rira de ses accents....
Et la mère, qui craint les discours indécents :
« Funeste mariage où tu marches, ma fille,
Sous les épieux dressés, sous la flamme qui brille !
Donne-moi cette torche, enfant ! Tu ne la tiens
Pas droite, et nos malheurs, la ruine des tiens
N'ont pas changé ton âme ! O Bacchante, ô Ménade,
Assez de propos vains, de folle promenade !
Laisse couler nos pleurs, par les chants outragés !
— Vous, femmes, emportez ces torches, et changez
En lamentations ces refrains d'hyménée ! »

Mais Cassandre reprend, ardente, forcenée :
« C'est un roi qui m'épouse, un roi noble entre tous :
Couronne-moi, ma mère, et me mène à l'époux !
Mène-moi vers mon maître, et frappe, si j'hésite !
Ah ! si l'esprit d'un Dieu quelquefois me visite,
Croyez-m'en, je serai funeste à mon mari,
Et par moi sa maison superbe aura péri.

miers mots qu'elle prononce sont ἀνέχε, πᾶρεχε, arrête, mets-toi de côté, ou plutôt ici : soutiens (la torche), approche (la torche). Ce serait une formule employée dans les cérémonies nuptiales. On la retrouve, certainement avec une intention comique, dans le *Cyclope*. Aristophane a parodié l'entrée en scène de Cassandre dans les *Guépes* et dans les *Oiseaux*.

Une toile est tendue au fond de ma pensée,
Et j'y vois sur ma tête une hache dressée..... (1)
Hélas ! elle menace une autre tête ; un fils
Tue et maudit sa mère.... Oreste ! tu suffis
A nous venger. C'est bien. Le crime suit le crime,
Et c'est une famille entière qui s'abîme !
Oh ! quelle différence, ô mes concitoyens,
Entre le sort des Grecs et le vôtre, ô Troyens !
Un roi donne son sang, sa fille, pour Hélène !
Des hommes par milliers sont couchés dans la plaine !
Ils n'ont pas revu leurs enfants ; jamais les plis
Des linceuls n'ont reçu leurs corps, ensevelis
Par de pieuses mains de femmes, et les sables
Du Scamandre ont roulé leurs corps méconnaissables !
Les épouses mouraient veuves : les vieux parents
Désolés s'éteignaient près des foyers trop grands.
Mais, ô vous que poursuit ma pensée attendrie,
Vous êtes morts, Troyens aimés, pour la patrie ;
Et, percés par la lance, ô fleurs de nos saisons,
Nous avons rapporté vos corps dans nos maisons ;
Nous vous avons couchés à côté de vos frères,
Et, pleins d'amour, chanté les hymnes funéraires !
— Hector ! réjouis-toi ! Ta gloire va fleurir,
Ton nom, de bouche en bouche incessamment courir ! »

Ainsi la jeune fille à travers sa démente
Mêle l'erreur au vrai, finit et recommence,
Toute pleine du Dieu qui la vient agiter ;
Et le héraut des Grecs s'indigne à l'écouter,
Et ne supporte pas que la visionnaire
Appelle le malheur sur des chefs qu'il vénère.
Mais n'importe : Cassandre est folle, et fol aussi
Le Roi qui l'aime, et s'est chargé d'un tel souci ;

(1) Cassandre, on le sait, sera tuée en même temps qu'Agamemnon.

Au surplus, on commande, il obéit : Cassandre
Va le suivre au rivage où tous deux vont descendre.

Alors la jeune fille : « Eh bien ! sans parler tant,
Conduis-moi, vil esclave, où mon époux m'attend,
Chez le peuple des morts, au pays des ténèbres !
Certes, tu vas mourir ! et, sans honneurs funèbres,
O noble Agamemnon, toi qui nous fis pâlir,
C'est au cœur de la nuit qu'on va t'ensevelir ;
Puis, au pied de ton marbre, au creux de la vallée,
On jettera mon corps, dépouille inconsolée ;
Le torrent mugira ; le vautour, les corbeaux
Disputeront aux loups ma chair mise en lambeaux !
— Rejetons, arrachons ces rubans ! (1) Dieu prophète,
Je ne les porterai plus au jour de ta fête !
Apollon ! Apollon ! comme une aile, ô mon roi,
Qu'un souffle qui les prend les porte jusqu'à toi !
— Où faut-il m'embarquer, esclave ? Où le navire ?
Ah ! qu'il démarre sans plus attendre, et qu'il vire
Et prenne son élan sur les flots aplanis
Sans savoir que Cassandre est une autre Erinys !
— Adieu ! ne pleure plus, ma mère, je t'en prie !
Je baise ton front pâle et ta joue amaigrie.
— O toi, mon père, ô vous, dont la lance d'airain
But le sang, habitants du monde souterrain,
Je ne tarderai pas, mes frères, à vous suivre,
Quand j'aurai terminé l'œuvre dont je m'enivre,
Quand ces enfants d'Atrée, aujourd'hui triomphants,
Seront enfin tombés sous leurs propres enfants ! »

IV

On emmène Cassandre. — Et la Reine : « O mes filles !
Elles devaient passer en d'illustres familles !

(1) Ces rubans, la parure de la prêtresse d'Apollon.

Jamais plus blanche aieule elles ne me verront,
Et je ne verrai plus jamais leur jeune front !
Moi-même, en la lointaine Ithaque, morne esclave,
Je fais le pain ; je veille à la porte ; je lave
Les vêtements du maître, et mon lit de hasard
Est la terre, inclémente aux membres d'un vieillard !
Oh ! conduisez mes pieds dans un antre farouche !
Au milieu des rochers qu'on y brasse ma couche
De feuillage et d'ortie, où, lasse d'espérer,
J'achève de mourir à force de pleurer ! »

V

Mais un chariot lourd en ce moment s'avance
Amenant Andromaque ; et son roulis balance
L'enfant Astyanax sur sa mère endormi.
Il est plein des trésors conquis sur l'ennemi,
Et l'armure d'Hector y fait un beau trophée.

Andromaque, parlant d'une voix étouffée :
« Hécube. tu le vois, loin, bien loin sur la mer,
Loin de Pergame, et loin d'un tombeau qui m'est cher,
On m'emmène en Epire où Pyrrhus est mon maître :
Un sort plus outrageant pour moi pouvait-il être ?
Fille de roi, veuve d'Hector, on m'exila,
Et pour me protéger mon mari n'est plus là. »

Mais l'aieule : « Mon fils ! Il est avec son père,
Chez le peuple des morts qui ne craint ni n'espère :
Puissè-je dans cette ombre éteindre aussi mon cœur !
Je souffre autant que toi, ma fille : le vainqueur
Vient par un nouveau coup de m'enlever Cassandre ;
Et mon âme n'est plus que ruine et que cendre. »

— « Et tu n'as pas encore épuisé le malheur,
Dit Andromaque. Hélas ! Ta Polyxène en fleur,

Grâce de ton palais, aube de la journée,
Polyxène, en l'honneur d'Achille assassinée,
A versé son beau sang sur le marbre odieux.
Du moins elle a reçu mes suprêmes adieux ;
Je l'appelai trois fois avec mélancolie,
Et je l'ai d'une main pieuse ensevelie. »

Mais Hécube : « Voilà ce qu'on m'a dérobé,
Par quoi Talthybios paraissait absorbé..... »

Et la veuve d'Hector : « C'est un tombeau qu'on creuse,
Mais la mort est un bien, Polyxène est heureuse ;
J'en suis jalouse... Hélas ! s'il faut m'en prévaloir,
Mère, épouse, pourtant j'ai montré bon vouloir ;
J'ai gardé la maison, n'ouvrant jamais la porte
Aux entretiens légers, flocons qu'un souffle emporte,
Pâtüre d'un esprit vaniteux ou moqueur,
Fidèle au gynécée où j'écoutais mon cœur.
Hector, quand il sortait de la lutte acharnée
Me retrouvait soumise et calme et résignée ;
Il m'écoutait, je l'écoutais : ainsi j'ai plu,
Et Pyrrhus a jeté sur moi son dévolu !
Mais que faire à présent ? Vais-je, épouse forcée,
L'aimer ? Vais-je exiler Hector de ma pensée,
Hector, qui fit de moi son unique trésor,
Et qui fut mon pays, ma mère, et plus encor, (1)
Mon mari jeune et fier !... Non ! dût Néoptolème
Abuser de sa force, Hector ! c'est toi que j'aime !...
Mais que dis-je ? Pyrrhus ordonne, et j'obéis :
Demain j'aurai quitté l'humble et cher Simois. »

(1) Andromaque était fille d'Eétion. roi des Ciliciens. Au chant VI^e de l'Iliade, elle s'exprime ainsi : « Hector, tu es pour moi un père, une mère vénérable, un frère ; tu es mon époux florissant de jeunesse ».

— « C'est la nécessité, dit Hécube L'armée,
En un jour de malheur surprise et décimée,
A sous l'ardent soleil défendu ses faisceaux.
Quand elle a dû plier enfin sous vingt assauts,
Les javelots rompus, quand les carquois sont vides,
Quand les casques faussés jettent des feux livides,
Et qu'au milieu des morts épandus par milliers
Gisent en noirs monceaux balistes et béliers,
Le soldat n'a pas fui ; mais, l'âme préparée,
Il attend le suprême effort de la marée,
Et ce que le vainqueur décide en ce moment,
Peut-être généreux, ou peut-être inclément.
Eh bien ! nous sommes, nous, cette armée en détresse,
Andromaque : cédon ! la fortune est maîtresse.
Honore ton nouvel époux, et le soumets
De ces mêmes vertus par où tu nous charmais ;
Nous t'en aimerons plus encore. Puis, élève
Ce fils de mon Hector, comme on façonne un glaive.
Qu'il sache quelle voie il lui faudra tenir,
Et qu'il est le pilier d'une Troie à venir ! »

VI

Ainsi vous vous flattiez, ô femmes ! sans connaître
La cruauté des Grecs et l'astuce d'un traître :
Le pauvre enfant qui vous est cher — tout désarmé —
Va mourir ; à son tour les Grecs l'ont réclamé.
Talthybios l'annonce en tremblant à la mère :
Astyanax n'aura point de maître... O misère !
On veut sa perte ; Ulysse, habile et décevant
A montré le danger d'Astyanax vivant,
Puis déployant un jour sa rancune obstinée
Et réclamant le prix d'Ilion ruinée.
L'enfant sera précipité du haut des tours...
Hélas ! la destinée a de cruels retours ;

Il n'est point d'action contre un maître inflexible ;
Tu ne tenteras pas une lutte impossible,
Andromaque ! Tais-toi, lorsque ton cœur se fend !...
Les Grecs honoreront d'un tombeau ton enfant.
Et peut-être on aura pitié de cette veuve !

Andromaque à ces mots : « O la cruelle épreuve !
Mon Hector, qui sauva tant des nôtres, c'est lui,
C'est son courage, enfant, qui te tue aujourd'hui.
Roi futur de l'Asie, ô délicate plante,
Ton corps va se briser sur la roche sanglante,
Voilà pourquoi j'entrai dans ce palais de mort !...
Tu pleures, ô mon fils ! oui, tu connais ton sort,
Je le sens ; ta main frêle à ma robe s'attache :
Sous l'aile de la mère ainsi l'oiseau se cache.
Hélas ! mon cher Hector, de notre deuil absent,
Ne remontera point pour défendre son sang ;
Les cadavres de tes oncles jonchent la plaine :
Où sont les défenseurs ? — Enfant ! suave haleine,
Oh ! donne-moi la bouche et reçois mon baiser !
Serre-toi sur mon cœur ; ta mort va le briser !...
Maintenant, qu'on l'emporte et qu'on le précipite !
Qu'on se repaisse aussi de sa chair qui palpite !
Les Dieux sont contre nous ; ma vie est avau-l'eau ;
Qu'on me prenne et me jette au fond du noir vaisseau !
Ah ! le beau mariage où Pyrrhus me convie
Quand j'ai perdu mon fils et la fleur de ma vie ! »

VII

Andromaque a livré son enfant aux soldats...
— Mère ! après quel effort, quels pleurs tu le cédas ! —
Et le char s'achemine à pas lents vers la grève...
Pour Hécube, muette et plongée en son rêve,
Elle regarde au loin d'un œil fixe et tari.

VIII

Et Ménélas survient à son tour ; le mari
Va ressaisir, après dix très longues années,
L'épouse qui l'a fui, celle dont les menées
Adultères ont fait la guerre sans quartier.
Il ne la reverra que pour la châtier ;
Il va la reconduire à Sparte, en sa demeure,
Mais c'est pour l'immoler, car il faut qu'elle meure !

Les soldats amenaient Hélène aux pieds du roi...
La prisonnière est calme, et paraît sans effroi :
Que prétend Ménélas ? — « Femme, c'est une armée,
Dit l'époux, par dix ans de combats consumée,
Qui demande ta mort. Mais parle et te défends :
C'est le désir d'Hécube, et pour moi j'y consens. »

— « Eh bien ! Hécube même est la première cause
De ces calamités sans nombre qu'on m'oppose,
Car elle a mis Pâris au monde ; elle savait
Quel être de malheur dormait à son chevet ; (1)
Et coupable est Priam d'avoir sauvé la vie
A celui qui plus tard m'a conquise et ravie
Et que les Dieux avaient d'avance réprouvé !
Que ne l'a-t-il tué comme un serpent lové !...
— Quand, sur l'Ida, les trois Déesses en querelle
Vinrent lui dire : — Ami, nomme-nous la plus belle, —
Minerve lui donnait le pays grec, Junon
L'Europe entière. Alors Vénus souffla mon nom :
« Hélène à ton amour ne sera point rebelle. »
Et Pâris s'écria : « Vénus est la plus belle, »

(1) « Ce Pâris, annoncé sous la funeste image d'une torche incendiaire. » Euripide. Priam aurait dû le supprimer ; il se contenta de l'exposer sur l'Ida, montagne au pied de laquelle Troie était bâtie.

Sacrifiant gloire et conquêtes... J'ai fondé
La liberté d'un peuple, et quel prix m'est gardé,
Quand la Grèce par moi s'appartient ? Tu me tues,
Quand on me doit l'ivoire et l'or pur des statues !
— Diras-tu : j'ai quitté le foyer conjugal ?
Mais par quelle imprudence, ô mari sans égal,
Abandonnais-tu Sparte et ta femme, au temps même
Où Vénus amenait vers moi celui qui m'aime ?...
— Paris mort, que de fois j'ai voulu regagner
Le camp, les vaisseaux grecs ! Il peut en témoigner,
Le vétéran qui veille aux créneaux, et me raille
Attachant une corde à la haute muraille !
— Tranchons : je n'ai fait que souffrir de ma beauté,
Et ta haine féroce est pure lâcheté ! »

Mais Hécube répond : « C'est une vaine escrime :
On nous trompe, et les Dieux sont innocents du crime ;
Hélène aima mon fils et chercha son plaisir ;
Pour un ordre céleste elle a pris son désir ;
Sparte est pauvre terroir ; loin de ses champs en friche,
Elle voulait ici vivre, puissante et riche.
Voulut-elle vraiment s'échapper ? On ne sait :
Elle pouvait toujours se suspendre au lacet,
Prendre un couteau, que sais-je ? Il faut qu'elle périsse,
La femme redoutable au sinistre caprice,
L'Erinys qui sema les meurtres à foison.
— Ménélas ! venge ainsi l'honneur de ta maison ! »

Ménélas convaincu fera mourir Hélène,
Mais en Grèce, et plus tard. Sparte verra sa peine,
Comme elle a vu sa fuite effrontée autrefois.
Un navire est prêt, geôle aux flottantes parois
Où la femme coupable attendra son supplice
Sans revoir son époux. Car on craint sa malice :

Le cœur de l'homme est faible une fois entamé,
Et l'on aime toujours après avoir aimé. (1)

IX

Ménélas est parti....

Le héraut de l'armée
Apporte dans ses bras, dépouille inanimée,
Le corps d'Astyanax. Pyrrhus, tout endurci,
Fait cet honneur au fils d'Hector. Il rend aussi
Ce bouclier fameux, qui, tenté par le glaive,
Luisait dans les combats comme un soleil se lève !
Il veut que le cadavre y soit enseveli
Comme en un marbre pur, en un cèdre poli.
Talthybios lui-même a pris soin de répandre
Sur ce reste sacré l'eau pure du Scamandre ;
Que l'aieule à présent l'étende dans un lin ;
Qu'elle pare de fleurs le cercueil orphelin...
Lui-même cependant il creusera la terre
Où l'enfant va dormir son sommeil solitaire.

X

Et l'aieule : « Souffrons cette douleur encor !
Posez auprès de moi le bouclier d'Hector !
O le meurtre cruel et que rien ne pallie !
Vous craignez que l'enfant un jour vous humilie,
Lâches ! vous redoutez notre relèvement !
O mon fils ! que n'es-tu, fils d'Hector, noblement
Tombé pour ton pays, en pleine jouissance
De ta force, de ta beauté, de ta puissance,

(1) Hécube n'avait pas tort en engageant Ménélas à se défier de lui-même. Non seulement le roi de Sparte ne fit pas mourir la coupable, mais il lui rendit sa place à côté de lui sur le trône.


Chef d'un grand peuple, aimé d'une femme, couché
Dans la pourpre d'un rêve à vingt ans ébauché !
— O pauvre petit front que les atroces pierres
Ont meurtri ! Doux cheveux ! Délicates paupières
Où la mère avait mis ses suprêmes baisers !
Déchirures du sein ! O faibles bras brisés !
Tu devais m'inhumer, ô frêle créature,
Et sur mon tombeau froid couper ta chevelure,
Conduire au monument tes jeunes compagnons
Et consoler ma cendre avec de tendres noms,
Et c'est l'aieule sans enfants et sans patrie
Qui doit ensevelir ta pauvre chair meurtrie...
C'est le soin qu'on me laisse et c'est comme on finit !
— Poètes, qu'allez-vous graver sur le granit
Où l'esprit généreux du vainqueur apparaisse ?
— On a tué l'enfant qui fit peur à la Grèce !
— O Bouclier d'Hector, que son bras ferme emplit,
Couche-toi, mon enfant, dans ce précieux lit.
Ce que nous a laissé l'ennemi qui nous pille,
A leur compatriote, à leur jeune pupille,
Les filles d'Ilion l'apportent : fils d'Hector,
Reçois ce bracelet, reçois ce masque d'or (1)
Sur les doux yeux fermés, délicates corolles ;
Reçois nos derniers vœux, nos suprêmes paroles...
Femmes, enveloppons pieusement son corps ;
Et son père fera le reste — chez les morts ! »

(1) «... Une succession de sépulcres, quinze cadavres intacts, l'un à côté de l'autre, sur un lit d'or, les visages couverts d'un masque d'or, les fronts couronnés d'or, les poitrines bardées d'or ; et partout, sur leurs corps, à leurs flancs, à leurs pieds, partout une profusion de choses d'or... »

Gabriel d'Annunzio. *La ville morte*. (Il s'agit de la découverte des tombeaux des Atrides, à Mycènes).

XI

Le soleil déclinait derrière les collines
Où l'aube fit briller l'airain des javelines.
Ce n'était pas assez d'un peuple anéanti,
Et le mur va tomber que les Dieux ont bâti.
Quels spectres, agitant des torches enflammées,
Mènent un chœur sinistre au milieu des fumées ?
Il ne restera plus de la fière cité
Pierre sur pierre ; ainsi les Chefs l'ont arrêté.
C'est fini d'Ilion : voici ses funérailles ;
L'incendie en grondant monte au long des murailles.
Tombe, antique Pergame ! et vous temples des Dieux,
Croulez ! A ton palais, Reine, fais tes adieux !
— Hécube se relève et vers le feu s'élance :
Elle sent sur son cœur la pointe d'une lance...
Les captives au glaive offraient les nouveaux-nés,
Mais la voix du héraut s'élève : « Retenez
Ces femmes, compagnons ! Guidez-les au rivage.
— O Reine, il faut gagner la terre d'esclavage
Et te plier aux maux que les Dieux ont voulus :
Priam est mort ; tes fils sont morts ; et rien n'est plus. »



La Conversation en France



Discours de M. l'abbé BLANDIN



Causant un jour avec l'un de vous, Messieurs, j'ai trahi, pourquoi ne pas l'avouer, le secret désir d'être admis dans votre Société. Ce désir, que j'estimais ambitieux, si vous l'avez trouvé légitime, c'est que la sympathie éloquente de mon interlocuteur sut vous présenter de très humbles titres sous un jour avantageux. Grâce à lui, et grâce à vous, je fus conduit au seuil académique, où me voici, la gratitude au cœur et aux lèvres, prononçant le discours d'usage devant une assemblée attentive. Si elle daigne apporter à m'entendre une bienveillance égale à celle qui me fit élire, j'en serai doublement heureux et doublement honoré.

Usant de la liberté de choisir leur sujet que laisse votre Compagnie à ses nouveaux élus, j'aborde un rapide exposé de la Conversation en France aux trois derniers siècles. Sans doute suis-je guidé dans ce choix par l'attrait que j'eus toujours à me figurer la physionomie des anciens salons, et par les joies réelles goûtées dans ceux d'aujourd'hui. Evoquer ces sociétés polies, héritières de l'atticisme grec et de l'urbanité romaine, n'est d'ailleurs point pour déplaire à une assistance, composée d'esprits élevés et délicats.

C'est donc de la conversation française, faite de

savoir et d'élégance, miroir des mœurs et des idées, le plus noble des délassements, que je voudrais dire les origines, les périodes de gloire et les transformations.

Que l'art de converser n'ait pas été pratiqué au moyen-âge ; que le goût du beau parler nous soit venu d'Italie et d'Espagne ; que la cour de François I^{er} ait été la première cour diserte et brillante, c'est ce que nous apprennent les manuels d'histoire. Mais nous avons à nous demander comment s'est formée cette conversation française du xvii^e siècle, toute en délicatesse de pensée et d'expression ; ce langage poli des salons et des ruelles, où gentilshommes, grandes dames, poètes et lettrés, savaient tenir et animer un cercle avec tant de grâce et de noblesse ?

Rappelons-nous que déjà sous Charles IX, ce roi plus humaniste qu'humain, une Académie de musique et de poésie avait mérité les compliments du prince, pour avoir « avec grande étude et labeur assiduel unanimement travaillé à l'avancement du langage françois. » Ce travail ne fit qu'avancer sous Henri III. Ils luttaient de grâce dans la diction, ces *mignons*, étalant leurs pourpoints de Gènes et leurs crevés à l'espagnole dans les châteaux superbes des bords de la Loire.

Mais les querelles religieuses, comme aussi les habitudes soldatesques au temps du Béarnais, ralentirent un mouvement qui devait reprendre sous Louis XIII, et atteindre sous le grand roi toute sa puissance et tout son éclat. Alors le commerce d'esprit entre dans la vie publique. On cite, on colporte

les mots du souverain. La politique à Versailles est parlée. Les plus grands diplomates se montrent les plus parfaits causeurs : le Parlement faisait les affaires, la bonne compagnie l'esprit.

Dans sa *Lettre à l'Académie Française*, institution si profitable à la formation de la langue, Fénelon, venant à parler d'une cour, la qualifie « polie, galante et magnifique ». Ces trois mots me paraissent on ne peut mieux caractériser non seulement la cour mais aussi la conversation du grand siècle. Elle se forma surtout dans cet Hôtel de Rambouillet, où s'étaient concentrés, avec l'élégance des cours italiennes, le *cultorisme* espagnol et l'*euphuïsme* que le fameux John Lilly avait mis à la mode en Angleterre. Affectation, mignardise, afféterie, obséquiosité sévissent dans ce palais de l'esprit, bâti non loin du Louvre, palais du pouvoir, et où, sous la régence de l'aïeule, de la fille et de la petite-fille, la conversation s'épura de plus en plus, pour arriver, à travers la préciosité des « pecques » combattues par Molière, à un véritable raffinement de politesse, de galanterie et de magnificence. Passons sur les ridicules des Précieuses; mais, sans feuilleter la *Guirlande de Julie* ni les romans héroïques, sans déployer la *Carte de Tendre*, reconnaissons que très salutaire fut pour la langue l'influence des femmes. Elles reprirent sans y songer l'œuvre de la Pléiade, avec tout le tact, toute la justesse de sentiment qui appartient à leur sexe. Dès lors, dit M. Demogeot, la société connut le charme de converser. Les lettrés, académiciens de la veille ou du lendemain, purent compter sur un public. Eux-mêmes devinrent hommes du monde ;

ils furent admis comme des égaux aux réunions les plus illustres ; dans ce commerce tout nouveau, ils prêtèrent et reçurent. Ainsi se prépara lentement l'heureuse fusion des idées et des formes, de la science avec la vie, qui devait bientôt s'accomplir si merveilleusement.

La langue des salons, d'où les termes licencieux ont disparu, devient plus que jamais l'expression de la société. Nous en avons pour témoins cette conversation écrite, la lettre, et la tragédie, cette conversation héroïque. Entre l'écrit et le parlé, la différence était-elle bien sensible ?

Un nom qu'ici vous me reprocheriez d'omettre est celui de Voiture. Voiture est, parmi tant d'autres, et avec Balzac, l'homme qui usa et abusa le plus du bel esprit. Le madrigal et l'hyperbole, l'inattendu, la vivacité, la pointe, le clinquant, le pailleté, les jolis caprices de langage qui ont cours dans sa société, les formes les plus cherchées de politesse et de galanterie, voilà ce qu'on trouve en l'écrivain qui le premier affecta de ne vouloir être qu'homme du monde, et qui ne laissa point de désarmer Boileau, tant il était devenu l'enfant gâté de l'opinion publique.

Puisque Voiture est né dans cette ville et qu'on se disputait ses lettres, j'aurais aimé vous en lire quelque'une ; je pourrais aussi détacher une page de l'exquis roman, *la Princesse de Clèves*, l'un des plus achevés modèles du ton qu'avaient dans leurs entretiens les esprits subtils et les cœurs délicats, et de cette élégance solennelle et mignarde qui était de mise à l'Hôtel de Rambouillet et de rigueur au salon bleu d'Arthénice. Mais je n'oublie point que

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire,

et je ne veux citer, parmi tant d'autres, que M^{me} de Sévigné et Saint-Simon, dont les écrits nous rendent avec une égale fidélité les propos de la cour et de la ville.

Si vivantes sont restées les lettres de la marquise, qu'on croit entendre et voir agir les personnages si nombreux et si divers dont elle faisait sa société. Nous savons par cette plume qu'elle aimait à « laisser trotter, la bride sur le cou », comme on jugeait alors les ouvrages d'esprit, le dernier livre, la tragédie ou le sermon de la veille. La nouvelle du jour, édifiante ou scandaleuse, un fait de guerre, une anecdote curieuse, bizarre, imprévue, un commérage, tout ce qui ne cessera en aucun temps d'être matière aux entretiens du monde et de tous les mondes, tout est conté avec ce naturel, cette aisance et aussi cette tenue et cette distinction, qui sont la marque du temps et du milieu, et qui forment le ton général de la conversation.

Quant au puissant et touffu mémorialiste, quelles peintures il nous a laissées de la magnificence des lieux, des fêtes et des propos !

« Lorsqu'il raconte des conversations, dit Sainte-Beuve, il lui arrive de reproduire le ton, l'empressement, l'afflux de paroles, les redondances, les ellipses ». C'est dire qu'il y avait, même à la cour, des négligences, mais ces négligences mêmes ne font-elles pas la facilité et le charme de toute conversation, et, par elles, n'avons-nous pas une impression plus exacte de cette époque polie, élégante et pompeuse, telle que nous la retrouvons encore

dans ces milliers d'épîtres dédicatoires, si ampoulées et si complimenteuses ?

Laissant de côté les défauts et les travers qu'ont relevés les satiriques d'alors, qu'il me suffise d'ajouter un trait et un portrait. Le trait, qui est de l'abbé Testu, vise la façon de parler de trois sœurs dont la vie fut si différente : « Madame de Montespan parle comme une personne qui lit ; Madame de Thianges comme une personne qui rêve, et Madame de Fontevault comme une personne qui parle ».

Le portrait, je l'emprunte aux *Souvenirs* de M^{me} de Caylus ; cette personne infiniment distinguée qui, si l'on parle comme on écrit, a dû être une ravissante causeuse. Voyons et entendons Louis XIV : « Le Roi ne savait peut-être pas très bien discourir, quoiqu'il parlât parfaitement bien. Il pensait juste, s'exprimait noblement, et les réponses les moins préparées renfermaient en peu de mots, tout ce qu'il y avait de mieux à dire, selon les temps, les choses, les personnes. Il avait l'esprit qui donne de l'avantage sur les autres. Jamais pressé de parler, il examinait, il pénétrait les caractères et les pensées ; mais comme il était sage et qu'il savait combien les paroles des rois sont pesées, il renfermait souvent en lui-même ce que sa pénétration lui avait fait découvrir. S'il était question de parler de choses importantes, on voyait les plus habiles et les plus éclairés étonnés de ses connaissances, persuadés qu'il en savait plus qu'eux, et charmés de la manière dont il s'exprimait. S'il fallait badiner, s'il faisait des plaisanteries, s'il daignait faire un conte, c'était avec des grâces infinies, un tour noble et fin que je n'ai vu qu'à lui. »

Le joli portrait, en vérité, et qu'il fait bien comprendre que Louis le Grand ait été nommé aussi l'enchanteur ! Faire ainsi son métier de roi, c'est changer son sceptre en baguette de magicien, c'est donner le ton à la conversation officielle, c'est communiquer aux lettres elles-mêmes la politesse et la grâce. La société des femmes, a-t-on dit, ces longues causeries dont le fond n'est rien, où la broderie est tout, le besoin de tout dire, l'obligation de voiler des choses, les intrigues du cœur, la science des passions et des ridicules, la cour, en un mot, quelle excellente école pour assouplir le talent, pour le rompre à la plus savante escrime du langage !

Convenez donc avec moi que les épithètes de Fénelon, « polie, galante et magnifique », s'appliquent admirablement à la conversation du grand siècle. Le langage, le ton, les manières et jusqu'au cadre du tableau, tout y est : paroles et attitudes galantes, majestueux bavardages, révérences profondes, décors somptueux des royales demeures.

Lambris dorés, peintures allégoriques des palais de la couronne, appartements témoins des réceptions, des comédies et des ballets, que ne pouvez-vous parler ! Vous nous décririez avec les galas et les concerts, les façons d'être et de parler, empreintes d'une élégance suprême.

Et vous, « marches de marbre rose », qu'interrogeait Musset :

Dites-nous, marches gracieuses,
Les rois, les princes, les prélats
Et les marquis à grand fracas
Et les belles ambitieuses
Dont vous avez compté les pas.

Jardins de Versailles, superbes encore dans votre
sommolence, rendez-nous

Ces héros et ces vivants fameux
Dont la vie orgueilleuse, éclatante et hautaine,
Fut l'astre et le soleil de ces augustes lieux.

Ombrages de Saint-Germain, allée des Philosophes, redites-nous combien étaient simples et graves les colloques d'un Bossuet. Et vous, discrets oratoires, où, lasses de l'intrigue et de l'étiquette, conféraient sur de plus hauts sujets les âmes restées chrétiennes dans cet olympe, murmurez-nous les plaintes résignées des reines et les sanglots des favorites repenties.

Au xvii^e siècle, la conversation avait à la fois reflété les mœurs et exercé sur elles comme sur la langue une réelle influence ; au xviii^e, où la langue est formée, c'est sur les idées qu'influèrent surtout les propos de salon. Nous voici à ces années de la Régence où percent les symptômes du déséquilibre moral et social d'où sortira la Révolution, où s'accusent les tendances libertines que rien n'empêche plus de se donner carrière. Les mêmes qualités gracieuses, les mêmes prévenances, les mêmes empressements, la même urbanité continuent d'orner les réunions où l'on cause, mais les idées religieuses et politiques s'étant modifiées, des formes et des nuances nouvelles de langage apparaissent. A la discipline intellectuelle du grand règne succède la propagande philosophique par l'esprit, qui devient comme la caractéristique du siècle.

Est-il vrai que l'esprit ne soit jamais que l'esprit du mal ? Je ne souscris point à cette boutade. Toutefois l'époque de décadence et de philosophisme qui va de 1715 à 1789 la justifierait presque. Dans une étude sur l'Esprit chez les Grecs, voici comment un publiciste (1) définit l'esprit français : « C'est la saillie, le trait piquant, l'épigramme, le jeu de mots, la remarque fine, le rapprochement imprévu, la vive riposte..... Il prend mille formes et mille aspects, naît tantôt du cliquetis des mots, tantôt de la force comique des situations. Il est la finesse de la raison avec La Bruyère, l'éclat du paradoxe avec Beaumarchais, la pointe de l'ironie avec Rivarol, la vivacité du bon sens avec Molière. C'est la subtile étincelle qui brille et qui frappe, et qu'on ne peut analyser sans la voir aussitôt disparaître. C'est l'accent de gaieté ou d'amertume que l'Anglais de la légende comprend le lendemain, que M. Prudhomme ne comprend jamais et que celui qui possédait le mieux le sujet, Voltaire, a été impuissant à définir avec précision. » Voilà bien cet esprit fait de finesse et de mordant, celui-là même qu'on vit s'exercer sans pitié sur nos institutions séculaires.

Richelieu et Louis XIV n'en imposaient plus à une opinion chaque jour plus effrontée. L'immoralité, en partie comprimée au siècle précédent par les bienséances, se donnait carrière sous l'insouciance voluptueuse de Louis XV. Nobles et bourgeois de Paris et de province, magistrats et fermiers généraux, faisaient toujours assaut de courtoisie, de délicatesse et de grâce, mais les idées nouvelles

(1) M. Henri Houssaye.

livraient aux croyances et aux pouvoirs établis d'autres assauts, de ces secousses morales qui ne faisaient rien moins qu'ébranler la société. Il se trouva ainsi que l'esprit tout court fit les affaires de l'esprit philosophique.

Non moins que les mœurs et que les idées, l'art et la littérature se reflétant dans la conversation, il est facile par les productions du temps, romans, contes, poésies, peintures, gravures, de juger combien les propos furent libres et même licencieux. L'ironie sceptique jointe à cette licence est devenue l'arme favorite des causeurs dont elle sert la passion.

Mais l'art le plus élégant et l'esprit le plus fin ne suffisent point à faire tout pardonner, et l'on doit être sévère, non seulement pour les images lascives, mais pour cette habitude de rire et de plaisanter à tout propos, même dans les sujets les plus élevés, pour cette légèreté de critique, cette insuffisance d'érudition, cette frivolité de discussion tranchante et superficielle, auxquelles une épigramme ne saurait suppléer.

Qui n'a lu quelque étude sur la physionomie de ces réunions célèbres, si attachantes, que fréquentaient les étrangers de marque, et où l'atticisme des expressions le disputait à la hardiesse des idées ? Qui ne s'est figuré, pour ne parler que des magistrats, les Hénault, les Bouhier, les de Brosses et autres satellites de Montesquieu, donnant la répartie aux fameuses « conventuelles » du « patriarche ? » Qui n'ai imaginé les propos tenus chez M^{me} Geoffrin, chez M^{me} du Deffant, chez M^{lle} de Lespinasse, ou plus tard, dans la société d'Auteuil, chez M^{me} Helvétius ?

Lorsque parut l'ouvrage sur l'*Esprit*, on connaît le mot si hautain et si méprisant de M^{me} de Graffigny : « Ce ne sont là que les balayures de mon salon ». A ce compte, ils devaient être bien fins les morceaux d'esprit, au temps des encyclopédistes et du marivaudage.

Le marivaudage ! C'était encore la politesse et la galanterie, mais avec plus de recherche et de raffinement. Idées novatrices, théories économiques, apothéose de la raison, à l'exclusion des dogmes, enthousiasme pour la liberté, révolte contre la tradition, vagues sympathies, sentimentalisme, allant jusqu'à la sensiblerie : c'est tout le canevas des conversations d'alors, autrement hasardées, je le répète, qu'au temps des principes indiscutés où la mesure et le bon sens réglaient tous les propos. Elles ont plus d'éclat, plus de verve, plus de chaleur, mais suivant la remarque de M. Lanson, la langue n'y perdit-elle pas de sa sobriété et de sa précision ?

Un autre revers à ces apparences brillantes n'a point échappé au même critique : « Au fond de ces âmes tout enivrées d'esprit et pour qui les plaisirs du monde et de la conversation semblent être le complet bonheur, on découvre beaucoup de tristesse, de vide et d'ennui. Les femmes surtout sentent l'inutilité, la vanité de leur agitation, de leur effervescence, et que cette prodigieuse consommation d'esprit, cette intense activité intellectuelle sont en pure perte et ne tendent à aucune fin ». Ceci soit dit de l'esprit, sans épithète, non de ce rire démolisseur dont les terribles effets sont tout proches.

Un monde va s'écrouler. La crise tragique est ouverte. La politique est devenue l'unique thème des conversations. Ce sont les Etats-Généraux dont on augurait tant de réformes, puis bientôt les premières violences, l'émigration, les menaces contre la famille royale, l'insécurité grandissante, l'arrestation du roi à Varennes : autant d'événements qui accentuent la division des esprits. « Que le temps où nous vivons est dur pour les affections personnelles, lit-on dans une correspondance de 1791 ! Il faut se séparer de ses meilleurs amis et les retrouver parmi ses adversaires ! Il faut gémir sur les erreurs des siens, prévoir des fautes, peut-être redouter des crimes ». Cercles et réunions intimes, hantés des mêmes appréhensions, entendent les mêmes doléances. Bientôt les chefs de parti s'exaltent : ce sont les massacres, c'est la Terreur. La mort du roi et de la reine jette partout la consternation. La causerie est étouffée sous les émois et les frissons. On n'ouvre plus la bouche que pour maudire ou prier. Maint causeur brillant attend la mort dans les cachots, où les grandes dames échangent, contre le stoïcisme chrétien, cet esprit, dont la plupart n'avaient point fait mauvais usage.

De même qu'après l'ouragan, les oiseaux se reprennent à chanter, on vit, sous le Directoire, qui mit fin aux folies meurtrières, se reformer les salons, mais ce ne sont plus les manières polies de l'ancienne société, même chez Barras, où le flot remontant des plaisirs avait ramené toute une aristocratie féminine trop vite oublieuse. Plus de ces réunions où règnent le bon ton et les bonnes mœurs. Adieu la

sécurité que donnaient les bienséances. On compte alors les femmes qui savent à la fois charmer et imposer.

C'est l'admiration pour l'une de ces présidentes accomplies d'un salon, qui a tracé, à l'époque même dont je parle, cette charmante figure : « Quand l'âge n'a rien ôté à la vivacité de l'esprit ni à la chaleur du cœur, je ne sais rien de plus aimable qu'une vieille femme ; ses souvenirs lui fournissent des récits nombreux et le privilège des années autorise la gaîté ou la naïveté de ses anecdotes ; elle a pour chacun le mot qui plaît, elle encourage les timides, arrête les présomptueux, déconcerte les impertinents, prévient les collisions de paroles, détourne les conversations qui menacent de devenir embarrassantes, donne le ton aux entretiens et remplit l'intervalle des silences. Son autorité, toujours présente, ne pèse sur personne et forme le lien invisible qui unit tous les assistants. Elle met en relief l'esprit des autres, s'oublie constamment elle-même pour ne s'occuper que de ceux qui l'entourent, se montre heureuse si les heures passées chez elle paraissent des heures de plaisir à ses hôtes, et semble reconnaissante envers eux des jouissances qu'ils éprouvent par ses soins. Je parle avec émotion de ces gracieuses souveraines de la bonne compagnie française ».

Cette émotion du portraitiste nous la partageons, mais il s'y joint un regret, celui de voir chaque jour plus rares d'aussi parfaits modèles.

Certes, l'urbanité française dans ses allures géné-

rales subsiste : elle a survécu aux plus sombres époques, à la prison et à l'exil. Toutefois, lorsque l'Empereur rouvrit, avec tant de faste et d'apparat, les salons de Versailles et les Tuileries, on n'y revit point la politesse raffinée et les façons exquises de l'ancienne cour.

Pour bien juger la différence entre l'ancien et le nouveau régime, il suffirait presque d'évoquer, entre cent autres personnages qui tinrent des emplois dans les deux cours, ce comte Louis de Narbonne, d'abord ministre de Louis XVI, puis aide de camp de Napoléon, et qui fut toute sa vie d'un si séduisant commerce. L'histoire de sa carrière nous documente non moins exactement que les Mémoires de Vitrolles, de Bourrienne, de Talleyrand et de M^me de Rémusat : or, ceux-ci nous dépeignent si bien cette société neuve et mêlée qu'animaient les questions précises du maître, mais qui manquait, je l'ai dit, de la distinction suprême des siècles précédents ! Que de fois les survivants de l'ancienne société ont dû sourire aux entorses que les Madame Sans-Gêne donnaient à la grammaire et à l'usage !

La grâce et la précision dont je viens de parler ne furent point les seules qualités de la conversation impériale. Dans sa biographie du comte Molé, M. de Salvandy a noté « l'esprit et le goût de l'esprit que Napoléon mêlait à son génie, un esprit de tous les moments et de toutes les natures, qui s'appliquait à tout et parcourait, avec une rapidité tenant du prodige, tout le clavier de la pensée humaine, depuis le trait, la saillie, jusqu'à ces éclairs et ces foudres que le monde connaît. »

Il n'était que juste, après avoir vu parler le roi, que nous vissions parler l'empereur : nous entendrons causer tout à l'heure un président de République. Laissons les souverains pour les sujets, Napoléon pour une « sujette » cruellement traitée par lui, mais bien vengée par l'estime et l'admiration que lui vouèrent les contemporains et que la postérité lui conserve.

On voit aujourd'hui encore à Coppet le salon de M^{me} de Staël, tel qu'il fut de son vivant, avec ses meubles, ses portraits, ses tentures, ce canapé autour duquel se tint, pendant douze ans, une cour plénière d'éloquence et d'esprit, célèbre dans toute l'Europe. Sous les grands arbres du parc une allée s'appelle encore l'*Allée de la Conversation*, en souvenir des hôtes qui s'y promenaient. C'est sous ces arbres qui ne lui faisaient point oublier le ruisseau de la rue du Bac, c'est surtout dans ce salon pieusement conservé, que l'exilée du monde parisien présida le plus brillant cercle de causeurs qu'on ait vu sous l'Empire. On a dit avec raison que Coppet fut le Coblenz de l'esprit, mais un Coblenz libéral et parlementaire d'où sortit un jour toute une doctrine politique, une famille d'hommes d'Etat, un programme d'idées, une école enfin, qui remplit des alternatives de ses luttes, de ses triomphes et de ses défaites, plus d'un demi-siècle de notre histoire.

Nul n'ignore quels noms illustres de grands seigneurs et d'écrivains formaient cette spirituelle société. A leur tête apparaît Châteaubriand qui devait si magnifiquement légitimer la conception de la nature et de l'humanité substituée par le christia-

nisme à l'idéal antique. C'est à Coppet qu'il commença avec M^{me} Récamier ces entretiens que l'Abbaye-aux-Bois, l'un des derniers asiles de la fine et haute conversation, verra s'achever dans le désenchantement.

Coppet fait songer au premier duc de Broglie dont la jeunesse laborieuse, l'esprit et le savoir devinrent héréditaires chez les siens. L'un de ses amis était ce comte de Narbonne dont j'ai parlé, qui tenait de sa pieuse mère tant de qualités. On sait que M^{me} de Narbonne ne cachait point son sentiment sur les fautes de l'Empereur. Sur la capitivité du Pape notamment elle était intraitable.

On connaît aussi la réponse ingénieuse que Napoléon reçut du comte de Narbonne, un jour qu'il lui disait : « Ah ça, mon cher Narbonne, il n'est pas bon pour mon service que vous voyiez trop souvent votre mère ; on m'assure qu'elle ne m'aime pas. — Il est vrai, Sire, répondit le sincère courtisan ; elle en est restée à l'admiration. »

« C'était un grand charme, dit l'historien du comte de Narbonne, de voir cet homme déjà sur le déclin de l'âge, avec ses cheveux blancs, rares et couverts de poudre, le front haut, le visage ouvert et riant, les yeux pleins d'esprit et de feu, aborder tous les sujets de haut entretien. Il s'y montrait égal à tous : philosophie, économie politique, droit public, littérature, tout ce que beaucoup d'études solitaires et beaucoup d'expérience de la vie peuvent rendre familier à un esprit supérieur, était rapidement parcouru, avec autant de liberté que de savoir, par des hommes dignes de s'entendre et de se répondre. »

Villemain, qui a tracé cette noble silhouette, fut aussi un admirable causeur aux aperçus vifs, courts, légers et sensés.

L'aspect des salons officiels s'est modifié, nous l'avons dit : le thème général des conversations ne tarda pas non plus à changer. Sur les ruines du néo-classicisme, vient de surgir impétueusement le Romantisme. La littérature, grâce à des écrivains de génie, va devenir dans la société une préoccupation dominante. Personne n'ignore avec quelle fougueuse ferveur ont été accueillies, sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet, les œuvres de quelques grands poètes, dominant une pléiade d'artistes, d'historiens et de philosophes. Les formules laudatives furent plus d'une fois épuisées, pour exprimer le ravissement où la lecture d'un poème ou d'une tragédie, d'une page d'histoire ou de critique, une déclamation de Rachel ou un air de la Malibran, jetaient tout un salon. Des noms magiques se pressent ici sous mes lèvres, comme sous les vôtres. Que ne puis-je reconstituer, ne fût-ce qu'une seule de ces soirées enthousiastes, où, dans les cénacles et dans les assemblées d'élite, étaient acclamés d'immortels chefs-d'œuvre ! Elles furent héroïques ces grandes batailles littéraires, dont les camps étaient autrement partagés que ne l'avaient été jadis la Cour et la Ville par les sonnets de Job et d'Uranie. Le terrain était d'ailleurs propice, s'il faut en croire un écrivain (1) déjà cité : « A part même, dit-il, la faveur due partout aux talents d'une

(1) Villemain.

grande supériorité ou d'une grande espérance, la passion des lettres, la prédilection pour l'esprit sous toutes les formes distinguèrent singulièrement cette époque, et s'y marquèrent, tant par l'hospitalité la plus impartiale et l'accueil le plus aimable, que par les entretiens les plus libres avec goût et les plus piquants avec grâce. »

Aux années qui précédèrent et suivirent 1830, c'est auprès des écrivains de marque et des politiques éminents qu'on trouva le plus de plaisir et de profit. Leurs bons mots sont restés célèbres. Celui-ci, de Royer-Collard, dut piquer au vif *Bou-singots* et *Jeune France* : « Quelle différence, monsieur, y a-t-il entre un classique et un romantique ? — C'est que les classiques ont fait leurs classes et que les romantiques ont besoin de les faire. » De l'Ecole Normale sortaient d'excellents causeurs. Ils professaient bien un peu, a-t-on dit, mais que d'idées ingénieuses, que d'aperçus nouveaux ils apportaient dans la conversation ! N'a-t-on pas vu Jouffroy tenir attentives et charmées de très jeunes femmes un peu frivoles, M. Cousin les éblouir, et M. Patin les intéresser pendant des soirées entières ?

Et sait-on que Guizot le doctrinaire mettait un charme infini dans les mots aimables qu'il prodiguait à ses intimes ? Parler de Guizot c'est évoquer Thiers dont la facilité est restée proverbiale. Nous savons par les *Orateurs Parlementaires* de Timon qu'il était aussi à l'aise à la tribune que dans un salon : causerie vive, brillante, légère, volubile, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions vives ; le tout dit, coupé, brisé, délié,

recousu avec une dextérité de langage incomparable. Quarante ans plus tard, même éloge d'une autre plume. « Sous la présidence de M. Thiers, on accourait à l'Elysée pour se griser de la conversation du chef de l'Etat. Tout lui était familier, et il causait de tout d'une façon étincelante, ce petit homme (1). »

Si nous nous en rapportons à M. de Cormenin, la plupart de ses héros, éloquents ou diserts, étaient dans le monde de séduisants parleurs : « Quelle verve de causerie, dit-il de Laffitte ! Quelle fluidité variée, abondante, limpide, spirituelle ! » Quant à Garnier-Pagès, ce fut l'idéal. Jugez plutôt : « Garnier-Pagès a infiniment de grâce enjouée. Sa conversation abonde en traits plaisants, fins et épigrammatiques, sans être blessants. »

Les formes de la conversation variant à chaque génération nouvelle, 1848, qui amena le trouble et l'incertitude, vit se modifier le ton et l'enthousiasme des causeurs. L'élégance de l'esprit et des manières, renouvelée sous la Restauration, s'altéra sous le second Empire, et la troisième République n'a pas rendu à la conversation française toutes ses grâces d'antan.

Dieu me garde d'être injuste ! Il y eut sous Napoléon III, il y a encore aujourd'hui, des salons où se retrouvent nos qualités de race, les façons polies et

(1) Le mot d'un critique d'art est ici à sa place. Parlant du portrait de M. Thiers par M^{lle} Jacquemart, où l'on voit sur la table du Président deux volumes, Vauban et Tacite : « Vauban, bien : mais Tacite ! Je ne trouve jamais M. Thiers trop long, mais, enfin, d'habitude il n'est pas bref. »

galantes qui sont l'apanage de la bonne compagnie. On ne peut cependant nier que le nombre des salons où l'on cause décroisse dans des proportions attristantes. Les bonnes traditions se perdent et, trop souvent, le laisser-aller et l'argot remplacent la tenue et ces égards délicats et empressés qui font honneur à qui les rend et plaisir à qui les reçoit. Ce n'est plus par la délicatesse et la justesse de l'esprit qu'on essaie de captiver : captiver, qu'ai-je dit ? Etonner serait plus juste, tant on aime les récits et les termes qui ébahissent. Le naturel, l'abandon, cet « art de plaire et de n'y songer pas, » comme disait La Fontaine, n'ont point disparu. On peut dire encore de bien des jeunes gens ce que M^{me} Lardin de Musset disait de son frère : « Dès qu'il entre dans un salon, la température s'y élève, le contentement rayonne sur les visages ; » mais on compterait ceux qui ne lassent point cette sympathie, en versant dans le terre à terre, le commérage, l'exagération ou le calembour.

L'art de converser, s'entretenant par la culture littéraire et l'habitude du monde, ne peut que déchoir en un temps où l'on fait la part moindre aux humanités, où les salons n'attirent et ne retiennent plus une jeunesse, amie avant tout de ses aises.

Ici, j'entends quelqu'un me dire : — Vous voudriez donc perpétuer le temps des jabots et des perruques, des paniers et des falbalas, éterniser le règne des paradeurs et des prétentieux diseurs de riens ?

— Nenni, Messieurs. Je ris le premier des façons surannées, et, avec Paul de Saint-Victor, je relèguerais volontiers dans le domaine de la féerie cette

époque, où tout un peuple de courtisans vivait enchanté dans le cercle de l'étiquette. « La trompe de chasse de Marly et de Rambouillet sonne d'aussi loin à nos oreilles que le cor d'Artus dans la forêt de Brocéliande. Les lourds carrosses qui transportaient processionnellement une cour pompeuse de palais en palais et de fête en fête, ont une tournure aussi étrange que les dragons volants et les citrouilles attelées de souris. Les rondes des fées et les menuets des duchesses se dessinent dans le même lointain brumeux et bleuâtre. »

Avec l'ampleur et la richesse des vêtements, la pompe et la magnificence du langage devaient disparaître d'une société devenue positive et utilitaire. Elle n'a gardé de l'ancienne politesse écrite et parlée que les formules les moins prolixes. Le dédain de la clarté qu'affichèrent un moment de jeunes écoles littéraires ne fut qu'une exception. Nous parlons depuis un demi-siècle une langue plus nette et plus vive : en moins de phrases, en moins de mots, nous disons plus de choses. Ce sont des « extraits » et des « comprimés » que nous servons avec le thé dans les salons où nous daignons apparaître, comme si tout le monde en était à aimer ces « Liebig. » Profitons, je le veux, de la concision et de l'agilité du langage, mais qu'elles ne soient qu'un appoint aux qualités essentielles de toute belle conversation. N'expédions pas que des télégrammes, écrivons encore des lettres, et sans les réduire à un format ridicule. En un mot, si nous ne conversons plus, du moins causons encore.

Craindrions nous de manquer d'esprit ? Mais il est

devenu monnaie courante. Qui en est pauvre aujourd'hui est un pauvre volontaire. Envolés soir et matin de la capitale, mille feuillets et images viennent danser à toute heure sous nos yeux. Chroniques, nouvelles, bons mots, ces feux follets de l'atmosphère parisienne, constituent l'esprit du jour, plus leste que jamais. Le sel qui saupoudrait la conversation tient dans un étui d'un sou, étui d'où s'échappent souvent plus d'odeurs que de parfums, il faut bien le dire. Mais n'est-ce pas précisément cet esprit tout fait et à si bon compte, qui, dispensant d'en avoir d'autre, met dans les entretiens une affligeante banalité ?

Il reste heureusement parmi nous des gens qui ne s'accommodent point de cette vulgarisation et qui cultivent l'esprit eux-mêmes. Nombreux sont encore, un peu partout, les salons où l'on cause. Les vieilles familles de la noblesse et de la bourgeoisie, les grands cercles parisiens, les Académies n'ont pas renoncé au délicat plaisir de converser. Où que se rencontrent les gens qui ont des lettres et du monde, la causerie aimable et spirituelle reprend vite ses droits. Que réapparaisse une de ces maîtresses de maison dont nous avons parlé, sachant grouper des écrivains, des poètes et des savants, aussitôt se rallume le feu qui couvait sous la cendre.

Ces quarante dernières années ont revu des causeurs nerveux comme Rivarol. Les deux Dumas furent de ces artificiers. Toutefois nous savons par l'anecdote suivante, que Dumas fils ne « travaillait » qu'à ses heures. Une grande dame l'apprit un jour à ses dépens. Elle avait prié l'auteur dramatique, alors

fort en vogue, à un dîner où se trouvait, parmi de nombreux convives, un colonel d'artillerie. Les invités s'attendaient à une éblouissante causerie, mais comme Dumas restait silencieux : « Vous n'avez donc rien à nous conter, lui dit, avec un aimable sourire, la maîtresse de la maison ? — Pardonnez-moi, Madame, répond Dumas, mais si vous désirez que chacun de nous travaille de son état, je connais trop la politesse pour vouloir commencer, et, s'inclinant devant le colonel : « A tout seigneur, tout honneur. Je ferai avec grand plaisir ce que vous me demandez, quand Monsieur aura tiré le canon. »

Parmi nos grands artistes littéraires, Théophile Gautier, ciseleur et sertisseur comme un orfèvre florentin, a fait dire de lui : « C'est une fête de l'accompagner en voyage, dans le monde, chez lui ou chez soi. Quelle abondance de pensées, quels bonheurs d'expression, quelle science de bien dire ! »

Nous connaissons par les instantanés du *Journal des Goncourt*, les propos si libres et si vifs de chez Magny. Faut-il citer d'autres réunions littéraires comme les soirées de *La Plume*, comme les *Mardis* de l'énigmatique Stéphane Mallarmé, aux paradoxes si subtils, a-t-on dit, qu'ils en devenaient imperceptibles ?

Parlerai-je des salons politiques ? On sait que la plupart avaient leur Egérie. C'est de l'un d'eux, qu'en écrivant *Le Monde ou l'on s'ennuie*, Pailleron fit la critique aisée d'un art difficile.

Un de nos derniers causeurs a été Jules Simon. . Portant avec aisance une immense érudition et doué d'une diction merveilleuse, il devenait éloquent dans la causerie la plus familière.

Quand mourut naguère la princesse Mathilde, les journaux ont rappelé que la politique était depuis longtemps remplacée dans son salon par les lettres et les arts. Toutes les illustrations étaient accueillies par elle avec une aménité parfaite. Sa conversation était charmante. La modération, l'esprit et le bon goût qui fut le cachet de toute sa vie, elle aimait à les retrouver dans l'expression des idées parfois très avancées émises par ses hôtes.

J'en arrive à ce cercle dont il a été dit qu'en le perdant la société française, en ce qu'elle a de plus élevé par l'intelligence, le talent et la conscience, a perdu un de ses derniers refuges. C'est du salon de Gaston Paris qu'il s'agit. Le voici tel que l'a décrit le plus brillant de nos gentilshommes de lettres, M. Melchior de Vogüé : « Pasteur y venait souvent, Berthelot disait les secrets de la nature, Sorel ceux de l'histoire. Alexandre Dumas racontait sa prochaine pièce, Bourget les romans qu'il allait tenter. Sully apportait ses derniers vers, Hérédia clamait ses *Trophées*, bien longtemps avant qu'il songeât à les publier. Taine s'interrompait de méditer pour expliquer un sonnet de Mallarmé. Car la conversation passait, aisée, ailée, des plus graves problèmes aux plus légères distractions de l'intelligence et de la vie française ; de la vie universelle avec les étrangers de marque qui tenaient à honneur d'être présentés chez Gaston Paris. L'été on transportait les chaises du cabinet sous le grand cèdre, pensif comme la maison de son hôte. Que de fois on y oublia l'heure du dîner, pour entendre la fin d'une discussion, d'un poème, d'une anecdote, contée par l'étrécelant causeur qu'était le maître du logis ! »

Entre cette causerie éclectique et familière d'une élite et la conversation d'autrefois, majestueuse et gourmée au xvii^e siècle, railleuse et osée au xviii^e, dirons-nous celle qui a nos préférences ? Chacune d'elles, résultante d'un état social différent, emprunte sa tonalité aux événements, aux courants politiques et littéraires, aux doctrines et théories en vogue, aux modes passagères. Bornons-nous donc à constater que, sous ses aspects divers, ternes ou brillants, sous ses formes simples ou cherchées, aisées ou emphatiques, avec ou sans cérémonial, jamais la conversation française n'a été sans élégance. J'entends par là un heureux choix des mots et des images, et qui dépend de l'art et du goût. Cette élégance, que chacun la cultive ou l'acquière, car elle est en tout temps la parure nécessaire de toute conversation digne de ce nom.

Qui n'a goûté le charme d'une causerie entre gens cultivés qui ont le souci du bien dire ? Quand la part est faite — c'est souvent la première — aux réalités quotidiennes, à la vie de famille, aux incidents locaux : visite rendue ou reçue, une naissance, un décès, un mariage, une œuvre de charité, une élection ; c'en est assez de la question du jour, d'une catastrophe, d'une exposition, du dernier grand discours parlementaire ou académique, du livre à sensation, d'un souvenir, d'un trait, d'une impression de lecture ou de voyage, d'une rencontre, que sais-je ? d'une trouvaille chez l'antiquaire, pour faire durer la causerie des heures pleines. Un soir, c'est la lecture à haute voix d'un article, d'une poésie, c'est un morceau de musique, et tous d'applaudir l'écri-

vain ou le musicien, sans oublier l'interprète. Puis l'on se remet à deviser jusqu'à l'heure du départ, sans prétention ni artifice, sans recherche d'un esprit qui pourrait gâter celui qu'on a. La pensée de blesser qui que ce soit n'est venue à personne. Chacun a parlé et écouté tour à tour, disant les choses comme elles lui venaient, comme il savait les dire. Si vif est le plaisir de ces réunions qu'on ne peut se les rappeler sans en désirer le retour.

Dans mes longues années de séjour à la campagne, j'eus la bonne fortune de rencontrer, sous des toits amis, de ces causeurs distingués qui continuaient simplement et sans apprêts les bonnes traditions. Les uns appartenaient à l'aristocratie, les autres à la magistrature et au barreau ; ceux-là, grands propriétaires terriens, avaient siégé avec honneur dans les conseils publics. Il me semblait voir revivre en eux les fins causeurs d'autrefois. Le souvenir de ces amis vénérés ne fut pas étranger, je le répète, au choix de ce discours, de ce tableau d'ensemble sur la conversation en France qui était tout mon propos : propos assez vaste pour paraître téméraire à qui, au simple énoncé, en entrevit les développements possibles.

Aussi longtemps que l'homme aimera la société, il aimera ce qui en est le plus doux lien, la conversation. Nos fils s'affranchiront peut-être de telle ou telle coutume qui tient trop de place dans leur vie encombrée. Ils pourront laisser tomber tel rite, tel cérémonial futile. Qu'ils gardent la conversation, ce délice de la vie, cette gloire de la nation française.

RÉPONSE

DE

M. TATTEGRAIN

MONSIEUR,

Louer quelqu'un en face est toujours chose délicate.

De vous à moi, la situation se complique d'une intimité déjà ancienne. Elle m'a constitué le témoin des regrets et de la reconnaissance attendrie que vous avez laissés partout où vous êtes passé ; et, par une espèce de pudeur, bien surannée à notre époque, j'en conviens, ma vieille amitié se trouve quelque peu mal à l'aise d'avoir à se faire, en public, l'écho des sentiments dont je vous ai vu l'objet.

Lorsque vous m'avez convié à l'honneur de vous servir d'introducteur à l'Académie, vous pressentiez très sûrement combien l'éloge qui vous est dû était destiné à en souffrir : la modestie est intuitive.

Toutefois, si mes sentiments personnels m'interdisent de semer de lauriers le chemin que vous avez à parcourir, ils me permettent encore bien moins d'y répandre l'ironie qui fertilise, d'ordinaire, la flore du Golgotha Académique.

Vous serez donc accueilli, Monsieur, sans arcs de triomphe au détour de toutes les ruelles, mais vous n'aurez pas la surprise de sentir, traîtresse, parmi la jonchée de fleurs odorantes, l'épine affilée dont on prend si grand soin de ne pas ébarber les roses.

Au surplus, ce n'est que justice : les fleurs sont vos amies et pour réunir toutes celles que votre réthorique ou votre poésie ont fait éclore, il faudrait un jardin autrement vaste que celui dont dispose la Compagnie au nom de laquelle j'ai le devoir de vous répondre.

N'est-elle pas de vous cette introduction au recueil de vos poèmes à Notre-Dame-de-Brebières, dans lequel vous réunissiez les feuilles éparses, écrites au jour le jour en son honneur ?

Une gerbe de fleurs séchées,
Pas autre chose n'est ce livre ;
Au temps qui les avait fauchées
Je les reprends et vous les livre.

Une à une jadis offertes,
Dans les plis d'un pieux message,
Elles avaient des tiges vertes,
On les respirait au passage.

Les fleurs souffrent qu'on les délaisse ;
Elles meurent d'être esseulées ;
C'est pour que leur parfum renaisse
Qu'ici je les ai rassemblées.

.....

L'exquise délicatesse de ces quelques vers ne suffit-elle point à justifier le jugement de l'Académie contre lequel vous vous élevez tout à l'heure, avec cette humilité qui est une des qualités essentielles de la prêtrise, vers laquelle vos jeunes efforts ont tendu et que votre vie tout entière a honorée.

Cependant, à votre entrée dans la carrière, les événements de 1870, qui venaient de surgir, étaient peut-être de nature à vous en éloigner ; les sémina-

ristes d'aujourd'hui accomplissent obligatoirement leur service militaire ; il n'en était pas de même alors. Vous avez tenu, pourtant, à remplir tous vos devoirs de citoyen pendant l'année terrible : surpris au séminaire par la déclaration de guerre, vous vous êtes engagé dans la section des ambulances où vous avez prodigué votre amour du prochain et votre intelligente activité.

La paix signée, après avoir été appelé — à vingt-trois ans — en qualité de préfet de discipline à Saint-Stanislas d'Abbeville, vous étiez nommé desservant à Andainville où vous deviez passer les plus belles années de votre carrière.

Je dis les plus belles, parce qu'elles furent les premières de votre sacerdoce et j'imagine, qu'aux prêtres, ainsi qu'aux autres hommes, l'enthousiasme et les yeux de la jeunesse font voir la réalisation de leurs premiers vœux à travers un prisme auréolé d'espoirs.

Après un séjour de huit ans à Andainville, où l'amitié de vos fidèles désirait passionnément vous retenir et où vous-même eussiez voulu demeurer, l'obéissance vous fit un devoir de vous fixer à Mons-en-Chaussée où vous deviez rester vingt ans dans le calme, l'attente et j'allais dire l'oubli, si, un instant, vous n'aviez été appelé à une destinée plus haute, grâce à la bienveillance du Pasteur éclairé dont la constante préoccupation est de mettre chacun en la place où il doit être à même de rendre les plus signalés services. Il ne tint pas à lui que cette combinaison réussisse.

Pendant quelques années encore, vous dûtes

rester dans la modeste commune dont vous aviez conquis l'affection. Mais entre temps et en dépit de l'éloignement des villes, la réputation grandissante de votre parole franchissait l'enclos paroissial où le titre si bien justifié de Missionnaire apostolique venait vous surprendre dans la tranquillité de votre ministère de campagne.

Les années de campagne comptent double ailleurs qu'au livret militaire : j'en sais quelque chose, puisque je m'y trouvais tout proche. Votre humeur égale, sympathique et vive fut, pour mon esprit, un précieux réconfort : il dut au vôtre de s'orienter à nouveau vers la littérature bien délaissée depuis nombre d'années.

Pardonnez-moi de dire ces choses tout intimes ; mais il faut rendre à César ce qui est à César. Et ne croyez pas que ce soit pour le vain plaisir de vous sacrer César dans un temps où ce vocable n'a rien d'enviable, que je réveille en public le souvenir de l'époque où fleurit cette Académie de l'Omignon qui achève de se fondre, en ce moment même, dans le sein de son auguste sœur. Je tiens surtout, en rappelant les origines de notre liaison, à réparer l'injustice du sort qui, par une ironie de la vie, amène aujourd'hui le disciple à recevoir son maître.

Vous étiez déjà membre correspondant de notre Compagnie et votre place y était marquée. Aussi vous l'attribua-t-on sans hésitation, dès que vous fûtes nommé aumônier près d'Amiens.

J'avais l'intention de faire entendre ici certains passages de quelques-unes de vos œuvres ; votre modestie m'a imposé, au lieu de citations, la sèche

nomenclature de quelques-unes : Sermons nombreux prononcés un peu partout, pour la plupart édités dans la région, récits de voyages, critiques d'art, piécettes humoristiques, vous avez abordé tous les genres avec un égal succès ; je veux cependant mentionner à part la petite plaquette intitulée « Rimes et Silhouettes » où, dans des vers de quatre syllabes, alertes comme le rythme choisi, vous badinez avec le dédicataire auquel vous faites l'hommage :

De ce fétu
Qu'un vent apporte
Jusqu'à ta porte,
En voudras-tu ?

Ci près de mille
Versiculets ;
Voyons prends-les,
Mon cher Emile.

.....

Ami courage !
Cherchons des mots,
Dussent grimauds
Entrer en rage,

Plus d'un s'aigrit
Qu'un mot flagelle,
Mais point ne gèle
Ainsi l'esprit,

Tant on s'amuse
A ce jeu-là :
Donner le la
Même à la Muse.

.....

Las ! parmi ces Maîtres du Parnasse contemporain

que vous passez en revue avec une verve intarissable, combien ont disparu

Depuis l'an neuf
Quatre-vingt-neuf ?

Trop de croix bordent la route ! Je me rends à votre désir et j'abrège cette partie personnelle de mon discours ; aussi bien n'aurai-je pas trop du temps dont je dispose pour répondre au vôtre.

Votre évocation des sociétés qui se sont succédé pendant les trois derniers siècles et votre histoire de la conversation durant la même période sont trop complètes pour que j'aie la prétention d'y reprendre quoi que ce soit.

Cependant lorsque, avant d'entrer en matière et vous fiant à certains manuels d'histoire, vous avancez que l'art de la conversation était inconnu au Moyen-Age, vous me permettrez d'émettre un doute.

Au temps où la « dame de beauté » couronnait à l'égal des rois le chevalier vainqueur du tournoi, les mœurs étaient déjà, de ce fait même, fort galantes et j'ai peine à croire que les discours ne fussent aussi fort polis au cours des longues soirées d'hiver passées devant le mantel de la cheminée du donjon aux murailles profondes, sous la protection du guetteur embusqué derrière son créneau. J'imagine difficilement nos aïeuls et nos aïeules surtout, muets devant les énormes quartiers de hêtre flambant dans l'âtre et satisfaits de se regarder entre eux sans deviser d'aucuns propos moult graves ou moult coquets.

Toute châtelaine était reine en son castel ; un essaim de dames d'honneur et de suivantes escortait

ses pas, entourait sa chaire à dôme et si quelque oreille un peu mûre notait ses dires pour les passer au crible d'une bienveillance canonique, plus d'une jeunesse, en relevant son peloton de soie glissé bas dans un moment de songerie, laissait filtrer, à travers ses longs cils ombreux, la caresse d'une œillade alanguie qui, frappant droit dans le clan des écuyers et des chevaliers évoluant à l'entour, manquait rarement son but et faisait souvent coup double.

Nous sommes au Moyen-Age : c'est le temps où la beauté conquiert au grand jour son empire ; la force demeure la grande vertu des hommes. Mais plus puissante que la force, la grâce, jà moins craintive, timide encore et d'autant plus enveloppante, grandit, s'épanouit, se hisse sur le pavois portée par les preux. L'avènement de la femme date de la chevalerie.

A la vérité, le scribe, dont la main trop lente ne parvient pas à consigner au jour le jour, sur un parchemin coûteux, tous les faits d'importance, ne peut songer à enregistrer les frivolités charmantes, issues des lèvres roses babillant à l'abri des murs féodaux. Est-ce à dire pour cela que la conversation y fût inconnue ? D'après le ton des rares dialogues qui ont survécu dans les chansons de geste, elle semble fort courtoise. — Etait-elle magnifique ?

Dans ces réunions où grands seigneurs et nobles dames, rivalisant de luxe, déployaient au soleil, pendant toute une semaine, l'or des armures et la somptuosité des broderies ; dans ces assemblées dont les matinées étaient remplies par le bruit des passes d'armes et les soirées par les chants des trouvères,

les contes des troubadours et les propos des fous d'esprit, nul doute que l'exaltation des succès en champ clos, l'audition des lais d'amour du ménestrel, le frôlement des deux sexes réunis dans la salle commune, le besoin d'attendrissement qui est un besoin aussi vieux que l'humanité, n'aient donné aux conversations, avec un tour de politesse naturelle, un air de grandeur bien proche de la magnificence.

Les mots que prononçaient tous ces figurants de la vie réelle ne sont pas venus jusqu'à nous, mais la tradition dans ses légendes, la miniature dans ses feuillets épars et jusque dans les livres religieux témoignent de la préoccupation grandissante de la femme.

Elle nous la représente dans toutes les actions de sa vie : présidant des fêtes en grand apparat, aussi bien que filant la laine au coin du feu ou ballant à la clarté des lumignons fumeux dans la salle de gala des vieux manoirs en joie.

Et dans toutes ces enluminures au dessin naïf mais très sincère, les scènes représentées sont vécutées, les mille détails qui caractérisent une existence sont scrupuleusement reproduits ; les yeux baissés laissent échapper le reflet des pensées, les attitudes surtout, les attitudes parlent : elles disent la croyance, la coquetterie, la patience des femmes, la valeur, la discrétion, la loyauté chevaleresque des hommes et le besoin de vivre de tous ces personnages pris sur le vif.

Or, voyez : les dessinateurs du Moyen-Age, dans leurs manifestations artistiques, nous montrent leurs contemporains dans les phases les plus di-

verses, parfois les plus triviales de la vie courante. Mais ils réservent presque toujours aux hommes seuls les attitudes équivoques, réalistes ou risquées. De la femme, ils cherchent à donner un concept sinon idéal, du moins pur.

Ces gens-là, Monsieur, respectaient la femme et dès qu'on la révère on sait lui parler. Voilà pourquoi m'insurgeant contre vos manuels d'histoire, je me refuse à admettre que la conversation fût inconnue au Moyen-Age.

Ceci dit, je ne prétends rien ajouter aux tableaux des siècles suivants que vous avez déroulés devant nous : ils sont achevés. Vous ne m'avez laissé que des miettes à glaner ; par bonheur ce sont des miettes de Cana.

Je vous soupçonne même de quelque malice : car lorsque vous nous signalez, sans vous y arrêter, autrement que pour les déplorer, les changements du ton général de la conversation produits par les modifications dans les mœurs et les habitudes, vous m'ouvrez un vaste horizon et je vois clairement que vous m'invitez à en rechercher les raisons.

Les mœurs et les habitudes... Mais de ce chef, sous son titre ingénu, son air inoffensif, son allure bon enfant, le sujet de votre discours touche simplement, par relation de cause à effet, à tout ce qui fut, est et sera, ni plus ni moins — si j'exagère, c'est de bien peu.

Pour vous résumer, brièvement, constatons, en courant, que la conversation magistrale dans la bouche de Sully, encore pesante sous Louis XIII, se fait précieuse en passant par l'hôtel de Rambouillet,

puis, tout ensemble, galante pour séduire et magnifique pour dominer sous le grand roi.

Elle devient frivole sous Louis XV, sensibilibile philosophique sous Louis XVI, enfin muette aux mauvais jours de la Révolution où, veuillez le noter en passant, tout déplacement peut désigner une victime. Le discours l'a remplacée, à la fois violent et sentimental, déclamatoire et tranchant.

On retrouve la conversation gaillarde avec le Directoire, un peu soldatesque, mais non sans prestige sous la moustache en brosse des guerriers de Napoléon, retour des capitales d'Europe et pressés de joindre aux lauriers glorieux de Bellone les myrthes plus doux de Vénus (style du temps).

Elle devient chuchotante, comme au sanctuaire, pendant la Restauration ; correcte et plutôt guindée sous Charles X ; indulgemment frondeuse, si j'en crois les chansons du temps, à la cour de Louis-Philippe ; redondante à la ville, sous la rafale romantique ; technique, moqueuse et brillante chez les hommes, hardie, gracieuse et légère chez les femmes du second empire, pour devenir de nos jours leste, incisive, rapide, pratique, cosmopolite et rosse.

Excusez ce résumé ; il m'était nécessaire pour esquisser, en regard, le hâtif inventaire des principaux progrès accomplis au cours de cette succession d'années, dont le plus notable, à mon sens, est l'accélération dans les transports.

Avec la recherche des moyens les plus prompts d'exterminer son semblable, c'est vers la rapidité des communications qu'ont, à toute époque, tendu les efforts des peuples et des gouvernants. La

célérité de plus en plus grande dans une circulation toujours croissante, en introduisant dans l'existence des facilités chaque jour plus nombreuses, est, au fond, la vraie, sinon la seule cause des changements dans les mœurs et les habitudes que vous avez signalés.

Remontant aux premiers temps qui vous occupent, le fleuve, berceau des villes, parce qu'il est la voie plane et toute faite, est encore l'artère capitale par laquelle s'écoule l'activité du pays. A l'exception des chaussées romaines, fort délabrées, les voies existantes, rudimentaires et rares, côtoient simplement ses rives ; évitant ainsi les travaux d'art, elles contraignent les voyageurs à passer par la barrière du péage placée sous l'œil et la garde du château-fort veillant à mi-côte.

Mais l'impulsion donnée à toutes choses depuis un siècle par la Renaissance, commence à porter ses fruits.

La poste va remplacer le coche d'eau. Son organisation par Richelieu ne ressemble en rien à celle de Louis XI (datée de Lucheux) astreignant l'expéditeur au contrôle des lettres. Les courriers ne sont peut-être pas très fréquents, mais ils partent et doivent arriver à heure fixe.

Dans un ordre d'idées différent mais connexe, l'imprimerie, à la fois protégée et durement réglementée par la royauté, s'applique surtout à l'édition des classiques et des livres religieux ; sans donner encore le vol aux idées, elle accroît opiniâtrement les sources du savoir et c'est sous Louis XIII que paraît, en France, la première gazette : celle de Renaudot.

Sous le grand roi, Colbert trace quelques voies nouvelles, mais surtout répare, entretient, redresse les anciennes. Il afferme les postes, auxquelles, vers la fin du règne, viennent s'adjoindre les messageries. Papin devine la puissance future de la vapeur et, par l'invention du piston et de la soupape de sûreté, en prépare l'application à ses descendants. La gazette de Hollande, du dehors, la gazette cuirassée sous le manteau, font déjà sentir leurs piqures au monarque tout puissant et fort sensible à l'aiguillon.

La feuille intermittente de Renaudot, après avoir pris le nom de gazette de France, sous Louis XIV, devient officielle sous Louis XV, quotidienne sous Louis XVI.

A ce terme, les grandes routes pavées sillonnent toute la France, les relais sont nombreux et organisés. Depuis que le cavalier laisse sa cuirasse à la panoplie, la race même du cheval se modifie : de porteur, il devient coursier. Les belles dames abandonnent la « hacquenée » au trot d'amble si doux mais si lent ; elles voyagent confortablement dans la berline suspendue qui a remplacé la chaise de poste, substituée elle-même au carrosse majestueux et lourd.

La grande et la petite poste sont réunies. Watt prépare l'avènement du machinisme, en déterminant la loi de la tension et de la détente de la vapeur et, peu après, Cugnot l'applique au premier chariot marchant sur route. — Didot invente la stéréotypie ; l'Encyclopédie est tirée à un nombre d'exemplaires considérable pour ce temps.

Et voici le XIX^e siècle : avec lui l'ère du journal, de la machine et de la vitesse est ouverte : Sur terre,

voici Evans avec les voitures à crémaillères dans la rue en Amérique ; Séguin avec la chaudière tubulaire en France ; Stephenson avec la locomotive sur rails en Angleterre. Sur l'eau, voici le marquis de Jouffroy avec la roue à aubes, Dallery avec l'hélice ; voici Daguerre domestiquant le soleil et montrant la voie à l'illustration moderne ; voici la presse à vapeur que Marinoni surpasse avec la rotative, pendant que l'électricité prenant son essor nous donne, au choix, la force, la lumière, ou la quasi-ubiquité de la présence par la parole.

Toutes ces inventions et jusqu'aux conquêtes de la physique ou de la chimie contemporaines sont, à quelque degré, tributaires de la machine : quand ce ne serait qu'au point de vue de leur application à l'usage, de la confection des appareils, de la rapidité de leur propagation.

Et tout l'outillage nécessaire aux métamorphoses qui ont si profondément révolutionné notre existence, dévore le charbon des entrailles de la terre.

Si bien qu'on peut dire de tous les changements survenus, depuis trois quarts de siècle, dans notre façon de vivre et de penser et, par conséquence, dans notre manière d'écrire et de parler que s'ils ont eu, à l'origine, des causes multiples, celles-ci sont aujourd'hui — ruisselets devenus fleuves — confondues en une seule : la vapeur.

La vapeur génératrice de toutes les autres.

Essayons d'indiquer, à grands traits, les effets plus ou moins directs de son influence sur les modifications dans le ton de la conversation dont vous nous avez entretenu.

A l'époque qui vous est chère, aussi bien qu'à celle où nous vivons, il a toujours existé deux sortes de causeurs : la première est composée de ceux qui ne sachant pas grand chose, parlent pour ne rien dire et qui, faute d'idées personnelles, se contentent de colporter ou de paraphraser l'esprit ou la sottise d'autrui. Des bavards, ni vous ni moi n'avons cure.

Reste la catégorie des causeurs de race qui ne veulent ouvrir la bouche que pour exprimer des idées, des choses, des faits et les juger à leur point de vue propre.

Combien de sujets, autrefois féconds, se dérobent maintenant à leur verve ?

Au temps où le pouvoir restait invariablement l'apanage de quelques-uns, la politique se mouvait dans une sphère si éloignée des autres qu'elle demeurerait, pour ceux-ci, à l'état impersonnel. Il était, par suite, possible d'en parler, sans aigreur, sans appréhension et sans blesser personne. A notre époque, où c'est déjà presque faire de la politique que de déclarer qu'on n'en fait point, toutes les circonstances qui, de près ou de loin, s'y rattachent, sont bannies de la conversation.

N'oublions pas, non plus, que lorsqu'après maints progrès, les lettres, fort rares du reste, mettaient encore quinze jours à franchir la distance de Paris à Marseille, les orateurs de salon avaient beau jeu. La plus petite nouvelle était accueillie avec empressement : il n'en est plus de même aujourd'hui.

Vous l'avez signalé : grâce à la presse, au vingtième siècle, n'est pauvre d'esprit que celui qui le veut ; ajoutons que la plupart des articles contenus

dans un « étui d'un sou », selon votre jolie expression, pour être bi-quotidiens quelquefois, n'en sont pas moins très littéraires. Nombre d'entre eux eussent été dignes, il y a cinquante ans, des revues mensuelles et des feuilletons hebdomadaires : la dépense de talent est énorme ; elle sera, pour nos descendants un étonnement et pour leurs recherches un trésor ; mais, et ceci n'est pas un paradoxe, au point de vue de la conversation immédiate, l'excessive vitalité de la Presse, loin d'être une aide, devient précisément le contraire.

Le journal, les innombrables journaux publient, chaque matin, par millions d'exemplaires, les nouvelles de la nuit du monde entier, les faits divers, sérieux ou badins de la veille et le scandale du jour avec un gros titre en manchette. — Dans ces conditions, peut-il, un instant, venir à la pensée de l'homme délicat tel que vous l'avez défini, de rééditer des nouvelles vieilles de plusieurs heures, devant un auditoire qui les a lues comme lui ?

Tout le monde s'instruit maintenant des choses courantes sans effort ; les moindres faits scientifiques sont vulgarisés au jour le jour (quelquefois même avant confirmation). Mais la Presse, en pensant pour le public, l'entretient dans un agréable état de paresse d'esprit qui le rend exigeant. Sans travail il a des lueurs de tout ; il lui faut des détails.

Pour les lui donner, l'intellectuel le mieux doué est amené à se spécialiser ; la quantité et la diversité des connaissances à acquérir sont devenues telles qu'il est contraint de faire un choix. Il s'adonne à l'étude de celles qui lui conviennent le mieux. Il en résulte

que l'emploi, même involontaire, des termes exacts donne à l'homme le plus simple l'apparence de professeur — si bien qu'il ne reste à ses auditeurs, moins renseignés, d'autre ressource que celle de se taire (ce qui n'est pas de la conservation) ou de filer à l'anglaise.

D'autre part, le renouvellement incessant du spectacle animé, du kaléidoscope sans fin qui se déroule devant lui, au moindre déplacement, donne à l'homme qui pense l'habitude d'enregistrer sans relâche ses sensations. Cette faculté grandit, mais, suivant une loi de nature, au détriment de sa correspondante. Sa faculté d'enregistrer devient considérable, mais son pouvoir d'émettre s'amointrit d'autant. Sa perception devient si fine, si ténue, si aiguë que la parole, dans sa rapidité, ne lui permet plus de mettre en valeur toutes les nuances du prisme entrevu : Il lui faut le calme du bureau, la réflexion et la plume, pour les extraire de lui-même et en faire jaillir l'intensité.

Quelqu'un aurait-il jamais supposé que le récit des voyages, rendus si faciles, n'apporterait pas un nouvel élément de conversation ? Celle ci se borne pourtant, le plus souvent, à des échanges d'itinéraires et à des recommandations d'hôtels ; pour le reste, inutile d'en parler : toute excursion est connue, cataloguée, décrite par la prose, l'affiche ou la photographie. Les découvertes des explorateurs sont publiées, bien avant leur rentrée au sol natal, par les journaux puissants, dont ils sont parfois, « missi dominici » modernes, les royaux reporters.

Et ces réflexions ne s'adressent pas à la seule

classe des voyageurs effectifs : Le découragement de la parole par la publicité s'étend partout, car il n'est plus besoin de se déplacer pour satisfaire sa curiosité. De par la photographie, l'aspect des hommes, des choses, des lieux les plus lointains, pénètre avec l'illustré dans les intérieurs les mieux clos. — Et souvenez-vous que lorsqu'on veut obtenir le silence des enfants trop bruyants on les assoit devant un livre à images.

Dernier avatar d'une publicité inlassable, la carte postale, qui n'acquiert de valeur que par la souillure du timbre et à laquelle des personnages figés dans des poses imprévues donnent, à un édifice quelconque, l'aspect du château de la belle au bois dormant avant le réveil, la carte postale, banale ou pittoresque, parfois équivoque, vient de tous les points du globe nous relancer à domicile.

Si sa vogue, en centuplant le nombre des correspondances, avait fait éclore un style original et neuf, le genre épistolaire, qui rentre dans notre sujet, pourrait lui devoir quelque reconnaissance. Hélas ! il n'a rien à voir avec celui de : billets d'Italie de Paul Louis Courrier car, s'il est bref, il n'est pas lapidaire et le parler « bon nègre » en fait tous les frais.

Malgré sa concision, ce n'est pas celui-là que vous visez, lorsque vous reconnaissez que la langue française n'a jamais été si nette, si concrète, ni si vive qu'à l'heure présente.

Rien n'est plus exact, ni plus élogieux à mon sens, malgré l'air de mélancolie qui nuance votre aveu ; permettez-moi d'ajouter que rien n'est plus logique.

Le développement de la vitesse, qui permet une

activité plus grande, rend le temps plus précieux. De là ces « comprimés », ces « extraits de parole » que vous reprochez à notre génération. Ils sont pourtant une nécessité de l'époque qui a effacé la distance et décuplé les occupations de la vie, sans avoir le pouvoir de multiplier les heures.

De là ce besoin de s'expliquer rapidement. Heureusement, les notions générales, de plus en plus répandues que nous mentionnions tout à l'heure, viennent en aide à celui qui parle ; il s'adresse à des gens à peu près renseignés par la lecture, l'oreille ou la vue : un mot suffit ; que dis-je ? c'est à demi-mot qu'on s'entend entre gens qui savent. L'explication autrefois nécessaire est devenue, bien souvent, inutile. — Il en est de même, ici, que pour l'action du roman transporté au théâtre, où le simple lever du rideau remplace vingt pages de description des lieux mis en scène.

Un second point vous chagrine. Tout en constatant, Monsieur, ce dont je suis très fier, que la Picardie a su conserver au fond de ses campagnes les traditions qui vous tiennent au cœur, vous avouez qu'on ne cause plus comme autrefois et vous ajoutez : « on ne cherche plus à captiver l'attention, mais à étonner ». Vous aviez sous la plume un autre verbe, mais vous n'avez point osé l'écrire, parce que, un instant avant, vous veniez de déplorer l'extension de l'argot.

Faut-il se plaindre, autant que vous le dites, de ses néologismes et le fait est-il vraiment si nouveau ? Au fond, certaines expressions jaillissent spontanément de bouches qui n'en sont point coutumières,

dans un besoin de précision descriptive, et l'argot a de tous temps été la substance dont s'est enrichie la langue du lendemain.

Il n'est pas, d'ailleurs, forcément issu des mots qui remontent des bas-fonds et qu'un interlocuteur osé se hasarde à risquer sous des lambris plus ou moins « ripolinés ».

Et je m'arrête à ce mot : Argot ou néologisme, il n'est pas dans le dictionnaire ; je crois cependant qu'il est difficile d'en trouver un plus bref, susceptible de fixer à la fois la date de ce discours, le changement dans l'ameublement de nos intérieurs, enfin la terreur du microbe qui a proscrit les tentures et affolé nos contemporains.

D'un autre côté, la nécessité de nommer les choses nouvelles, nées des découvertes modernes, nous a forcément conduits à créer des mots nouveaux. Le besoin de les caractériser rapidement nous fait choisir, de préférence aux étymologies grecques, le mot qui frappe ou qui peint. L'introduction des sports, pour la plupart originaires de France, mais naturalisés à l'étranger, a fait pénétrer dans la langue une infinité de termes qui, pour s'être francisés, n'en conservent pas moins un parfum du terroir d'où ils reviennent.

D'aucuns prétendent que la langue française a, par ce fait, perdu une partie de sa pureté. N'est-ce pas jouer sur les mots ? Pour moi, je pense que si les sujets effleurés dans la causerie sont élégants, si les personnes qui les traitent sont raffinées, le ton de la conversation restera élégant et raffiné quels que soient les mots employés.

Lorsque vous déplorez l'abandon des manières d'autrefois ce n'est pas sans raison, mais ce ne sont pas les manières seules qui se sont modifiées avec les mœurs et les usages : l'évolution de l'état social a produit dans les esprits, les êtres et les choses, des changements plus radicaux encore.

Jadis, le ton, comme la mode, était donné par un modèle unique : la cour.

Nous avons, aujourd'hui, huit ou neuf cents souverains, pris dans nos rangs à tous les étages de la société, si tant est qu'il existe encore des étages : il n'est plus question de recevoir d'en haut une impulsion quelconque — en dehors de celle de la politique.

Le modèle unique ayant disparu, il s'est créé une multitude de réunions qui sont devenues autant de centres plus ou moins intellectuels. Leur action sur la foule (malgré la presse à laquelle ils font appel) n'est pas fort étendue, mais leur nombre a créé une diversité d'initiatives inconnue auparavant.

Les mondes s'y sont mêlés, internationalisés ; leur sphère d'action passerait peut-être inaperçue si le théâtre ne se chargeait de nous les révéler, avec moins d'exagération qu'on ne jugerait à première vue, bien qu'à l'en croire il faudrait admettre que la familiarité ayant remplacé la tenue chez les grandes dames, ce ne serait plus que chez les petites qu'on retrouverait l'élégance calme et la décence familiale, assises devant la tasse de camomille légendaire et... morganatique.

Et cependant, c'est dans le répertoire théâtral, surtout, que les chercheurs de demain retrouveront le ton de la conversation contemporaine : simple

avec Scribe, amusante avec Labiche, suggestive avec Dumas, légère avec Halévy, étincelante avec Pailleuron, mordante avec Hervieux, élégante avec Sardou, spirituelle avec Donnay, à la fois hilarante et précise avec Courteline, enfin acerbe jusqu'à la douleur avec Mirbeau.

Toutes les évolutions des sociétés s'enchaînent, et chacune d'elles laisse son empreinte dans la littérature.

La lassitude engendrée par le pathos de Mademoiselle de Scudéry et l'afféterie des précieuses ridicules sont loin d'être étrangères, par contraste, à la simplicité du style de Madame de Lafayette.

Vous devez aux anciens auteurs d'avoir pu suivre à travers les âges les différentes phases du ton et des mœurs d'autrefois. Il en sera de même pour nos héritiers.

Toutefois, nos arrière-neveux ne trouveront plus dans l'épître, qui est morte, les détails piquants sur la vie intime dont Madame de Sévigné émaillait ses lettres à Madame de Grignan. C'est par fil aujourd'hui que le jeune ménage donne de ses nouvelles : — « Restés panne à moitié route ». Et belle-maman répond de même encre : — « Avancez ferme à l'allumage. »

En revanche, nos descendants rencontreront, dans l'énorme collection des journaux classés à la bibliothèque nationale, une mine intarissable de conversation écrite : C'est là que s'amasse la série, déjà ancienne, des dialogues de la « Vie parisienne », continuée depuis dans la presse quotidienne par les Lavedan, les Jean Lorrain, les Marmier, les Michel

Provins, les Marni et tant d'autres, ainsi que cette quintessence de concision qui caractérise les légendes aiguës, profondes et cruelles de ce philosophe qui s'intitule caricaturiste — par habitude d'ironie, sans doute — j'ai nommé Forain.

Obéissant au lecteur qui ne sait plus attendre, à la machine rotative ou linotypique qui s'impatiente, au monde qu'il dépeint et qui tournoie, le style de l'écrivain suit l'exemple de la parole et se fait précis, alerte, utilitaire. Il s'est tellement allégé qu'il en est, dit-on, devenu fort lesté. — D'allures, je le veux bien ; mais de forme et de fond je ne suis pas très convaincu qu'il soit beaucoup plus égrillard qu'autrefois (parlant bien entendu des littératures qui se respectent) car il ne faut pas oublier que nos ascendants avaient le mot singulièrement cru et appelaient, sans choquer personne, les choses par leur nom.

Notre oreille, plus puritaine en apparence, a mis en honneur la réticence et banni le mot franc ; nul ne s'y trompe : chacun comprend ce qu'un sous-entendu veut dire..... et aggrave. Ce n'est pas à vous, Monsieur, que je me permettrai de demander si la morale y gagne.

Dans la vie réglée de nos aïeux, où l'arrivisme était à peu près inconnu et surtout fort mal coté, où le couronnement d'une carrière, subordonnée à un temps probable, était généralement prévu, les personnes qui se fréquentaient, ayant la même origine, vivaient toute leur vie dans des idées semblables et les esprits restant sans impatience, le verbe, reflet de l'état d'âme, restait quiet.

Aujourd'hui, malgré l'égalité des institutions et la similitude de l'éducation, l'origine des membres des sociétés modernes est si différente que les tendances de celles-ci ne peuvent plus être homogènes ; il est donc naturel que le discours, par lequel elles affirment leur existence, soit quelque peu décousu.

Je ne parle ici que des sociétés qui ont (toutes d'ailleurs) la prétention de représenter « la Société ». Que dirais-je des associations, cette création d'hier, où se coudoient, sous des prétextes divers, les éléments les plus distincts, les plus disparates parfois ?

Comment le langage de nos filles, dans le brouhaha d'une vente de charité, avec le désir et la nécessité de vendre à tout le monde (depuis les autorités invitées jusqu'aux fournisseurs convoqués) pourrait-il rester le même que celui de leurs aïeules quêtant, une fois au cours de leur vie, dans leur église paroissiale ?

La société, telle qu'elle existe actuellement, est le résultat des défauts et des qualités de nos pères, de leurs erreurs graves, comme de leurs aspirations nobles, et la conséquence de l'irruption brusque et sans arrêt, depuis un demi-siècle, des inventions merveilleuses qui toutes dérivent ou dépendent de ce facteur colossal : la vapeur ; — la vapeur soutenue, créée, développée à outrance par le concours de la fortune publique et par l'appui de l'épargne des petits comme des grands.

Et sur ce point encore, une considération s'impose à l'étude que nous poursuivons :

Si, par suite de l'introduction de faits nouveaux dans la vie quotidienne, maints prétextes à causerie

ont agonisé, de l'ensemble des découvertes modernes un sujet de conversation, un seul, mais inépuisable, est né ; peu ou prou chacun a quelque part ou parcelle de cette fortune acquise en commun et la question de placement est devenue un sujet de conversation courante. Il n'est pas noble, mais il est.

On parlait jadis dans les salons des puissants du jour. On en parle encore : car l'argent est devenu roi, disent les uns, créateur, disent les autres.

Et, à bien réfléchir, ces derniers ont-ils si grand tort quand ils affirment que du mouvement de l'or découle « de la vie » ? N'est-ce pas « de la vie » que tous ces miracles accomplis ? Miracles impossibles sans l'association des capitaux.

Sans elle, les continents seraient-ils couverts de rails à voie normale ou étroite ? Les mers seraient-elles sillonnées par d'innombrables navires à grande marche, portant fièrement nos couleurs et nos marchandises ? La mine et l'usine parviendraient-elles à produire la masse de houille, de fer, de cuivre et d'acier indispensable à la machine ?

En dépit de toute notion géographique, les isthmes joindraient-ils deux mers, sans l'avènement récent de la formidable puissance financière des compagnies anonymes, civiles ou limited ?

Tout ce mouvement, au milieu duquel nous nous démenons fébriles, c'est une part du patrimoine de chacun qui roule, se dépense, miroite, s'épand, se décuple ou se perd, près de nous ou dans quelque pays lointain.

En présence de la mobilisation des capitaux, on peut regretter, mais faut-il s'étonner outre mesure

d'entendre agiter une question qu'il était de bon ton de ne pas soulever autrefois ?

La terre était à peu près l'unique source des revenus de nos aînés. Le taux légal de l'intérêt étant inconnu, un soupçon régnait sur le trafic des espèces monnoyées, ainsi que sur l'agio qu'entraîne le maniement de l'argent ; de là l'espèce de pudeur qu'éprouvaient nos pères à s'en entretenir.

La réputation d'un homme ou son pouvoir étaient basés sur le crédit que lui assurait, jadis, sa naissance, plus tard, son savoir. Si la richesse lui permettait le luxe et les grosses dépenses, tant mieux pour lui ; mais son opulence n'entraînait pas en ligne de compte dans la somme de considération dont il jouissait.

Aujourd'hui, l'homme se jauge, pour la généralité, suivant le poids de sa fortune acquise ou l'escompte des chances de gain dont sa position le met ou le mettra en passe de bénéficier.

Il vaut tant, ferme ou à terme.

Dans ces conditions, le luxe que nos ascendants jugeaient malsain d'exhiber au dehors et réservaient pour leurs intérieurs, le luxe, dis-je, s'est extériorisé ; il s'affiche dans la rue où il sème l'envie.

L'art des convenances, les manières élégantes, le raffinement du langage sont, comme les mœurs, le résultat d'une éducation première transmise par une longue tradition et s'il faut reconnaître que le ton des sociétés modernes, composées de toutes pièces, n'a plus cette exquisité qui faisait le délice des rapports d'antan, on doit, pour être juste, convenir aussi qu'une certaine urbanité, suppléant à l'ancienne

cérémonie, s'est développée dans des milieux nouveaux.

L'aisance des façons y laisse peut-être à désirer, mais la tenue, au moins apparente, est devenue presque générale dans des classes qui sont le nombre et qui n'en avaient qu'une idée très vague autrefois.

Si la tête, l'élite, est découronnée, la masse a pris l'habitude de porter chapeau sans contrainte et sans ridicule, et permettez-moi une observation secondaire : la recherche de la mise se reflète dans le langage, autant qu'elle influe sur l'aspect général de l'individu.

L'un et l'autre sentent un peu la confection, je le veux bien, mais la confection elle-même a, du chef de sa généralisation, été amenée à améliorer sa coupe et tout le monde en profite.

Ce qui a disparu, au milieu de ce bouleversement, ce qu'il est navrant d'avoir à peu près complètement perdu, c'est l'affabilité, c'est le soin de ne blesser personne qu'apportaient nos pères dans l'expression de leurs idées.

Notre génération, dans sa prime jeunesse, les a connus, ces vieillards aimables dont la préoccupation constante était d'être agréable à leur interlocuteur et qui, sans faire abnégation de leurs opinions personnelles, savaient, par une nuance d'intonation ou d'expression, atténuer la vivacité d'une théorie ou d'une répartie. Ils semblaient marris de différer d'idées et s'excuser d'avoir à les exprimer devant un auditeur prévenu contre elles.

Ils étaient vieux déjà ; nous le sommes devenus et

ils ont disparu modestes, aimables et discrets, emportant avec eux la tradition de courtoise affabilité qu'ils tenaient de leurs ascendants.

Regrettons-les beaucoup, mais ne pleurons pas indéfiniment sur les malheurs d'Israël !

Si nos ancêtres ne nous ont pas légué la mansuétude qui faisait l'attrait de leur âge mûr, le renouvellement incessant des idées, nées de la vie d'action qui est la nôtre, entretient dans nos esprits une verdeur plus grande ; nos corps en bénéficient quelque peu.

Déjà le beau sexe a su reculer de plusieurs lustres l'échéance du temps ; regardez autour de vous : s'il existe encore des femmes d'un certain âge, on n'en voit plus d'un âge certain ; très clairement elles nous démontrent qu'il n'est plus de vieilles femmes. Les hommes parviendront peut-être à imiter leur exemple. En tous cas, si nous n'avons pas découvert le secret du printemps éternel, nous avons la perspective de l'automne prolongé. Il a bien son charme.

Certes, la lutte pour la vie a rendu notre langage plus âpre, la description ou l'explication des phénomènes, inconnus ou incompris jusqu'ici, l'a forcé d'être plus net, la variété des connaissances nouvelles l'a entraîné à devenir plus divers, enfin la convoitise, qui est la caractéristique des sociétés brusquement montées à la surface, l'a fait, hélas ! plus mordant.

Quand l'habitude du bien-être, qui pénètre chaque jour plus avant dans toutes les classes, aura fait son œuvre et peu à peu éteint l'envie, la hargne comme disaient nos pères, la rosserie comme traduisent les



modernes, disparaîtra progressivement pour faire place à un verbe plus amène, au tour plus aisé.

Dieu me garde de paraître vouloir insinuer que les habitudes, les manières, la phraséologie d'autrefois renaîtront de leurs cendres et viendront s'abriter à nouveau sous un panache aussi majestueux que celui dont s'ornait le chapeau du grand roi. Il fallait pour l'encadrer la galerie des glaces, les allées taillées à la française et le terre-plein du bassin de Neptune.

A peine conservons-nous quelques demeures discrètes où l'on se réunit encore, en souvenir de ce qui fut jadis : car vous n'avez que trop raison : il décroît à vue d'œil le nombre des salons où l'on cause.

C'est que l'on ne cause plus : on agit. Dès lors, que faire en un salon ? L'on y passe A peine consent-on à séjourner un instant dans le hall où l'on peut s'isoler par petits groupes..... et fumer avec la permission des dames.

Sans parler du cercle dont l'innovation doit, en bonne justice, être imputée à l'intolérance de quelques-unes, le coin du feu, si suggestif, le feu lui-même n'existent plus : nous avons des calorifères ou des radiateurs. Pour le surplus, à quoi bon entreprendre une conversation suivie devant la table à thé ? La maîtresse de maison n'aurait pas plutôt démasqué ses batteries que la moitié de son auditoire pédalerait dans le parc ou ferait du soixante à l'heure sur la route nationale.

Vive la liberté, Monsieur ! On s'est battu pour elle !

Le chemin de fer nous avait accoutumés aux dé-

placements faciles ; mais la collectivité des transbordements était une gêne ; elle a disparu. La bicyclette nous a donné des ailes (aux pieds comme à Mercure). La satisfaction de l'effort couronné de succès a fait sa vogue et la liberté, de bonne ou de mauvaise compagnie selon les gens, qu'elle engendra, décuplant notre mobilité, nous donna le goût du déplacement individuel dont la voiture à pétrole est actuellement l'idéal.

Si l'on ne cause plus dans les salons, on flirte en yacht, en tandem, en wagon, sur la plage, au sommet de la tour Eiffel, voire en ballon, partout excepté en automobile, faute de respiration, sa vitesse..... vous la coupe, soit dit sans offenser l'Académie, ma phrase et mes intentions restant pures.

L'existence est devenue si complexe, la vie si rapide que le temps fait défaut : on cause ainsi qu'on marche à la vapeur ; il n'est plus possible de se défendre des locutions qui tranchent.

La parole mesurée de nos pères est trop lente pour fixer instantanément les aspects du mouvement d'une époque où les faits de demain sont à peine l'actualité d'aujourd'hui.

Cela est si vrai que la nature elle-même s'en mêle : les saisons sont escomptées. Les raisins parviennent en janvier chez Potel et Chabot, les asperges aux halles en février, les fraisiers consentent à donner leurs fruits en mars et dès avril les petits pois se pressent dans les villes.

Suivant l'impulsion acquise, les magasins éditent en juillet les catalogues d'hiver ; les fabricants d'almanachs paient une prime à l'imprimeur qui les met

en vente à la mi-août, afin de distancer les concurrents.

Et durant toute l'année les trains express, rapides ou éclair, transportent les primeurs de Perpignan à Moscou-la-Sainte, les roses de la côte d'azur à Bruxelles en Brabant, pendant que Paris expédie, par toute la terre, ses modes épurées ou d'exportation.

A nulle époque, le mouvement n'a été si intense ; il est naturel que l'ambiance influe sur la langue.

Déjà le vocabulaire officiel des Postes et Télégraphes, qui permet de correspondre en langage abrégatif et convenu, suffit à l'échange international de toutes les idées. S'il n'est pas encore la grammaire d'un langage mondial, il pourrait bien en être au moins l'embryon.

Il reste si peu de frontières que l'on ne s'étonne plus de voir un empereur d'Allemagne complimenter un constructeur Français, pour avoir en Prusse, gagné la Coupe Américaine Gordon Bennett.

La société qui vit dans cette activité brûlante, dans cette trépidation ininterrompue, parle comme elle sent et ses sensations sont si répétées qu'elle s'énerve ; dans l'action elle se précipite, dans la conversation elle abrège ; pour vivre double elle simplifie.

Je ne blâme ni n'approuve, je constate, je compare et je conclus, avec tout le respect dû aux anciens, qu'à tout considérer nos pertes et nos gains se compensent.

Pour eux, la plupart des événements restaient lointains parce que l'écho des faits accomplis ne leur

parvenait qu'estompé à travers les voiles du temps : la sérénité demeurerait leur partage. Nous avons, nous, perdu la douce insouciance, mais nous avons la consolation de recevoir, sans retard, les nouvelles des êtres aimés et d'arriver à temps pour les secourir.

Nous ne connaissons plus la poudre à frimas, les mouches assassines et les façons galantes. Mais la tenue gagne un monde qui l'ignorait ; l'hygiène ou simplement la propreté, qui est de la santé pour soi et de la politesse pour les autres, est à l'ordre du jour et pour qui sait, en voyage, établir un parallèle avec l'étranger, c'est à bon droit que le français conserve son renom d'obligeante serviabilité qui (toute politique exceptée) reste un trait d'union entre le savoir-vivre du passé et le sans-façon du présent.

Nos pères conservaient l'égalité d'âme qui convenait au temps des carrosses. Nous avons, nous, avec la nervosité qu'engendre la vitesse, un pied dans notre douce France, l'autre à New-Yorck ou à Java, un œil à Londres, une oreille à Berlin, un bras au désert, une main — la droite — à Saint-Pétersbourg.

Cela peut n'être pas fort esthétique, mais cependant mérite considération.

Nos ancêtres jouissaient du temps qui fuyait, sans valeur, devant eux. Mais (vous l'avez signalé avec Monsieur Lanson), ils le sentaient s'écouler. Malgré la recherche de la phrase, la gamme des inflexions et la grâce du sourire, les journées leur semblaient longues. Pour nous qui parlons à bâtons rompus

dans un mouvement perpétuel, les heures s'enfuient toujours trop courtes.

Pour nos aînés, la paix du monde n'était pas, comme de nos jours, à la merci d'un mouvement irréfléchi, aussitôt transmis par dépêche. En revanche, le télégraphe, qui rend possible l'action soudaine et pacificatrice des neutres, n'était pas là pour devancer les catastrophes irréparables par l'appel immédiat des conciliateurs en congrès.

En un mot, nos aïeux possédaient le calme ; le calme qui permet le geste câlin, le verbe charmeur, le rêve étoilé. Pour nous, qui devons nous faire entendre au milieu du bruit de la foule, du sifflet de la machine, de la sirène des usines, il nous faut une volonté ferme, un ton plus élevé, des locutions brèves, une voix de stentor et des sons stridents.

Afin de nous suivre dans l'envolée où nous tourbillonnons sans cesse, les mots se sont faits souples comme la feuille au vent et prompts comme l'électricité qui les emporte : les mots volent.

Scripta manent, Verba volant : Les écrits restent, les mots s'envolent, traduisions-nous au collège.

Tout change : les mots ne s'envolent plus, Monsieur, ils sont envolés, ils volent.

Et jamais ils n'ont été si légers, si rapides ni si coûteux : à cinq centimes le mot pour l'intérieur, à vingt-cinq francs par câblogramme, de Paimpol à Montélimar, de Moukden à Tsarskoïé-Selo, du Cap à la Tour de Londres, les mots volent !

D'un coup d'ailes, ils ont balayé l'obstacle, effacé la distance, conquis la terre, le ciel et l'eau.

Verba volant : En toutes les langues ils s'entre-

croisent. Dans le besoin de s'entendre les idiomes connus ne suffisent plus : hier en Volapuck, aujourd'hui en Espéranto, les mots volent.

Allô ! Allô, les mots volent.

Car c'est la voix elle-même, la voix amie, la voix chère que transmet le téléphone : lui aussi, l'amour, a des ailes, les mots volent.

Naguère, ils galopaient les routes, chevauchaient la machine : ils la devancent à présent sur le fil aérien ou dans les nues, parmi les ondes hertziennes définitivement asservies : avec la foudre les mots volent.

Et l'oscillation de l'atmosphère met en branle les esprits, réveille les indolences, surexcite les volontés, illumine les cerveaux, hallucine les imaginations ; avec les chimères généreuses, les utopies folles, les desseins féconds et les conceptions bien-faisantes, les mots volent.

Allô ! Allô ! Dans une course effrénée, de l'un à l'autre pôle, les idées s'échangent, les projets surgissent, les sociétés se fondent, les capitaux se déplacent, les mirages prennent un corps ou s'évanouissent, les frontières reculent, les sables se peuplent, les glaciers s'animent, des milliers de vies s'exposent, s'offrent, s'évaluent, se marchandent, se paient, les mots volent.

Ils volent, un murmure s'élève ; face à face les intérêts se mesurent, se mêlent, se harcèlent, se heurtent ; la rumeur grandit, les nouvelles se précipitent, les peuples s'agitent, la colère gronde, les généraux se hâtent.

Verba volant.

Un chiffre est transmis..... la parole est à la poudre..... les mots éclatent.

.

Mais l'un d'eux volète encore..... il plane sur La Haye..... il prend son essor..... presse les tiers, relance les malentendus, force les bonnes volontés...

Au seuil de la salle d'Orange ⁽¹⁾ — inlassablement depuis cinq demi-siècles — Hercule et Pallas ouvrent au Génie de la Paix les portes fameuses, allégoriques et prédestinées..... le palais du Bois s'arrache au sommeil..... les diplomates s'émeuvent .. .

Espérons — sans trop y croire, Monsieur — qu'à ceux-ci restera..... quelque jour....., peut-être, le dernier mot de la conversation — de la conversation de l'avenir.

GEORGE TATTEGRAIN.

(¹) Les portes célèbres de la salle d'Orange, dans le Palais du Bois, à La Haye, ont été peintes, en 1615, par Corneille Brizé. Elles représentent Hercule et Pallas ouvrant la porte au génie de la Paix. C'est dans cette salle que se réunit le premier congrès de la Paix en 1899.



Éloges d'Académiciens

Depuis 1804 jusqu'à 1835

PAR

MM. DEMAUX, LIMONAS et NATALIS DELAMORLIÈRE

Secrétaires Perpétuels de l'Académie d'Amiens.

ANALYSÉS ET ABRÉGÉS

PAR

M. LELEU, Membre de l'Académie.

Table des Éloges contenus dans les 3 Registres

1 Éloge de M. LENDORMY	5 Avril 1804.
2 Éloge de M. DERVELOY	5 Avril 1804.
2 bis. Éloge de M. DODEREL	
3 Éloge de M. DEMAUX	16 Août 1806.
4 Éloge de M. SCHELLIER	16 Août 1809.
5 Éloge de M. BIZET	16 Août 1809.
6 Éloge de M. JOURDAIN de l'Éloge	16 Août 1809.
7 Éloge de M. ANSELIN	16 Août 1810.
8 Éloge de M. D'ESMERY	16 Août 1812.
9 Éloge de M. DE MOYENNEVILLE	16 Août 1812.
10 Éloge de M. DELAMORLIÈRE	1813.
11 Éloge de M. l'abbé DE ROUGEMONT	1813.
12 Éloge de M. DEWAILLY	25 Août 1818.
13 Éloge de M. l'abbé REYNARD	25 Août 1818.
14 Éloge de M. MASSEY	25 Août 1819.
15 Éloge de M. MARESSAL	27 Août 1821.
16 Notice relative à M. DE BRAUFORT	1821.
17 Éloge de M. BARON	26 Août 1822.

18 Éloge de M. DUBOS	26 Août 1823.
19 Éloge de M. DIJON.	26 Août 1823.
20 Éloge de M. BOISTEL DE BELLOY	1825.
21 Éloge de M. l'abbé GODIN	25 Août 1826.
22 Éloge de M. DE SAVEUSE.	25 Août 1826.
23 Éloge de M. JOURDAIN de Thieuloy	25 Août 1826.
24 Éloge de M. LAURENDEAU	Août 1827.
25 Éloge de M. MATHEZ	1829.
26 Éloge de M. LIMONAS	1831.
27 Éloge de M. DESPREZ	
28 Éloge de M. PETIT.	
29 Notice sur M. MORGAN.	28 Août 1831.
30 Éloge de M. DE VIRGILE.	9 Sept. 1832.
31 Éloge de M. LAPOSTOLLE.	9 Sept. 1832.
32 Éloge de M. FACQUET	31 Août 1834.
33 Éloge de M. GORIN	31 Août 1834.
34 Éloge de M. DEBRAY AUGUSTIN	30 Août 1835.

M. Delamorlière offre, dans la séance du 1^{er} décembre 1835, sa démission de Secrétaire perpétuel, qui est ajournée jusqu'au 26 novembre 1836.

Il est alors remplacé par M. DUROYER.



M. Demaux, ancien secrétaire de l'Intendance avant la Révolution, devenu secrétaire général de la Préfecture de la Somme lors du Consulat, a été nommé Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Agriculture, Lettres et Arts, le 7 janvier 1804, après le décès de M. Lendormy, qui avait rempli cette fonction depuis le 5 mai 1803.

M. Demaux est mort le 29 décembre 1805.

Il a été remplacé par M. Limonas.

M. Demaux, en qualité de Secrétaire perpétuel, a prononcé trois éloges nécrologiques, celui de

M. Boistel que nous n'avons pas retrouvé dans les archives, à notre grand regret, et ceux de M. Lendormy, docteur en médecine, et de M. Derveloy.

Avant d'entrer à l'Académie d'Amiens, M. Demaux avait fait, dans la séance publique du 25 août 1781, l'éloge de M. Doderel, décédé le 29 août 1780. Cette exception avait été faite en faveur du secrétaire de l'Intendance, parce qu'il avait été couronné par l'Académie d'Amiens, le 25 août 1778, pour son éloge de J.-B. Rousseau.

M. Demaux est d'ailleurs entré à l'Académie comme membre résidant le 7 décembre 1782.

Il appartenait donc à l'ancienne et à la nouvelle Académie.

Nous analyserons l'éloge de M. Doderel, ancien président de l'Election d'Amiens, et l'on pourra remarquer que le Secrétaire perpétuel de 1805 s'est souvenu plus d'une fois dans le discours en l'honneur de M. Derveloy de celui qu'il avait prononcé vingt-quatre ans plus tôt. MM. Doderel et Derveloy faisaient partie de la même administration, et il n'est pas étonnant que deux fonctionnaires modèles aient eu de nombreux traits communs dans leur manière de voir et d'agir.

1. — Éloge de M. LENDORMY

Secrétaire perpétuel depuis le 5 mai 1803

Prononcé le 5 avril 1804 par M. DEMAUX,
nommé Secrétaire perpétuel le 7 janvier 1804.

Lorsque l'Académie donnait, il y a un an, à M. Lendormy le témoignage le plus flatteur de sa confiance et de son estime en le nommant son

Secrétaire perpétuel, qui de nous aurait pensé que dans un an nous aurions à regretter sa perte, et que moi, d'une santé faible, son ami, son malade, j'étais destiné à lui rendre les tristes et douloureux devoirs de l'amitié, à être l'organe de l'estime publique, de ses confrères, de l'Académie ?

Antoine-Joseph-Victor Lendormy est né à Montdidier le 9 mai 1753.

Son père, pharmacien distingué, était un des nombreux fils de Paul Lendormy, célèbre chirurgien. Sa mère, Madeleine Trudelle, était fille de Pierre Trudelle, dont la probité était proverbiale à Montdidier.

Le père du jeune Lendormy, d'une famille vouée depuis 1400 à l'état d'officier de santé, connaissait le prix d'une bonne éducation. Il confia son fils à M. Dècle, célèbre humaniste, qui le mit à portée d'entrer promptement au Collège du Plessis.

Dès l'âge le plus tendre, le jeune élève annonçait ce qu'il devait être. Sa raison qui avait devancé le cours des années ne s'arrête pas aux amusements frivoles de l'enfance. Sa langue n'articule des sons que pour demander des livres ; ses jeux les plus passionnés sont de les parcourir. Avant 14 ans il avait terminé sa rhétorique.

L'art de guérir était son élément principal. Le moment de se livrer à l'étude de la nature, de la chimie, n'arrivait pas assez vite pour lui. Attiré par cet homme rare, son parent et son ami, par le célèbre Parmentier, apothicaire major des Invalides, il fut demeurer avec lui. C'est sous ses yeux qu'il devint botaniste, chimiste, pharmacien. Livré à ces études,

le jeune Lendormy trouva encore le moyen de faire sa philosophie sous le savant abbé Lange qui lui prodigua des soins particuliers.

Ce fut avec ce véritable philosophe qu'il acquit cet esprit de dialectique et d'observation, qu'il contracta l'usage de s'exprimer en latin avec cette facilité, cette élégance qui le firent admirer, même à la Faculté de Médecine.

Son cours de philosophie terminé, il fut aussitôt reçu maître ès-arts.

La chimie, la pharmacie avaient, pour ainsi dire, dévoilé tous leurs secrets à leur jeune adorateur. Mais, pour arriver à la médecine, il fallait connaître l'homme, pratiquer la chirurgie. Déjà M. Lendormy suivait les visites des médecins des Invalides, de la Charité ; il fréquentait l'amphithéâtre du grand Sabatier. Ses succès rapides lui obtinrent la place d'aide chirurgien major de l'Hôtel.

Ces places d'élèves aux Invalides étaient regardées par tous les aspirants comme le cachet des vrais talents. Ceux qui les avaient obtenues jouissaient d'une grande considération de la part des jeunes étudiants. On les recevait avec distinction dans les écoles, aux amphithéâtres. Quand ils paraissaient à celui de l'Académie de Chirurgie, tous les assistants se levaient : Ce sont messieurs des Invalides, disait-on. On leur offrait les premières places.

M. Lendormy soutint le rang qu'il avait acquis. Il marchait à grands pas dans la recherche de la conformation de l'homme. Il connaissait tout le merveilleux de cet ouvrage admirable de la nature. Aussi il portait dans les opérations cette dextérité précieuse

qui le faisait admirer et désirer par ceux qui avaient besoin de ses secours.

Cette pratique était la route nécessaire pour arriver à la médecine. M. Lendormy se présenta à l'Université de Reims. Il fut reçu avec acclamation Docteur de cette Faculté.

Revêtu de ce titre, le jeune médecin se rend à Amiens pour y exercer ses talents. Mais le magistrat qui présidait alors à cette province, persuadé que l'importance de cet art exigeait une sorte de garantie des talents, avait arrêté, de concert avec le collège des médecins de cette ville, qu'aucun médecin n'y serait reçu qu'au préalable il n'ait fait deux années de stage dans une petite ville de l'arrondissement.

Il accueillit le jeune Docteur, le félicita sur ses talents et l'adressa à M. Gentil, doyen des médecins du collège d'Amiens. Le jeune Lendormy entendit son collègue lui répéter cette mesure exigée à l'égard des médecins, excepté de ceux de *Paris*. « Eh bien ! répondit-il, c'est à Paris qu'il me faut aller. *Tentanda via est.* » Et il ratourna aux écoles de médecine de la capitale.

Là, pendant deux années entières, il fallut donner des preuves de lumières et de science, se montrer digne d'être associé à ceux qui, depuis longtemps, soutenaient la réputation de ces écoles célèbres. Le jeune Lendormy se montra au milieu de ses camarades, leur disputant sans cesse de zèle et de travail. Il n'était au dessous d'aucun ; il avait au-dessus de tous l'avantage de connaître le prix du temps et d'en faire le meilleur usage.

Ses deux années d'études à peine terminées, il est reçu Docteur de la Faculté. Parvenu au comble de ses vœux, il semblait devoir venir se fixer à Amiens. Mais Paris a tant d'attraits ! Les gens de lettres, les savants y trouvent tant de ressources ! Aussi M. Lendormy y avait-il fixé son domicile.

Cependant depuis quatre années employées uniquement à l'étude, notre jeune Docteur n'était pas venu dans sa famille. Sa santé affectée d'un travail forcé avait besoin des joies de la famille et de la tranquillité du pays natal pour reprendre une nouvelle vigueur et continuer ses utiles occupations. Il vint à Montdidier pour y passer quelques jours.

Mais à peine arrivé, il eut à combattre les sollicitations, les désirs de tous ceux qui souhaitaient le retenir. Son âme sensible, son cœur aimant ne purent résister aux preuves de confiance qui lui arrivaient de toutes parts. Il lui parut beau de sacrifier à son pays, à sa famille, les plus hautes destinées qu'il devait espérer dans la capitale.

Les succès de M. Lendormy lui méritèrent bientôt une pleine confiance. Les villes voisines, les campagnes, les particuliers, tous l'apportèrent. Montdidier n'était plus qu'un simulacre de domicile pour lui. Entraîné par le vœu général, et désirant être plus au centre des personnes qui le recherchaient, la ville d'Amiens fut encore le lieu qu'il crut propre à remplir ce double objet. Il vint s'y fixer en 1793. Sa réputation l'y avait devancé ; il y apporta des titres qui attestaient des talents littéraires et démontraient l'étendue de ses connaissances dans l'art qu'il professait.

Les premiers pas de M. Lendormy, à son arrivée, furent dirigés vers l'humanité souffrante. Une commune fort étendue, attaquée d'une maladie terrible, réclamait ses secours : il y vole et bientôt le fléau semble s'apaiser par les soins du médecin. Un tact assuré, un coup d'œil pénétrant, un examen approfondi des causes du mal, rien n'était omis. Une méthode de traitement dirigeait les chirurgiens chargés des détails. Ses conseils étaient toujours terminés par inviter à la propreté, au renouvellement de l'air, à la purification des logements, causes trop ordinaires de ces épidémies.

M. Lendormy, appelé à toutes les places réservées au mérite réel et aux talents acquis, les remplissait toutes avec l'exactitude de l'homme le plus scrupuleux et le plus jaloux de ses devoirs.

Vous, membres du Comité de santé qui le choisîtes pour vous présider, vous savez quelle sagesse, quelles lumières, quelle précision il mettait dans l'examen des questions à résoudre.

La petite vérole désolait les familles et enlevait une foule de victimes. La vaccine est annoncée comme un préservatif plus efficace que l'inoculation qui n'eut jamais l'assentiment de M. Lendormy. Celui-ci examine, étudie les effets du vaccin. Des essais, des vérifications démontrent son utilité. Mais il fallait persuader le vulgaire, que l'expérience souvent ne convertit pas. Les difficultés ne l'arrêtent point. Ses procédés, des contre-essais prouvent la bonté du remède. Plus de 3,000 individus sont vaccinés, et pas un d'entre eux n'est atteint.

Les soldats de la Liberté, toujours en activité de-

vant un ennemi dangereux dans les plaines de la Champagne et en Flandre, nécessitent l'établissement d'hospices militaires. Celui d'Amiens a renfermé jusqu'à 900 de ces braves, la plupart mutilés. Le médecin en chef de l'armée assigne à M. Lendormy le soin de l'hospice de cette ville où il doit remplacer son collègue, son ami, Coste, le fils du Nestor de la médecine, victime d'un zèle que rien n'avait pu arrêter.

Salleron, officier distingué, attaché à cet hospice, était mourant. Lendormy arrive. Au premier coup d'œil, il conçoit des espérances ; il environne le malade de tous les officiers de santé de l'hôpital, leur assigne des fonctions. Il est veillé jour et nuit par le devoir et par l'amitié. Aucun mouvement n'échappe dont il ne se rende compte. Les remèdes opèrent, et Salleron est rendu à la vie.

Le rétablissement de l'Académie est dû à vos soins, Messieurs. Le magistrat, ami des lettres qu'il cultive au milieu des soins de l'administration qu'il dirige avec tant de sagesse, a secondé vos vœux.

Vous avez appelé M. Lendormy à la place de Secrétaire perpétuel. Il a justifié votre choix par son travail. Des procès-verbaux où règnent la clarté, la précision et l'éloquence, une correspondance active et lumineuse, les adresses, les rapports, les discours qu'il vous a présentés, où respirent la force, la chaleur du style, la profondeur des idées : telle fut sa manière de répondre aux marques flatteuses de votre confiance et de votre amitié.

M. Lendormy réunit aux lumières de l'esprit l'activité qui les rend utiles. Conciliant l'amour des let-

tres avec les devoirs de son état et les agréments de la société, il portait partout cette égalité d'humeur et cet esprit vif et animé qui lui concilièrent tous les cœurs. Ce caractère aimable, il savait l'employer avec discernement et utilité auprès de ses malades. L'inquiétude de l'homme souffrant est sans cesse en éveil. Il ne se présentait jamais à lui qu'avec un air de sérénité et de confiance qui soulage le cœur et ramène l'espérance. Les forces morales ranimaient les forces physiques, et souvent le danger s'éloignait par l'amabilité, par la prudence et par la sagacité du médecin.

Si les talents utiles déterminaient la durée de l'existence de l'homme, celle de notre collègue se fût prolongée pendant un grand nombre d'années encore. Mais la nature, dirigée par d'autres principes, a d'autres règles. Il n'est pas donné à l'homme de les pénétrer.

Une maladie cruelle, dont M. Lendormy avait tant de fois détruit la cause chez les autres, vient l'accabler. Il étudie son état et se juge. Bientôt désespérant de sa situation, il appelle sa femme, ses enfants, son frère, ses amis. Après les épanchements de la tendresse la mieux sentie, il leur dit : « Si vous avez des questions à me faire, des consolations à m'offrir, profitez de cet instant. Cette nuit sera le terme de ma vie. »

Ainsi vécut M. Lendormy, sans cesse partagé entre ses devoirs et l'étude, secourant l'humanité, consolant les malheureux, faisant le charme des sociétés, le bonheur de ses amis, joignant toujours la méditation du savant à l'activité du citoyen.

Fallait-il qu'une vie aussi laborieuse et si utile eût un terme aussi borné ! Sa carrière qui promettait d'être si belle n'a été que la durée d'un moment.

Ah ! Messieurs, puisse le souvenir de ces hommes aimables, vertueux et bienfaisants, se perpétuer d'âge en âge ! puisse-t-il naître souvent, au milieu de nos concitoyens, des hommes qui leur ressemblent !

2. — Éloge de M. DERVELOY

Prononcé le 5 avril 1804

François Derveloy naquit à Grandvilliers le 18 mars 1744.

Son père, jouissant d'une fortune aisée, se plut à en consacrer une partie à l'éducation de son fils. Dès l'âge de sept ans il le mit au Collège des Jésuites, et à 14 ans il l'envoya à Paris pour continuer son instruction.

L'Université, ce berceau de tant de grands hommes, fut aussi celui de M. Derveloy. C'est elle qui développa tous les germes des talents et des vertus que la nature avait mis en son âme. C'est dans cette école qu'il apprit à chérir les lettres et à les cultiver. Ce goût, que le génie naissant animait chaque jour, devint sa passion dominante.

Après avoir parcouru tous les degrés d'études qu'il pouvait y suivre, il passa à l'Ecole de Droit ; il y obtint, comme à l'Université, les plus grands succès, l'admiration de ses camarades et les applaudissements de ses professeurs.

La carrière de la magistrature parut avoir ses préférences.

Né avec l'esprit de méditation, il avait reconnu, dans l'étude du droit romain, les grands principes de justice et de cette vérité éternelle qui entretient la vie du corps social. Il en cherchait l'exemple et le développement dans les ouvrages de ces hommes savants dont la glorieuse mémoire ne s'effacera jamais.

Vous, célèbre Daguesseau, dont cette ville s'honore d'avoir été le berceau de vos ancêtres, il vous avait pris pour modèle, comme le plus sensible, le plus éloquent et le plus vertueux des hommes ; il avait puisé dans vos préceptes cet amour incorruptible de l'équité, qui montre l'homme véritablement grand.

La science des lois est importante et dans son objet et dans sa fin. C'est elle qui dispose l'esprit à la sagesse. L'homme qui en fait son occupation principale perfectionne sa raison. Il acquiert cette rectitude de jugement si précieuse dans la discussion des intérêts civils et politiques. Environné de l'estime générale, M. Derveloy fut pourvu à 25 ans de la charge de Lieutenant de l'Election. Il sentit les devoirs qu'elle imposait et les remplit avec le zèle que commande la justice. Ses talents dans l'ordre judiciaire comme dans l'ordre administratif avaient déjà fixé l'attention publique. M. l'Intendant les avait appréciés. Désirant attacher M. Derveloy à l'administration, il le nomma en 1771 adjoint de M. Derveloy père à la subdélégation de Grandvilliers.

Ce jeune magistrat, devenu homme public, devint aussitôt l'homme du peuple. Les malheureux devinrent ses enfants et ce sentiment dura toute sa vie.

Les habitants des campagnes trouvèrent toujours sa porte ouverte comme son cœur. A toute heure il était prêt à les entendre, à les éclairer sur leurs différends, à les diriger par la sagesse de ses conseils aussi purs que désintéressés. Prévenir ou réformer les abus dans la répartition des impôts, protéger l'opprimé, solliciter des secours en faveur de ceux qui avaient essuyé des pertes, telles furent les occupations de tous ses moments : il était le père de deux cents paroisses et il l'était avec tant de vérité qu'on aurait pu croire que c'était sur ses maisons, sur ses prés, sur ses moissons, que frappaient chaque année la grêle ou le feu, l'inondation ou la foudre.

Ces devoirs ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude des lois et à la recherche de la vérité. Un travail de douze heures par jour était sa tâche. Il la remplissait toujours avec une exactitude scrupuleuse. M. Derveloy, dont les vues étaient si justes et les connaissances si étendues, était propre à suivre des objets plus importants encore. M. D'Agay, juste appréciateur du vrai mérite, le nomma, en 1782, à la place de subdélégué d'Amiens.

Ce moment fut celui où ses connaissances acquises devinrent plus intéressantes. Appelé à l'instruction de tous les genres d'affaires, justice, police, finances, il a prouvé que l'homme juste et éclairé répand la lumière sur tous les objets qui l'entourent. Dans ses avis, les faits étaient toujours suivis de la discussion de droit. Le droit public, qui consiste dans la relation entre le gouvernement et les citoyens, était sacré pour lui, comme lié plus immédiatement avec l'intérêt général.

M. Derveloy remplissait, avec une grande facilité, ses importantes fonctions, lorsqu'en 1789 un nouvel ordre de choses parut s'annoncer. A cette époque, les intendants, non encore supprimés, furent, pour la plupart, empêchés de remplir leurs fonctions. M. Derveloy fut nommé subdélégué général. Au milieu de ces événements il fit preuve d'intelligence, de courage et de vertus. Il se montrait inébranlable dans ses anciens principes de justice. L'administration publique fut changée. Les départements furent établis. Un directoire était chargé de la partie active et M. Derveloy en fut le président. La douceur de son caractère, sa bonté, sa répugnance pour le désordre, concoururent avec la loyauté et le bon esprit de nos compatriotes à écarter ces troubles qui ont désolé tant de départements, et à maintenir dans le nôtre la tranquillité qui l'a fait citer pour modèle dans beaucoup de lieux agités.

L'Académie, jalouse de s'associer des hommes distingués par leurs talents et par leur moralité, appela M. Derveloy, en 1790, au nombre de ses membres. Il avait l'instruction la plus étendue pour s'y distinguer : il y acquit cette considération due à la science et aux vertus.

Forcé de quitter l'administration, lorsqu'il ne vit plus de bien à y faire, il vécut en sage dans la retraite et toujours prêt à servir sa patrie.

Bientôt après on le rappela suppléant au Tribunal. Les juges se rappellent les lumières, la pénétration et l'impartialité qui motivaient son opinion et ses avis. Des changements dans l'organisation des tribunaux ont encore nécessité sa retraite, affligeante

pour ses confrères qui perdaient en lui un homme probe, un savant, un véritable magistrat.

La Constitution de l'an VIII ayant établi une nouvelle forme d'administration, des conseils de département et d'arrondissement ont été créés. M. Derveloy est membre de celui d'Amiens. Son travail lumineux, la clarté et la noble simplicité de son style rendaient ses procès-verbaux propres à servir de modèles.

Je viens, Messieurs, de vous rappeler les talents de M. Derveloy comme homme public. Je dois vous retracer l'image de ses vertus comme homme privé. Doux, simple, sans prétention, ennemi des plaisirs bruyants, il fréquentait les sociétés paisibles, dont il faisait l'agrément par la candeur de son âme et l'amabilité de son esprit.

Tous ceux qui le connaissaient étaient ses amis. Il se dévouait pour eux, il les éclairait par ses lumières, il les dirigeait par sa prudence. Ce sentiment si cher à son cœur, j'avais le bonheur d'en éprouver souvent les effets et de passer des moments heureux avec le meilleur et le plus vertueux des amis.

Telle fut la carrière trop courte, hélas ! que parcourut M. Derveloy ! Elle fut l'image des vertus sociales, de la candeur, de la bienfaisance et de l'humanité. Comme homme public il mérite l'estime, l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens. Dans son intérieur, il a pratiqué toutes les vertus domestiques et morales.

Une maladie funeste nous a enlevé l'homme juste. Elevons-lui un tombeau dans nos cœurs et consa

crons à sa mémoire, pour nous servir d'exemple, cette notice historique de sa vie !

2 (bis). — Éloge de M. DODEREL

Décédé le 29 août 1780

Un des Membres fondateurs de l'Académie

Prononcé exceptionnellement, dans la séance publique du 25 août 1781, par M. DEMAUX, lauréat du Concours de 1778, mais non encore membre de l'Académie où il n'entrera que le 7 décembre 1782.

Cet éloge n'est, à proprement parler, qu'un hymne de reconnaissance, d'affection et de vive amitié.

Nous en extrayons ici surtout ce qui concerne essentiellement la vie de M. Doderel, et ce qui est de nature à nous faire connaître son caractère, ses mérites et ses vertus.

Messieurs, vous avez voulu que ma bouche prononce un discours consacré par l'amitié à un homme qui me fut infiniment cher. Puisse l'assemblée qui m'écoute ne pas se plaindre de la faveur que je reçois. Elle regrettera sans doute que l'orateur chargé de ces tristes fonctions et qui les remplit avec tant de facilité (M. Baron, Secrétaire perpétuel) n'ait pas rendu lui-même à ce confrère aimé le juste tribut d'éloges qui lui est dû.

M. Doderel, Pierre-Etienne-Antoine-Benoist, naquit à Amiens le 8 juillet 1714. Il était le fils unique de M. Doderel, S^r d'Orbendas, officier en la Monnaie d'Amiens.

L'Université de Paris, ce berceau de tant de grands hommes, fut aussi le sien. C'est elle qui développa tous les germes des talents et des vertus que la nature avait mis en son âme. C'est dans cette

école qu'il apprit à chérir les lettres et à les cultiver. C'est là qu'il puisa ce goût délicat qui devint sa passion dominante.

Revêtu, dès l'âge de 23 ans, de l'office de Président de l'Election de cette ville, M. Doderel comprit tous les devoirs de cette charge, beaucoup plus importante que le commun des hommes ne l' imagine. Homme public, il fut dès ce moment l'homme du peuple. Les malheureux devinrent ses enfants et ce sentiment dura toute sa vie. Les habitants des campagnes trouvèrent toujours sa porte ouverte comme son cœur. A toute heure il était prêt à les entendre Prévenir ou réformer les abus dans la répartition des impositions, protéger l'opprimé, présenter les plaintes de tous ceux qui souffraient, après en avoir lui-même vérifié la justice, solliciter des secours pour tous ceux qui avaient essuyé des pertes, telles furent les occupations de tous ses jours, occupations sans cesse renaissantes. Il était le père de 300 paroisses et il l'était avec tant de vérité que l'on aurait pu croire qu'il s'agissait de ses propres intérêts, quand il défendait la cause des autres avec tant d'insistance.

M. Doderel vivra longtemps dans la mémoire de ce corps estimable autant qu'utile dont il était le chef respecté. Son intégrité, son amour pour la justice, ses qualités aimables, mais surtout ces prévenances si flatteuses, ces ménagements si délicats, lui méritèrent l'attachement de tous ses confrères. Eh ! qui fut plus digne d'être aimé que M. Doderel ? Vous le savez, Messieurs, vous qui le choisîtes pour l'associer à vos travaux. Esprit, aménité, modestie,

enjouement, délicatesse, bonhomie, simplicité touchante, il réunissait tout : non seulement les grâces de l'élocution, la pureté de la langue, le tour, le choix heureux des expressions, la finesse et l'abondance des idées, l'à propos du moment, mais encore cette politesse dont le charme est si puissant lorsqu'elle part du cœur.

Vous fûtes entraînés comme nous ! et vos regrets honorent encore aujourd'hui notre perte commune. Ce sentiment si doux de l'amitié, il l'obtint de tous ceux qui le connurent. Les grands mêmes, les hommes en place, ne virent pas M. Doderel sans l'aimer. Vous connaissez, Messieurs, ce magistrat éclairé (M. D'Invau, intendant) qui de l'administration de cette province fut appelé à celle des finances du royaume ; l'éloignement n'altéra jamais l'amitié qui les unissait, supérieure aux alternatives de l'élévation et de la disgrâce ; chaque jour en vit resserrer les liens, et le dernier moment de M. Doderel fut le dernier de leur correspondance.

Jamais M. Doderel ne sollicita de grâce pour lui-même, et jamais il ne perdit l'occasion d'élever sa voix pour les infortunés. Il ne connaissait pas de bornes au désir de les soulager. Leur faire du bien était un besoin de son âme. Il donnait, il faisait plus, il demandait pour eux.....

Les pauvres, en apercevant M. Doderel, reconnaissaient aussitôt leur bienfaiteur. Avant l'époque mémorable du Bureau d'Administration, toujours on rencontrait M. Doderel entouré d'une foule de malheureux envers lesquels il exerçait les plus grandes libéralités. Il ne leur a jamais refusé ses secours que

quand par ses aumônes abondantes il était réduit à l'impossibilité de donner encore. Souvent il n'est rentré chez lui que pour se mettre à portée de renouveler ses bienfaits.

Occupé de tant de soins, enchaîné par tant d'affaires que la bonté de son cœur lui rendait personnelles ; cultivant les lettres dans les moments qu'il se ménageait pour elles, il a pu donner encore des instants aux hautes sciences, aux mathématiques, à la géométrie, et descendre de cette sphère élevée jusqu'aux arts agréables. Ainsi les hommes supérieurs semblent se multiplier ; les heures se fixent pour eux parce qu'ils savent n'en perdre aucune.

La musique avait des droits sur cette âme sensible. M. Doderel obtint des succès dans ce genre séduisant. Il fut un des membres distingués de cette société aimable que vous avez vue pendant quarante ans faire les plaisirs et l'ornement de cette ville. Société charmante, vous êtes aujourd'hui l'objet de nos regrets comme vous le fûtes des siens !

Amateur éclairé, toujours il offrit des secours à ceux qui pratiquaient cet art. Combien vous devez le pleurer, musiciens distingués qu'il obligea tant de fois !

Mais, emporté par mon cœur, j'oublie que ce jour est destiné à des voix plus éloquentes. Je ne fais d'ailleurs que rappeler à votre souvenir des traits qui vous sont tous connus. M. Doderel est présent à vos yeux, Messieurs. Vous le voyez, et vous dites vous-mêmes que nul mortel ne fut plus bienfaisant, nul ami plus vrai, nul époux plus attaché, nul père plus tendre.

Mais ses jours étaient comptés. Une maladie cruelle ne laissait d'espoir que dans des remèdes lointains. C'est dans une terre étrangère qu'il trouvera peut-être quelque soulagement à ses maux. Vain espoir ! Les eaux, dernière tentative de cet art quelquefois incertain, ne font qu'aggraver ses douleurs. Ses forces diminuent rapidement. M. Doderel mourut à Aix-la-Chapelle le 29 août 1780.

Les approches de la mort n'avaient point altéré cette douceur ni cette urbanité qui fut pour ainsi dire son caractère. Prévenant, attentif jusqu'au dernier moment, il fut jusqu'au dernier moment bon, sensible et tendre. C'est à ses amis absents dont il s'occupait sans cesse, c'est à son épouse désolée qu'il essayait de consoler, c'est à sa fille, l'objet de ses tendres affections, qu'il donna sa dernière heure.

3. — Éloge de M. DEMAUX

Secrétaire perpétuel de l'Académie

Prononcé le 16 août 1806 par M. LIMONAS, Secrétaire perpétuel
du 8 janvier 1806 à 1830.

Messieurs, s'il se trouve dans cette assemblée un jeune homme né avec la passion du travail, mais isolé, sans appui, sans autre ressource que ses talents, livré dès ses plus tendres années au découragement de la solitude, et si l'incertitude de ses destinées affaiblit le ressort de l'émulation dans son âme abattue, qu'il se dise à lui-même : L'homme estimable dont je vais entendre prononcer l'éloge a passé par toutes ces épreuves, il a triomphé de tous les obstacles. Il n'en fut pas redevable à la Révolution

ni à des circonstances exceptionnelles. Longtemps auparavant, son mérite lui avait assigné sa place, et le besoin qu'on avait de ses talents l'y a maintenu.

Alors son cœur s'ouvrira à l'espérance et une perspective aussi utile qu'honorable se déploiera sous ses yeux.

En effet, Messieurs, quoi de plus encourageant que l'exemple de M. Demaux ? Il naquit à Dame-raucourt en 1746. Ses parents, modestes cultivateurs, riches sans doute en vertus, étaient déshérités des dons de la fortune. L'innocence de leur vie patriarcale convenait à la pureté, à la simplicité des goûts de M. Demaux ; mais une voix secrète lui ordonnait d'y renoncer. Elle l'appelait à la ville et lui disait qu'il s'y distinguerait dans une sphère plus élevée. Docile à cette voix, il s'arrache des bras de ses parents ; à douze ans, il a le courage de se priver des caresses et des soins de sa mère, il vient à Amiens avec des dispositions pour apprendre, mais ne sachant encore que lire et écrire.

Vous êtes effrayés, Messieurs, du sort qui attend ce jeune transfuge. Vous craignez qu'avec de si minces provisions il ne périclite bientôt victime de son imprudence. Rassurez-vous. Il est accueilli dans une maison respectable. Sa candeur, son assiduité au travail, son intelligence, tout intéresse en sa faveur.

Déjà affilié à cette famille avec la tendresse des parents qu'il a quittés, il trouve encore le moyen de satisfaire le plus pressant de ses besoins, celui de s'instruire. Bien éloigné de penser comme l'éloquent Jean-Jacques, ou l'ingénieux et sensible Bernardin

de St-Pierre, qui ont exalté l'un les avantages, l'autre les plaisirs de l'ignorance, il la regardait comme un malheur. Mais comment s'ouvrir cette source du bonheur auquel il aspirait ? Toutes ses journées étaient dues à ses bienfaiteurs, et il voulait acquitter en entier cette dette sacrée. Pour concilier sa passion avec ses devoirs, il forçait la nuit à lui rendre le temps que des travaux commandés par le besoin et ennoblis par la reconnaissance lui avaient enlevé pendant le jour.

La nature lui ayant réservé la gloire de se créer lui-même, dès qu'il se connut, il commença son éducation. Tandis qu'une jeunesse frivole se livrait à des plaisirs stériles, M. Demaux consacrait les heures du repos à l'étude de la géométrie, de la physique, de l'algèbre.

Alors, sous les auspices du Nestor de cette Académie, venait de s'élever une école où les jeunes gens couraient en foule se former aux arts et aux sciences exactes. Que ne puis-je ici, Messieurs, payer au fondateur de cette école le tribut de reconnaissance que lui doit la patrie ? Mais les succès de ses élèves, les services qu'ils rendent tous les jours le louent mieux que je ne pourrais le faire ; ils perpétueront sa mémoire et ses bienfaits. M. Demaux brigua et obtint l'avantage d'être admis parmi les disciples de M. Sellier et justifia bientôt l'honorable prédilection dont il était l'objet. En 1763, ce jeune homme, naguère sorti de la campagne, remporta un prix de géométrie, que lui disputaient des rivaux auxquels de plus longues études semblaient assurer la victoire. L'année suivante, notre jeune athlète ob-

tient un nouveau triomphe. Ces succès enflammèrent son ardeur ; il eut l'ambition de savoir comme d'autres ont l'ambition de parvenir. Aussi la géométrie et l'algèbre ne furent-elles plus les seuls objets de ses études. Incertain encore de ses destinées, il voulut se rendre propre à différents emplois. L'arpentage, le dessin, l'architecture, l'art de lever des plans, il embrassa tout, et réussit dans tout ce qu'il entreprit. Un des sujets des prix proposés aux élèves de M. Sellier en 1765 fut le plan de la ville d'Amiens. M. Demaux laissa loin derrière lui tous ses concurrents et les officiers municipaux ajoutèrent au prix ordinaire une gratification de 130 fr., en regrettant de ce qu'il ne leur était pas permis de disposer d'une somme plus considérable.

Tant de couronnes accumulées sur une tête de 19 ans étaient un phénomène qui réveilla l'attention publique. Elles inspirèrent pour le vainqueur autant d'estime que d'intérêt.

Tous les hommes en place s'en disputent la conquête, tous veulent se l'attacher. Sourd à leurs sollicitations, M. Demaux s'essaie d'abord dans la carrière des ponts et chaussées. Mais la vie agitée des premiers emplois contrariait ses goûts sédentaires ; la surveillance des travaux consumait en pure perte un temps dont il était avare et que réclamaient les sciences et les lettres ; car déjà il avait, comme Leibnitz, l'ambition de mener de front les unes et les autres, et peut-être l'eût-il fait avec succès, si dès l'aurore de sa vie il eût joui d'une fortune indépendante, si la nécessité de travailler pour vivre ne l'eût distrait des études qui pouvaient l'illustrer.

De retour à Amiens, il s'associa aux travaux d'un respectable magistrat, dont il fut l'ami jusqu'au moment où la mort rompit des nœuds formés par l'estime et qui dans le cœur de M. Demaux étaient resserrés par la reconnaissance. Bien différent de la plupart des hommes qui taisent les bienfaits et haïssent secrètement le bienfaiteur, il proclama par un éloge solennel les vertus et les bienfaits de M. Doderel, et consola ses mânes en promettant de conserver pour sa famille le plus inviolable attachement, et vous savez, Messieurs, avec quelle fidélité il a tenu sa promesse.

La mort de M. Doderel n'avait pas encore fait couler ses larmes lorsque, cédant aux invitations du premier magistrat de la province, il était entré dans ses bureaux, déterminé moins par les avantages pécuniaires que par la certitude d'avoir plus de moments dont il serait le maître de disposer pour orner son esprit et former son goût par l'étude des langues savantes. Sans doute il avait ouï dire que Racan, Boursault, Conrart, ce premier secrétaire de l'Académie française, et plusieurs autres hommes de lettres avaient regretté toute leur vie de ne connaître les anciens que par des traductions, où le plus souvent leurs beautés sont réfléchies aussi infidèlement que le soleil dans une eau bourbeuse. Mais, plus jaloux de posséder à fond une seule langue que de savoir beaucoup de mots de plusieurs, il se borna à l'étude du latin. Son ardeur était vive, sa facilité extrême. Aussi ses progrès furent-ils si rapides qu'on pourrait dire que les beautés d'Horace et de Virgile lui furent comme révélées.

La littérature française faisait une partie essentielle de ses travaux. Il aurait rougi d'être étranger dans sa patrie, de ne pas connaître des écrivains admirés de toute l'Europe. Nos grands poètes et nos plus illustres prosateurs avaient souvent occupé ses veilles. La lecture de ces derniers excite son émulation ; il ose se dire, comme le Corrège : et moi aussi je suis peintre, et il a, dirai-je le courage ou la témérité d'entrer dans la carrière. Je me trompe, Messieurs, il n'y avait pas de courage, encore moins de témérité, en essayant de faire l'éloge de J.-B. Rousseau, que vous aviez proposé pour sujet du prix de 1778, puis qu'il a obtenu vos suffrages, avec des louanges méritées pour son œuvre.

Ce succès lui ouvrit les portes de l'Académie. Vous vous empressâtes de l'appeler parmi vous. Au comble de ses vœux il prouva que le fauteuil Académique n'a pas sur tous ceux qui l'occupent l'influence que lui attribue Piron. La jouissance n'éteignit point son ardeur. Et plusieurs d'entre vous se rappellent avec plaisir combien de fois il vous apporta le tribut de ses veilles. (Que ne pouvons-nous mettre sous vos yeux au moins une notice de ces ouvrages ! Tout ce que nous avons pu recueillir, c'est que rival tantôt de Fénelon, tantôt de Pline le Jeune et de Desacq, mais plus touchant, plus sensible que les deux derniers, ou il vous amusait par un roman dans le goût d'Aristonoüs, ou il faisait couler vos larmes en vous parlant de l'amitié. Quelques attrait qu'eût pour lui ce genre d'occupation, il ne s'y livrait pas jusqu'à négliger ses devoirs. Son exactitude, son application, la facilité, la perfection de son travail le firent remar-

quer ; il passa rapidement par tous les grades subalternes, et parvint bientôt à la place de secrétaire de l'Intendance.

Il occupa ce poste jusqu'à la Révolution.

L'assemblée électorale le nomma Secrétaire général du Département. Cette situation lui fut enlevée, mais il était plus aisé d'écarter les citoyens éclairés que de les remplacer. Le mérite de M. Demaux était connu. Ses opinions n'étaient pas suspectes. M. Demaux fut donc appelé à la place de M. Berville, et vous savez que toutes les administrations, quelque opposées que fussent leurs opinions politiques, s'accordèrent constamment à penser que ses lumières et son expérience leur étaient nécessaires. Il fut donc le guide des uns et le simple coopérateur des autres jusqu'à l'époque du gouvernement du Consulat. Alors il fut nommé Secrétaire général de la Préfecture, et ce jour, un des plus beaux de sa vie, il eut la satisfaction de voir ses concitoyens applaudir à la justice qui lui était rendue.

Les regrets dont l'a honoré le magistrat auprès duquel il remplissait ses fonctions prouvent mieux que ne le pourraient faire mes faibles discours combien il était digne d'occuper ce poste important. Le collège électoral lui en destinait un plus élevé ; il le nomma candidat pour le Corps législatif. Pouvait-il lui donner un plus éclatant témoignage de son attachement et de son estime ? M. Demaux pouvait-il recueillir une plus brillante et plus flatteuse récompense de ses longs services ?

Mais cessons de le suivre dans sa vie publique, et considérons-le occupant parmi vous une place que

l'on peut encore regarder comme vacante quoiqu'il ait un successeur. Quand l'Académie d'Amiens put reprendre ses fonctions, grâce aux soins et à la médiation du premier magistrat de ce département, de cet ami des lettres et de toutes les institutions libérales, M. Demaux rentra avec ardeur dans la carrière qui venait de se rouvrir. Et aussitôt qu'une mort prématurée vous eut enlevé cet homme aimable, actif, laborieux et savant, qui le premier fut le confident de vos travaux et le centre de vos relations, d'une voix unanime vous choisîtes M. Demaux pour le remplacer. Vous l'aviez jugé particulièrement propre à ces fonctions et vous vous êtes applaudis, hélas ! trop peu de temps d'avoir triomphé de la résistance que vous opposait sa modestie.

Permettez-moi, Messieurs, de vous reporter ici vers vos souvenirs, de vous rappeler les douces larmes que fit couler de vos yeux et des siens l'éloge qu'il fit de M. Derveloy, de cet homme vertueux, avec lequel il goûta longtemps, dans le commerce de l'amitié et des lettres, ce bonheur pur que ne donnent ni les dignités ni la gloire. Les éloges de MM. Boistel et Lendormy avaient un autre caractère. Ils avaient été dictés par son esprit, tandis que le premier avait été inspiré par son cœur.

Nous ne vous parlerons point de ses rapports analytiques. Dans notre bouche les éloges seraient suspects. D'ailleurs ils sont entre les mains du public. Quelque pénible que fût le travail qu'exigeaient ces rapports, M. Demaux s'y livrait avec une ardeur que ne ralentissait point la faiblesse de sa santé. Jaloux de votre gloire, il témoignait des regrets, presque

de l'humeur, quand par hasard il n'emportait pas de vos séances des matériaux pour un nouveau travail.

A un caractère naturellement doux, égal et aussi simple que son extérieur, à une âme aussi droite que sensible, il joignait une philosophie pratique d'autant plus vraie qu'elle était sans éclat et sans ostentation. Il avait cette vertu, qui fait que l'âme, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvements, est ce qu'elle doit être, et l'est sans faste comme sans effort.

Tel il se montra dans sa longue maladie, qui termina ses jours le 29 décembre dernier. Jusqu'à cette époque, il avait joui ou dû jouir depuis près de trente ans d'un bonheur qu'il est donné à bien peu de connaître. Il avait des amis, il était aimé, considéré, respecté même de ses concitoyens.

Fils de ses œuvres, c'était par son mérite et non par la souplesse de l'intrigue qu'il était parvenu aux postes honorables qu'il avait occupés, et par une singularité bien remarquable, jamais ni la jalousie ni l'envie ne lui avaient fait sentir leurs atteintes.

4. — Éloge de M. SCHELLIER

Prononcé le 16 août 1809.

Jacques Scellier naquit dans le Vimeu en 1724. Ses parents, déshérités de la fortune, le destinaient à les seconder dans les travaux champêtres qui les faisaient subsister péniblement. Mais son goût l'appelait ailleurs, et la nature triompha encore une fois de la volonté des parents. Impatient d'acquérir des connaissances qu'il pressentait sans en avoir une

idée distincte, il quitta l'humble foyer et s'élança dans une carrière qui souvent mène à la gloire, mais qui plus souvent encore éloigne du but qu'il se proposait d'atteindre ; il se fait soldat pour avoir et le temps et les moyens de s'instruire. Sans doute il concevait que, s'il pouvait voir plus d'hommes et plus de choses, il étendrait les facultés de son esprit en observant les unes, en conversant avec les autres. Les circonstances le servirent au gré de ses vœux. La mort de l'Empereur Charles VI venait de replonger l'Europe dans les troubles dont elle sortait à peine.

La Prusse, la Bavière et la Saxe disputèrent à la fille de Charles VI l'héritage de son père. La France joignit ses armes à celles de la Bavière, et la Bohême devint le théâtre de la guerre. Transporté dans cette région, M. Scellier put faire l'application des principes dont le loisir des garnisons lui avait permis d'étudier la théorie. C'est dans les murs de Prague, dans les froides et sombres forêts de la Bohême qu'il se perfectionna dans l'art des Vitruve, dans celui des Vauban, dans l'artillerie, dans l'arpentage, dans l'hydrostatique, dans le dessin.

Enrichi de tant de connaissances, M. Scellier n'aspirait qu'à les communiquer. Sa bravoure, son exactitude à remplir tous ses devoirs le faisaient distinguer et lui eussent sans doute procuré tôt ou tard l'avancement qu'il méritait. Mais c'était alors un phénomène quand les plébéiens parvenaient aux premiers grades. On eût donc laissé vieillir son ambition dans les honneurs obscurs d'un régiment et il n'eût pas eu le bonheur de satisfaire la passion

d'être utile qui le tourmentait, comme d'autres sont tourmentés par le désir des grandeurs.

Il soupirait donc après le moment où il recouvrerait sa liberté ; heureusement il ne l'attendit pas longtemps. La paix fut signée en 1748. Dégagé de ses liens, M. Scellier, guidé par sa piété filiale, s'empresse d'aller offrir aux auteurs de ses jours le premier hommage de sa liberté. Mais quelle plaie pour son cœur ! Leur chaumière est déserte ; ils dorment dans la tombe et pour comble de douleur il apprend que leurs derniers jours ont été mauvais, qu'ils ont été harcelés par des créanciers impitoyables, et qu'ils sont morts dans la misère. Après avoir arrosé leurs cendres de ses larmes, il s'éloigne de ces lieux funestes, et le nouveau Bias vient à Amiens portant tout ce qu'il possédait, trente sous et son uniforme. Peut-être ces détails, que nous tenons de lui-même, paraîtront-ils au-dessous de la dignité d'un éloge. Mais nous ne rougissons pas plus que Fontenelle d'avouer hautement la mauvaise fortune d'un collègue, ni de montrer en public le sac et le bâton de Diogène, quoique dans ce siècle avare et fastueux les Diogène sont moins considérés que jamais et que les rois ne daigneraient pas les visiter dans leur tonneau.

Heureusement la nature avait été envers M. Scellier plus libérale que la fortune et les bienfaits de l'une lui servent à conquérir les faveurs de l'autre.

Déjà il est entouré d'une foule de jeunes artisans qui se disputent l'avantage de l'entendre ; et ceux qui les emploient recueillent avec surprise les fruits qu'ont produits ses leçons. Maçons, menuisiers,

charpentiers, serruriers, plafonneurs, tous travaillent avec plus d'intelligence et de goût. De manœuvres ils sont devenus artistes. Un seul homme a opéré cette métamorphose aussi utile qu'étonnante. Bientôt les classes supérieures lui confient leurs enfants et l'on voit sortir de son école des arpenteurs, des architectes, des peintres, des sculpteurs, des officiers d'artillerie et de génie. Ces succès fixèrent l'attention du corps municipal, qui s'empressa, non pas de lui donner des encouragements, il n'en avait pas besoin, mais de lui décerner les récompenses que méritaient ses services. Il fut nommé architecte de la Ville avec une pension de 600 francs et il lui fut assigné une maison où il put se loger et tenir commodément son école qui fut décorée du titre d'Ecole des Arts.

Ces faveurs furent suivies d'une autre bien plus précieuse pour lui, parce qu'elle tournait à l'avantage de ses élèves dont elle excitait l'émulation. A l'exemple du duc de Chaulnes, la Mairie fonda des prix qu'elle distribuait avec la plus grande solennité. Les dessins, les plans, toutes les productions des élèves étaient exposés pendant quinze jours dans cette enceinte, et la transformaient en Salon des Arts. Toutes les villes de la province, Paris même, concouraient à rendre cette exposition plus brillante par l'envoi de quelques chefs-d'œuvre. C'était une sorte d'hommage que les Arts rendaient à leur mère-patrie ou un tribut que s'imposaient volontairement les colonies d'artistes qui tous les ans sortaient de son sein.

Ces colonies portaient au loin la réputation de

M. Scellier. Aussi le prince de Conti, le duc d'Havré, le marquis de Belloy, voulurent-il se l'attacher. M. de Gribeauval, jaloux de procurer à l'Ecole de La Fère cet habile instituteur, s'efforça de l'y attirer par des promesses séduisantes. Mais M. Scellier fut inaccessible à toutes les séductions. Il voulut rester à Amiens dans son école. Il savait se mettre au niveau de ses élèves et mettre la science à leur portée. Il donnait à tous des soins particuliers ; ses leçons étaient proportionnées à la force, et variées selon la destination de chacun d'eux.

On serait tenté de croire qu'un seul homme ne pouvait suffire à tant de détails. Tout autre que M. Scellier eût succombé sans doute. Mais son zèle renouvelait ses forces, et son activité semblait le multiplier. Après avoir rempli ses devoirs de professeur, il s'acquittait de ceux que lui imposait son titre d'architecte de la Ville. Tous les monuments qui lui appartiennent, tels que l'hôtel Cerisy, le Beffroi, le pont Saint-Michel, ceux du Quai des Brasseurs, de Saint-Maurice, l'Hôpital général, le Jardin des Plantes, quelques-unes de nos fontaines publiques, lui doivent ou leur existence ou leur achèvement ou leur décoration. C'est sur ses dessins qu'ont été faites les superbes grilles qui ferment le chœur de la Cathédrale, et nous regretterons peut-être un jour qu'on n'ait pas adopté le projet qu'il avait proposé pour la construction d'une halle foraine incombustible. Des suffrages bien flatteurs, ceux des Etats d'Artois, vinrent bientôt confirmer l'opinion qu'avaient de lui ses concitoyens. Les Etats l'invitèrent à travailler au desséchement de la

vallée d'Authie. M. Scellier saisit avec empressement cette nouvelle occasion d'être utile. Cet important objet l'occupa pendant trois ans avec deux de ses élèves, et si cette vallée n'est pas aujourd'hui aussi saine et aussi fertile qu'elle peut l'être, c'est que d'un côté les circonstances et de l'autre des intérêts particuliers ne permirent qu'une exécution partielle de ses projets. Les applaudissements que lui donnèrent les Etats d'Artois retentirent jusque dans cette ville, et déterminèrent ses administrateurs à lui confier l'inspection des marais communaux, des voiries, rivières et plantations de la banlieue. Déjà M. Baudry l'avait nommé arpenteur général des eaux et forêts dans toute l'étendue de sa grande maîtrise. Ce furent deux nouvelles carrières ouvertes à ses talents ainsi qu'à son zèle, et deux nouveaux moyens d'instruction pour ses élèves sous les yeux desquels il opérait toujours.

L'Académie n'avait pas attendu pour rendre justice à M. Scellier que des particuliers ou des extraprovinciaux lui donnassent l'exemple. Elle avait applaudi en 1753 au savant mémoire qu'il lui avait adressé sur la force des bois posés horizontalement et l'avait dès lors désigné pour remplir une des premières places vacantes.

Enfin, le 8 janvier 1759, elle put lui donner ce témoignage d'estime en l'admettant dans son sein. Cet honneur imposait à M. Scellier de nouvelles obligations que tout autre à sa place eût désespéré de remplir, puisque ses élèves l'occupaient depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Mais il craignit d'être regardé comme un académicien

inutile par ce public sévère qui, inutile lui-même, exige que les gens de lettres qu'il estime offrent sans cesse quelque pâture nouvelle à son oisiveté. Quelque injuste qu'eût été cet arrêt, M. Scellier, pour le prévenir, redemandait à la nuit une partie des heures qu'il donnait à ses élèves, et enrichissait vos séances du produit de ses veilles. Dans une seule année il lut sept mémoires qui tous traitaient d'objets d'une utilité générale. Nous regrettons de ne pouvoir vous donner une idée de ses diverses productions. Elle ont disparu lors de l'envahissement de vos archives et n'y ont point été rétablies, quand on vous en a restitué les faibles débris.

Il est cependant un de ces mémoires sur la bonté duquel nous ne sommes pas réduits à former des conjectures. Elle nous paraît démontrée puisque vous nommâtes M. Scellier directeur du Jardin des Plantes dans la séance où il vous indiqua ses idées sur les moyens de rendre cet établissement plus utile. C'était être couronné sur la brèche. Investi de ces nouvelles fonctions, il tint au delà de ce qu'il avait promis. Sous sa surveillance votre jardin prit une autre face, et plus de 4,000 plantes s'étonnèrent de croître sur un sol qui leur était étranger. M. Scellier leur prodiguait les plus tendres soins ; c'était une nouvelle famille qui lui devait son existence, avec laquelle il aimait à vivre, et autour de laquelle plusieurs fois par semaine il rassemblait ses élèves, tant pour les instruire que pour être entouré de tous les objets de son affection. Il était puissamment secondé par M. Godde et par le sieur Jourdain, tous deux grands botanistes, tous deux

enflammés du même zèle. Unis par les mêmes goûts, ils ne doivent pas être séparés dans cet éloge.

L'Académie d'Amiens n'était pas la seule qui eût l'avantage de compter M. Scellier parmi ses membres. L'Académie des Sciences, la Société royale de Médecine, le Musée de Paris, et les Sociétés d'Agriculture de Laon, Soissons, Rouen, Beauvais, l'Académie de la Marine de Brest, celle d'Arras se firent un honneur de l'adopter ; son active correspondance leur prouva qu'il était digne de ces glorieuses affiliations, plutôt par le fonds des choses que renfermaient ses mémoires que par l'élégance ou la correction de son style. Mais il eût été injuste d'exiger de M. Scellier qu'il écrivît avec autant de pureté que ceux dont l'esprit est nourri dès leur enfance de la lecture de nos modèles. A peine dans sa jeunesse avait-il pu faire avec eux une connaissance superficielle. Occupé des choses, il avait été obligé de négliger la forme ; et celui-là, selon nous, serait bien présomptueux qui s'imaginerait qu'avec une éducation aussi nulle, et continuellement distrait par des devoirs et des besoins, il pourrait aller plus loin que notre respectable collègue et surtout être aussi utile qu'il le fut pendant plus de 50 ans.

Bien différent des oisifs, M. Scellier ne trouvait le bonheur que dans un travail qui tournât à l'avantage de la société. Il regarda comme perdus les jours où il ne fit rien pour elle. Ces jours sont rares dans sa longue existence. La Révolution lui avait procuré un repos auquel il était loin de prétendre. Elle avait dispersé ses écoliers. Alors il intrigua pour la première fois de sa vie et il sollicita, comme une ré-

compense de ses anciens services, la liberté d'en rendre de nouveaux. Le désir de soulager la classe indigente et de prévenir les excès auxquels pouvait l'entraîner la misère avait fait établir dans la plaine de Saint-Pierre de nombreux ateliers de charité. Pour diriger cette multitude ignorante et indisciplinée, il fallait un chef ferme, éclairé, patient, populaire, un chef qui eût le courage de braver les rigueurs de l'hiver et le talent d'étouffer des murmures indiscrets. M. Scellier réunit toutes ces qualités ; mais il est presque septuagénaire et l'exposer à l'âpreté du froid, ce serait pour ainsi dire lui demander le sacrifice de sa vie. Ces considérations peuvent arrêter des magistrats humains. Elles ne touchent point M. Scellier. Il a la générosité de se dévouer et à force d'instance il obtient d'être chargé de cette commission délicate et dangereuse, et il y porte toute l'ardeur d'un jeune homme, tout le zèle du patriotisme, toutes les lumières de l'expérience, tout l'ascendant de son âge et de sa vertu.

Toujours le premier et le dernier au champ du travail il console les uns, il encourage les autres ; il les anime tous par son exemple ou les distrait de leurs peines en leur racontant ses vieilles guerres, en les amusant de ces récits que le peuple recueille avec une si avide curiosité. C'est un général au milieu de son armée ; on lui en donne le titre. L'amour et la confiance lui en confèrent toute l'autorité et ces soldats d'une nouvelle espèce lui obéissent comme les troupes les mieux disciplinées. Quand la nuit suspendait les travaux, M. Scellier, engourdi par le froid, revenait chez lui soutenu et

escorté par une foule de jeunes gens qu'il payait de ce service en leur inspirant le goût des arts et de la vertu. C'est ainsi que dans ces jours d'agitation et de trouble, il contribua peut-être plus que personne à établir dans cette ville l'ordre et le calme dont elle a eu presque toujours le bonheur de jouir. Homme vraiment précieux ! Tantôt il préside à la réparation des chemins vicinaux, tantôt il provoque l'établissement d'une pépinière, tantôt il adresse aux premières autorités des projets d'amélioration. La plupart, il faut l'avouer, furent, comme ceux de l'abbé de Saint-Pierre, regardés comme les rêves d'un homme de bien. Les années croissantes ne pouvaient diminuer son ardeur. Le traitement dont il jouissait lui étant donné comme une pension de retraite, il le regardait à ce titre comme une injure et un affront qui laissait supposer que ses facultés morales, qu'il croyait toujours entières, se ressentaient des atteintes de la vieillesse.

Lorsque l'Académie fut rétablie, vous l'avez rappelé avec empressement parmi vous. Et vous savez, Messieurs, s'il vous fut utile. Actif, infatigable, il venait assidûment à toutes vos séances. Vous vous rappelez qu'il y a quatre ans il vous adressa un si grand nombre de mémoires que, pour soulager mon prédécesseur, une commission fut nommée pour en faire l'analyse. Il avait alors plus de quatre-vingts ans. Sa plume devint insensiblement moins féconde et il fut moins assidu. Son grand âge et ses infirmités l'emportèrent enfin sur cette nature vigoureuse. M. Scellier termina le 27 novembre 1808 sa laborieuse et utile carrière. Mais il n'est pas mort tout entier. Il

vivra, nous aimons à le croire, dans le cœur de ses concitoyens, et la reconnaissance publique conservera précieusement le souvenir de ses vertus et de ses services.

5. — Eloge de M. BIZET

Prononcé le 16 août 1809.

Jean-Baptiste Bizet naquit à Amiens en 1728. Dans ses premières années il ne manifesta aucun goût pour les jeux de l'enfance. Des livres et des exercices de piété, tels étaient ses occupations et ses plaisirs. Ses parents le crurent appelé à l'état ecclésiastique, et, pour seconder ce qu'ils regardaient comme le vœu de la nature, ils lui procurèrent une éducation grave et austère. Ils le confièrent aux membres de cette Société dont les ennemis et les partisans ont peut-être exagéré les services et les torts. M. Bizet fit de rapides progrès et termina son cours d'études d'une manière brillante. Alors il s'occupe du choix d'un état. Déjà l'Eglise, qui le voyait orné des qualités dont elle désire la réunion dans ses ministres, se félicite de le compter bientôt parmi eux. M. Bizet se juge plus sévèrement. Il renonce aux délicates fonctions du sacerdoce. Mais il conservera toujours une grande pureté de mœurs et une profonde piété. Affermi dans cette résolution, il part pour la capitale. Il n'y fréquente que les lieux où de savants professeurs donnent leurs leçons. Tel que les disciples de Pythagore, immobile et dans un profond recueillement, il les écoute avec une vénération religieuse. Après avoir suivi pendant plusieurs

années les cours de Mathématiques, de Physique et de Chimie, il rapporte dans sa patrie le trésor de connaissances dont il a enrichi son esprit.

A peine rentré dans ses foyers, il assiste à la première séance de cette Académie que préside l'auteur de *Vertvert* et du *Méchant*, et il entend proposer pour sujet du prix la question de savoir si l'histoire, la physique, la géographie ancienne et moderne fournissent des preuves suffisantes pour établir que l'Angleterre a fait partie du continent. Cette question n'avait qu'un très léger point de contact avec les études de M. Bizet. Elle en exigeait donc de nouvelles, et les auteurs n'avaient que huit mois pour faire de longues et pénibles recherches. Ces considérations n'effraient point son courage, ne ralentissent point son ardeur. Il s'élance dans la carrière. Six rivaux s'efforcent de l'atteindre. Un seul le devance. M. Bizet obtient le premier accessit et il a la gloire de n'avoir été vaincu que par un athlète exercé depuis longtemps à ces luttes littéraires et qui plus d'une fois en était sorti victorieux. M. Desmarets nommé, peu d'années après, membre de l'Académie des Sciences, fut l'Achille qui triompha de notre Hector.

Cette glorieuse défaite redouble l'ardeur de M. Bizet. En 1751 l'Académie propose aux érudits de déterminer l'étendue du *Belgium* dont César parle dans ses Commentaires, de fixer l'époque où le nom de Picards a été substitué à celui de Belges, de donner l'étymologie de ce nom, etc. La solution de ces questions devait paraître oiseuse à un mathématicien. Il pouvait dire avec Malebranche : Qu'est-ce

que cela prouve ? M. Bizet n'en juge pas ainsi. Rien de ce qui intéresse son pays n'est indifférent à ses yeux. Il descend donc de ses hautes spéculations pour s'enfoncer dans les ténèbres de l'antiquité, et il compose une dissertation dont l'Académie est si satisfaite qu'avant la distribution des prix elle le fait asseoir parmi les juges qui doivent les décerner. Il est élu académicien le 21 août 1752, et ce qui prouve sa facilité, c'est que, dans la séance publique du 25, il prononça son discours de réception. L'année suivante, le sort l'élève à la place de Directeur, et il ouvre la séance par un discours où il développe des vues aussi saines que profondes sur le commerce. Son talent souple et flexible semble se plier à tous les sujets. Economie politique, histoire naturelle, agriculture, physique, littérature, tels sont les genres auxquels appartiennent les nombreux mémoires qu'il a composés. Malheureusement nous ne pourrions qu'indiquer le sujet de chacun d'eux, et ce détail serait aussi inutile que fastidieux. Il en est quelques-uns dont nous regrettons amèrement la perte : ce sont ceux sur les moyens de suppléer à la rareté du bois, sur les matières combustibles qui peuvent remplacer la tourbe, sur les avantages ou les inconvénients de la libre exportation des grains, et enfin un nouveau système moral pour l'éducation ou la culture du cœur. C'est avec cette désolante brièveté que tous ces mémoires sont désignés dans vos registres. Cela suffit cependant, Messieurs, pour prouver que notre respectable collègue s'occupait d'objets d'une utilité générale.

Peut-être le mémoire sur les avantages ou les

inconvenients de la libre exportation des blés, dont nous venons de parler, était-il le même que celui que M. Bizet composa pour l'Académie de Lyon et qui y remporta le prix. Vous savez, Messieurs, qu'il y a environ quarante ans cette intéressante question fut discutée avec chaleur, qu'elle fut l'objet de toutes les conversations et de tous les écrits.

Colbert qui ne pensait pas comme Sully que le labour et le pâturage sont les deux mamelles d'un Etat, qui ne s'occupait que de l'encouragement des manufactures, avait, en défendant l'exportation des blés, frappé nos champs de stérilité et desséché les bras destinés à cultiver la terre. Ses successeurs, routiniers comme le sont la plupart des hommes, avaient maintenu ces prohibitions. Des écrivains, qui avaient réfléchi sur les causes de la prospérité des empires, réclamaient en vain une liberté à laquelle nous avons été redevables de la renaissance de l'agriculture anéantie par les guerres civiles. En vain ils s'appuyaient de l'exemple de l'Angleterre qui, depuis qu'elle avait adopté un système opposé au nôtre, s'était affranchie de l'impôt qu'elle payait aux autres nations pour sa subsistance et les avait même rendues ses tributaires. Ces vérités frappèrent M. Bizet. Il pensa qu'en pareille circonstance se taire était un crime, qu'il ne pouvait se dispenser de joindre ses efforts à ceux des sages pour détruire un préjugé enraciné dans la profondeur de plus d'un siècle. L'occasion était on ne peut plus favorable. Le gouvernement, dit-on, mais nous ne garantissons pas le fait, avait invité l'Académie de Lyon à proposer pour sujet de prix la question de la liberté

du commerce des grains. M. Bizet la traita en politique et en patriote. Sa dissertation fut couronnée et le modeste auteur n'apprit sa victoire que par la lecture d'un Edit du Roi, qui, en adoptant ses principes et même quelques-unes de ses phrases, leur avait donné une espèce de consécration.

Encouragé, mais non enorgueilli par le succès, qu'il ne révéla qu'à ses amis intimes, M. Bizet entreprit la statistique de la Province. Il en parcourut toute l'étendue avec cet esprit d'observation qui lui était propre et recueillit avec autant de soin que de sagacité tout ce qu'elle offre d'intéressant sous le rapport de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de la botanique, de la minéralogie et de l'histoire naturelle en général. Plusieurs gros volumes contenaient ce travail immense et il se disposait à les publier, lorsque la Révolution vint changer les démarcations et détourner les idées vers d'autres objets. Il se persuada, peut-être mal à propos, qu'il fallait refondre son ouvrage, et plutôt que de s'imposer cette pénible tâche, il le condamna à ne pas voir le jour, et il ne se réserva que le plaisir de le communiquer aux savants, désireux de s'enrichir des trésors que renfermait cette mine féconde. Le célèbre et trop infortuné Lavoisier l'exploita plus d'une fois et toujours il en remporta de nouvelles richesses.

On nous assure que plusieurs autres ouvrages furent le fruit de ses loisirs. Mais il n'a fait imprimer qu'un mémoire sur la tourbe. Les autres sont restés ensevelis dans son portefeuille, et après sa mort ont été remis à un de ses héritiers, qui, mal-

heureusement pour nous, est aussi modeste, aussi peu jaloux de les publier qu'il l'était lui-même.

Ne croyez pas, Messieurs, que ses graves méditations l'aient jamais détourné des devoirs de citoyen. Quoiqu'il prît de sévères précautions pour cacher sa vie, ses vertus éclatèrent au dehors ; elles lui concilièrent l'estime de ses compatriotes. Leurs suffrages l'appelèrent plusieurs fois à des fonctions publiques, et il les remplit de manière à surpasser l'attente de ceux qui les lui avaient déléguées. Mais ces fonctions sont environnées d'un certain éclat qui alarmait la modestie de notre collègue. Il leur préférait l'exercice des vertus privées. Sans haïr ni mépriser les hommes, il ne les recherchait pas. Il aimait à se concentrer dans sa famille et s'estimait heureux lorsqu'entouré de ses neveux et de ses nièces, il leur inspirait son amour pour les sciences et pour la vertu. Il ne s'était jamais marié.

Est-il vrai qu'une philosophie douce et paisible procure une vie exempte de douleurs, une vieillesse longue et saine et nous mène en paix et sans trouble au terme de notre carrière ? La fin de la sienne fut plutôt pénible et douloureuse. Depuis longtemps il ne paraissait plus à vos assemblées. Il n'existait plus pour vous que par d'honorables souvenirs. Enfin, vers le mois de décembre dernier, ses maux prennent un caractère plus alarmant, et bientôt sans douleur, sans agonie, il expire au milieu de ses amis, de ses parents gardant un religieux silence, persuadés qu'il sommeille encore.

Ainsi mourut l'homme juste. Ainsi, pour me servir de l'expression de Bossuet, M. Bizet fut doux

envers la mort, comme il l'avait été envers les hommes.

6.— Notice sur M. JOURDAIN DE L'ÉLOGE

16 août 1809

Charles-Léopold Jourdain de l'Éloge est né à Amiens le 28 août 1759. Il entra dans la vie sous d'heureux auspices. Déjà son père doué d'une activité égale à son intelligence avait établi solidement l'édifice de sa fortune. Il réunissait donc tous les moyens de procurer à son fils le plus précieux de tous les biens, une excellente éducation, et il trouva dans cette ville l'homme propre à seconder ses desseins. Nous hésitions à le nommer, Messieurs, cet habile instituteur. Le respect que nous lui portions nous commandait de ne pas alarmer sa modestie. Mais il s'est trahi par sa douleur et par ses larmes. Ainsi nous pouvons, sans craindre d'être indiscrets, dire que ce fut M. l'abbé Reynard, ce vénérable vieillard qui consacre encore aujourd'hui tous ses instants à l'œuvre la plus pénible, la plus ingrate et la plus méritoire, qui s'applique à régénérer la classe ouvrière et indigente, à la civiliser par l'instruction, à la rendre heureuse par de bons principes et de bonnes mœurs. Ce fut à lui que fut confiée l'enfance de M. Jourdain de l'Éloge.

Le maître, après avoir sondé et reconnu les dispositions du disciple, croit devoir s'écarter de la méthode ordinaire. A huit ans, il lui enseigne les mathématiques, et c'est peut-être à cette étude, que nos préjugés pourraient nous faire regarder comme prématurée, que M. Jourdain dut cette rectitude

d'esprit, cette justesse, cette profondeur et cette solidité de raisonnement que nous avons admirée en lui. Après avoir puisé pendant huit ans dans cette source féconde de savoir, il fallut se séparer d'un maître pour lequel M. Jourdain de l'Éloge a toujours conservé la plus vive reconnaissance. Destiné au commerce, il en étudia les premiers éléments sous son père qui s'étonna de ses progrès. C'est qu'à un ardent amour du travail il joignait la plus grande aptitude pour les affaires, une rare sagacité, de la hardiesse et de la retenue dans ses spéculations, et toutes ces qualités étaient couronnées par une probité scrupuleuse.

Pour compléter ces études il ne se borna pas à visiter nos principales villes de commerce : il alla en étudier la science dans cette terre classique que l'industrie, animée par le génie de la liberté, a conquise sur l'Océan et qui dans les jours de sa gloire ne fut gouvernée que par de simples marchands, lesquels commandaient aux rois de l'Asie et humilièrent plus d'une fois l'orgueil des souverains de l'Europe. Le Batave, qui retrouvait dans le jeune Français sa franchise, son flegme, sa raison, sa prudence et cette sagesse précoce qui déjà portait des fruits, l'eût pris pour un de ses compatriotes, s'il eût eu moins de désintéressement et de générosité.

M. Jourdain de l'Éloge revint dans sa patrie pour la faire jouir des connaissances qu'il avait acquises. Car c'était moins pour lui que pour ses concitoyens qu'il avait été jaloux de s'instruire. Ne croyez pas cependant que, fier de sa supériorité, il se précipite au devant de la renommée avec l'impatience et la

présomption d'un jeune homme. S'il ne se cachait pas, il ne se montrait pas non plus ; il était aussi éloigné du faste de la modestie que de celui de l'orgueil. Néanmoins son mérite perça bientôt malgré sa timide réserve. Des hommes mûris dans les affaires ne rougirent pas de le consulter et de soumettre à ses lumières des points litigieux qu'ils ne pouvaient résoudre.

On n'attendit pas pour lui rendre cette justice que le succès eût couronné ses opérations, qu'il eût fait prospérer la maison de commerce de son père, lequel, lors de sa retraite en 1789, l'investit jeune encore de toute sa confiance et le chargea de l'administration de ses vastes affaires.

Quelque occupé qu'il fût de ses intérêts, il était accessible à tous ceux qui venaient lui demander des conseils ou le prier d'être arbitre de leurs différends. Doux, insinuant, conciliateur, il aimait à remplir cette dernière fonction qu'il remplissait presque toujours avec succès. Des services aussi essentiels, rendus avec une grâce et une simplicité touchante, lui conquièrent l'amour de ses concitoyens. Ils aspiraient au moment où il leur serait permis de lui en donner un éclatant témoignage. Il fut retardé par les événements. Mais, en l'an III, le Comité de Salut public autorisa les négociants à former un bureau de commerce et à en élire les membres. M. Jourdain de l'Éloge réunit tous les suffrages. Ce théâtre n'était ni assez vaste ni assez élevé pour ses talents et ses concitoyens croyaient ne s'être pas suffisamment acquittés envers lui. L'année suivante la nouvelle organisation des tribunaux de commerce leur fournit

l'occasion de le placer dans un poste plus éminent. L'usage voulait que les Présidents des Tribunaux de Commerce fussent choisis exclusivement parmi les anciens juges. La jeunesse de M. Jourdain de l'Eloge n'avait pas permis qu'il passât par le premier grade avant la Révolution. Mais ses talents méritaient qu'on fit en sa faveur une honorable et utile exception. Il fut donc nommé Président. Quel autre aurait-on pu lui préférer qui réunît à un plus haut degré toutes les qualités du vrai magistrat ?

Telle est l'opinion qu'en avaient les justiciables et ils le prouvèrent, tant par les regrets qu'ils firent éclater, quand une loi nouvelle le força d'abdiquer cette place, que par l'empressement avec lequel ils l'y reportèrent dès l'établissement du gouvernement consulaire. Vers le même temps, il fut nommé membre du Conseil municipal, de celui du Commerce, du Collège électoral du Département. Il était revêtu de tous ces titres lorsque le Premier Consul vint à Amiens. Malgré la modestie de M. Jourdain de l'Éloge, le Chef de l'État l'honora plus d'une fois de son entretien.

Avant cette époque, M. Jourdain de l'Éloge était membre de la Société d'Agriculture qu'avait établie dans ce département un ministre pénétré des principes de Sully et qui comme lui aspirait au bonheur d'être utile à sa patrie en y ramenant le premier des arts. En l'an II cette Société voulut étendre ses attributions, et, pour l'aider à porter le fardeau qu'elle s'imposait, elle rappela dans son sein les membres de l'ancienne Académie. C'est à ce titre que nous avons eu l'avantage, trop court hélas ! de compter

M. Jourdain de l'Eloge parmi nos collègues. Mais depuis près de cinq ans il était pour ainsi dire perdu pour nous, miné par une implacable maladie. Il expira avec le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature et que ses actions consolent de la brièveté de la vie.

7. — Éloge de M. ANSELIN (1727-1810)

Prononcé le 16 août 1810.

Louis-Eustache Anselin naquit à Saint-Omer en avril 1727. Son père voulut être son instituteur, non pas qu'il se crût supérieur aux maîtres dont s'honorait sa patrie ; mais il pensait que le zèle supplée beaucoup mieux au talent que le talent au zèle, que ses soins n'étant point partagés comme ceux d'un maître public, les leçons seraient plus directes et les progrès plus rapides, qu'éclairé d'ailleurs par l'amour paternel, il démêlerait avec plus de sagacité ses goûts, ses inclinations, ses penchants, et qu'il pourrait ainsi lui faire embrasser un état dans lequel il se distinguerait, parce que ce serait celui pour lequel la nature lui aurait donné plus d'aptitude.

Le jeune Anselin ne trompa point les espérances de cet excellent père. Bientôt il eût parcouru toute l'étendue de la carrière qui avait été ouverte devant lui. Bientôt le maître n'eut plus d'autre fonction à remplir auprès de son disciple que celle de le diriger dans le choix d'un état. Dès l'âge le plus tendre il avait manifesté du goût pour l'art de guérir. Mais cet art se divise en deux parties très distinctes, entre lesquelles l'orgueil ou l'intérêt voulut dans le der-

nier siècle élever un mur de séparation sans s'embarasser de quel côté l'on mettrait le malade. Quoique le père de M. Anselin ne fût peut-être pas bien convaincu de la vanité de la médecine, il en connaissait les dangers, le côté délicat, et il appliqua son fils à la chirurgie, qui, comme dit Montaigne, est beaucoup plus certaine parce qu'elle voit et manie ce qu'elle fait et qu'il y a moins à conjecturer et à deviner.

Dès lors, Amiens possédait comme aujourd'hui des chirurgiens dont la renommée publiait les talents. Ce fut à l'un d'eux que fut confié le soin d'initier M. Anselin dans les secrets d'un art qu'il devait illustrer. A 14 ans il entra chez M. Hannart et il s'appliqua à l'étude avec toute l'ardeur de cet âge. Rien ne peut le distraire de ses travaux. Les cadavres sont sa seule société et l'on put dire de lui, dans un sens plus étroit que des savants, qu'il n'avait de commerce qu'avec les morts. Il ne l'interrompait que pour des objets qui, peut-être, lui inspiraient moins de répugnance et de dégoût, mais qui affectaient plus douloureusement son âme sensible. Quoi de plus déchirant que les plaintes d'un malade, que les gémissements d'une famille éplorée ? N'importe ! Avidé de savoir, M. Anselin assistait à toutes les opérations, à tous les pansements que faisait son maître, et il profita si bien des leçons qu'il recevait et de ses études particulières qu'au bout de trois ans il fut jugé digne d'être employé dans un de nos hôpitaux militaires de Flandre. Cette province était alors le théâtre de la guerre et la France triomphait à Fontenoy. Vous concevez, Messieurs, qu'après une

bataille aussi sanglante, vos hôpitaux regorgeaient de soldats sur lesquels M. Anselin put exercer ses talents. Mais ses forces ne répondaient point à son zèle. Il renonça à des fonctions trop pénibles. Son cœur le ramena chez M. Hannart qui le reçoit avec transport et le nomme son premier aide. Il fut sensible à cette marque d'estime et de confiance que semblait repousser sa jeunesse, et des liens indissolubles l'eussent attaché à un maître de qui il ne pouvait plus rien apprendre, si l'autorité ne les eût rompus. Mais M. Collignon, qui pressentait qu'un jour M. Anselin partagerait sa gloire, lui fait ordonner de le seconder dans sa fonction de chirurgien-major de l'hôpital militaire d'Amiens et de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Guidé par un tel maître, M. Anselin avance à pas de géant vers les limites de son art et se signale par des cures qui paraissent tenir du prodige.

Malgré tous ces succès, ou plutôt à cause de ces succès, il éprouva mille contrariétés lorsqu'il voulut se faire recevoir maître en chirurgie. Désespérant de triompher des obstacles qu'on lui opposait, il alla à Montreuil où il trouva des hommes plus justes et moins jaloux. Mais le titre qu'ils lui conférèrent ne lui donnait pas le droit d'être utile aux habitants d'Amiens. Il fallait toujours le consentement de ses confrères, et ils s'opiniâtraient à le refuser. Il pouvait employer l'autorité pour le leur arracher. Ce triomphe eût blessé leur amour-propre, et, pour leur épargner une mortification, il préféra acheter la charge d'Inspecteur et Contrôleur des chirurgiens, qui l'investissait de tous les droits qu'il avait si longtemps et si vainement sollicités.

Parvenu au comble de ses vœux, M. Anselin voulut tout à la fois justifier son titre et confondre l'envie. L'étude approfondie de son art continua d'absorber tous les moments que lui en laissait l'exercice. Ne croyez pas qu'il se borne aux saignées et aux pansements. Il s'ouvre une nouvelle route et crée dans cette ville l'art si précieux des accouchements, qu'une décence fausse ou mal entendue avait abandonné jusqu'alors à des mains inexpertes. Ses nombreux succès vous sont trop connus, Messieurs, pour que nous vous en entretenions. Il inventa même plusieurs instruments, dont il vous exposa les avantages dans votre séance du 12 décembre 1785.

Mais c'est assez envisager M. Anselin comme artiste. Qu'il nous soit permis, Messieurs, de le considérer sous d'autres rapports. L'habitude de voir souffrir n'avait point endurci son cœur. Il semble au contraire qu'elle ait rendu sa sensibilité plus exquise. Il s'identifiait pour ainsi dire avec ses malades. Étaient-ils dans le besoin ? Il ménageait leur délicatesse et leur pudeur, en prévenant leurs vœux, en leur prodiguant des secours que jamais il ne faisait attendre. Les femmes en couche étaient le principal objet de sa bienfaisance. Quoiqu'elle ne connût point de bornes, elle ne pouvait s'étendre sur toutes celles qui gémissaient dans le besoin et il souffrait de tous les maux qu'il était dans l'impuissance de soulager. Alors, tourmenté du désir d'être utile à toutes ces infortunées, il fait un appel à l'humanité de ses concitoyens, il leur propose de former un établissement destiné à donner pendant neuf jours aux femmes en couche le pain blanc, la

viande et la tourbe qui leur seront nécessaires. La chaleur de son âme est expansive, elle échauffe les cœurs les plus froids, on s'empresse de répondre à son appel et l'établissement est formé. M. Anselin en fit les premiers fonds avec le produit de ses peintures sur verre : cet art si négligé aujourd'hui, il l'avait cultivé avec un tel succès que le célèbre Cochin, qui vit son œuvre en 1787, l'admira et lui en donna le certificat le plus flatteur. Ces peintures qui avaient été pour lui un délasement vont avoir une fin plus noble. Il est résolu de s'en défaire en faveur des êtres qu'il plaint et qu'il chérit. Ses intentions sont connues. Les magistrats et les personnes considérables de cette ville, auxquelles il présente ces peintures, les paient généreusement et les fonds sont versés dans la caisse de M. Tondu. Vous savez, Messieurs, combien cet établissement fut utile. Peut-être en est-il plusieurs parmi vous qui en 1792 prirent part à la délibération par laquelle le Conseil général de la Commune vota des remerciements à son auteur et lui décerna ainsi une sorte de couronne civique.

Il aurait eu les mêmes droits à la reconnaissance de tout le département, si ses vues eussent été secondées. Plus d'une fois dans vos séances solennelles il vous a entretenus de ce projet. Quoiqu'on prétende que le travail est une lime sourde qui altère les forces et abrège la vie, cet homme laborieux jouit longtemps de la santé la plus ferme. Dans sa 77^e année il venait encore assidûment à vos séances. Mais bientôt une violente attaque de paralysie, en le privant de la mémoire, lui ôta la faculté de s'exprimer.

Il conserva la vie, mais il perdit tout ce qui la lui

la lui rendait chère, le bonheur d'être utile. Cet état se prolongea jusqu'au 17 mars dernier, jour où sa famille, l'Académie et les indigents achevèrent de perdre cet homme estimable qu'on regrettait depuis longtemps.

Eloge de M. D'ESMERY (1731-1811)

Prononcé le 16 août 1812.

Aymard - Jacques - Isidore D'Esmery naquit à Amiens au mois d'avril 1731. Nous ne nous arrêtons point sur les premières années de sa vie. Nous ne parlerons donc point des succès qu'il obtint au Collège, des couronnes qui lui furent décernées. Il lui en était réservé de plus brillantes et de plus solides, non pas seulement dans la carrière qu'il aurait voulu parcourir exclusivement à toute autre. Car les Belles-Lettres avaient pour lui de tels attraits que son ambition était de se consacrer entièrement au culte des Muses. Mais son père, qui était avocat, voulut que son fils exerçât la même profession. M. D'Esmery fit donc de l'étude des lois sa principale occupation. Loin d'être découragé par les difficultés qui s'offrent à chaque pas dans cette carrière, il s'applaudit d'avoir à lutter contre elles et elles ne servaient qu'à redoubler sa vigueur. Déjà le public, témoin de son application, l'invite à paraître dans la lice. Mais sa modestie ou sa prudence triomphe de ces séductions. Il ne s'exposera point à perdre par une aveugle impatience la gloire à laquelle il aspire. Il ne veut se montrer au grand jour du barreau que lorsqu'il aura donné à ses connaissances

plus d'étendue, plus de profondeur, et à son talent plus de maturité.

Alors régnaient au barreau deux orateurs dont la perte excite encore nos regrets : MM. Boistel et Boullet de Varenne, tous deux supérieurs dans des genres bien différents, puisque le premier emportait par la force ce que le second obtenait par la douceur et l'insinuation. Tels étaient les rivaux qui attendaient M. D'Esmery dans la carrière. Il y parut enfin, et les juges du combat ne l'accusèrent point d'une téméraire présomption. Ils remarquèrent qu'il avait toujours un but qu'il ne perdait jamais de vue, qu'il y allait par le chemin le plus direct et que, s'il se permettait quelques détours, c'était pour y arriver plus sûrement, que ses raisonnements étaient solides, son élocution pure, son goût sain, les parties du discours bien disposées, qu'en un mot il était orateur. Peut-être eût-il balancé la gloire de ses rivaux, si la nature l'eût doué de leurs talents extérieurs, si lui-même ne se fût pas privé d'un grand avantage en s'assujétissant à lire ses plaidoyers. Il regagnait dans le cabinet le terrain qu'il s'était soumis à perdre au palais. Là, il marchait sur la même ligne que ceux dont il était l'émule ; il devenait leur égal. Doué d'un esprit juste, d'une rare sagacité, d'une grande facilité pour le travail, il donnait des consultations aussi lumineuses que solides et savantes. Ses lumières, sa probité, la simplicité de ses mœurs, son ton de bonhomie, la modestie de son extérieur, son désintéressement, tout inspirait la confiance, lui attirait une foule de clients et lui conciliait l'amour et l'estime de ses concitoyens.

Aussi s'empressèrent-ils de l'élever à la place de Président du Tribunal, lorsqu'un nouvel ordre de choses investit les justiciables du droit d'élire leurs magistrats. Il aurait préféré des fonctions civiles qui l'eussent mis moins en relief. Il prévint les dangers auxquels l'exposeraient son amour de l'ordre et sa fermeté, mais il s'y dévoua pour obéir à la voix de la patrie. Bientôt ses pressentiments se vérifièrent. Il fut proscrit. Il faut en convenir, dans cette circonstance, M. D'Esmery ne fut point aussi grand que Socrate, qui regardait la fuite comme un crime et pensait que se dérober au supplice, c'était anéantir autant qu'il était en soi l'autorité des lois et de la patrie. La nécessité le ramena bientôt à ces sentiments héroïques.

Après avoir passé quelques nuits inquiètes, caché dans des chaumières ou des marais, il reconnut l'impossibilité de se soustraire à son sort et se présenta courageusement pour le subir. Mais bientôt le 9 thermidor lui rendit la liberté. Sa place même ne tarda pas à lui être rendue, et il eut encore la consolation d'être utile à sa patrie.

Nous avons jusqu'ici considéré M. D'Esmery comme jurisconsulte et magistrat, nous devons l'envisager maintenant sous le rapport qui lui donne des droits à cet éloge et remonter à de lointaines années antérieures. L'étude austère des lois n'avait point étouffé en lui l'amour des Belles-Lettres, sa première passion, disons mieux, la passion de toute sa vie. Les indiscretions de quelques amis, auxquels il avait communiqué des vers échappés à sa plume facile, lui firent une réputation de poète et inspi-

rèrent à l'Académie le désir de le posséder. Il fut nommé le 6 mai 1771 et, comme s'il eût eu besoin de justifier son amour pour les lettres, il vous entretint du rapport de l'avocat avec l'académicien, il prouva que l'un et l'autre sont également tenus de les cultiver, qu'elles sont un arsenal commun où l'un va chercher des armes de parade et l'autre une armure solide qui puisse assurer son triomphe. Sans doute il crut n'avoir point épuisé son sujet, puisque l'année suivante il démontra que les lettres sont nécessaires aux prêtres, aux avocats et aux médecins. Par suite de l'invasion de vos archives en 1793, ces ouvrages ont disparu, ainsi que tous ceux destinés à faire partie du recueil de vos mémoires que vous vous prépariez à donner au public. Vous n'avez recouvré que votre registre, qui ne peut servir que de table de matières puisqu'il ne présente que les titres de vos productions sans en donner l'analyse. Nous apprenons par ce registre qu'à différentes époques M. D'Esmeray lut l'éloge de son oncle, des mémoires sur les lettres grecques et latines, sur le bonheur des gens de lettres, sur les moyens de diriger les aérostats et enfin deux contes. Le seul morceau qu'ils aient conservé est le compliment que, comme Directeur, il adressa à M. de Machault, lors de son avènement à l'épiscopat. Il est plein de grâce, de noblesse et de sensibilité. La louange y est dispensée avec mesure et ne dépasse pas les bornes de la vérité. L'éloge de M. de La Motte est adroitement fondu dans celui de son successeur, et il semble en avoir fourni le canevas, lorsque, pour consoler les pauvres de sa perte, il dit qu'il donnait à son diocèse un Saint Jean l'Aumônier.

Depuis le Consulat et votre restauration, Messieurs, vous avez eu rarement le plaisir d'entendre M. D'Esmery. La perte imprévue d'une place qu'il aimait, l'éloignement de sa famille, des infirmités grossies par son imagination avaient altéré sa gaîté et jeté le découragement dans son âme. Il allait quelquefois rêver dans les cimetières et c'est après une de ces promenades mélancoliques qu'il vous dénonça la profanation des cendres de Gresset.

Dans ses dernières années il était avare de ses ouvrages. Vous auriez pu cependant applaudir aux contes pleins de grâce et de naïveté qu'il composait en style marotique. Ce genre n'est pas le seul dans lequel il ait essayé d'être le rival de La Fontaine. Il avait aussi fait des fables dans lesquelles d'ailleurs il n'aspirait pas au mérite de l'invention.

Moins heureux que La Fontaine, il ne trouva pas dans le déclin de sa vie une autre La Sablière qui par ses soins et son affection calmât ou tempérât ses douleurs.

Il mourut au commencement de décembre 1811.

9. — Éloge de M. DE MOYENNEVILLE (1743-1811)

Prononcé le 16 août 1812.

Jacques - François - Joseph - Firmin Le Quien de Moyenneville est né à Amiens en septembre 1743. Il descendait d'Antoine Le Quien, qui en 1474 était un des cent gentilshommes de Louis XI. Ses ancêtres se sont depuis tous distingués dans la robe ou dans les armes. Son père voulut lui-même diriger son éducation. Et le jeune De Moyenneville avait à peine atteint sa seizième année que son père le fit

entrer dans le régiment d'Aunis. Au milieu de la dissipation et de la licence des garnisons il conserva son goût pour l'étude et l'innocence de ses mœurs. Persuadé que comme toute autre profession l'art de la guerre exige une longue étude, que dans un militaire l'ignorance de son métier peut être aussi dangereuse, aussi coupable que la lâcheté, il aurait cru trahir sa patrie, s'il n'eût employé à son instruction les heures de loisir que lui laissaient ses devoirs.

Peut-être avait-il encore un autre motif qu'il n'avouait pas. Peut-être voulait-il ôter à l'envie la consolation de dire qu'il devait son avancement à la faveur dont jouissait son oncle, l'illustre Gribeauval. Ce qui nous autorise à le supposer, c'est le choix de l'arme dans laquelle il avait préféré de servir. Un ambitieux, à sa place, n'aurait pas balancé à entrer dans le corps dont son oncle était le chef. Il y eût été conduit par l'espoir d'obtenir des grades sans efforts pour les mériter. Un oncle, se serait-il dit à lui-même, pourrait-il laisser languir son neveu dans des emplois subalternes ? Tels ne furent point les sentiments de M. De Moyenneville. Il ne voulut pas courir le risque de faire fléchir la justice ou de contrister la tendresse de cet oncle respectable. Ces principes étaient aussi ceux de M. de Gribeauval qui n'employa son crédit que pour rendre son neveu plus utile en le faisant entrer dans l'État-Major de M. De Bourcet. Là M. De Moyenneville déploya autant d'intelligence que d'activité ; il mérita avant trente ans le grade de Lieutenant-Colonel et la croix de Saint-Louis.

Après un début aussi brillant, à quoi M. De

Moyenneville ne pouvait-il pas prétendre ? Mais nous jouissions alors des douceurs de la paix et l'horizon de l'Europe n'annonçait aucun indice de trouble. M. De Moyenneville revint dans sa famille, déterminé à renoncer aux habitudes de la jeunesse ; son projet était de goûter à la campagne les plaisirs tranquilles que renouvelle sans cesse le spectacle de la nature. Il épousa une de ses parentes et cette union fut constamment heureuse. Des nuages vinrent cependant obscurcir ce ciel si pur pendant longtemps. La Révolution eut pour lui des dangers, il dut émigrer.

Quand un gouvernement plus stable fut établi et que des corps judiciaires, administratifs et militaires furent créés, M. De Moyenneville fut une partie intégrante et essentielle des deux derniers. Quelque attaché qu'il fût à sa propriété de Bovelles, qui lui retraçait tant de souvenirs et lui rappelait les vertus, la gloire et la bonté de son oncle, M. De Gribeauval, il s'en éloignait sans peine lorsque l'on réclamait ses services. Ainsi nous l'avons vu commandant de la Garde Nationale, chef de Légion, membre du Conseil général du Département qu'il présida pendant pendant plusieurs années, distinction d'autant plus flatteuse qu'elle lui était déférée par ses pairs.

Dans les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions publiques, il étudiait les lettres et surtout l'agriculture, le premier et le plus utile de tous les arts. Ses connaissances y étaient si connues qu'il fut dès l'origine un des membres de la Société d'Agriculture qui fut établie en l'an VII dans le départe-

ment. Quatre ans après, cette Société, s'adjoignant les membres survivants de l'ancienne Académie, devint notre Académie actuelle.

M. De Moyenneville fut utile à ces deux Sociétés. Il enrichit la première d'une foule de mémoires dans lesquels il rendait compte d'expériences qui toutes tendaient aux progrès de cet art.

Quant à vous, Messieurs, vous l'entendîtes, il y a deux ans, faire de M. De Gribeauval le plus magnifique éloge.

Nous n'avons point oublié que, dans une autre de vos séances, il lut une dissertation sur les jardins anciens et modernes. Elle fut écoutée avec le plus vif intérêt et obtint tous les suffrages. Il avait promis de nous donner la suite de ce beau travail. Mais il a été ravi aux lettres et à l'amitié avant d'avoir pu y mettre la dernière main. M. De Moyenneville est mort le 24 décembre 1811.

10. — Éloge de M. DE LA MORLIÈRE

(1740-25 novembre 1812).

M. Jean-Baptiste-Jacques De la Morlière naquit à Amiens, le 11 novembre 1740, d'une famille qui se glorifie d'avoir produit, il y a plus de deux siècles, l'auteur de l'histoire d'Amiens, et qui, depuis cette époque a transmis à tous ses membres une grande réputation d'honneur et de probité, noble héritage que M. De la Morlière recueillit et que ses enfants s'efforcent de conserver.

Il était d'un tempéramment vif, et avait reçu de la nature cette activité de corps et d'esprit qui distingue

les hommes destinés à sortir de la sphère commune. Il commença ses études sous les Jésuites de cette ville et les continua au collège de Saint-Germer. Il en fut rappelé pour suivre la profession de son père, qui était teinturier. Mais sa mère s'étant remariée, il essuya des dégoûts qui développèrent sa passion pour les voyages.

Il parcourut successivement nos belles provinces méridionales et séjourna dans toutes les villes qui offraient le plus de ressource à son instruction. Il aimait à raconter les aventures de ses voyages et donnait à ses récits ce charme que leur imprime toujours une imagination vive et un cœur sensible.

Que de belles choses voit un voyageur de 15 à 16 ans, doué d'une figure aimable, ayant un caractère gai jusqu'à la folie, et l'esprit plus cultivé qu'on ne l'a généralement à cet âge. Tout le monde pour lui devient hospitalier, il est accueilli par les pères, trouve des amis dans les enfants ; la beauté lui sourit ; partout on interroge ses besoins, les bourses lui sont ouvertes ; tout enfin vient ajouter aux illusions de cet âge heureux qui trouve des consolations dans ses disgrâces et du plaisir jusque dans ses larmes. Telles étaient du moins les idées que faisait naître M. De la Morlière, quand il récitait sa petite odyssée.

Le temps ne nous permet pas, Messieurs, de vous faire assister à la scène touchante qui se passa entre lui et ce bon voiturier qui, jugeant par sa physionomie de son honnêteté et de ses besoins, le força de partager sa bourse. Combien il regretta de n'avoir point eu l'occasion de l'accueillir depuis au milieu de ses fêtes et dans toute la joie de son cœur.

Vous le suivriez avec non moins d'intérêt dans la prison de Montélimar, où, sous prétexte que ses papiers n'étaient pas en règle, le jetèrent des recruteurs qui voulaient l'enrôler, et vous applaudiriez à la délicatesse avec laquelle il refusa la liberté qu'à ses risques et périls lui accordait le concierge, révolté de l'injustice que l'on faisait à son jeune compatriote.

Mais il est temps de le ramener dans la maison paternelle. Il y reprit ses premières occupations sous les auspices de M. Martin, son beau-père, dont il eut toujours à se louer. Aussi fut-il vivement affecté, lorsque, peu d'années après, il eut le malheur de le perdre. Dès ce moment il fut mis à la tête de sa manufacture de teinture.

Une noble émulation n'avait pas attendu ce moment pour s'emparer de lui. Déjà il se livrait avec l'ardeur de son âge et de son caractère à l'étude de la chimie. Les connaissances théoriques qu'il acquérait tous les jours contribuèrent bientôt au perfectionnement de son établissement et à l'étendue de ses affaires. Il étudiait continuellement Macquer, Beaumé, Hellot, Lewis, et quand les ouvrages des Lavoisier, des Fourcroy, des Chaptal, des Bertholet, prouvèrent que la science avait fait des pas de géant, il les lut avec une plus grande avidité. Non content de la correspondance qu'il entretenait avec plusieurs de ces savants, il réunissait souvent chez lui Messieurs Rolland de la Platière, D'Herville, Lapolle, et faisait avec eux de nombreuses expériences. Combien de procédés n'a-t-il pas ou découverts ou perfectionnés ?

Ces études profondes ne l'empêchaient pas de s'occuper de son état, de veiller sur ses deux ateliers dans lesquels il occupa longtemps plus de cent ouvriers. Ses affaires étaient devenues immenses, et son étonnante activité, qui souvent ne prenait de repos ni le jour ni la nuit, pouvait à peine y suffire. Son exemple électrisa tous les chefs de manufactures. Le commerce d'Amiens s'éleva à un haut degré de prospérité. Les produits de son industrie se répandaient dans les colonies et dans toutes les contrées de l'Europe qui devenaient nos tributaires. Ainsi, Messieurs, le génie des artistes et la protection que leur accorde un gouvernement libéral contribuent à la splendeur des Etats.

Ce ne sont pas là les seules obligations que cette ville ait à M. De la Morlière. Moins par spéculation commerciale que pour céder à l'impulsion de ses idées libérales, il entra comme commanditaire dans la société qui établit la manufacture de draps dite des Augustins. Il y perdit plus de 50,000 francs qu'il ne regretta que parce que cet établissement n'avait pas procuré à la classe laborieuse tous les avantages qu'il s'en était promis. C'est dans ces vues philanthropiques qu'il s'associa avec M. Flesselles pour introduire dans cette ville les apprêts anglais, lesquels secondèrent alors puissamment l'industrie, en donnant une plus grande vogue à différents produits de nos manufactures. Ce fut par les mêmes motifs que, de société avec Messieurs Martin, Flesselles et Lamy, il mit des fonds dans l'entreprise, formée à l'Epine près d'Arpajon, d'une filature de coton par les machines perfectionnées d'Arwrigt,

établissement jusqu'alors inconnu en France et qui forme une époque bien remarquable par l'influence qu'elle eut sur le commerce. La multiplication de ces filatures contribua singulièrement à la prospérité de cette cité et à celle de plusieurs autres villes de France qui devinrent les heureuses rivales d'Halifax et de Manchester, et notre industrie leur doit ce qui lui manquait du côté de l'économie et de la perfection. Ainsi l'homme de bien se signale par des bienfaits. Ce sont des monuments durables qui prolongent et éternisent son existence.

Telle n'était pas l'ambition de M. De la Morlière. La fortune et la gloire n'entraient pour rien dans ses calculs, et, sans y avoir prétendu, il recueillit l'une et l'autre et obtint tous les genres de distinction que méritaient ses talents et ses vertus.


Il fut successivement nommé Consul, Administrateur des hospices civils, Membre du Conseil municipal, du Collège électoral du département, de la Chambre de Commerce et Président du Canton. L'Académie, qui se fit toujours un devoir de protéger les arts utiles, l'appela aussi dans son sein ; et au lieu de la qualité de chimiste que certes il avait le droit de prendre et que vous lui donniez, il s'obstina à conserver celle de teinturier, voulant ainsi honorer une profession qui, par l'application de la science, est devenue aussi libérale qu'elle est utile. Quoique vous fussiez, Messieurs, très éloignés de contester cette vérité, M. De la Morlière en fit le sujet d'un mémoire qui vous intéressa vivement, soit par le fond des choses, soit par les agréments du style. Car, malgré ses immenses travaux,

il trouvait encore des instants pour cultiver la littérature. Les bons auteurs de l'antiquité lui étaient familiers et sa mémoire était ornée des plus beaux morceaux de nos poètes.

Si nous envisageons M. De la Morlière sous de nouveaux rapports, nous le verrons déployer dans ses fonctions publiques toute la noblesse et l'énergie de son caractère. Vous n'avez point oublié, Messieurs, avec quelle intrépidité, quel généreux dévouement en différentes occasions, il préserva des excès d'une populace mutinée M. Galland de Longuerue, MM. Debray, Aclocque et Leleu, Chabot lui-même et le représentant Blau. Des insurrections éclatent à l'Hôtel-Dieu, aux Minimes ; il y vole, harangue le peuple et le calme. Un régiment veut venger la femme de son colonel, contre laquelle le propriétaire d'un hôtel garni avait vomi des torrents d'injures. M. De la Morlière s'élance au milieu de cette soldatesque en fureur, la désarme, emmène chez lui la femme du colonel, et pendant plusieurs jours tient table ouverte pour tous les officiers du régiment, avec lesquels il se réjouit d'avoir empêché que la tranquillité publique ne fût troublée. La Majesté royale est outragée. Le Conseil municipal se tait glacé de terreur. M. De la Morlière seul fait éclater son indignation contre les coupables. Il relève les courages abattus, et cette ville a l'initiative de ces adresses énergiques qui consolèrent un instant le malheureux monarque. Les incendies dans lesquels il se distingua toujours, les dangers les plus pressants de la Révolution, rien n'effraya son courage.

Le courage exclut souvent la sensibilité. On peut être prodigue de sa vie et ne l'être pas de sa fortune. Il n'en était pas ainsi de M. De la Morlière. Sa fortune dans mille occasions servit à prouver sa libéralité et son civisme. Il se signala par la profusion de ses dons patriotiques. En l'an III, à la suite de la famine produite par la loi du *Maximum*, il fut l'un des premiers à entrer dans la souscription ouverte pour l'achat des grains. Lorsque le peuple, mécontent des soupes qu'on lui distribuait, murmurait d'une manière menaçante, il convertit ses ateliers en une vaste cuisine où de grandes chaudières préparaient tous les jours l'aliment du malheureux. Une couronne civique fut sans doute décernée à ce vertueux citoyen. Il fut incarcéré, et, comme tous les détenus, il vit longtemps le glaive suspendu sur sa tête.

M. De la Morlière n'avait pas besoin d'être soutenu par les regards du public pour exercer sa bonté et sa bienfaisance; dans l'intérieur de sa maison il en produisait à chaque instant de nombreux actes. Il était pour ses nombreux ouvriers un protecteur et un père. Jamais il ne les abandonna dans aucune des circonstances de leur vie. Comme ils étaient les instruments de sa fortune, il croyait devoir la partager avec eux, et il leur payait l'intégralité de leur salaire, lors même que la langueur des affaires ou la rigueur de la saison les lui rendaient inutiles. Ses parents trouvaient en lui une ressource toujours assurée. Dépositaire de leurs secrets, il prodiguait à ceux qui étaient dans l'infortune son temps et son crédit.



Il eut de ses deux mariages vingt et un enfants, dont dix lui survivent. Onze lui furent enlevés par une mort prématurée, dont son fils âgé de vingt ans, jeune homme de grande espérance. Des pertes aussi cruelles manquèrent de l'accabler, mais l'amitié, qu'il cultiva toujours, le soutint en partageant ses peines.

Après une vie aussi active, aussi agitée, tout semblait présager à M. De la Morlière une vieillesse heureuse. Il trouvait dans sa nouvelle épouse les consolations et les soins qu'il pouvait désirer ; quelques-uns de ses enfants faisaient sa gloire. Il avait conservé jusqu'à l'âge de 67 ans l'activité, les forces et la verdeur de la jeunesse. Mais l'homme peut-il compter sur quelque chose dans ce monde ?

Le 4 juillet 1807 un terrible incendie éclate pendant la nuit. M. De la Morlière est éveillé par des cris et par la lueur des flammes. Son imagination est frappée des dangers qui menacent ce qu'il a de cher et de précieux. Il vole où le péril l'appelle ; il dirige les secours, il est partout, il veille, il préside à tout.

L'incendie cède enfin aux efforts de ceux qui étaient accourus de toutes les parties de la ville. Une seule victime a péri. Mais M. De la Morlière reçut aussi une atteinte mortelle. A la vérité il a survécu plusieurs années à ce fatal événement, mais au milieu des infirmités et des plus cruelles souffrances, comme si le ciel eût voulu préparer à sa mort ceux qui le chérissaient. Enfin le 25 novembre 1812, environné de ses amis, de sa famille, il mourut dans les bras de ses enfants, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

11. — Éloge de l'abbé DE ROUGEMONT (1735-1812)

Prononcé en 1813.

Nicolas-François-Bonaventure Pommyer de Rougemont naquit à Paris le 23 septembre 1735. Son père, d'une famille distinguée dans la magistrature, avait préféré cette profession que les Montholon, les Pithou, les Molé, les Lemaitre, les Patru, et tant d'autres orateurs ont illustrée par leur éloquence, leur désintéressement et leurs vertus. Les obligations que la confiance publique imposait à ce père respectable ne lui permirent pas de remplir le plus doux, le plus sacré des devoirs, celui d'élever son fils. Il céda donc à la nécessité ; mais il se fit remplacer par des hommes en qui l'on trouvait alors la réunion si rare du zèle, du talent et de l'expérience, attestée par de nombreux succès ; et l'abbé De Rougemont, car dès l'âge de 7 ans il avait été honoré de la cléricature, accrut le nombre des élèves qui devaient affermir la brillante réputation dont jouissait le collège d'Harcourt.

Tandis que son application et la rapidité de ses progrès étonnaient ses maîtres et justifiaient les sentiments dont, à son premier abord, ils avaient été prévenus en sa faveur, sa douceur, sa complaisance, l'aménité de son caractère, lui conciliaient l'attachement de ses condisciples. Il avait si bien su gagner leurs cœurs que ses rivaux n'étaient pas jaloux de sa gloire, que non seulement ils lui pardonnaient ses triomphes, mais encore qu'ils y applaudissaient et en ressentaient autant de joie que s'ils leur eussent été personnels. Tous ont conservé pour lui

l'estime et l'affection qu'ils lui avaient vouées. Témoin un de nos plus judicieux critiques, La Harpe, ce La Harpe qui, longtemps disciple de Voltaire, déserta plus tard le camp de ses maîtres et se consacra à la défense des vérités politiques et religieuses qu'il regrettait d'avoir méconnues. Eh bien, La Harpe, lors même qu'il était l'ennemi de la religion, continua d'entretenir avec lui les liaisons les plus étroites et offrit toujours à l'amitié l'hommage des productions dont il n'avait pas à rougir devant elle.

L'abbé De Rougemont avait deux oncles qui furent successivement Doyens du Chapitre de l'Eglise Métropolitaine de Reims. Il pouvait donc se flatter de l'espoir d'y entrer un jour.

En effet, à peine avait-il fini ses études qu'il fut pourvu d'un canonicat. Alors, ces places, destinées dans l'origine à être la récompense de longs services, étaient le plus souvent envahies par des jeunes gens, comme dit Boileau, qui s'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté. On ne reprochera point à l'abbé De Rougemont d'avoir grossi le nombre de ces pieux fainéants. Il se serait regardé comme un usurpateur, s'il n'eût pas légitimé sa possession précoce par un travail assidu, par l'étude de l'Ecriture et des Pères, s'il ne se fût pas revêtu dans ce riche et inépuisable arsenal de ces armes victorieuses avec lesquelles il se proposait de combattre les vices et surtout l'incrédulité. Bientôt on le vit monter dans la chaire évangélique et les églises de Reims applaudirent à ses premiers essais.

Jalouse de partager l'avantage dont elles jouissaient, la capitale s'empressa de réclamer un talent qui lui

appartenait. La crainte d'échouer dans sa patrie, d'être éclipsé par les orateurs qui tenaient le sceptre de l'éloquence chrétienne, n'arrête point M. De Rougemont. Ce n'était point de gloire qu'il était avide. Son unique passion était d'être utile. Il vient donc à Paris, et il y prêche avec tant d'éclat que la Cour témoigne le désir de l'entendre ou peut-être de le juger. Il n'avait pas encore 30 ans, lorsqu'il arriva à ce terme de l'ambition de ceux qui cherchaient des honneurs et de la fortune plutôt que la conversion de leurs auditeurs. Quelque grand, quelque dangereux que fût ce théâtre, il y parut sans orgueil comme sans crainte, et, dans un discours sur la vérité de la religion, il toucha son auditoire et fut goûté du Roi qui lui témoigna sa satisfaction avec cette grâce qu'il avait héritée de Louis XIV.

Ce succès n'enivra point M. De Rougemont. Il ne conçut point de projets ambitieux, il n'importuna point les distributeurs des grâces ; mais uniquement occupé de ses devoirs, il se rendit à Reims pour se livrer entièrement aux fonctions que lui attribuait la dignité d'Ecolâtre, à laquelle il venait être élevé.

Nous aurions aimé, Messieurs. à vous tracer le caractère de son éloquence, à chercher avec vous les causes du succès qu'obtinrent ses discours, à examiner s'ils n'en durent pas une partie aux qualités extérieures dont l'orateur était doué. Car, à la mémoire la plus heureuse il joignait une figure distinguée et imposante, une voix harmonieuse et sonore, un geste simple, décent, expressif, et, dit-on, toute la magie du débit. Que de moyens pour faire illusion ! Et nous savons qu'il produisait cet effet

jusque dans les lectures que pendant le carême il avait la complaisance de faire. Mais aujourd'hui ses sermons ne peuvent ni exciter notre admiration, ni exercer notre critique. Ainsi que ses autres écrits et sa bibliothèque, ils ont été pillés, dispersés ou anéantis. Peu s'en fallut que lui-même ne fût victime des excès de la Révolution. Il se réfugia en Allemagne, où il fut réduit à la profession que Denys avait exercée à Corinthe.

Près de dix années d'exil n'épuisèrent point sa constance, n'aigrirent point son caractère, et, comme si rien n'eût troublé la sérénité de ses jours, il rapporta dans sa patrie cette douce gaité, cet aimable enjouement qui l'avaient fait rechercher et chérir dans toutes les sociétés. Sa mémoire et son esprit lui offraient tant de ressources, d'ailleurs la bonté de son cœur était telle que jamais il ne se permettait d'épigrammes et n'invitait la malignité à faire les frais de la conversation. Lui-même n'en était l'objet que lorsque quelqu'autre Alcinoüs le forçait par ses instances à raconter ses aventures. Vous avez été témoins, Messieurs, qu'alors il ne se perdait pas dans de longues narrations, que la bienveillance et la charité abrégeaient ses récits, qu'il glissait légèrement sur les persécutions qu'il avait essuyées et parlait avec effusion et reconnaissance des secours qui lui avaient été ménagés. Quand un nouvel ordre de choses rendit possible son retour, M. De Rougemont quitta la terre hospitalière qui l'avait accueilli, et vint dans la ville d'Amiens où l'appelait la tendresse d'une sœur, à laquelle il devait ce dédommagement des longues et cuisantes douleurs que lui avait

causées son absence. Vous ne tardâtes point, Messieurs, à l'appeler parmi vous, et vos mémoires attestent son exactitude à payer le tribut que vous vous êtes imposé. Ses discours sur l'abus de la philosophie vous sont trop présents pour que nous nous permettions de vous en présenter l'analyse. Quoique âgé de 77 ans, M. De Rougemont aurait pu traiter avec le même succès des sujets moins graves. Son esprit avait encore toute la force et la grâce de la jeunesse. Rien de ce qu'il avait su ne s'était effacé de sa mémoire. Son corps seul se ressentait du poids des années. Cependant sa décadence n'était pas telle que nous ne puissions nous flatter de le conserver plusieurs années encore, et, lorsque nous le perdîmes le 31 décembre dernier, nous le pleurâmes comme s'il nous avait été enlevé par une mort imprévue et prématurée.

12. — Éloge de M. DEWAILLY VINCENT (1728-1815)

Prononcé le 25 août 1818.

Quand Florence voulait, après la mort de quelque écrivain célèbre, lui décerner un hommage public, les magistrats, vêtus de deuil, venaient, pendant les obsèques, déposer solennellement sur sa poitrine celui de ses ouvrages où son talent brillait avec le plus d'éclat. Ainsi furent honorés dans le xv^e et xvi^e siècle Coluccio Salutati, Leonardo Bruni, Matteo Palinieri et plusieurs autres écrivains. Les rivaux des Apelle et des Phidias n'avaient rien à envier aux auteurs littéraires. La patrie, en décorant leur catafalque d'une partie de leurs chefs-d'œuvre, proclamait bien hautement leurs droits à la gloire et à ses

regrets. Les élèves d'Euterpe sont les seuls pour qui nous ayons adopté un usage à peu près semblable. Avons-nous à déplorer la mort des Rameau, des Grétry, des Nicolo ? On choisit dans leurs différentes œuvres les plus brillants morceaux, et, pour prolonger leur triomphe, on en compose la messe chantée à leurs funérailles.

Pourquoi, Messieurs, lorsqu'un disciple d'Apollon a laissé un grand vide dans une société littéraire, ne nous rapprocherions-nous pas de cet usage ? Pourquoi, le jour consacré à célébrer sa mémoire, au lieu d'un éloge, souvent froid et insignifiant, qui d'ailleurs n'offre que le suffrage d'un seul homme, à qui même cette tâche est imposée, ne lui concilierions-nous pas des suffrages moins suspects et plus flatteurs, en mettant sous les yeux de ses concitoyens un heureux choix de ses meilleures productions ? Ah ! que vous sentiriez bien plus vivement la perte que les lettres ont faite dans la personne de M. Dewailly, si nous récitons son imitation du *Pervigilium Veneris* ou quelques morceaux de sa traduction de l'*Enéide* ! Alors vous feriez, nous n'en doutons pas, retentir ces voûtes du concert de vos louanges et de vos regrets. Mais, asservis par l'usage, au lieu de vous faire entendre sa voix, nous allons essayer de faire son éloge, heureux si cette espèce de servitude ne nous ôte pas le peu de moyens que nous ont laissés les ans amoncelés sur notre tête. M. Vincent Dewailly naquit à Amiens au mois d'avril 1728. Il parcourut la carrière des études d'une manière distinguée. Il paraissait moins apprendre que se ressouvenir. Aussi ses maîtres, que dix ans n'avaient

point encore consolés de la perte d'un de ses parents, de la perte de Gresset, s'efforcèrent-ils de la réparer en s'attachant au jeune homme qui donnait de si belles espérances.

Mais il était l'unique appui d'une mère désolée ; il vit couler les larmes il entendit les gémissements de son cœur. Alors la nature reprit tous ses droits, et la piété filiale triompha de toutes les séductions. Qu'il fut bien dédommagé de ce sacrifice par les caresses de sa mère et celles d'une sœur chérie ! Il était l'objet de toutes leurs pensées, le centre de toutes leurs affections ; elles n'existaient que pour lui, elles semblaient même n'exister que par lui. Jamais les petits soins, les attentions, les prévenances ne furent portés aussi loin. Jamais on n'y mit plus de naturel, plus de délicatesse, plus de sans-gêne naturel, qui, les rendant presque imperceptibles, dispense en quelque façon de la reconnaissance et vous laisse toute votre liberté.

M. Dewailly n'usa de la sienne que pour travailler à se rendre digne d'être admis dans une Société que venaient de former des citoyens unis par leur amour des lettres et par le lien de l'amitié. Ce désir, que manifestait hautement un jeune homme à peine sorti du collège, ne parut point l'effet de la présomption si ordinaire à son âge. Après lui avoir fait subir une espèce de noviciat, on reconnut que son goût était formé, que son esprit était enrichi d'une foule de connaissances, et il réunit tous les suffrages. Il justifia si bien l'opinion que ses pairs avaient conçue de ses talents et de son zèle, que lorsque en 1750 l'immortel Gresset obtint enfin l'é-

tablissement de cette Académie, le Roi inscrivit le nom de M. Dewailly sur la liste des membres qui devaient la composer.

Encouragé par cette faveur, il redoubla d'efforts pour convaincre l'envie qu'il la méritait, et lut en 1751 des réflexions sur le naturel dans les ouvrages d'esprit. Le temps ne nous permet pas d'en faire l'analyse. Nous nous bornerons à dire que nous y avons remarqué un style pur, un goût sain, une critique judicieuse, qu'en les comparant avec le discours qu'il prononça lors de sa réception dans la Société Littéraire, on peut dire qu'il avait fait un pas de géant. Six mois après, il se surpassa lui-même par un discours, j'ai presque dit un ouvrage, sur l'imagination, lequel, quoique long, dut paraître court à ses collègues. Sûrement ils applaudirent au naturel et à l'élégance du style, à la finesse des observations, à la variété des tableaux, et ils fixèrent avec plaisir leurs regards sur une galerie de portraits où le jeune auteur semblait avoir voulu lutter contre La Bruyère.

Nous regrettons d'être réduit à vous indiquer sèchement deux mémoires qu'il lut les années suivantes. Mais, quelques recherches qu'on ait faites dans ses papiers, on n'a retrouvé ni sa dissertation sur l'état des sciences et des lettres en Picardie sous les rois de la première race, ni son essai sur les premiers poètes qui ont fleuri dans cette province, sujets vraiment intéressants et surtout bien analogues à la nature des travaux qui vous sont prescrits par votre fondateur. M. Dewailly parla dans bien d'autres occasions. Toutes les fois que le sort lui déférait les

fonctions de Directeur, fidèle observateur du règlement, il ouvrait la première séance par un discours. Ses collègues étaient si convaincus de son amour pour le travail, de la pureté de son goût et de son zèle pour la gloire de l'Académie, qu'ils le nommèrent constamment membre des commissions chargées de l'examen des ouvrages qui devaient entrer dans le recueil qu'elle promettait au public et de ceux qui étaient envoyés aux différents concours.

M. Demailly comptait déjà neuf lustres et jusques ici, Messieurs, vous n'aviez vu en lui qu'un prosateur. Eh bien, il va commencer à faire des vers à l'âge où la plupart des poètes renoncent à cet art enchanteur. Jusques ici il a été original. Il veut cesser de l'être, et il se destine, pour ne pas dire, il se condamne à n'être plus qu'imitateur ou traducteur. En vain Le Batteux cherchera-t-il à effrayer ceux qui se dévouent à ce métier pénible et ingrat, en leur disant qu'il faut peut-être plus de génie et plus de goût pour traduire que pour composer. M. Demailly est rassuré par D'Alembert qui a dit que si l'on mesure le mérite uniquement sur la difficulté vaincue, souvent il y en a moins à créer qu'à traduire. Il a la conscience de ses forces. Il espère donc triompher des difficultés, et pour acquérir plus de gloire il les multiplie. Convaincu avec Sénèque et le philosophe Cléanthe que tout ainsi que la voix, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aigüe et plus forte, ainsi la pensée, pressée aux pieds nombreux de la poésie, s'élance bien plus brusquement et nous frappe d'une plus vive secousse, que d'ailleurs la prose défigure les poètes, les dépouille de ce qui fait

leur charme principal, la mesure et l'harmonie, il se décide à les traduire en vers.

Soit qu'il ne doutât pas du succès, soit qu'il craignît qu'on ne le détournât de son projet, il ne fait part à personne de la résolution qu'il vient de prendre. Gresset lui-même, Gresset, son parent, son ami, longtemps le guide de ses études et jusque là le confident de ses travaux, Gresset n'est point excepté. Concevez-vous, Messieurs, que libre de choisir son sujet, il ait commencé par le plus intraduisible de tous les poèmes, par celui où le Président Bouhier échoua si complètement, enfin par cet hymne à Vénus, si connu sous le nom de *Pervigilium Veneris* ?

Trop prudent pour s'exposer à être brisé contre l'écueil couvert encore des débris de son prédécesseur, il ne s'astreint pas comme lui à une version littérale ; aux images que repousse le génie de la langue il en substitue d'aussi vives, d'aussi agréables ; ses mouvements sont souples, sa marche est libre et aisée ; partout il a l'air de créer ; son poème a toute la fraîcheur de la saison dans laquelle il est chanté et toutes les grâces, toute la séduction de la déesse qu'on y célèbre.

Il serait difficile de vous peindre l'étonnement et l'admiration dont Gresset fut frappé lorsque ce phénomène lui apparut. Il ne concevait point par quel prodige son parent était, tout à coup et à son insu, devenu poète, comment avec ses formes sévères il avait pu produire un ouvrage où respirait la mollesse et la volupté. Il doutait, il hésitait à croire qu'il en fût l'auteur, et il ne se rendit que sur des assertions multipliées et des preuves convaincantes,

Encouragé par ce grand et glorieux suffrage et par ceux qu'avec le public vous lui accordâtes en 1775, M. Dewailly forma le projet de traduire ou plutôt d'imiter en vers les odes d'Horace. Mais le succès qu'obtinrent ses essais ne put soutenir sa constance, et ce projet, qu'un de ses parents vient de mettre si glorieusement à fin, il l'abandonna pour une entreprise plus vastes et, si je l'ose dire, plus audacieuse, pour la traduction de l'*Enéide*, car pour cette fois il voulut être traducteur.

A cette époque, Messieurs. plusieurs de nos poètes avaient, avec plus ou moins de gloire, exercé leur talent sur différents livres de ce poème immortel, mais aucun n'avait enrichi notre littérature d'une traduction complète qui fût digne de l'auteur dont ils avaient la présomption de se rendre les interprètes. Quoique celle de Segrais eût été accueillie avec plus que de l'indulgence, quoique, à sa mort, on lui eût fait une épitaphe dans laquelle on supposait que Virgile le recevait dans les Champs Elysées et le complimentait en français en lui disant : « C'est vous qui me l'avez appris », il était loin de mériter cet éloge.

Sa concurrence avec Segrais n'avait donc rien qui pût effrayer M. Dewailly, et il persista dans son noble projet. Aurait-il eu le même courage s'il eût été précédé par MM. Delille et Gaston, ou si leurs traductions eussent paru tandis qu'il travaillait à la sienne ? Peut-être alors le pinceau serait-il tombé plus d'une fois de ses mains paternelles, peut-être aurait-il abandonné l'enfant de ses loisirs et cherché d'autres distractions à sa solitude. Nous ne le

pensons pas, Messieurs, parce que nous lui avons entendu dire qu'après avoir lu ses deux rivaux, dégagé autant que possible de toute prévention et de tout amour-propre, il ne se repentait pas d'avoir fait son ouvrage, qu'il était plus littéral et plus court que l'abbé Delille; qu'à la vérité il avait moins d'élégance, mais qu'on ne lui reprocherait pas d'avoir prêté à son auteur des beautés, quelquefois même une mignardise qui le défigurent. Il n'appartient pas à un soldat obscur de s'établir juge entre deux grands généraux. Prononcez-vous, Messieurs, vous qui, par les nombreuses lectures que depuis 1785 jusqu'à ces dernières années il a faites dans vos séances publiques et particulières, avez été mis à portée de le juger. Quant à nous, qu'il nous soit permis d'exprimer un regret, que peut-être vous partagerez, c'est qu'il n'ait pas fait sa traduction dans la force de l'âge, et qu'il ne l'ait pas faite dans la capitale. Nous en jouirions aujourd'hui, au lieu qu'il est incertain que nous ayons jamais le plaisir de la posséder. Le public est si rassasié de bons vers qu'on doit trembler quand on lui donne ceux d'un auteur à la gloire duquel on s'intéresse. La sagesse d'un ami, qu'il a fait dépositaire de ses papiers, décidera de ce que nous devons espérer ou craindre.

Jusquesici, Messieurs, nous avons considéré M. Dewailly comme homme de lettres. Trouvez bon que nous l'envisagions un instant sous d'autres rapports.

Nous ne vous représenterons point cet élève de Clio *sedentem in telonio* (assis à son bureau de recettes), occupé à percevoir les impôts, quoiqu'il puisse y donner des leçons de désintéressement et

d'humanité à quelques-uns qui remplissent les mêmes fonctions. Nous aimons mieux le suivre dans la société. Sous des formes austères, il y portait de la douceur, de l'aménité, quelquefois même de l'enjouement. Son commerce était sûr. Ennemi de la satire et du persiflage, jamais il ne permit à la médisance de souiller ses lèvres, jamais il ne donna le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Son âme tendre, sensible, aimante, ne savait haïr que le vice. Il a offert un bien rare exemple de constance et de fidélité. Pendant près de soixante ans il a été lié avec M. Boistel d'une amitié vraiment fraternelle et, lorsqu'il eut le malheur de perdre cette précieuse moitié de son être, il lui dit avec Catulle : O mon frère, ô toi que j'aime plus que ma vie, je ne te verrai plus, mais je t'aimerai toujours.

*Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac, at certe semper amabo.*

Ce sentiment tendre et mélancolique, il le conserva toute sa vie, et il ne put adoucir sa douleur qu'en rassemblant sur le fils, qui en est si digne, tout l'amour qu'il avait pour le père, et il a demandé dans son testament que ses restes fussent déposés auprès de ceux de l'ami qui lui fut si cher.

Bacon prétend que la vieillesse sillonne le visage de moins de rides que l'esprit. Telle ne fut pas son influence sur celui de M. Dewailly. Comme il n'eut point d'enfance, il n'eut point de vieillesse. Aucune de ses facultés morales ne parut avoir éprouvé d'altération. Son âme fut du très petit nombre de celles que Montaigne, dans l'énergique étrangeté de son style, dit ne sentir en vieillissant ni l'aigre ni le

moisi. Son corps seul ressentit l'outrage des années. Aussi malheureux que Milton, Thomas Corneille et La Motte, il perdit la vue. Mais sa mémoire, qui avait conservé précieusement tous les trésors dont il l'avait enrichie, adoucissait les rigueurs de cette privation. Il se reportait vers ses souvenirs, et conversait avec les génies dont l'étude avait instruit, amusé sa jeunesse et embelli sa vie, heureux de s'être ménagé cette ressource, je ne dis pas dans l'abandon, ses amis le chérissaient, le respectaient trop pour être coupables même de négligence, mais dans l'isolement et la solitude où leurs occupations et le soin de leurs affaires les forçaient quelquefois de le laisser.

Vous savez, Messieurs, combien il aima l'Académie. Sa cécité ne l'empêcha pas d'être un modèle d'exactitude. Quelque rigoureuse que fût la saison, il se faisait apporter à vos séances. Hélas ! peu de jours avant qu'il nous fût enlevé, nous entourions, nous écoutions encore avec avidité ce vénérable Nestor, dont le parler, pour me servir d'une vieille locution, fut toujours nerveux et succulent.

Comme ses mœurs avaient constamment été pures, comme dans tout le cours de sa vie il avait été pénétré et guidé par les meilleurs et les plus excellents principes, comme enfin la mort n'avait rien à reprocher à sa vie, lui qui avait redouté cette mort avec épées et armes menaçantes, lorsqu'elle était éloignée, il la vit approcher sans effroi, il fut calme et doux envers elle. Le 16 avril 1875 il termina une carrière longue à la vérité, mais trop courte au gré de nos vœux et de notre amour.

13. — Éloge de l'abbé REYNARD

Prononcé le 25 août 1818.

M. Joseph Reynard naquit le 4 février 1740. Pendant cet hiver cruel et désastreux la mort le disputa longtemps à la vie, et ce ne fut qu'à force de ces soins, dont la tendresse maternelle seule est capable, qu'il fut préservé du coup fatal. Il vécut, mais jusqu'à la fin de ses jours la délicatesse de sa santé lui rappela les périls auxquels avait échappé sa première enfance. Dans l'âge suivant son ardeur pour l'étude n'en fut point ralentie.

Ses succès fixèrent les regards de ses maîtres et ils ne négligèrent rien pour entrer en partage de la gloire dont ils prévoyaient qu'il se couvrirait un jour. Mais, soit qu'il crût devoir à sa patrie l'emploi de ses talents, soit qu'il ne voulût pas faire le sacrifice de sa liberté physique et morale, soit qu'un bruit sourd, précurseur de l'orage, lui fit pressentir la tempête qui allait frapper, détruire la société et disperser ses membres, il résista à des sollicitations si flatteuses, et résolu à poursuivre le cours de ses études ecclésiastiques, il alla les continuer au séminaire de Saint-Sulpice. Il trouva dans cette nouvelle carrière des rivaux plus nombreux et plus aguerris. Son courage n'en fut point étonné ; il redoubla d'ardeur, et bientôt il obtint de glorieux triomphes. Ils furent si éclatants, si multipliés, qu'on ne tarda pas à le nommer maître de conférences et que, préférablement à ceux que décorait le même titre, on le choisissait pour remplacer les professeurs, lorsque quelque circonstance ne leur permettait pas de remplir leurs fonctions.

M. De la Motte, dont la sollicitude pastorale s'étendait à tous les besoins de son diocèse, ne voulut pas que son collège fut privé plus longtemps d'un talent si distingué. En 1766 il rappela M. Reynard à qui il destinait la chaire de théologie ; mais d'autres vues le décidèrent à lui donner celle de philosophie. Docile à la voix de son évêque, il renonce aux avantages que l'estime et la reconnaissance lui font entrevoir, et il se dévoue aux fonctions qui lui sont assignées. Ici, Messieurs, j'entends une génération entière élever sa voix reconnaissante et s'écrier dans l'effusion de son amour et de sa gratitude : Jamais aucun professeur ne déploya plus de talent et de zèle ; jamais aucun ne posséda mieux l'art de gagner les cœurs de ses disciples, de leur aplanir les routes de la science, de les semer de plus de fleurs ; jamais aucun ne sut mieux leur inspirer la plus vive émulation. Il semblait, nouveau Prométhée, avoir dérobé le feu du ciel pour le porter dans le cœur de tous ceux ceux qui prenaient ses leçons. Qui pourrait, Messieurs, avoir oublié le prodige qu'il offrit à l'étonnement et à l'admiration de toute la ville ? Un enfant de sept ans et demi, formé par ses soins, répondit publiquement en 1771 sur l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, les sections coniques, la sphère, l'astronomie optico-systématique, et cet enfant, soutenu par les regards de son maître assis parmi les auditeurs, exposa les principes avec tant de clarté, fit avec tant d'aisance les calculs les plus compliqués, résolut les problèmes avec tant de facilité et d'intelligence que la malveillance et l'envie eurent le désespoir de ne pouvoir refuser de joindre leurs applaudissements à ceux du public.

Vous êtes surpris, Messieurs, de voir parmi ses élèves un enfant d'un âge aussi tendre. C'est que son zèle ne calculait point ses devoirs. Une indiscretion bien rare lui en faisait outrepasser les bornes, sans consulter sa santé. Jamais il ne mérita d'autre reproche. C'est le témoignage que lui rendirent en 1775 les magistrats et les principaux citoyens de cette ville dans un certificat que nous avons vu. Quoique avare de son temps, il en était prodigue pour ses élèves, jamais plus satisfait que lorsqu'il le leur consacrait tout entier. Son seul plaisir était de converser avec eux; sa seule distraction de les faire passer d'une étude à une autre; aux leçons de physique succédaient celles de mathématiques, pour lesquelles il avait autant d'attrait que d'aptitude. Cette aptitude était telle que l'on peut croire qu'il aurait tenu un rang distingué parmi nos plus illustres mathématiciens, si la gloire des autres ne lui eût pas été plus chère que la sienne, si, moins appliqué à les faire avancer dans la carrière, il se fût occupé davantage de ses progrès personnels.

L'Académie, qui reconnut bientôt qu'il manquait à sa gloire, lui donna la première place vacante. Non contente de le nommer membre de toutes les commissions, comme il était de ce petit nombre d'hommes qu'on peut présenter avec confiance à ses amis et à ses adversaires, elle l'invita à parler dans toutes les séances publiques. Nos registres, qui ne nous ont conservé que le titre de ses mémoires, nous apprennent que tous eurent un grand succès, et que la plupart roulaient sur l'électricité et autres matières analogues à la science qu'il professait. Parmi eux

il en est un qui a péri comme les autres, mais dont les effets sont encore subsistants, et qui nous procure tous les jours de bien douces et de bien pures jouissances. C'est le mémoire que nos registres qualifient de *très beau*, dans lequel il démontra qu'il était utile et nécessaire d'établir à Amiens un cours de meunerie et de boulangerie tel que celui que Parmentier avait fait à Paris. Ce mémoire électrisa fortement M. D'Agay. La commotion fut si vive que, de concert avec l'auteur, il prit des mesures pour que ce projet fût exécuté dans le plus bref délai. En effet, moins de quinze jours après, le 7 novembre 1786, MM. Parmentier, Cadet de Vaux et Brocq, régisseur des Invalides, ouvrirent dans le Logis du Roi le cours si ardemment désiré. Assistés de MM. Reynard, Lapostolle et D'Herville, ils opérèrent pendant six jours, sous les yeux de M. d'Agay, d'une foule de citoyens et surtout de ceux qu'on voulait instruire. Après leur départ, nos trois collègues continuèrent le cours, et nous recueillons aujourd'hui les fruits de leurs leçons et de leur zèle, nous leur devons un pain plus savoureux, plus sain et plus économique.

Aussi philanthrope et presque aussi fécond en projets que l'abbé de Saint-Pierre, M. l'abbé Reynard avait sur lui l'avantage que si les siens étaient moins vastes, ils étaient d'une facile exécution et ne pouvaient être flétris de la qualification de rêveries d'un homme de bien. Si tous avaient été exécutés, nous aurions un moyen d'instruction de plus, nous posséderions un cabinet d'histoire naturelle, et depuis plus de trente ans les enfants indigents auraient joui des bienfaits d'une instruction plus large.

L'abbé Reynard, convaincu que l'instruction est la source de l'ordre, du repos et du bonheur social, lut en 1786 un mémoire sur la nécessité d'instruire dès le premier âge les enfants du peuple. Il ne se contentait pas de parler, comme tant de beaux discoureurs, il agissait et préparait une méthode propre à abrégér la route qui conduit aux connaissances élémentaires. Mais l'envie suscita contre lui l'ignorance et le préjugé. Harcelé, fatigué, indigné des obstacles qu'on oppose à son zèle, il abdique ses fonctions et abandonne une terre inhospitalière.

Il se retire dans la capitale, où il trouvera les occasions d'exercer son talent pour l'éducation et de satisfaire sa passion pour les sciences. Déjà les savants recherchent son commerce et les pères se disputent le bonheur de l'avoir pour instituteur de leurs enfants. Il accepte de continuer l'éducation de deux jeunes Anglais avec lesquels il suit les cours des Lavoisier, des Fourcroy, des Charles, dont bientôt il sera l'heureux rival. Nous disons l'heureux rival ; car Paris, le vit, dit-on, faire avec succès des cours de physique et de chimie. Depuis longtemps il était initié dans cette dernière science ; il en avait fait des cours en cette ville et y avait fait connaître la théorie de Lavoisier.

La chimie ne lui dut pas seulement des adeptes ; elle lui est encore redevable d'un de ses plus savants professeurs. Ce fut lui qui avertit Vauquelin de son talent, qui lui donna la conscience de ses forces, et qui, en le déterminant à révéler au public le trésor de connaissances et de découvertes dont sa modestie lui faisait ignorer tout le prix, lui ouvrit le chemin qui conduit à la fortune et à la gloire.

Quant à l'abbé Reynard, il suspendit ses cours, ses élèves désirant faire avec lui leur tour d'Europe. Ces nouveaux Télémaques voulaient que pour voyager avec plus de fruit leur Mentor les accompagnât en Italie. Ce vœu honorait trop le maître et les élèves pour n'être pas accueilli. Il le fut et l'abbé Reynard vit cette terre classique des arts et des lettres. De retour à Paris, on l'invita très instamment à passer en Angleterre. Peut-être allait-il succomber, quand M. Le Couteulx le retint en lui présentant un appât qui ne pouvait manquer son effet ; il lui proposa de se charger de l'éducation de son fils. L'abbé Reynard se consacra à ce nouveau travail avec son ardeur ordinaire, et il dut s'applaudir de ses succès. Il préparait le bonheur d'un de nos départements qui a joui trop peu de temps de l'administrateur formé par ses soins.

La maison de M. Le Couteulx lui servit d'asile pendant la Terreur. Mais elle perdit pour lui ses charmes lorsqu'il ne fut plus occupé auprès de son élève. Il rougissait, il s'affligeait de n'être plus utile ; il se le reprochait, lorsque le comte Olavide, si connu par ses talents, par les services qu'il avait rendus à l'Espagne, et par l'horrible récompense que vingt ans auparavant il en avait reçue de l'Inquisition, le soulagea de cette peine, en le priant de venir en Espagne former son neveu aux sciences et à la vertu. Il y goûta pendant quelques années les douceurs de l'amitié et le bonheur de faire du bien. Mais quand la mort lui eut enlevé son ami, et quand cette malheureuse région fut en proie à la guerre, il vint s'établir à Bayonne. Ne craignez pas, Messieurs,

qu'il y soit oisif. Toujours possédé du besoin de faire du bien, il paiera par des bienfaits l'hospitalité qu'on lui accorde. Il sait attirer auprès de lui par les attraites de la charité les jeunes enfants de la ville ; il leur prodigue, avec des secours pécuniaires, sa santé, son temps et ses leçons. C'est là qu'il essaie la méthode d'enseignement dont nous avons déjà parlé, méthode dont nous faisons mal à propos honneur aux Anglais, qui ne l'ont que perfectionnée (c'est l'enseignement mutuel), après l'avoir empruntée de notre compatriote le chevalier *Paulet*, avec lequel le génie de M. l'abbé Reynard s'était rencontré. C'est encore là qu'il initia l'âge le plus tendre dans la connaissance de la phonégraphie française, ou l'art d'écrire aussi vite qu'un orateur qui parle distinctement, art bien connu des Romains, art perdu depuis longtemps et, selon lui, bien imparfaitement remplacé par la tachygraphie. Mais l'abbé Reynard était sans intrigue, il ne payait point de prôneurs, il ignorait

« Certain art de se faire valoir,

« Mieux su des ignorants que des gens de savoir ».

Peut-être aussi la forme étrange et bizarre de ses caractères a-t-elle repoussé ceux que des formes plus agréables auraient attirés et qui, après avoir étudié son système, auraient pu devenir ses partisans. Quoi qu'il en soit, nous lui avons ouï dire, et vous savez qu'il ne se vantait pas, que des enfants de 7 à 8 ans avaient, à l'aide de sa méthode, copié littéralement des sermons entiers. Pourrions-nous, d'après cela, ne pas désirer qu'elle fût plus connue ?

Mais il est temps que l'abbé Reynard se dérobe à

la reconnaissance des Bayonnais. Sa patrie a été trop longtemps privée de ses lumières. Ah ! Messieurs, dans quel état il s'offre à nos yeux ! Une vieillesse anticipée a décoloré, sillonné son visage. Ce n'est plus cet homme bouillant, actif, que son agilité semblait multiplier. Il est devenu presque impotent par les suites d'une chute très grave dont son indifférence a abandonné le traitement à la seule nature. Mais son cœur est toujours le même, et son âme a conservé toute sa vigueur au milieu des ruines de son corps. A peine remis des fatigues du voyage, ce véritable ami des enfants se traîne sous le toit du pauvre. Il n'épargne rien pour vaincre l'indifférence, et il rassemble autour de lui les jeunes amis qu'il vient de conquérir. Avec quelle touchante simplicité il descend de toutes les hauteurs de la science pour épeler avec eux ! Ni les haillons, ni la pétulance de leur âge, ni la stupidité des uns, la mauvaise volonté des autres, l'inapplication de la plupart, rien n'est capable de ralentir son zèle. Il est soutenu par l'espoir de former des hommes et de bons citoyens. Et comment ne le seraient-ils pas devenus, ayant sous les yeux ce parfait modèle de toutes les vertus ? Il était doux, patient, sans fiel ; il ne connaissait ni l'envie, ni l'orgueil, ni l'ambition. Sa bienfaisance était si grande qu'au défaut d'argent il donnait ses meubles, ses livres même, et qu'elle s'étendait jusque sur ceux dont il avait éprouvé l'ingratitude.

Vous êtes sans doute étonnés, Messieurs, que tant de vertus, couronnées par la plus rare modestie, n'aient pas été récompensées. Vous le savez, les circonstances n'étaient pas favorables. M. de Mandolx

et les autres prélats qui avaient été ses disciples étaient réduits à faire des vœux pour son bonheur avec le regret de ne pouvoir y contribuer. Heureusement il avait encore un frère et un neveu dignes de l'apprécier et de l'aimer autant qu'il méritait de l'être : c'est dans cet asile, c'est au sein des vertus domestiques qu'il a passé les dernières années d'une vie laborieuse, encore occupé de ses projets philanthropiques, et regrettant de ce qu'il avait été empêché par ses infirmités de mettre la dernière main à sa phonographie et de léguer à la postérité ce monument de son amour pour l'humanité.

14. — Éloge de M. MASSEY

Prononcé le 25 août 1819.

Pierre - François Massey naquit à Amiens le 27 janvier 1754. Si la fortune fit peu pour lui, la nature, plus libérale, sut bien l'en dédommager. Elle le doua de talents distingués et surtout d'une singulière aptitude à la science du commerce et de l'économie politique.

Quelque vaste qu'elle soit, à peine dans l'âge de l'adolescence, il en saisissait toutes les branches par la pensée, et les suivait jusque dans leurs derniers rameaux. Peut-être dans un autre siècle, et avec d'autres moyens pécuniaires lors de son début dans la carrière, serait-il devenu l'égal de ces premiers Médicis et de ce Jacques Cœur que cette science éleva à un si haut degré d'opulence et de considération. Moins heureux qu'eux, il lui fallut jeter les premiers foudements de sa fortune, et vous savez, Messieurs, que c'est la partie de l'édifice qui demande le plus de temps et de travail.

Des talents si précoces et si rares n'échappèrent pas aux regards de M. Morgan. Permettez, Messieurs, que je m'arrête ici un instant pour payer à ce bienfaiteur de la patrie le tribut de reconnaissance qu'elle lui doit. C'est lui, c'est M. Morgan, qui en 1763 introduisit dans cette ville la fabrique des velours de coton, qui sont aujourd'hui presque l'unique source de sa prospérité. Peut-être lui devons-nous aussi les services importants que M. Massey a rendus à ce département. Son génie ne se serait-il pas émoussé, ses talents auraient-ils acquis tout leur développement, en un mot, ne se serait-il pas abâtardi, si M. Morgan l'eût laissé languir dans des emplois subalternes, confondu avec les automates, écrivains et calculants, qui remplissaient ses bureaux ? Protecteur du talent, il éprouva pendant quelque temps le jeune adepte, et après s'être convaincu que son amour pour le travail égalait sa délicatesse et son intelligence, il l'investit de toute sa confiance et le mit à la tête de ses affaires. Vous savez, Messieurs, avec quel succès il les conduisit. Il fut tel que M. Morgan, consultant peut-être moins son intérêt que sa justice, se l'associa en 1786.

Cette association produisit, si je puis m'exprimer ainsi, l'effet d'une espèce d'affranchissement. Dégagé de toutes entraves, libre de toute dépendance, le génie de M. Massey prit un nouvel essor. Ses idées s'agrandirent, et les plus heureux résultats justifiaient la sage hardiesse de ses spéculations. Ne croyez pas, Messieurs, qu'occupé du commerce extérieur, il néglige les établissements qui sont sous ses yeux. Son activité suffisait à tout. Bientôt la

manufacture de velours de coton, vivifiée par ses soins, s'avance d'un pas rapide vers son perfectionnement, il en multiplie les produits en adoptant la navette volante et les Jenny-Mull, ces machines ingénieuses, que depuis longtemps la France enviait à l'Angleterre.

Ses jours coulaient purs et sereins au milieu de ces douces et paisibles occupations. Déjà de nombreux capitalistes, ou enflammés d'une noble émulation, ou excités par l'appât du gain, marchaient sur ses traces et employaient des milliers de bras depuis longtemps inactifs, et il jouissait du bonheur de voir qu'ainsi il contribuerait à faire remonter insensiblement sa patrie au degré de prospérité d'où l'inconstance de nos goûts l'avait fait descendre, lorsque la convocation des Etats Généraux fournit à ses concitoyens l'occasion de lui prouver leur reconnaissance et leur estime. Ils le nommèrent électeur. Deux ans et demi après, ils lui en donnèrent un témoignage plus flatteur encore ; ils lui confièrent leurs intérêts et le chargèrent de les représenter à l'Assemblée Législative (1^{er} octobre 1791 — 21 septembre 1792). Dans cette Assemblée il se montra zélé défenseur du Roi et de la Constitution. Il monta même plusieurs fois à la tribune. Mais après la journée du 10 août 1792, voyant l'inutilité de ses efforts et l'impossibilité de réussir, il revint dans ses foyers. Cette retraite, dont quelques-uns lui feront un crime, le préserva au moins de l'inconvénient d'être nommé membre de la Convention. On crut le punir en l'éloignant des affaires publiques.

Mais enfin, trois ans plus tard, les passions étant

moins exaltées, on pensa devoir abréger l'espèce d'ostracisme auquel on semblait l'avoir condamné. En l'an III il fut membre du Conseil général de la Commune, puis officier municipal. Ses pairs, qui en l'an IV l'avaient nommé Juge du Tribunal de Commerce, l'élevèrent à la présidence trois ans après, et si, à l'expiration de cette courte magistrature, leur respect pour la loi les empêcha de la proroger, il n'étouffa point leur regret de se voir privés d'un magistrat aussi éclairé que laborieux, aussi judicieux qu'intègre, et qui, persuadé que souvent la longueur des procès est aussi funeste aux plaideurs que l'erreur du jugement, expédiait les affaires avec une étonnante célérité, qui ne nuisait cependant ni à la sagesse ni à l'équité de ses décisions.

Depuis cette époque jusqu'en 1814, chaque année sans exception lui apporta un tribut de nouveaux témoignages de l'estime et de la considération qu'avaient pour lui ou ses concitoyens ou les différents gouvernements qui ont régi la France. Sa sagesse faisait qu'il n'était suspect à aucun, et ses talents le rendaient utile à tous. Aussi l'avez-vous vu membre du Conseil de navigation de ce département, membre du Conseil général du Commerce de France. Mais je vous fatiguerais par la seule énumération des places auxquelles il fut appelé par la confiance générale et auxquelles tant d'autres ne parviennent que par l'intrigue, qu'il ne connut jamais. Elles ne furent pas pour lui de simples titres d'honneur. Il croyait que chacune d'elles imposait des obligations, et il s'acquittait des devoirs de toutes, comme s'il n'en eût occupé qu'une seule.

Mais avons-nous besoin d'entrer dans ces détails ? N'avez-vous pas entendu comme nous plusieurs de ses collègues parler de la multiplicité et de l'excellence de ses travaux ? Ne leur avez-vous pas entendu dire qu'il serait presque impossible de le remplacer dans la Chambre de commerce et dans le Conseil général du Département ? Faible panégyriste, que pouvons-nous ajouter à ce glorieux témoignage émané de ceux à qui une communauté de travaux donne le droit d'apprécier son mérite ? Il en reçut en 1814 une bien flatteuse récompense. Le gouvernement signala son discernement et sa justice en le décorant de la Croix de la Légion d'Honneur, et, chose extraordinaire, l'envie même n'en fut point étonnée.

Jusques ici, Messieurs, nous avons considéré M. Massey sous des rapports qui sembleraient vous être étrangers, si vous ne réunissiez dans vos attributions l'agriculture et le commerce. En l'an VIII il avait été nommé membre de cette Société d'Agriculture à laquelle vous devez votre restauration, et c'est à ce titre qu'il vous a appartenu. Plus d'une fois il vous entretint des matières qui lui étaient familières, et vous n'avez oublié ni l'intérêt qu'il prenait à vos travaux, ni la distinction avec laquelle il présida à votre séance publique de 1807, ni ses observations sur la statistique de ce département, sur son commerce agricole, maritime et industriel, ni le mémoire dans lequel, après avoir réclamé pour les manufactures une liberté pleine et entière, il indiquait au gouvernement les moyens propres à enflammer leurs chefs de la plus noble émulation.

Ces mémoires, pleins de vues lumineuses, étaient écrits sans prétention, ils portaient le caractère de son esprit qui était facile et naturel ; son jugement était sain, sa mémoire imperturbable. Il n'était pas moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il était bon époux, père tendre, ami sûr et fidèle ; simple dans ses mœurs, il ne le montrait point, il ne se cachait point, et pour achever de le peindre, je pourrais dire avec un ancien orateur qu'il était aussi éloigné du faste de la modestie que de celui de l'orgueil. Ajoutez à cela qu'on se trouvait toujours disposé à rendre service et à communiquer ses lumières. Pourquoi faut-il que nous en soyons privés bien avant le temps jusqu'auquel la nature et sa santé semblaient nous promettre d'en jouir ? Sans doute c'est un malheur pour nous. Mais pour lui, Messieurs, ne serait-ce pas une suite des faveurs que la fortune lui avait prodiguées avec tant de constance ? Cette mort prématurée lui a épargné la douleur de survivre aux objets de son amour et de sa tendresse. Ses derniers moments ne furent pas rendus plus affreux par la connaissance de l'état cruel où étaient une épouse chérie et un fils bienaimé. Il ne les précéda que de quelques jours, et le 6 février il emporta nos regrets et ceux de tous ses concitoyens, parmi lesquels il eut l'avantage de ne point compter d'ennemis.

15. — Éloge de M. MARESSAL

Prononcé le 27 août 1821.

Jean-François-Philibert Maressal, naquit à Flixecourt en 1742. Après avoir fait à Amiens les études

ordinaires, il revint chez son père et consacra tout son temps à l'étude et à la pratique de l'agriculture. Cette profession, si respectée chez les Grecs que de leurs cultivateurs ils faisaient des Dieux, si honorée chez les Romains que, du Capitole où ils étaient montés triomphants, ils retournaient dans leurs champs enorgueillis de se voir sillonner par des socs couverts de lauriers ; cette profession que Cicéron dit être sous tous les rapports la plus avantageuse, comme aussi la plus noble, la plus digne de l'homme et surtout de l'homme libre ; cette profession, dont les Hésiodes, les Xénophons, les Virgiles, les Catons, les Varrons, les Columelles et tant d'autres beaux génies ont ou célébré les charmes ou tracé les préceptes ; cette profession enfin à laquelle l'empereur de la Chine s'associe tous les ans dans une fête solennelle, et qu'il encourage en élevant à la dignité de mandarins les cultivateurs qui se sont distingués dans leur art ; eh bien ! Messieurs, nous, bien différents des anciens, qui n'estimaient les choses que par leur utilité, nous, préoccupés de nos idées gothiques, féodales et chevaleresques, nous l'avions dégradée cette profession si noble, et ceux qui cultivaient le premier des arts, le seul art vraiment nécessaire, nous les regardions à peine comme des hommes.

A la vérité, quand M. Maressal se plaça dans leurs rangs, ces préjugés aussi barbares qu'insensés ne régnaient plus avec le même empire. La mode, cette bizarre souveraine des Français, disputait à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et l'orgueil avaient avili. Les cultivateurs étaient réhabi-

lités dans la dignité d'hommes. Mais ils ne jouissaient que d'une portion de la considération qui leur est due et il fallait encore du courage pour se dévouer à un état qui ne procurait pas toute celle à laquelle on avait la conscience de pouvoir prétendre.

M. Maressal eut ce courage. Doué de l'esprit d'observation, d'un jugement sain, d'une constance qui s'affermissait par les obstacles et ne cessait de lutter contre eux qu'après en avoir triomphé, il approfondit la théorie de son art, il étudia la nature des sols confiés à ses soins, afin de savoir ce qu'ils pouvaient ou refuser ou prodiguer, et bientôt il étonna ses voisins par la richesse de ses récoltes.

Les succès que nous obtenons dans l'état auquel notre goût nous a appelés resserrent les liens qui nous y attachent et l'on ne peut les rompre sans que le cœur éprouve de cruels déchirements. Concevez donc, Messieurs, combien fut pénible le sacrifice que fit M. Maressal, lorsque des arrangements de famille l'arrachèrent à ses occupations chéries, aux délices de la vie champêtre, et l'obligèrent d'embrasser l'état du commerce qui n'avait pour lui aucun attrait et qui demandait de nouvelles études. Je dis de nouvelles études, et ce langage n'a rien qui vous surprenne, vous, Messieurs, les habitants d'une ville si florissante par son commerce et si féconde en négociants éclairés. Nous ignorons si M. Maressal se livra aux profondes méditations qu'exigeait son nouvel état, si même il n'en fut pas dispensé par la nature de ses affaires. Tout ce que nous savons, c'est que le résultat de toutes ses opérations prouva sa haute intelligence. Car la fortune n'a point cette

constance pour l'homme qui n'a pas le talent de fixer ses caprices.

Le bonheur qui accompagnait toutes ses entreprises n'effaça point de son cœur l'objet de ses premières affections. Combien de fois, fatigué de la ville, ne s'écria-t-il pas : « *O rus, quando ego te aspiciam !* O champs, ô mes amis, quand vous verrai-je encore ! » Quelques années s'écoulèrent avant que ses vœux fussent satisfaits. Enfin on lui proposa de se charger de l'exploitation du beau domaine de Boufflers, dans la vallée de l'Authie. Il saisit avec empressement cette occasion de secouer ses chaînes, de reposer son âme sur des objets qu'embellit la nature. Boufflers offrit un vaste champ à son activité ainsi qu'à son industrie. Le territoire en était aussi étendu que divers. La nature des différents sols une fois bien reconnue, il demandait à la terre des produits analogues à leur qualité, et la terre, toujours libérale envers le cultivateur intelligent et laborieux, lui procura ses trésors. Les immenses pâturages sur lesquels il dominait lui ouvrirent une nouvelle source de richesses. Rival des Normands, il s'attacha à l'éducation de ce fier et fougueux animal dont Job, Virgile, Delille et Buffon ont fait de magnifiques descriptions. Il couvrit ses pacages d'un nombre infini de jeunes chevaux qu'il élevait avec des soins que les acheteurs semblaient se faire un devoir et se disputer le mérite de payer généreusement.

Tant d'avantages ne purent le fixer sur les bords de l'Authie. Ceux de la Somme le rappelaient. Sa propriété du Quesnot réclamait ses lumières et

sa surveillance. Il s'y rendit enfin. A l'aspect du maître tout bientôt change de face. De nombreux troupeaux peuplent ses bergeries et ses étables ; ils y préparent des engrais qui, combinés avec d'autres, et répandus sur les terres avec une sage profusion, raniment celles qui sont languissantes et disposent les bonnes à une plus heureuse fécondité. Plus de repos pour elles ; c'est en changeant, en alternant leurs produits qu'elles se délassent. C'est ainsi qu'il maintient leur vigueur et la rend inépuisable. Les jachères sont donc supprimées. Les friches mêmes sortent de leur honteuse inaction et les greniers du Quesnot s'affaissent sous le poids des récoltes. Ainsi, par leur abondance, M. Maressal renouvela en quelque sorte le prodige qui excita l'admiration des Parisiens au commencement du dernier siècle. Girardot, militaire distingué, quitta le service avec la croix de Saint-Louis et les débris d'une fortune que l'âge mûr reprochait à sa jeunesse d'avoir trop peu ménagée. Ils consistaient en deux pièces de terre, l'une de sept arpents et l'autre de trois et demi, situées à Bagnolet. La nécessité, dit-on, rend industrieux, Girardot le devint. Il demanda à ces tristes débris et par son génie (on peut le qualifier ainsi) il obtint d'eux bien au-delà de ce que ses prodigalités lui avaient fait perdre, bien au-delà même de ce à quoi la cupidité pouvait prétendre. Il en retira annuellement plus de 36.000 fr Il est vrai qu'il était simplement ce que La Fontaine appelle prêtre de Pomone, qu'il ne rendait aucun culte à Cérès, laquelle ne récompense pas si magnifiquement ses adorateurs.

La culture de son domaine et le soin de ses affaires n'occupaient pas uniquement M. Maressal. Le bien public était aussi l'objet de ses méditations et de sa sollicitude. Longtemps avant M. Christian, il chercha avec une louable obstination le moyen d'abolir le pernicieux usage du rouissage, et de rendre ainsi plus salubre la vallée de la Somme. Si nous ne pouvons applaudir à ses succès, au moins sachons lui gré de ses intentions philanthropiques. Hélas ! ils sont si rares ceux qui s'intéressent au bien général. Gardons-nous de les décourager par notre ingratitude.

M. Maressal fut plus heureux dans une autre entreprise également digne d'un bon citoyen. Il voyait avec douleur que dans son canton les chevaux avaient perdu la beauté des formes, l'agilité, la vigueur et toutes les qualités brillantes dont la nature les avait doués, que l'espèce était abâtardie. Jaloux de la régénérer, il commence par donner l'exemple dont l'influence est si puissante, il achète un bel étalon. Comme ce moyen n'était pas à la portée de tous, il obtient du gouvernement que le dépôt d'Abbeville en placera un autre dans ses écuries pendant tout le temps de la monte. En rapprochant ainsi le remède il ôtait tout prétexte à ceux qui, pour s'excuser de n'y pas avoir recours, auraient allégué ou la perte de temps ou les frais que nécessite un déplacement.

Quoiqu'il fit le bien sans chercher d'autre récompense que le plaisir de l'avoir fait, cette action lui en valut une autre d'autant plus flatteuse qu'elle venait de plus haut et qu'elle était inattendue. Sa Majesté, le 24 avril 1820, ordonna que M. Maressal serait mentionné honorablement parmi les proprié-

taires et cultivateurs qui secondaient le mieux ses vues pour la prospérité de cette partie importante de l'économie agricole.

Déjà dans une autre occasion il avait fixé l'attention du gouvernement, et reçu de précieux témoignages de son estime. Les circonstances politiques nous ayant séparé de nos colonies, le sucre s'était élevé à un taux qui permettait à peine aux familles aisées d'en faire usage. Comment remédier à ce grave inconvénient ? Comment procurer à la France le seul produit agricole que la nature, d'ailleurs si prodigue envers elle, semblait lui avoir refusé ? Le Prussien Margraff en avait trouvé le moyen *en 1749*. Il avait extrait de la betterave un sucre de même qualité que celui de la canne et d'un prix à peu près égal. Cette découverte qui n'intéressait que la science, et n'offrait aucun appât à la cupidité, resta comme inaperçue pendant cinquante ans, au bout desquels *Achard*, autre Prussien, vérifia les expériences de Margraff et obtint les mêmes résultats.

Frédéric-Charles Achard, chimiste, d'origine française, né à Berlin en 1754, mort en 1821, appliqua le premier vers 1787 la découverte du sucre de betterave faite par Margraff (1709-1790) en 1747 et reçut du roi de Prusse le domaine de Kunern *en Silésie* pour exploiter cette nouvelle industrie ; il y adopta la défécation à l'acide et la méthode des cristallisoirs.

Pour cette fois toute l'Europe retentit du bruit de ce succès, et dès l'année suivante, en 1800, Deyeux, chimiste de Paris (1744-1837), s'occupa des moyens d'exploiter cette mine féconde ; il répéta les premiers

essais et se convainquit que les espérances données par les Allemands n'étaient point illusoires. En conséquence il fit à l'Institut un rapport qui déterminait ce corps savant à inviter les propriétaires-cultivateurs à rendre la France indépendante des colonies par la culture de la betterave. M. Maressal ne fut pas un des derniers à répondre à cet appel patriotique. Mais avant de rien entreprendre il visita quelques-unes des fabriques déjà établies, il observa, il compara leurs différents procédés, il consulta d'habiles chimistes, et après s'être entouré de toutes les lumières acquises à cette époque, il ouvrit un atelier qui mérita le suffrage de l'Inspecteur envoyé par le Ministre de l'Intérieur, lequel, par sa lettre du 25 janvier 1819, lui en témoigna sa vive satisfaction.

Jusques ici, Messieurs, nous avons envisagé M. Maressal sous des rapports qui sembleraient vous être étrangers, si vous ne réunissiez dans vos attributions l'agriculture et le commerce. Il fut dès l'origine membre de cette Société d'Agriculture qui fut créée en 1799 et qui quatre ans après vous appela dans son sein. Il fut donc un de vos restaurateurs ; c'est à ce titre qu'il vous a appartenu et que votre reconnaissance lui paie aujourd'hui ce faible tribut. Il rendit d'importants services à la Société d'Agriculture. Il lui ouvrit le trésor d'observations qui étaient le fruit de sa longue expérience, il l'enrichit de plusieurs mémoires, parmi lesquels on distingua surtout celui où il proposait un puissant préservatif contre cette maladie contagieuse qui trop souvent dépeuple nos écuries et nos haras.

Le séjour habituel que depuis quelques années il

faisait à la campagne l'éloignait de vos séances et l'empêchait de prendre une part aussi active à vos travaux. Mais vous le retrouviez toutes les fois que vous jugiez qu'il pouvait vous être utile, et il ne laissait pas échapper l'occasion de faire éclater son zèle et de vous prouver son attachement. L'un et l'autre vous étaient si connus qu'il y a deux ans vous lui assignâtes une place dans votre commission spéciale et centrale d'agriculture, à laquelle il a regretté que ses infirmités ne lui permissent pas de rendre ses services accoutumés. Mais si sa plume fut oisive, son cœur ne le fut pas. Il fit bien mieux que de rédiger de bons mémoires, il continua de faire de bonnes actions. Depuis longtemps il était consulté de toutes parts ; il rapprochait les ennemis, il prévenait les procès, il terminait les différends. Le bon sens était son code, et son titre, la confiance qu'inspirait son austère probité.

Les indigents étaient encore plus particulièrement l'objet de ses soins. Il était pour eux comme une seconde providence, et comme elle, en versant sur eux ses bienfaits, il déguisait ses dons, afin de ménager leur délicatesse et ne point alarmer leur pudeur, car l'indigence a aussi sa pudeur. Il avait des ateliers toujours ouverts à ceux qui préféreraient un honorable salaire à une honteuse mendicité. Celle-ci n'avait plus de prétexte pour affliger les regards et languir dans la misère. Elle pouvait trouver dans ce travail qu'il lui offrait l'aisance, la vertu et le bonheur. Aussi était-il l'objet de la vénération de tous dans la commune de Crouy. Il ne s'en écartait pas même, du moins pour longtemps, lors des plus affreux désastres.

Un terrible incendie y éclata tout-à-coup. Dix maisons sont dévorées par les flammes et dix familles plongées dans le deuil et la consternation. M. Maressal s'associe des hommes sensibles, généreux, des hommes semblables à lui, et vole au secours de ces infortunés. Vivres, argent, bois de charpente, matériaux de toute espèce, il fournit tout ; les maisons se relèvent, les larmes sont essuyées et le bonheur renaît dans la commune.

Cet homme bienfaisant méritait d'être heureux. Cependant il ne le fut pas. Son âme fut pendant plus de vingt-cinq ans dévastée par la douleur. La perte d'un fils qui donnait les plus belles espérances, et qui fut moissonné dans le printemps de sa vie, déchira son cœur d'une plaie que les années n'ont pu cicatriser. Des enfants dignes de tout son amour distrayaient sa douleur, mais ne la consolaient pas. L'image de ce fils expirant lui était toujours présente et rendait toujours plus vifs des regrets qu'il a emportés au tombeau.

La maladie qui l'y fit descendre fut longue et cruelle. Mais combien ses maux durent être adoucis par la présence de tous ses enfants, par la tendresse de leurs soins, par la délicatesse de leurs attentions, par le zèle infatigable avec lequel ils veillaient nuit et jour autour de son lit de douleur, sans cesse occupés à panser ses plaies, à prévenir ses besoins, à soutenir son courage ! Certes, tant d'amour semblait être digne de récompense. Le ciel ne daigna pas leur accorder celle à laquelle ils aspiraient. M. Maressal expira dans leurs bras le 15 septembre 1820. Peu de pères, au moment où la mort les séparait de leurs

enfants, ont pu dire aussi justement que lui : Oh ! qu'il est cruel.... qu'il est doux d'être père !

16. — Notice relative à M. De BEAUFORT (1821).

Messieurs,

Pourquoi faut-il qu'à la douleur d'avoir perdu un collègue que vous regrettez amèrement, se joigne encore celle de ne pouvoir exposer à vos concitoyens les droits qu'il avait à leur estime et à leur amour ? La mort vous a ravi M. Thuillier de Beaufort, et votre règlement vous ordonne de faire son éloge. Mais il veut que cet éloge soit comme un abrégé de sa vie.

Comment faire l'abrégé d'une vie dont on ne connaît que les résultats personnels, c'est-à-dire les titres et les décorations qui ont été la récompense de 40 ans de services consacrés à la patrie ? Pressés du désir de payer un tribut si légitime, vous avez fait de longs et vains efforts pour atteindre à la personne dont la main fraternelle pouvait écarter le voile qui couvrait à vos yeux la gloire de cette longue carrière. Elle a échappé à toutes vos recherches. Privés de ce secours, l'hommage que vous rendriez aujourd'hui à M. De Beaufort serait donc incomplet ; vous effaceriez plus des deux tiers de sa vie. Plutôt que d'avoir à vous reprocher cette injustice, vous avez mieux aimé différer de prononcer son éloge que de le mutiler. Vous avez donc remis à l'année prochaine l'accomplissement de ce devoir. Alors une bouche plus éloquente vous peindra les talents et les services militaires de M. De Beaufort, ses vertus morales et civiques, cette active bienfaisance qui

n'usait de l'ascendant que lui donnaient son âge, son rang et sa fortune, que pour veiller avec une égale anxiété au bonheur des pères, en les occupant, à l'instruction des enfants, en fondant des écoles d'enseignement mutuel pour les deux sexes, au soulagement des malades en leur prodiguant des secours, et des consolations. Cet orateur le suivra dans les conseils municipaux, où il opinait avec tant de sagesse, où il développait avec autant de clarté que d'énergie les motifs qui devaient déterminer à ne pas reléguer hors de la ville le canal d'Angoulême qui certes eût payé bien magnifiquement le droit de cité. Cet orateur le suivra encore dans son cabinet, où il le verra, inspiré par l'amour du bien public, rédiger ces observations lumineuses qui tôt ou tard, nous l'espérons du moins, procureront de si précieux avantages au commerce et à l'Etat. Et vous, Messieurs, vous applaudirez à cette justice tardive, rendue à un vertueux collègue, enlevé trop tôt, hélas ! à votre amour.

17. — Eloge de M. BARON

Prononcé le 26 août 1822.

Messieurs,

Jean Baron naquit à Amiens le 31 janvier 1761. Dès l'âge le plus tendre il sembla faire pressentir sa destinée par son goût ou plutôt sa passion pour les livres. Ils furent les hochets de son enfance. Les promenades, les jeux n'avaient pour lui aucun attrait. Les lui imposer, c'eût été le punir. On s'empressa donc de confier le jeune Baron à des maîtres qui

tout à la fois présidèrent au choix de ses lectures et le mirent bientôt en état de suivre le cours ordinaire des études. Il ne trouva au Collège ni l'abbé Delille, ni aucun de ses rivaux, si toutefois il pouvait en avoir, car Sélis qui le suivait en était à une longue distance. Mais leurs successeurs, quoiqu'ils n'eussent pas, ou peut-être parce qu'ils n'avaient pas les talents de ces premiers maîtres, qu'une adroite politique avait envoyés dans cette ville, sinon pour étouffer, au moins pour adoucir les regrets que lui causait la perte de ses anciens instituteurs ; leurs successeurs, disons-nous, étaient peut être plus propres à former d'excellents élèves, soit parce que, placés dans des sphères moins élevées, ils avaient moins d'efforts à faire pour descendre jusqu'à leurs disciples, soit parce qu'ils ne cherchaient point la gloire dans des travaux étrangers à leurs fonctions, mais dans l'accomplissement des devoirs que leur imposait la patrie.

Instruit par de tels maîtres, M. Baron fit de rapides progrès, et plus d'une fois il remporta sous leurs auspices de ces victoires qui enivrent les jeunes cœurs, qui font sur eux une si vive et si profonde impression qu'à l'extrémité de sa longue carrière le Maréchal de Villars disait que les plus beaux jours de sa vie étaient ceux où, au collège, il avait triomphé de ses rivaux et celui où il avait, à Denain, raffermi le trône de Louis XIV, en humiliant l'orgueil des insolents ennemis de la France.

M. Baron vient d'atteindre l'époque où l'on doit faire le choix d'un état. Son amour pour les lettres l'éloignait de tous ceux qui ne lui auraient permis

d'avoir avec les Muses qu'un commerce rare, par conséquent froid et languissant. Il se détermina donc pour la profession d'avocat, qui ne laisse pas seulement la liberté, mais qui impose l'obligation de les cultiver. Ce choix put paraître extraordinaire à ceux qui considéraient que les vices de sa constitution s'opposeraient à ce qu'il pût jamais aspirer aux palmes de l'éloquence. Ils oublièrent que la science a aussi ses couronnes, moins brillantes peut-être, mais plus solides, qu'on peut être aussi utile en rédigeant de savantes consultations qu'en prononçant d'éloquents plaidoyers. Convaincu de cette vérité, M. Baron consacra plusieurs années à l'étude de la jurisprudence. Déjà il touchait au moment de recueillir le fruit de ses travaux, lorsque la Révolution, par des circonstances qui nous sont inconnues, l'obligea de les abandonner et d'accepter une place de commis au District. Heureusement il ne languit pas longtemps dans ces ingrates fonctions. La tourmente révolutionnaire l'avait forcé de désertir du poste que la raison lui avait assigné. Devenue bienfaisante envers lui, elle le fixa dans celui qu'il aurait choisi par goût, elle le transporta dans sa véritable patrie, elle le plaça au milieu des objets de ses plus constantes affections, au milieu des livres qui affluaient dans nos murs de toutes les parties du département. Certes, lorsqu'il fut établi leur conservateur, on ne put pas lui appliquer le sarcasme qu'un ministre se permit avec un de ses parents qui venait d'être placé à la tête de la Bibliothèque du Roi : « Mon cousin, lui dit-il, voilà une belle occasion pour apprendre à lire. »

Parmi cette foule d'exilés qu'on rassemblait autour de lui et que l'on confiait à sa surveillance, M. Baron trouva sans doute beaucoup de personnages qui lui apparaissaient pour la première fois. Les saints pères, les théologiens, les commentateurs de l'Écriture Sainte, les casuistes, les mystiques, les ascétiques ne lui étaient connus que par leurs dénominations génériques. Mais, vu le cours des choses, il est probable que de longtemps ils ne seraient rappelés de leur exil, qu'ainsi, s'il le jugeait à propos, il pourrait faire connaissance avec eux, la pousser même jusqu'à la familiarité. Il ne fut pas tenté d'aller jusque là. Il se borna à la connaissance du nom des auteurs et de la date des éditions. Cela suffisait pour le temps et peut-être pour des circonstances plus favorables. Mais, s'il se tint sur la réserve avec ceux-ci, il n'en fut pas de même des amis de sa jeunesse, les savants et les littérateurs. Il les revit avec les transports qu'éprouvent des amis après une longue absence. Sans cesse il conversait avec eux et il s'appliquait à les mieux connaître, afin, s'il était possible, de les aimer davantage.

Trop souvent ces doux entretiens furent interrompus par la nécessité de faire le catalogue des 120.000 volumes qui composaient alors cette bibliothèque aujourd'hui réduite à environ 36.000 par l'effet des ventes, des restitutions et des distractions faites en faveur de la Préfecture, de l'Evêché, du Collège, etc. Les ventes et les distractions n'affligeaient point M. Baron. On ne donnait, on ne vendait que les livres doubles. Les ventes auraient même enrichi la Bibliothèque, si on eût eu soin de

lui en appliquer le produit. M. Baron applaudissait donc à ces ventes, il était le premier à les solliciter. Mais les restitutions ! Ah ! quelque justes qu'elles fussent, quelque ami qu'il fût de la justice, il ne s'y prêtait qu'à regret. On sait avec quelle pénible résignation il obéit, lorsqu'on lui ordonna de remettre au marquis de Nérac 5.400 volumes dont la retraite a changé en un vaste désert les régions de la littérature et de l'histoire. Rendre ces livres, c'était comme dépouiller l'année de son printemps. M. Baron qui s'identifiait, pour ainsi dire, avec ceux qui étaient confiés à sa garde, pouvait-il être insensible à la perte d'un si riche trésor ? A quel point ne devait-elle pas aggraver la douleur où le plongeait l'état de cette bibliothèque à la prospérité de laquelle il attachait le bonheur de sa vie ? Après différentes migrations il l'a vue pendant onze ans comme ensevelie dans la poussière, exposée à devenir, malgré tous ses soins, la pâture des insectes, et cet homme, si jaloux de la gloire de sa patrie, était condamné, non pas à fuir, sa place le lui interdisait, mais, ce qui est pire, à rougir devant les étrangers qui, à cet aspect désolant, étaient autorisés à croire que les lettres n'y étaient pas en honneur. Il obtint, l'année dernière, que la plus grande partie des livres fût relevée de cette ignominie et placée sur des tablettes provisoires. Peut-être cette faveur lui a-t-elle été fatale. Son zèle lui exagéra ses forces et il prit une part trop active à ces nouveaux arrangements.

Jusqu'à cette époque, M. Baron, qui gémissait de se voir réduit comme bibliothécaire à une inaction

presque totale, avait cherché des consolations dans la composition de quelques ouvrages.

En 1812, le Ministre de l'Intérieur désira d'avoir les renseignements les plus étendus sur les dialectes usités dans les différentes parties de l'empire. C'était, disait-il, une partie essentielle de la statistique de la France. Il demandait des détails sur la prononciation ordinaire des habitants, sur les expressions et les tours de phrases qui leur sont particulières ; de plus un vocabulaire des mots usités dans le *patois* Picard et enfin une traduction en ce dialecte de l'évangile de l'enfant prodigue.

M. de Maissemy adressa ces demandes à la Société d'Emulation dont M. Baron était le président. Vous n'avez point oublié, Messieurs, que cette Société était composée d'une nouvelle et singulière espèce de rebelles, qui, depuis la suppression des Académies, conspiraient sourdement contre les tyrans auxquels on avait projeté d'asservir la France, l'ignorance et la barbarie.

M. Baron ne parut point choqué de l'irrévérence avec laquelle le Ministre traitait de *patois* un idiome qui, selon les savants abbés Lebeuf et Delarue, est probablement l'origine de cette langue franque que l'on parle dans toutes les Echelles du Levant. On lui fournissait l'occasion de travailler. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre indulgent. Sans réclamer contre la qualification injurieuse donnée à la langue Picarde, il composa un vocabulaire Picard d'environ 180 pages in-folio, et satisfit à toutes les demandes du Ministre. Nous ignorons si une commission l'aida dans ce travail. Tout ce que nous pouvons assurer,

c'est que le manuscrit qui nous a été confié, et dont nous ne sommes pas juge compétent, est écrit de sa main.

Son amour pour l'exactitude et la vérité l'engagea bientôt dans une autre entreprise. M. Rivoire avait publié en 1806 une description de notre Eglise Cathédrale, fait moins d'après ses propres observations que d'après le *Voyage pittoresque* d'Auguste de Vermont. M. Baron ne fut pas le seul à remarquer que cet ouvrage se ressentait de la rapidité avec laquelle il avait été composé, qu'il fourmillait d'erreurs, qu'une foule de détails essentiels y étaient omis, que le style n'avait pas toujours la gravité, on peut même dire la décence qu'exigeait la majesté du sujet. Il résolut de faire une nouvelle description de cette superbe basilique. Nous l'avons lue ; elle forme un volume d'environ 300 pages. L'auteur nous a paru avoir atteint le but qu'il s'était proposé. Il n'a pas toujours vu les choses comme M. Rivoire et il en a vu qui lui avaient échappé. Son style est clair, point prétentieux, il s'anime rarement ; une seule fois il s'éleva presque au ton de la poésie. C'est en décrivant la gloire qui couronne le maître-autel. Est-il un ami des arts qui lui eût pardonné, s'il en avait parlé de sang-froid ?

Ces deux manuscrits ne sont pas les seuls qu'ait laissés M. Baron. Il en existe un troisième plus volumineux, auquel nous regrettons qu'il n'ait pas mis la dernière main. C'est une notice historique de la ville d'Amiens. L'auteur, après avoir jeté un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de cette ville depuis sa fondation, présente un fidèle tableau de ce qu'elle était avant

et pendant la Révolution, ainsi que de son état actuel sous tous les rapports. Il anticipe même sur l'avenir et nous fait jouir d'avance des embellissements et établissements utiles projetés depuis longtemps. Il est fâcheux que, poussant l'exactitude jusqu'au scrupule, il entre dans des plus minutieux détails. On pourrait rendre cette notice très intéressante en imitant ce philosophe scythe qui retranchait l'inutile, ébranchait et émondait. L'ouvrage ainsi mutilé en aurait plus de vigueur et d'agrément et l'auteur en recueillerait plus de gloire.


Tels sont, Messieurs, les principaux ouvrages qui amusaient les loisirs de M. Baron et le distrayaient de ses maux. Vous avez sûrement observé qu'il n'en est aucun, de ces ouvrages, qui soit étranger à sa patrie. Son amour pour elle lui en a inspiré tous les sujets. Nous lui devons donc tous de la reconnaissance. L'Académie acquitta l'année dernière sa portion d'une dette si légitime en l'admettant dans son sein. Elle espérait que, malgré ses infirmités, elle le posséderait encore longtemps. Vain espoir. De jour en jour elles devinrent plus graves, et ne lui permirent même pas de prononcer son discours de réception. S'il s'en était dispensé par indifférence, peut-être auriez-vous pensé, avec Fontenelle, que l'Académie doit se taire à la mort de ceux qui auraient négligé de remplir ce devoir essentiel, et qui par un silence aussi injurieux que coupable auraient proclamé ou l'erreur de vos choix ou le peu de prix qu'ils attachaient à l'honneur que vous leur avez fait en les adoptant ; M. Baron, aussi modeste, aussi reconnaissant que laborieux, était loin de mériter ce reproche.

Aussi n'avez-vous pas même mis en délibération si nous prononcerions son éloge ; aussi le regrettez-vous comme s'il avait réalisé toutes les espérances que vous en aviez conçues. La mort les a trahies ; elle l'enlevait à sa famille, à ses amis et aux lettres, le 4 février dernier (1822).

18. — Eloge de M. DUBOS

Prononcé le 26 août 1823.

Louis-François Dubos, chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, membre de l'Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts du département de la Somme, naquit au château de Flers le 29 septembre 1746. Son père, qui le destinait à suivre la profession des armes, ne le laissa pas s'efféminer dans les douceurs de la maison paternelle. Dès l'âge le plus tendre, à 8 ans, il l'envoya au Collège de Beauvais, et peu de temps après il le plaça dans un des Collèges de Paris. Sans doute que l'éducation qu'on y recevait parut à ce père rigide ou trop peu sévère, ou peu appropriée à l'état que son fils devait embrasser, car il l'en retira à 13 ans pour le faire entrer en qualité d'aspirant à l'Ecole Royale d'Artillerie de La Fère. Comme de simples dates forment le canevas qu'a bien voulu nous fournir sa famille, nous ignorons pourquoi, après s'être disposé, pendant 6 ans d'études, à servir dans cette arme, il l'abandonna pour entrer dans la compagnie des Mousquetaires noirs. Certes, on ne pouvait l'associer à un corps plus célèbre par sa bravoure et ses exploits. Formé des débris de la garde, dont, à l'exemple de Richelieu, Mazarin avait eu l'insolent orgueil de s'entourer, ce



corps avait bientôt fait oublier l'obscurité de son origine par un des plus beaux faits d'armes dont parle l'histoire, par la prise étonnante de Valenciennes que presque seul il emporta d'assaut en 1676, quoique défendue par une garnison de 3,000 hommes, par deux bras de l'Escaut, rapides et profonds, par une multitude d'ouvrages, où le génie de Cohorn avait épuisé toutes les ressources de son art. Louis XIV bornait son ambition à se loger ce jour là dans le premier ouvrage extérieur, et voilà que les Mousquetaires noirs le rendent maître de la ville avant qu'il sache que le premier ouvrage est emporté. Dans combien d'autres occasions, sans parler de Fontenoy, de Roucoux, de Lawfeld, leur valeur impétueuse ne raffermir-elle pas nos cohortes ébranlées et ne força-t-elle pas la victoire incertaine à marcher avec eux ? Elles eussent été bien plus fréquentes ces occasions, si l'on eût consulté leur ardeur martiale. Mais il était de l'essence de ce corps de ne se mouvoir que lorsque le Roi commandait ses armées. Ah ! si dans la désastreuse guerre de Sept ans on n'eût pas laissé leur valeur oisive, ainsi que celle des autres corps de la maison du Roi, nous n'eussions pas essuyé tant de honteuses défaites, nous n'eussions pas été réduits à accepter les conditions d'un humiliant traité. C'est deux ans après ce traité que M. Dubos entra dans la compagnie des Mousquetaires noirs. Il fut observé religieusement. Dix ans après, l'intrigue fit appeler au ministère de la guerre M. de Saint-Germain, que les événements postérieurs ont fait soupçonner d'être ou le complice, ou, sans s'en douter, l'instrument

des ennemis du trône. Sa première opération fut en effet de détruire la maison militaire du Roi. Les compagnies des chevaux légers et des gendarmes de la garde ne furent que morcelées. Il n'en fut pas ainsi des deux compagnies des Mousquetaires, dont les chefs étaient sans appui et sans crédit. On pouvait donc sans courir aucun risque oublier et leurs anciens services, leur constante fidélité, et le zèle avec lequel, au mois de mai précédent, elles avaient dissipé les émeutes que des malveillants avaient excitées à Paris, à Versailles et aux environs. Les deux compagnies furent totalement licenciées le 23 décembre 1775, et M. Dubos qui avait dix ans de service eut le tiers de ses appointements pour retraite. Il n'obtint pas d'autre récompense, et ce ne fut que 17 ans après, en 1792, qu'il fut décoré de la croix de Saint-Louis.

M. Dubos n'eut donc pendant ses dix années de service aucune occasion d'ajouter quelques rayons à la gloire dont brillait sa compagnie, et il s'en consola sans doute à l'aspect du bonheur que la paix procurait à sa patrie dont elle cicatrisait les plaies et qu'elle mettait en état d'effacer bientôt la honte du dernier traité, comme elle le fit sept ans après.

Privé du droit de veiller à la garde du souverain, M. Dubos s'occupa des moyens d'assurer le bonheur de ceux qu'alors on appelait ses vassaux. C'était en quelque sorte continuer ses anciennes fonctions. Car le prince n'est jamais mieux affermi sur son trône que lorsqu'il est aimé des peuples, et les peuples ne refusent jamais leur amour au gouvernement qui les rend heureux.

Pour arriver au but qu'il se proposait, M. Dubos employa un moyen bien simple. Il n'était plus le temps où la culture des terres était abandonnée à des hommes avilis par des préjugés aussi absurdes que barbares et dont l'avilissement retombait jusque sur leurs travaux, le temps où, en les partageant, la noblesse aurait cru déroger ou se vouer au mépris ou du moins au ridicule si redouté des Français. D'excellents esprits, comme Malesherbes et tant d'autres, avaient relevé l'agriculture de l'abjection où elle était tombée et lui avaient rendu toute la considération dont elle jouissait dans les temps anciens, lorsque des consuls et des rois ne dédaignaient pas de composer des traités sur ce sujet et de descendre de leurs chaires curules ou de leurs trônes pour pratiquer leurs leçons.

M. Dubos n'employa pas ses loisirs à écrire des traités que les cultivateurs de Flers n'auraient pas lus. Il avait étudié ceux qui lui avaient été signalés comme les meilleurs ; il en profita pour perfectionner les méthodes usitées dans son canton, et, nouveau Triptolème, il apprit à ses champs à produire de plus riches moissons. Instruits et encouragés par ses succès, ses voisins secouèrent le joug de la routine ; ils adoptèrent sa manière de cultiver et il eut la satisfaction de les voir jouir d'une aisance qui jusque là leur avait été inconnue. Quel spectacle pour son cœur généreux et sensible !... Il ne prétendait point à la reconnaissance. Il savait que c'est un fardeau que peu d'hommes ont ou l'honnêteté ou le courage de porter. Mais aussi il ne voulait pas que l'on calomniât les motifs de sa bienfaisance, qu'on

l'attribuât à un vil égoïsme, et pour se mettre à l'abri de ce danger il se dévoua au soulagement de l'humanité souffrante.

En conséquence, il fit une étude particulière de l'art des Machaon, il apprit à traiter les plaies. Ses débuts furent si heureux que bientôt sa réputation se répandit au loin, et il eut d'autant plus de vogue que non seulement il n'exigeait aucun paiement, mais que souvent il prodiguait des secours pécuniaires à ceux qu'il guérissait ; car il guérissait. Mais si quelquefois il se rencontrait de ces plaies rebelles qui insultent à la science de l'artiste et se jouent de ses efforts, il amortissait les douleurs de leurs victimes par les douces larmes de la compassion. Il était peu de jours où cet homme sensible ne fut pour quelque malheureux un consolateur.

La Révolution le surprit au milieu de ces actes de bienfaisance, et sans avoir égard au grand nombre qu'elle privait de ses secours, elle lui infligea quelques mois de prison. Cette injustice ne corrigea point M. Dubos. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il continua à se rendre coupable du même crime. Pour cette fois il n'en fut point puni. Les principes du gouvernement n'étaient plus les mêmes. On voulait régénérer la nation en protégeant les arts, en faisant revivre l'agriculture.

Le comte Francois de Neufchâteau, dont le ministère est l'époque d'un grand nombre d'établissements utiles, forma dans chaque département une Société d'Agriculture, et M. Dubos fut nommé par lui membre de celle de la Somme. Il s'acquitta des devoirs attachés à ce titre avec autant d'exactitude et de

fidélité que de ceux que son cœur lui avait imposés.

Quatre ans après, il opina pour que la Société d'Agriculture se fit autoriser par le gouvernement à appeler dans son sein les anciens académiciens qui désormais ne feraient qu'un avec elle sous la dénomination qui vous distingue. Il fut donc, Messieurs, un de vos restaurateurs. C'est à ce titre qu'il vous a appartenu, que vous l'avez vu présider une de vos séances publiques et partager vos travaux avec autant d'assiduité que le lui ont permis son séjour à la campagne et le poids des années. Il est mort le 7 février de cette année.

19. — Eloge de M. DIJON

Prononcé le 26 août 1823.

Messieurs,

Succombant sous le poids de seize lustres, je n'ai pas la prétention de croire que le temps, qui change, détruit, enlève tout, même jusqu'à l'esprit, m'ait excepté de la loi commune et ne m'ait rien dérobé du peu de moyens que la nature m'avait départi dans ses jours d'économie. Trop de raisons me convainquent du contraire. Comment donc, dans cet état de dégradation et de pénurie, osé-je m'exposer à rabaisser plutôt qu'à relever la gloire d'un collègue qui, par ses talents et ses vertus, a mérité que ses concitoyens déplorassent sa mort comme une calamité publique ? La faute en est à vous, Messieurs, vous avez rejeté mes prières. Mais en refusant de soulager ma vieillesse d'un fardeau qui l'accable, vous vous êtes condamnés, vous avez condamné le

public à regretter qu'une bouche éloquente n'ait pas fait parler vos douleurs et consacré à la mémoire de M. Dijon un éloge digne de lui. Veuillez du moins, Messieurs, ne pas oublier que vous avez promis d'être indulgents et d'inviter le public à daigner suivre votre exemple.

Jean-Baptiste Dijon, chevalier de l'ordre de la Légion d'Honneur, Recteur de l'Académie universitaire d'Amiens, membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres du département de la Somme, naquit à Amiens le 17 mai 1769 de parents recommandables par leur probité. On peut dire de lui comme de cet illustre Romain qu'il ne devait rien à ses aïeux : *Videtur ex se natus*; il semble être né de lui-même. Son enfance n'annonça pas ce qu'il serait un jour. Ses premiers pas dans la carrière des études furent pesants et tardifs. Mais bientôt il laissa loin derrière lui tous ses condisciples étonnés d'un si rapide essor. En voulez-vous une preuve irrécusable ? Je la trouve dans le procès-verbal de votre séance publique du 25 août 1785. J'y lis ces mots : « M. Dijon, étudiant au Collège de cette ville, après avoir, dans son cours de rhétorique, toujours occupé la première place, a remporté tous les premiers prix, même le prix de sagesse, décerné d'après le suffrage de ses compagnons ; MM. les Administrateurs du Collège lui ont donné le prix d'excellence, et l'Académie lui a donné une médaille pour partager avec le Collège l'honneur de récompenser un si rare mérite. »

Une distinction aussi extraordinaire, et que lui seul a obtenue, n'enorgueillit point M. Dijon. Comme

il n'avait pas la présomption de son âge, il ne crut pas être arrivé au bout de la carrière. Il en mesurait déjà toute l'étendue et brûlait du noble désir de la parcourir tout entière. M. Dijon aspire de toute l'ardeur de son âme à aller perfectionner ses études dans la capitale. Il obtient pendant ses vacances une bourse au Collège du Plessis. Il s'y rend aussitôt, et pour établir sur de solides fondement l'édifice qu'il ambitionne d'élever un jour, il se détermine à doubler sa rhétorique, cette rhétorique où il brilla d'un si vif éclat. Dans cette nouvelle lice il combattit avec le même courage, mais pas toujours avec le même bonheur, et il n'obtint que le second rang.

Je ne suivrai pas M. Dijon, ni dans son cours de philosophie, où il déploya des talents d'un autre genre, ni dans les pénibles et ingrates fonctions de maître de quartier, que malgré sa jeunesse il environna d'une considération, d'un respect et d'un amour, qu'on leur accorde et que peut-être elles méritent trop rarement. Je me transporte au moment où cinq de ses maîtres, à la tendre affection desquels il répondait par une piété presque filiale, se séparèrent de lui, forcés par les circonstances politiques de renoncer à leur carrière de l'éducation publique. Il quitte aussi cette maison où il avait coulé des jours fortunés, et il accepte l'asile que lui offre un père de famille. Là il consacre les jours au devoir et à la reconnaissance, et pour son instruction particulière il demande à la nuit les heures que réclamait la nature. Homère, Démosthène, Cicéron, Virgile, son cher Virgile, ne quittaient point ses mains, sans cesse feuilletés. Il se bornait à ce petit nombre

d'auteurs, persuadé que la multitude des modèles rend le goût indécis et souvent faux, que, pour le former et en conserver la pureté inaltérable, il ne faut pas seulement lire les princes de la littérature, mais les méditer et surtout ne descendre jamais jusqu'à se familiariser avec des écrivains subalternes dont le commerce est si dangereux pour ceux qui sont encore chancelants et mal affermis dans les vrais principes.

Vous savez, Messieurs, comme il fut récompensé de sa fidélité à suivre cette méthode. Des littérateurs très distingués admirèrent la pureté de son goût et s'étonnèrent de la rare sagacité, de l'exquise finesse avec lesquelles il démêlait et faisait ressortir des beautés ou signalait des défauts qui avaient échappé à leur attention.

Mais la patrie en danger lui ordonne de renoncer à ces occupations pacifiques. Il obéit à sa voix et s'arme pour sa défense. Quoique dans l'ardeur de la jeunesse, il eut le courage d'opposer à la licence des camps la décence exemplaire de sa vie. Il n'attendait d'autre récompense de cette conduite honnête et sage que cette conduite même. Cependant elle ne fut pas la seule. L'honneur et la justice n'étaient point bannies de nos armées. Ses chefs donc l'estimèrent. Ses camarades le respectèrent, et il conquit l'amour des uns et des autres par l'aménité de ses mœurs, par cette politesse aimable qui, née de la candeur de l'âme, est encore plus dans le cœur que dans les manières. Quelque épais que fût le voile dont s'enveloppait sa modestie, ses talents éclatèrent. On se hâta de le tirer de la foule, de lui con-


fier l'important ministère de rapporteur à l'un des tribunaux militaires établis près des armées, et il exerça ces délicates fonctions avec tant d'impartialité, d'humanité et d'éloquence, qu'il enleva tous les suffrages. Instruit par la renommée, un général fut jaloux de posséder un si riche trésor et il s'honora en nommant M. Dijon son aide de camp.

La Hollande et la Belgique étant conquises, l'armée du Nord est dissoute et M. Dijon recouvre sa liberté. Alors il vient à Paris, incertain de ses destinées. Bientôt il trouve dans la famille de ses élèves deux choses aussi précieuses que rares : la reconnaissance et l'amitié ; et il va acquérir de nouveaux droits à l'une et à l'autre en faisant à cette famille le sacrifice de ses goûts déjà si longtemps contrariés. A cette époque elle s'occupait avec anxiété d'une affaire très compliquée dont la perte entraînait sa ruine totale. Pleine de confiance dans le zèle et l'intelligence de M. Dijon, elle le pria de débrouiller ce chaos. L'amitié porte devant lui son fanal. Il éclaircit l'affaire, il la poursuit et bientôt il obtient du Corps législatif une décision conforme aux vœux de ses commettants. Alors s'élève entre eux et lui une lutte bien glorieuse pour les deux parties. Ceux-ci veulent témoigner largement leur reconnaissance. Celui-là refuse d'accepter des dons offerts par les plus nobles sentiments, et ce n'est qu'après de longs combats qu'ils triomphent de son désintéressement.

Telle est en partie l'origine de sa fortune. Je dis en partie, parce que, dès 1794, un mariage avantageux lui avait procuré une très honnête aisance. Cette

union s'annonçait sous les plus heureux auspices, lorsqu'au bout de trois ans une mort prématurée lui ravit sa jeune épouse qui lui avait laissé deux gages de son affection. Ces deux enfants ne pouvaient faire qu'une faible diversion à la douleur de leur père. Alors il chercha des consolations dans les livres, ces amis de tous les âges, de toutes les conditions, et qui nous sont fidèles dans toutes les situations de la vie. Quelque doux, quelque attrayant que fût leur commerce, il s'en abstenait souvent pour épier le moment où la raison de ses enfants commencerait à se développer, où il pourrait s'occuper uniquement à en hâter les progrès, à former leur cœur et cultiver leur esprit. Jamais instituteur ne réunit à un plus haut point les qualités qu'exige J.-J. Rousseau. Aussi a-t-il eu le bonheur de voir ses élèves répondre à ses soins paternels, et aujourd'hui deux villes se glorifient de posséder des maîtres auxquels il semble avoir départi tous ses talents.

Mais il est temps que M. Dijon admette aussi le public à partager le trésor de ses connaissances. L'Université vient d'être recrée sur un plan plus vaste. Toutes les villes où résident des Cours d'Appel jouiront d'un avantage qu'elles enviaient à la capitale ; elles auront des chaires de littérature latine. M. Dijon l'apprend, il se présente, l'extrait de votre procès-verbal à la main, et M. Fontanes, ce juste appréciateur du mérite, s'estime heureux de nommer à la chaire d'Amiens un littérateur supérieur à La Harpe considéré comme critique. Je dis *supérieur* et j'en atteste ceux d'entre vous, Messieurs, auxquels les devoirs de leur état ont laissé la liberté



de suivre ses cours. J'en atteste M. Noël, dont le nom est une autorité dans la littérature. Ne nous a-t-il pas dit que M. Dijon effaçait tous les professeurs, qu'il avait plus de méthode et de profondeur que La Harpe, qu'il était plus judicieux, plus substantiel, plus fécond en idées neuves, que son goût était plus pur, ses jugements plus impartiaux ? Ce qui distinguait encore M. Dijon, c'est que, lorsqu'il était obligé d'en prononcer de rigoureux, il ne s'écartait jamais des convenances. Son style était toujours élégant, clair, correct, naturel, simple comme ses manières, vrai et bienveillant comme son cœur. Ses leçons étaient si pleines, si instructives, son élocution avait tant de charmes qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre. On n'eut pas longtemps ce bonheur ; la chaire fut supprimée.

M. Dijon alla sur les bords de la Meuse veiller à la culture de ses champs, se livrer sans trop de distraction à l'éducation de ses enfants, à la rédaction de son cours de littérature, et préparer une édition nouvelle de Lucrèce, que, sur l'invitation de plusieurs littérateurs, il devait enrichir de notes aussi curieuses que savantes.

L'Université interrompt ce travail que d'autres occupations et des infirmités n'ont pas permis à M. Dijon de reprendre ou de terminer. Elle l'arrache à sa solitude, ne voulant pas mériter le reproche d'avoir méconnu de si rares talents en négligeant de les employer. Une place d'Inspecteur est vacante ; elle se hâte de la lui donner, et nous rend au moins sa personne, ne pouvant nous rendre ses leçons. Peu de temps après M. Dijon est élevé à la dignité de Recteur de l'Académie Universitaire.

Je n'essaierai point, Messieurs, de vous donner une idée du talent supérieur avec lequel il exerça ses hautes fonctions. Ce tableau est trop au-dessus de ma faiblesse. Qu'il me suffise de vous dire que l'Université regrette en lui le plus habile de ses administrateurs. Interrogez d'ailleurs ses coopérateurs ; interrogez les maîtres, les disciples, tous ceux qui dépendaient de lui ; ils ne tariront point sur ses louanges. Tous vous parleront avec enthousiasme de la facilité, de la perfection de son travail, de son zèle, de sa justice, de sa sagesse, de sa prudence, de sa bonté, de sa fermeté, s'il arrivait que l'autorité de sa vertu ne le dispensât pas de recourir à celle de sa place. Quel était donc cet attrait irrésistible qui lui donnait tous les cœurs ? Sa simplicité, sa modestie, son attention à paraître ignorer ses avantages, à faire valoir ceux des autres, à n'en affecter aucun sur eux. Voilà ce qui rapprochait de lui tous les hommes, ce qui consolait la médiocrité, ce qui assoupissait l'envie. Voilà pourquoi je goûte le plaisir de pouvoir me dire : Tout le monde a aimé et admiré celui dont je fais l'éloge, et personne n'accusera d'exagération l'hommage que je lui rends.

Qui donc avait plus de droit que M. Dijon à siéger parmi vous, Messieurs, à y occuper la place que vous lui aviez pour ainsi dire assignée en 1785 au moment où vous lui décerniez les honneurs d'un triomphe public ? Après une bien longue attente, il luit enfin le jour où vous deviez remplir ces anciens engagements. M. Dijon ne pleure plus la patrie absente ; il la revoit et l'habite ; et vous le possédez. Cependant vous n'êtes pas heureux ; les douceurs de la jouissance sont empoisonnées par la crainte de ne pas le posséder

longtemps. Déjà sa santé est altérée. Les étouffements qu'il éprouve et qui, rendant sa marche pénible, l'assujétissent souvent à une espèce d'immobilité, font soupçonner un anévrisme. On conçoit de vives alarmes qui se dissipent, qui renaissent, pour se dissiper encore. On flotte longtemps entre la crainte et l'espérance, qui finit, hélas ! par s'éteindre. M. Dijon mourut lorsqu'à peine il commençait à jouir de la décoration que le gouvernement avait accordée à son mérite et non à sa place, lorsque tout semblait concourir à son bonheur : une dignité parfaitement assortie à ses goûts, à laquelle l'avaient appelé les vœux mêmes de ses compatriotes, une grande aisance, la tendresse d'une épouse aimable, l'amour et les succès de ses enfants, l'estime de ses chefs, l'affection de ses coopérateurs, la révérence de ses subordonnés, le plaisir si rare d'avoir des amis. Eh bien, Messieurs, il se détacha de tous ces biens avec la fermeté d'un sage et la chrétienne résignation du juste. Mais je m'arrête ; le tableau de ses derniers instants aigrirait vos douleurs. D'ailleurs les larmes véritables qui coulent encore sur sa tombe, et le monument par lequel ses amis et ses admirateurs aspirent à immortaliser leurs regrets ainsi que ses talents, l'honorent bien plus que des phrases aussi faibles que fugitives. Nous l'avons perdu le 15 mars dernier.

20. — Éloge de M. BOISTEL DE BELLOY (1825)

Messieurs,

Joseph-René-Louis Boistel de Belloy, fils de Joseph-René Boistel, avocat, et de Marie Maillard,

naquit à Amiens le 23 mai 1751. Comme son esprit avait devancé son âge, à peine eut-il atteint sa neuvième année que son père le confia à cette Société, féconde en maîtres habiles qui, depuis plus d'un siècle et demi, semblaient avoir le privilège exclusif de former aux sciences et aux lettres tous les hommes qui faisaient l'honneur et la gloire de la France. Sans doute que, distrait par les affaires, il n'avait pas été frappé de ces bruits sourds, précurseurs de la tempête qui bientôt les devait disperser. Quoi qu'il en soit, cet événement ne changea rien à la position du jeune Boistel de Belloy. Il resta au Collège de Louis le Grand. D'autres maîtres cultivèrent ses talents, et tous les ans les lauriers qui ombrageaient son front faisaient tressaillir de joie le cœur paternel.

Déjà il a franchi la carrière ordinaire des études. Il se décide à entrer dans celle que son père parcourait avec tant de gloire, à embrasser cette profession dont Daguesseau donne une si haute et si juste idée, en disant qu'elle est aussi ancienne que la magistrature, aussi noble que la vertu, aussi nécessaire que la justice. Il est donc temps qu'il se livre à des études plus graves, plus austères, plus profondes, qu'il gravisse les âpres sentiers de la jurisprudence, qu'il développe l'embarras incertain de ce labyrinthe où mille routes, aussi obscures que tortueuses, égarent le voyageur, si une main officieuse ne l'arme d'un fil secourable.

Car alors, vous le savez, Messieurs, le jurisconsulte était condamné à de plus grands travaux que ceux qui lui sont imposés aujourd'hui. Il fallait qu'il

surchargeât sa mémoire d'une immense érudition, qu'il acquît une connaissance approfondie de l'histoire ecclésiastique et civile, qu'il débrouillât le chaos des matières féodales et bénéficiales, qu'il se familiarisât avec cette diversité infinie de lois et de coutumes qui faisaient de chaque canton autant de petits Etats étrangers à ses voisins.

De quel énorme fardeau la Révolution l'a soulagé ! Que de têtes elle a abattues à l'hydre qui désolait la France ! Le monstre n'avait rien perdu de sa vigueur et de sa vivacité, lorsque M. Boistel de Belloy préparait ses armes pour le combattre. Convaincu que sa gloire, que le bonheur de son père, que l'intérêt de ses clients exigeaient qu'il ne négligeât aucun des moyens propres à lui assurer la victoire, il se plonge tout entier dans l'étude des lois. Toutes ses heures, tous ses moments lui sont consacrés. Plus de plaisirs, plus même de distractions, divorce absolu avec la littérature légère, si attrayante pour la jeunesse. Il veut conquérir le titre d'avocat, et non pas l'usurper. Enfin il en est décoré. Ne craignez pas, Messieurs, qu'il en prostitue l'honneur en s'élançant dans la carrière avec une aveugle témérité, qu'il perde la gloire à laquelle il aspire par l'impatience de l'acquérir. Non, il ne préviendra point par une ardeur indiscrete la maturité de l'âge et de la doctrine, il ne s'exposera à la lumière du barreau qu'après avoir donné à ses études plus d'étendue et de profondeur par le travail et la méditation. Il recueille les fruits de cette sage et modeste temporisation. Lors de son début, il parut un jurisconsulte consommé, et, pour me servir d'une expression consa-

crée, il fut jugé digne de recommencer son père. Il semblait que de si brillants succès devaient le fixer dans la carrière oratoire. Mais les ménagements qu'exigeait sa santé lui prescrivirent de s'en éloigner, de ne pas courir plus longtemps au devant de la gloire, de l'attendre dans son cabinet, de réserver ses forces pour les consultations et les arbitrages. Les nobles et pacifiques fonctions de juge arbitre convenaient mieux à la douceur de caractère, à l'esprit de conciliation dont l'avait doué la nature. Elle y avait joint une sagacité si clairvoyante, si sûre, qu'il distinguait sans peine, qu'il démêlait et voyait nettement ce qu'il y avait de plus confus et de plus obscur dans une affaire. Il érige donc chez lui un tribunal devant lequel l'estime et la confiance qu'elle inspire amènent bientôt les plus éminents personnages de la province, ainsi que les hommes des classes inférieures, car l'accès en est ouvert à tous indistinctement, et tous se soumettent à des oracles qui ne se font point attendre et qui sont dictés par la sagesse, la science et l'équité.

Dans ce repos actif, dans ce loisir laborieux, il n'était utile qu'à quelques individus. Ses concitoyens jugent qu'il peut l'être à tous, ils réclament ses services et le nomment Président du Comité permanent, qui avait été substitué aux autorités que la Révolution avait dépouillées des pouvoirs qu'elles tenaient du monarque. M. Boistel de Belloy ne croit pas être cet homme imposant dont la vue seule, dit Virgile, calme les flots d'un peuple agité ; il hésite, il balance, il refuse. Mais enfin, considérant les dangers de l'anarchie, il fait le sacrifice de

son repos, de son opinion même, et accepte les fonctions que lui imposent les besoins de la patrie. Grâce à sa sagesse, à sa fermeté, ainsi qu'au bon esprit du plus grand nombre de ses habitants, cette ville, presque immobile au sein des orages, ne fut le théâtre d'aucune scène excessive. Elle eut même, pendant l'existence du Comité, la réputation d'être une terre d'asile, un port assuré contre la tempête.

Cet important service obtint sa récompense. Lors de l'établissement des autorités constitutionnelles (1791), les électeurs reconnaissants nommèrent M. Boistel de Belloy juge au tribunal du District, et il en exerça les fonctions jusqu'à la chute définitive de Louis XVI. Alors il donna sa démission. Il n'en subit pas moins deux longues détentions et ne fut délivré que par la journée du 9 thermidor.

Ne pouvant guère reprendre ses occupations ordinaires, il se réfugia dans la littérature qui avait fait le charme de ses jeunes années et lui avait ouvert à 26 ans les portes de cette Académie. Combien de fois ne s'applaudit-elle pas de le compter parmi ses membres ! Elle le présentait à ses amis et à ses ennemis, avec une confiance que toujours il justifia, surtout en 1780, par la manière dont il présida le jour où furent reçus MM. D'Herville et Lapostolle. Une circonstance extraordinaire ajouta beaucoup à l'intérêt et à la solennité de cette séance. Depuis longtemps un ami de l'humanité, un vrai citoyen voyait avec effusion que la mendicité menaçait pour ainsi dire d'envahir la ville, tant ses accroissements étaient rapides. Il conçut le projet, non pas d'extirper ce chancre qui ronge les Etats, qui accuse et flétrit

les gouvernements, mais de diminuer au moins le nombre de ses victimes. En conséquence, en 1779, il invita l'Académie à annoncer qu'un anonyme avait fait les fonds d'un prix qu'elle décernerait l'année suivante à celui qui aurait appris ou fait apprendre un métier à douze jeunes gens choisis dans la classe la plus indigente et les aurait mis en état de subsister par leur travail. Un citoyen généreux, M. Biard, dont le nom méritait et obtint d'être inscrit dans les fastes de la mairie, M. Biard répondit à cet appel, et vous le fites siéger parmi vous, suivi, non pas de douze, comme l'exigeait le programme, mais de vingt jeunes citoyens, qu'il avait arrachés à la misère, à l'opprobre de la mendicité et conquis à l'honneur, à la vertu et à la patrie. Fut-il jamais de conquête plus utile et plus glorieuse ? Jamais couronne civique fut-elle mieux méritée ? M. Boistel de Belloy mit autant de grâce et de sensibilité dans le discours qu'il adressa à M. Biard, que de science et de dignité dans sa réponse aux deux récipiendaires. La manière distinguée dont il remplit alors les fonctions de président fut peut-être un des motifs qui, quelques années après, déterminèrent l'Académie à s'écarter de son règlement, à ne pas confier au sort la désignation de celui qui la présiderait le jour de l'inauguration du buste de Gresset, et à choisir M. Boistel de Belloy.

Ne croyez pas, Messieurs, que fier d'avoir paru avec éclat dans ces brillantes occasions, il dédaigne de payer dans vos séances ordinaires le tribut qui vous est imposé. Non, il s'acquittait assez régulièrement de cette dette d'honneur. Mais il n'était pas

toujours heureux dans le choix de ses sujets. Nous le disons à regret. Il lut en 1786 la première partie d'un discours sur le danger d'instruire le peuple. Nous n'en connaissons que le titre. Nous ne pouvons donc assigner quel degré de profondeur il donnait aux ténèbres auxquelles il condamnait la plus grande partie de la nation. Probablement ce discours ne fut pas bien accueilli. Ce qui le fait présumer, c'est que la seconde partie ne fut pas demandée, c'est que peu de temps après l'Académie parut se prononcer contre l'opinion de l'auteur en proposant pour sujet de prix de déterminer quels sont les moyens les plus simples pour procurer au peuple les instructions propres à perfectionner ses mœurs.

Mais alors de trop graves question absorbaient tous les esprits pour que l'on daignât s'occuper de palmes académiques. D'ailleurs qui les aurait distribuées ? Dès 1789 vous n'aviez qu'une existence précaire ou plutôt vous étiez supprimés par le fait. Les mouvements populaires ne vous avaient pas permis de célébrer la fête de Saint-Louis. Les deux tiers de vos collègues étaient dispersés ; vous ne jouissiez plus de vos revenus ; vous étiez errants sans pouvoir trouver un local pour vos réunions, qui peut-être n'auraient pas été sans danger. Dans ces moments critiques, M. Boistel de Belloy ne déserta point son poste, il veilla à vos intérêts, il remplaça votre secrétaire, et fit auprès des anciennes et des nouvelles autorités toutes les démarches que vos ordres ou son zèle lui dictèrent.

Vous auriez, Messieurs, le droit de me reprocher de n'avoir qu'ébauché son éloge, si je ne vous par-

lais pas de ses qualités morales. Son amour pour la justice était aussi vif, aussi sincère que sa loyauté. Quoique avare de son temps, il en devint prodigue, lorsqu'il exerça les fonctions de Lieutenant particulier du Bailliage. Il n'avait l'esprit en repos que lorsqu'il était fixé par l'éclat de la vérité. Né sans ambition, convaincu que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne, il n'aspira jamais aux honneurs, il refusa même une place éminente à laquelle un Ministre de la Justice, son condisciple et son ami, voulait l'élever. Les devoirs qu'elle lui eût imposés alarmaient tout à la fois sa modestie et sa délicatesse. Ils l'eussent privé d'ailleurs d'une portion la plus douce de ses jouissances, puisqu'ils lui eussent enlevé les moments précieux qu'il employait à veiller au bonheur de ceux qui étaient ci-devant ses vassaux, et qu'il avait toujours regardés comme ses enfants. Que ne puis-je ici faire parler leur reconnaissance ? Ils vous diraient que, bienfaiteur modeste et prévenant, il n'attendait pas que les besoins vinsent mendier des secours, qu'il allait au devant des désirs, que tous les jours, ou bien il les aidait de ses conseils, ou il leur prodiguait ses bienfaits ; qu'ils seraient inconsolables de sa perte, si l'espoir ou plutôt la certitude de le voir revivre dans ses enfants, héritiers de ses vertus, ne soulageaient leur douleur. Ainsi et mieux encore des bouches simples et ingénues honoreraient sa mémoire. Mais ses amis ! Je n'entreprends pas d'exprimer leurs regrets.

Depuis quelques années il s'était retiré des affaires et, pour ainsi dire, concentré dans sa famille dont il

faisait le bonheur par la douceur de son commerce, par la gaité de son caractère, et l'assurait par la sagesse de ses conseils. La tendresse de son épouse, celle de ses enfants, l'état brillant et la solidité de sa fortune, la force de son tempérament, son âge relativement peu avancé, tout concourait à faire espérer qu'il jouirait encore longtemps de la félicité qu'il procurait, lorsque de vaines inquiétudes, des agitations sans motif, qui sont les plus douloureuses et les plus incurables de toutes les maladies, s'emparèrent de lui et le traînèrent lentement au tombeau.

Les touchantes représentations de sa famille, de ses amis, les sentiments de religion dont il fut toujours pénétré, rien ne put relever son âme abattue, dissiper les fantômes qui l'obsédaient et ne lui laissèrent quelque peu de liberté que pour employer sa longue agonie à se préparer à la mort, qui arriva le 6 septembre 1824.

21. — Éloge de M. l'abbé GODIN

Prononcé le 25 août 1826.

Messieurs,

Firmin Godin, prêtre, chanoine honoraire, bachelier en Théologie, professeur de Rhétorique au Collège Royal, membre de l'Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts du département de la Somme, naquit à Vauvillers, au mois d'octobre 1759.

Ses parents cultivaient avec succès le premier, le plus noble, le plus nécessaire de tous les arts, cet

art que Hésiode, Virgile et Delille ont si bien chanté. L'innocence et le calme de la vie champêtre avaient de puissants attraits pour M. Godin. Mais un oncle dont la mémoire est encore fraîche dans ce diocèse auquel il a rendu d'importants services et qu'il a longtemps édifié par ses vertus, M. l'abbé Bigorgne, après avoir étudié les qualités de l'esprit et du cœur de son neveu, le crut appelé à un état qui peut-être lui promettait moins de bonheur, mais dans lequel il serait plus utile, et le serait dans un ordre supérieur. Il le demanda donc à ses parents, et se chargea de veiller à son éducation, ne prévoyant peut-être pas qu'il se préparait ainsi les plus douces jouissances. En effet, Messieurs, quelle satisfaction ne dut-il pas éprouver, lorsqu'il vit son neveu, à peine entré dans la carrière, atteindre, puis bientôt devancer ceux qui l'y avaient précédé, et lui présenter les palmes qui attestaient ses victoires ! Ces succès redoublèrent l'ardeur du jeune écolier. L'étude devint sa passion dominante. La lecture d'Homère et de Virgile fit ses délices, et lui apprit à dédaigner les frivolités insipides dont notre littérature était alors surchargée.

Mais le moment est venu où il faut renoncer, au moins pour un temps, au commerce de ces hommes immortels qui, comme dit La Fontaine, ont fait des livres dignes de vivre sans fin et plus s'il se peut. Quel bouleversement va se faire dans ses idées ! Son oncle l'envoie à Paris pour faire un cours de ce qu'alors on honorait bénévolement du nom de philosophie, et faire ensuite son *quinquennium* pour obtenir le grade de bachelier en Théologie. Qu'il y

a loin des fables riantes de l'antiquité aux questions graves ~~et~~ austères que l'on agite dans ces deux écoles ! Et cependant, Messieurs, M. Godin ne parut pas avoir changé de carrière, il obtint dans l'une et l'autre de brillants succès et il passa son examen avec une grande distinction.

Parvenu au grade de bachelier, il n'aspira pas à la licence. Son ambition est satisfaite. D'ailleurs Homère et Virgile s'y opposent. Ils lui rappellent qu'ils sont ses plus anciens amis, les fidèles compagnons de ses beaux jours. Eh quoi ! ajoutent-ils, prolongerez-vous de deux mortelles années l'exil auquel il y a sept ans on vous força de nous condamner ? Il les rassure, leur proteste qu'il n'aura pas une cruauté dont il serait la première victime. Comme l'amour est ingénieux, il trouve bientôt le moyen de concilier ses devoirs avec ses engagements, ou plutôt de faire que ceux-ci deviennent ses devoirs. Le titre d'agrégé à l'Université le lui fournit. Celui-ci veut-il parvenir à une chaire de professeur, il faut qu'il cultive spécialement la littérature grecque et latine. M. Godin sollicite ce titre. Ses talents sont connus ; il l'obtient donc, et bientôt on lui confie par intérim la chaire de Rhétorique au Collège du Cardinal Le Moine.

Mais Paris n'est pas la patrie et il soupire pour elle. Il ne languira pas longtemps dans l'impatience de la revoir et d'y être fixé d'une manière honorable. M. l'abbé Gorin est promu à la place de Principal du Collège d'Amiens et laisse vacante la chaire de professeur de Rhétorique. Le Bureau lui donne M. Godin pour successeur et l'on put dire : *Primo avulso*

non deficit alter aureus. Et certes l'application en est d'autant plus juste que, comme son prédécesseur, en révélant à ses élèves les beautés de l'éloquence et de la poésie, il n'oubliait pas des leçons plus utiles qui tendaient surtout à former l'honnête homme et le citoyen. J'en atteste ceux d'entre vous, Messieurs, qui ont eu le bonheur d'être formés par un tel maître. Que ne pouvez-vous nous dire avec quel zèle, quelle fidélité il remplissait ses devoirs envers vous, et vous apprenait par son exemple à remplir ceux qui par la suite vous seraient imposés, comment, en vous faisant recueillir les riches dépouilles de l'antiquité, il jetait dans vos cœurs les semences de toutes les vertus.

De quelle douleur vous fûtes pénétrés lorsqu'un décret l'obligea d'abdiquer ses fonctions ! Combien elle fut plus amère lorsqu'on aggrava la peine imposée à ceux qui refuseraient de prêter le serment et qu'on les condamna à l'exil.

Cette persécution trouble sans doute la destinée de M. Godin, mais n'altère point son âme. Il se retire en Allemagne. Il y est reçu par une nation hospitalière. Des personnages distingués le conjurent de veiller à l'éducation de leurs enfants et lui font une sorte de violence pour triompher de ses refus. Ces refus étaient en partie fondés sur ce que, ne sachant pas l'allemand, il ne pouvait que difficilement se faire entendre de ses élèves, qu'il ne leur serait donc pas si utile qu'on l'espérait et qu'il le désirait. La facilité dont était doué M. Godin lui procura le moyen de remédier bientôt à cet inconvénient. Il s'appliqua avec une telle ardeur à l'étude de la langue

allemande qu'en peu de temps elle lui devint aussi familière qu'aux naturels du pays, si bien qu'on le vit souvent partager les travaux du ministère et prêcher dans les églises. Ainsi il remplissait dans une terre étrangère des fonctions non obligées, tant les titres qui l'avaient fait proscrire lui étaient chers et sacrés. Son cœur y trouvait d'ailleurs le plaisir d'acquitter les dettes de la reconnaissance. La bienveillance et la bonté de ses hôtes adoucirent et abrégèrent les longues rigueurs de l'exil. Il en désirait la fin, mais, toujours soumis à la Providence, il l'attendait sans une impatiente inquiétude. Enfin le décret libérateur est publié. Rendu à la patrie, M. Godin s'occupe des moyens de lui prouver son amour. Il observe : il voit que les sources de l'instruction sont ou taries ou corrompues. Trop faible pour opposer lui seul une digue à ce torrent, il s'associe à deux hommes vénéralés animés des mêmes sentiments. MM. Bischeron et Le Correux forment avec lui un triumvirat, le seul des triumvirats qui ait eu un but utile et des résultats avantageux. Ils ouvrent une école secondaire où la science et la vertu réunissent leurs efforts pour éclairer l'esprit et former le cœur d'une jeunesse avide d'entendre des leçons aussi pures.

Il est de la nature des choses de ce monde d'avoir peu de stabilité. Les plus belles, dit Malherbe, y ont le pire destin. Notre école secondaire pouvait-elle échapper à cette fatalité ? Ses succès mêmes devaient être une des causes de sa ruine. En effet, à peine florissait-elle depuis dix ans que ses chefs se virent abandonnés par quelques-uns de leurs collaborateurs

qui ouvrirent des écoles rivales, tandis que d'autres, dociles à la voix de leur évêque, volaient au secours des églises qui manquaient de ministres. Cette désertion presque totale rendit à M. Godin une liberté que les chefs de l'Université lui ravirent bientôt par leurs séductions.

Vous savez, Messieurs, combien ils eurent lieu de s'applaudir d'avoir triomphé de sa résistance. Vous savez que remonté sur cette chaire, d'où il était descendu il y avait plus de vingt ans, il y porta avec le même zèle et les mêmes talents des connaissances plus étendues, qu'il y forma des disciples qui brillèrent d'un si vif éclat que, presque en sortant de ses mains, ils furent jugés capables de professer la Rhétorique.

Vous n'aviez pas attendu qu'il opérât cette espèce de prodige pour l'admettre parmi vous, Messieurs. Depuis longtemps vous connaissiez son mérite et vous auriez cru vous manquer à vous-mêmes si vous aviez tardé à lui offrir ce témoignage de votre estime. Et certes, Messieurs, il en était digne : de quelque manière qu'on l'envisageât, il réunissait les qualités et les vertus propres aux différentes conditions dont il remplissait scrupuleusement tous les devoirs.

Sévère pour lui-même, il était doux et indulgent pour les autres. Sa piété n'était ni austère ni sombre, encore moins farouche ; il portait même dans la société un modeste enjouement, une gaieté calme et décente. Quoiqu'il eût été pendant presque toute sa vie occupé de l'instruction publique, sa conversation n'était point tranchante, point impérieuse ; son savoir ne l'avait pas rendu dédaigneux envers les ignorants ;

il pensait qu'on doit toujours l'être d'autant moins à leur égard que l'on sait davantage, car alors on en sait bien mieux combien on leur ressemble encore. Jamais ses devoirs comme instituteur ne lui servirent de prétexte pour se dispenser des fonctions ecclésiastiques. Le zèle avec lequel il s'en acquittait lui mérita le titre de chanoine honoraire, seule récompense à laquelle il aspirât parce qu'elle le tirait de l'isolement et l'attachait, au moins fictivement, à un corps respectable, et ici la fiction lui paraissait préférable à la réalité, qui lui aurait ravi le peu de liberté qu'il avait su ménager. Car, à sa prière, ses chefs, qui désiraient le conserver longtemps, s'étaient déterminés à le soulager d'un fardeau trop pesant pour son âge.

Cependant il n'était pas encore arrivé aux confins de la vie et, quoique d'une santé délicate, on ne lui connaissait d'autre principe de mort que celui que nous apportons tous en naissant : ses amis, bien éloignés de prévoir le malheur dont nous étions menacés, se flattaient qu'ils jouiraient encore longtemps des douceurs de son commerce, lorsqu'un catarrhe pulmonaire vint anéantir leur espoir après leur avoir causé les plus vives alarmes. Il y succomba le 28 mai dernier à 67 ans.

Eloge de M. DUCROQUET DE SAVEUSE

Prononcé le 25 août 1826.

Messieurs,

Jean-Baptiste Ducroquet de Saveuse, fils de M. Ducroquet de Saveuse et de M^{me} Morel de Bécordel, naquit à Amiens le 24 août 1770. Après qu'il eut fait

de bonnes études au Collège de Juilly, M. de Gribeauval, son oncle, le fit entrer comme élève à l'Ecole militaire de Metz. Il ne se distingua pas moins dans cette nouvelle carrière, et, au bout de deux ans, il dut non à la protection, mais à son application et à ses talents, d'être nommé officier au régiment d'artillerie des colonies. Des colonies ! Si vous vous reportez à ces temps d'horrible mémoire, c'était en 1789, vous partagerez l'effroi de ses parents en apprenant cette destination. Ils savaient qu'une révolte terrible avait éclaté à Saint-Domingue, et qu'on pouvait y craindre les plus grands excès. Heureusement leurs alarmes furent bientôt dissipées. Ce régiment ne fut point envoyé au delà des mers et notre collègue le quitta peu de temps après.

Retiré dans sa terre, il occupe ses loisirs par l'étude dont il a, contre l'usage et la force de l'exemple, contracté le goût dans l'oisiveté des garnisons. D'abord il hésite, incertain de savoir à quelle partie des sciences il doit s'attacher. Un penchant, qui bientôt dégénère ou s'ennoblit en devenant passion, le décide en faveur de la science numismatique, de cette science qui est le flambeau de l'histoire, qui dénonce et corrige les erreurs des historiens, qui supplée à leur silence et qui éclaire les ténèbres de la chronologie. Convaincu de l'utilité de cette science, trop négligée de nos jours, il s'applique à son étude avec une ardeur égale à celle qui animait les Vaillant, les Rothelin, les Boze, les Barthélemy. Malheureusement il ne se trouvait point placé dans des circonstances aussi favorables. Le français était comme exilé chez lui par toute l'Europe. Il ne pouvait y

voyager qu'en corps d'armée. Les moyens d'étendre ses connaissances lui étant interdits, il y suppléa par un travail opiniâtre, et fit une lecture réfléchie de tous les ouvrages qui traitent de la science métallique, il mit tout ses soins et tout son luxe à rassembler des médailles. Ses recherches furent conduites avec tant d'intelligence et de bonheur que, quoiqu'il n'ait pu que glaner après tant d'explorateurs, il est parvenu à former un médaillier digne de l'attention des curieux. S'il nous était permis de donner notre appréciation, nous dirions que cette collection peut jeter un grand jour sur l'histoire du moyen-âge. Quoi qu'il en soit, il se délassait de ces études arides par celle de l'agriculture qui réunit tant de charmes et d'attraits. Convaincu que les maîtres de l'art ne peuvent établir que des principes généraux, que le même régime ne convient pas plus à toutes les terres qu'à tous les tempéraments, il étudia la qualité des siennes, il se pénétra des principes d'Olivier de Serres et autres, sans toutefois s'assujétir à leurs lois qu'après en avoir demandé la sanction à l'expérience. Leurs leçons n'étaient à ses yeux que des conseils dont il avait le droit de juger la sagesse, et il ne reconnaissait d'autre maître que la nature qui n'égare et ne trompe jamais ceux qui la consultent. Il était encore bien plus éloigné de porter le joug de la routine. Quand les esclaves de cette absurde tyrannie, qui présageaient pour lui des échecs certains, virent ses champs et ses récoltes prospérer, il n'eut bientôt pas de plus zélés partisans de sa méthode, et il eut la satisfaction de les voir jouir d'une aisance qui jusqu'alors leur était inconnue.

Vos mémoires vous rappellent, Messieurs, qu'il leur rendit un service non moins important, en les éclairant sur la manière d'élever et de soigner leurs bestiaux. Par l'effet de leur négligence ou de leur ignorance, ces utiles compagnons de leurs travaux n'étaient pas pour eux une source de richesse, hélas ! ils accroissaient leur misère. M. De Saveuse joint l'exemple au précepte et opère une heureuse révolution. Il en fut récompensé par leur reconnaissance et par le choix que le gouvernement fit de lui pour être membre de la Société d'Agriculture : ce qui par la suite lui a procuré l'avantage d'être un de vos restaurateurs.

Aucune des parties de l'agriculture ne lui était étrangère ; mais les arbres dont l'utilité ne se borne pas à orner nos jardins et nos champs, les arbres dont l'inépuisable libéralité nous donne des fleurs au printemps, des fruits en automne, l'ombre l'été, les plaisirs du foyer en hiver, les arbres étaient les objets de ses plus chères affections. Il cherchait partout à les multiplier, il en demandait aux contrées étrangères. Vous savez quelle quantité d'arbres exotiques il a tellement naturalisés que tous semblent être dans leur patrie, et être tenus aux mêmes devoirs que les indigènes. Cette population étrangère serait bien plus nombreuse et l'air de la vallée de la Somme plus salubre, si l'on eût suivi les conseils qu'il donnait dans un mémoire, qu'il nous lut il y a plus de vingt ans. L'expérience vous apprend, disait-il, que les saules, les ormes, les frênes, vos peupliers mêmes dédaignent d'habiter les déblais et les digues de vos marais tourbeux. Eh bien ! au

défaut de ces naturels, si fiers ou si délicats, appelez les arbres de l'Amérique septentrionale. Ses forêts ont beaucoup d'analogie avec vos marais. Quelques-unes même sont submergées pendant presque toute l'année et cependant on y admire des arbres gigantesques. Imiter les Anglais, adoptez leurs usages, leurs arts, leurs découvertes dans tout ce qu'ils ont de noble et d'utile. Au moment où il vous parlait ainsi, Messieurs, le philanthrope par excellence, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt revenait d'Angleterre et nous rapportait la vaccine. M. De Saveuse, frappé des inappréciables avantages que nous procurera ce grand bienfait, devient un de ses plus zélés propagateurs. Conseils, prières, instances, tout ce que la force de la conviction, tout ce que l'amour de l'humanité peut employer, il l'emploie pour vaincre les obstacles que la prévention et le préjugé opposent à l'adoption de cet heureux préservatif. Enfin il a convaincu les incrédules, il a soumis les rebelles, il triomphe; la vaccine règne dans son canton, et il est son premier ministre. Ministre vraiment bien singulier, il est accessible pour tous et à toute heure, il administre par lui-même, sans budget, sans argent, sans intermédiaires, et il supporte tous les frais de l'administration. Une lancette dans ses mains est la seule marque de sa dignité, et de toutes parts on accourt pour se soumettre à son pouvoir et le bénir. Quoique occupé de soins si doux pour son cœur, il ne négligeait pas les arts. Il les aimait trop pour ne pas désirer de les acclimater dans sa patrie, comme il avait acclimaté les arbres étrangers dans ses jardins. Ceux mêmes qui avaient intérêt à s'en

attribuer la gloire ont eu la générosité de nous dire que l'on devait à ses pressantes sollicitations l'établissement de cette école gratuite de dessin, du sein de laquelle sortiront peut-être un jour des Le Sueur, des Poussin, des David, des Girodet, qui honoreront notre ville déjà illustrée par les Du Cange, les Masclef, les Gresset, les Delambre et tant d'autres. Quoi de plus capable d'exciter l'émulation et de former le goût de nos jeunes élèves que cet Apollon du Belvédère, ce Laocoon, et tous ces chefs-d'œuvre qui sur les indications de M. De Saveuse ont été rassemblés et sont offerts à leur admiration ? Ils jouissent aujourd'hui presque seuls de ces trésors. Mais félicitons-nous, Messieurs, une administration bienfaisante et éclairée se propose de les exposer bientôt à tous les regards, d'en faire une propriété publique, et nos neveux béniront M. De Saveuse dont les conseils et le goût leur ont préparé ces nobles jouissances.

Son goût pour les arts du dessin n'était pas exclusif de celui de l'éloquence. Il en donna la preuve lorsque, au nom des maires de son canton, il harangua S. M. Louis XVIII et surtout dans le discours qu'il adressa à la fille de l'infortuné Louis XVI, laquelle en parut vivement émue. Ne croyez pas, Messieurs, qu'il réservât sa sensibilité pour ces hautes infortunes. Toutes les victimes du malheur avaient les mêmes droits sur son cœur. Peut-être cependant préférerait-il, sans se l'avouer, celles d'un ordre inférieur, parce qu'il pouvait avoir le bonheur de leur donner plus que des larmes. Comme il était aussi simple que modeste, comme il ne cherchait point à se pro-

duire, à se faire remarquer, nous l'avons perdu avant de l'avoir découvert tout entier. C'est la mort qui, par la douloureuse et profonde impression que sa perte a produite dans sa commune et dans celles des environs, nous a révélé toute sa bienveillance et sa bonté. Le deuil fut général. Tous fondaient en larmes, tous remplissaient de leurs gémissements ces lieux si longtemps heureux de sa présence, tous le regrettaient comme un père. Et en effet, quel mécompte, quel désappointement pour eux ! Ils le perdent au moment où, ivres de joie, ils se réunissaient pour lui témoigner leur amour en célébrant sa fête ! Il n'est point de mots pour exprimer tant de douleurs.

Il mourut subitement le 24 juin !

23. — Eloge de M. JOURDAIN DE THIEULOUY

Prononcé le 25 août 1826

Messieurs,

Jean-Baptiste-Marie-Robert Jourdain de Thieuloy, écuyer, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, membre du Conseil général du Département, du Conseil de Charité et de l'Académie, naquit à Amiens le 30 janvier 1747. Il finit à Paris ses études commencées à Beauvais. Nous ne vous parlerons point de ses succès. Qu'il nous suffise de dire qu'en rhétorique il remporta le prix d'éloquence au concours de l'Université. Lorsqu'il eut fait son cours de philosophie, son père, convaincu que les voyages perfectionnent, épurent le goût, éclairent la raison, forment le jugement, étendent les idées,

lui permit de voyager, lui donnant pour Mentor sa sagesse, sa piété filiale, et les bons principes sur lesquels il les avait affermies. Cette noble confiance était capable d'élever l'âme la plus commune. Elle ne pouvait donc manquer son effet sur l'âme généreuse et pure de M. De Thieuloy.

Elle le préserva de tous les dangers, elle le fit triompher de toutes les séductions, auxquelles presque à chaque pas les voyages exposent la jeunesse. De retour à Paris, il fut bientôt répandu dans les cercles les plus brillants, où les grâces de son esprit, les charmes de sa conversation, l'élégance de ses manières et la décence de ses mœurs le firent rechercher avec empressement. Il y jouissait de tous les agréments qu'offre et permet à un jeune homme, déjà dans l'opulence, une liberté sage, lorsque son père, alors maire d'Amiens, succombant sous le poids des affaires publiques et de ses affaires particulières, le rappela auprès de lui.

Docile à cette voix qui fut toujours si puissante sur son cœur, il part au premier signal, il se consacre tout entier au détail des affaires domestiques, et son père, soulagé de ce fardeau, peut s'occuper uniquement de ses concitoyens. Combien cette sainte conspiration dut les pénétrer de reconnaissance et d'amour ! et qui fut jamais plus digne d'inspirer ces sentiments ? L'un se dévoue à la chose publique et donne à son fils l'exemple de toutes les vertus. L'autre rend à son père ce culte filial que nous devons à l'auteur de nos jours et marche généreusement sur ses traces.

Que leur manque-t-il pour être heureux ? Un être

qui anime et vivifie leur solitude. Tous deux aspiraient à le trouver. Bientôt une beauté simple et naïve, dont la modestie et l'aimable pudeur relevaient les attraits, unit son sort à celui de M. De Thieulloy et comble les vœux du plus tendre des pères. Je n'essaierai point, Messieurs, de vous peindre leur félicité. Hélas ! elle fut si courte ! A peine M. De Thieulloy commençait-il à en apprécier les douceurs qu'il fut frappé de deux coups sous lesquels les principes les plus généreux et les plus fermes l'empêchèrent seuls de succomber. La mort lui enlève presque au même instant son épouse et son père. Le temps le relève enfin de l'abattement où l'ont jeté des pertes aussi cruelles qu'inopinées.

Mais son cœur a toujours besoin de consolation. Où les cherchera-il ? Sera-ce dans un second hyménée ? Non ! il ne distraira sa douleur que par les soins qu'il donnera à ses enfants, pour qui seuls il veut vivre, et par l'accomplissement des devoirs que lui impose sa qualité de citoyen et celle de secrétaire de la Noblesse. Car un Ministre, que la postérité jugera, venait d'établir en Picardie une administration composée de propriétaires choisis dans les Trois Ordres, et celui de la Noblesse avait confié à M. De Thieulloy la rédaction de ses actes, fonction très importante dont il s'acquitta jusqu'au moment où cette Assemblée tomba devant la Révolution de 1789. Au milieu de la tourmente, lui, reste inébranlable. Après la journée du 20 juin, les autorités se taisent consternées. Il relève les courages et, sur sa proposition, le Directoire du Département, qu'il préside, adresse au Roi une de ces lettres expiatoires

qui le consolèrent un instant de ses peines. Plus tard il fait renvoyer à l'Assemblée législative les décrets du 10 août, dont le Directoire départemental dit ne pouvoir reconnaître la légalité, parce qu'ils ne sont point accompagnés d'une lettre ministérielle.

Ces actes généreux ne furent d'abord punis que par la suspension de toutes fonctions. Mais bientôt la vengeance éclate plus violente; on le traîne en prison, ses enfants sont arrachés de ses bras; on le menace de le traduire devant le tribunal révolutionnaire, et l'on sait combien sa justice était expéditive et meurtrière. Il est donc en danger de succomber. Mais la force de son âme, que rien ne peut abattre, ne se communique point à son corps. Ses bourreaux, craignant peut-être que la nature ne leur enlève une victime, lui permettent de se faire traiter dans sa maison, et l'y font garder à vue. Mais ils ont soin de choisir ses geôliers parmi les hommes les plus grossiers et les plus brutaux. Avec le temps l'égalité de son âme, sa patience, sa douceur, les amollirent. Un seul parut insensible aux attraites de ses vertus et conserva toute sa férocité. Cependant au fond de son cœur il rendait justice à son prisonnier. Il le prouva quelques années après, en l'appelant au secours de sa misère, en lui demandant pardon des hostilités qu'il lui avait fait essuyer; et M. De Thieulloy, jusqu'à sa mort, a scellé ce pardon par des libéralités annuelles.

Mais ses nombreux amis, l'avaient-ils donc abandonné? Hélas! ils se trouvaient dans le même cas que lui. Une seule classe de citoyens pouvait avec moins de péril, mais sans plus de succès, élever sa

voix suppliante. Tel fut le résultat de la démarche des habitants de Saint-Gratien. Convaincus que si M. de Thieulloy avait cessé d'être leur seigneur, il serait toujours leur père, il sollicitèrent vivement pour obtenir sa liberté. S'ils avaient été ses accusateurs, on leur eût peut-être accordé sa mort, en proclamant leur civisme. Ils étaient ses amis, ils durent s'estimer heureux qu'on daignât leur pardonner. Enfin M. De Thieulloy recouvre sa liberté. Quel usage en fera-t-il ? Sans doute que, retiré dans sa terre, il renoncera aux fonctions publiques, si périlleuses. Plus généreux, il saisira toutes les occasions d'être utile, il acceptera toutes les places et vous l'avez vu Président de Canton, Membre du Bureau de charité, de celui des incendies et de la Société d'Agriculture.

Il faisait partie de cette Société, lorsque voulant, dit-elle, agrandir ses destinées et accroître l'utilité de ses travaux, elle se fit en l'an XI autoriser par le gouvernement à prendre le titre que vous portez aujourd'hui. Quand elle se constitua sous cette nouvelle qualité, M. De Thieulloy fut celui que le sort désigna pour la présider. Ce fut comme Directeur que, peu après, à la tête de son corps, il remercia l'auteur de votre établissement et obtint qu'il se déclarât votre Protecteur. Vous devez donc, Messieurs, le reconnaître pour un de vos principaux restaurateurs, et à ce titre il a tous les droits à votre reconnaissance. Mais quels sont les citoyens qui ne lui en doivent pas ? avec quel zèle n'a-t-il pas défendu leurs intérêts, lorsqu'il a été membre du Conseil général ? Plusieurs fois il en fut élu Président, dis-

inction d'autant plus flatteuse qu'elle lui était déférée par ses pairs. Vous savez comme ils le vénéraient. Il lui en donnèrent en 1823 une preuve bien éclatante en sollicitant pour lui auprès du roi le titre de membre de la Légion d'Honneur, qui lui fut accordé.

Avons-nous besoin de vous le montrer dans sa vie privée qui fut toujours édifiante et irréprochable ? On a remarqué que, le soir de la vie, le cœur se resserre et se ferme de lui-même comme les fleurs au coucher du soleil. Le sien au contraire s'élargissait à mesure qu'il approchait du terme fatal, comme le prouvent tant de bienfaits que nous pourrions raconter.

Bacon prétend que la vieillesse sillonne le visage de moins de rides qu'elle n'en imprime à l'esprit. Je suis bien éloigné de contester la justesse d'une observation dont je suis la preuve. Mais je pense qu'elle admet des exceptions, et M. De Thieulloy en est une. Malgré son grand âge, sa mémoire avait conservé sa fidélité, son esprit toute sa fraîcheur et son enjouement, son cœur toute sa sensibilité, sa raison toute sa sagesse, son jugement toute sa rectitude : son âme, en un mot, fut du très petit nombre de celles que Montaigne dit ne sentir en vieillissant ni l'aigre ni le moisi. Son corps, il est vrai, se ressentait des outrages du temps et avait perdu de sa souplesse et de sa vigueur. Mais il était loin de tomber en ruines, il était même exempt de toute infirmité. On se plaisait à lui composer encore un long avenir de jours heureux, lorsqu'un coup de foudre vint dissiper ces douces erreurs et plonger ses amis et ses enfants dans la consternation.

24. — Éloge de M. LAURENDEAU (1749-1827)

Prononcé en août 1827.

Messieurs,

Jean-Charles Laurendeau, conseiller de Sa Majesté en la Cour Royale d'Amiens, membre de l'Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts du département de la Somme, et du Conseil municipal de cette Ville, naquit à Chauny le 4 août 1749. Après y avoir fait les études ordinaires, il alla chercher à Strasbourg, à Reims, à Paris, des connaissances plus étendues, surtout plus utiles, et vint à Amiens pour en recueillir les fruits en s'attachant au palais.

Son heureuse étoile le conduisit chez M. Fleur, homme honnête et sensible, qui conçut pour lui une affection presque paternelle, et qui, quoique procureur très considéré, le détourna d'embrasser une profession qui, travaillant dans l'ombre, était condamnée à n'être jamais environnée de cet éclat, de cette gloire auxquels ses talents lui permettaient d'aspirer. « Soyez avocat, lui dit-il. Après la magistrature, c'est la plus noble des fonctions civiles. Comme vous êtes étranger, vous craignez peut-être de manquer d'affaires. Eh bien ! je vous en fournirai, et je vous garantis que bientôt vous aurez de brillants succès. »

Cette promesse pouvait paraître hasardée. Car alors régnaient au barreau les Boistel père, les Boulet-Varennnes, les Maillard, sans compter quelques autres orateurs d'un ordre inférieur, qui recueillaient toutes les palmes échappées aux mains

de leurs chefs. Ces rivaux étaient redoutables sans doute, mais ils n'étaient pas invincibles.

Encouragé par l'amitié, M. Laurendeau se déterminait à les combattre un jour, et pour préparer des armes, qui dans ses mains seront presque toujours victorieuses, il se réduit à une captivité volontaire, il consacre à l'étude des lois les heures que la jeunesse prostitue à la dissipation. Plusieurs années sont employées à ce travail et il ne paraît point encore. Qu'attend-il donc ? La nature ne lui a-t-elle pas prodigué tout ce qui peut assurer la victoire, un esprit juste, méthodique et pénétrant, une logique nette et précise, une élocution claire et facile, ternie à la vérité, mais bien rarement, par des expressions qui avaient, si l'on peut parler ainsi, un goût de terroir ? Ne joint-il pas à ces avantages une mémoire heureuse et fidèle, et, ce qui n'est point indifférent, un très bel organe. Que lui faut-il de plus ? Il faut, Messieurs, qu'il attende la maturité de l'âge et de la doctrine, qu'il ait donné à ses études plus d'étendue et de profondeur par le travail et la méditation

Enfin il y est parvenu, il a atteint sa 26^e année, et il est arrivé le moment où, animé de la noble confiance qui fit dire au Corrège : « Et moi aussi je suis peintre », il peut dire à ses rivaux : « Et moi aussi je suis orateur. » Dès son début les suffrages du public lui assignèrent sa place parmi les plus célèbres d'entre eux. Eh ! comment les refuser ces suffrages à un orateur qui, s'il n'agitait pas les âmes par les mouvements oratoires qui dans les causes civiles sont presque toujours déplacés, prétentieux et ridicules, délassait les esprits par la clarté avec laquelle il ex-

posait une affaire, par l'ordre, ce *lucidus ordo*, si recommandé par les anciens, cet ordre, disons-nous, qu'il établissait dans la discussion, à un orateur qui portait la conviction dans les cœurs par la franchise et la sincérité de sa défense, dans les esprits par la justesse, la solidité de ses raisonnements, par la finesse ou la force de sa dialectique, à un orateur qui respectant et ses parties et la dignité de ses juges, et celle de son ministère, ne fatiguait point son auditoire par ces hésitations, ces répétitions ennuyeuses qui prouvent que l'avocat n'achève d'apprendre sa cause qu'en achevant de la plaider ? Ajoutez que sa probité scrupuleuse était un préjugé en faveur de son client. Aussi M. Laurendeau vit-il chaque jour croître sa réputation et se fortifier la confiance qu'il inspirait à ses concitoyens.

Ils lui en donnèrent une preuve aussi flatteuse qu'éclatante, lorsque repoussant la foule de concurrents qui briguaient l'honneur de porter aux Etats Généraux les doléances et les vœux de la patrie, lorsque éloignant ceux mêmes qui, membres de l'administration provinciale, semblaient avoir un droit spécial à cette honorable mission, ils le préférèrent à tous les prétendants, et, obstinés dans leur choix, lui firent une espèce de violence pour triompher de ses refus qui n'étaient point commandés par la vanité qui se déguise pour irriter les désirs et craint d'être prise au mot, mais refus sincères, conseillés par la nature, qui, après huit ans, promettait de lui donner enfin le premier fruit de son hymen.

Nous ne le suivrons pas sur le théâtre où brillèrent

tant de talents, où tant de philanthropes méditèrent et crurent préparer le bonheur des peuples. La sagesse de M. Laurendeau redoutait les scènes orageuses. On le vit rarement briguer les honneurs de la tribune ; mais on le trouvait toujours dans les comités, occupé à préparer les travaux de l'Assemblée et à se former à l'administration.

Combien de fois, Messieurs, n'avons-nous pas recueilli les fruits des leçons qu'il prit à cette savante école ? A peine est-il rentré dans ses foyers que les vœux de la cité l'appellent aux fonctions municipales. Peu de temps après, Florent Guyot juge que le champ n'est point assez vaste pour ses talents et pour son zèle, et il le nomme agent national près de la commune. Moins de six semaines s'écoulent et le représentant Blau lui défère des fonctions plus relevées. Il veut qu'il soit comme le phare de l'administration départementale, qu'il l'éclaire, la dirige et la surveille. Six mois après, les assemblées primaires réclament de lui des services plus directs ; elles exigent qu'il soit un des sept pères de la patrie, car la Constitution réduisait à sept le nombre des officiers municipaux. Il refuse ; elles confirment leur choix. Quoiqu'il pressente les orages dont elles ne le garantiront pas, il paraît irrésolu. Mais comment résister à tant de confiance et d'amour ? Il cède donc à de nouvelles instances et se soumet au joug qu'on lui impose. Il ne le subira pas longtemps. Ses collègues et lui étaient trop amis de l'ordre et de la paix pour n'être pas odieux à ceux qui semaient du vent pour moissonner des tempêtes. La calomnie qui alors, comme la lance d'Argail, renversait infaillible-

ment tous ceux qu'elle atteignait, les poursuit, les dénonce à leur insu : elle est accueillie ; les faits ne sont point vérifiés ; la nouvelle municipalité, sans être entendue, est destituée après 46 jours d'existence, et M. Laurendeau va aux Capets expier ses travaux et ses services.

Telle est sa récompense. Le peuple, mieux instruit et plus juste, lui en eût décerné une autre ; car lorsqu'on lui eut rendu le droit de choisir ses magistrats, les assemblées primaires de l'an III le nommèrent Président de l'administration municipale, et l'on respira enfin sous une autorité plus modérée. Ce bonheur ne fut pas de longue durée. A l'époque du 18 fructidor cette nouvelle administration fut destituée et remplacée par celle que les derniers choix avaient hautement répudiée.

Certes, Messieurs, M. Laurendeau avait fait preuve d'assez de dévouement et de zèle. Il avait essuyé assez de dégoûts et couru assez de périls. Ses concitoyens le sentirent ; ils eurent la délicatesse de ne l'y plus exposer ; ils lui permirent de rentrer dans son cabinet et de s'y consacrer avec moins de distraction et plus de sécurité au patronage individuel, qu'il exerçait avec tant de gloire. Ils lui rendaient trop de justice pour n'être pas convaincus qu'il serait toujours prêt à leur payer le tribut de son temps et de ses lumières. Aussi le réclamèrent-ils dans toutes les graves circonstances, surtout à cette époque si courte et si mémorable, où la France conquise, pour ainsi dire, par un seul homme, se vit attaquée par toute l'Europe, qui lui imposa la Restauration.

Combien d'autres services n'a-t-il pas rendus à cette commune ? Ecoutez ses chefs ; ils vous diront qu'il a eu le courage de débrouiller le chaos de ses archives ; que de leur poussière il a exhumé des titres qui l'ont fait rentrer en possession de propriétés importantes ; qu'il éclairait les délibérations par son travail, sa profonde connaissance des affaires et la sagesse de ses opinions ; que c'est au moins en partie à ses intimes liaisons avec les personnages influents à cette époque et à l'activité de ses démarches qu'Amiens doit cette Cour royale qui gémira longtemps d'être veuve de ce magistrat aussi intègre que laborieux et savant ; enfin que la ville a fait en lui une perte immense, extraordinaire. Ce sont les termes dans lesquels j'ai entendu un des membres du Conseil municipal exhaler ses regrets.

Tel était, Messieurs, l'homme public dont nous déplorons tous la mort prématurée. Je dis prématurée, car, quoiqu'il eût presque atteint l'âge où, selon David, ne parviennent que les plus forts, sa constitution morale et physique avait toute l'énergie, toute la verdeur de l'âge mûr, et promettait qu'il excéderait de beaucoup d'années le terme fatal qui nous est assigné.

La vie privée de M. Laurendeau ne mérite pas moins nos éloges. Il aimait la gloire, mais, comme la sagesse et la modération formaient la base de son caractère, il ne se précipitait pas vers elle, il travaillait avec ardeur pour l'obtenir, et attendait sans impatience qu'elle vint à lui. Jamais les inquiétudes de l'ambition n'altérèrent la sérénité de son âme.

Les ducs de Plaisance et de Massa exigent de son

amitié qu'il consente à ce qu'ils le fassent élever à une place éminente : il les étonne et les afflige par la fermeté et l'opiniâtre constance de ses refus. Les honneurs ne sont à ses yeux que le besoin des âmes faibles et vaines. Il sait que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne, et que parmi les hommes puissants il en est bien peu qui ne gémissent sous le joug superbe auquel ils sont attachés.

Eh ! d'ailleurs, pour qui rechercherait-il les honneurs et la fortune ? Hélas ! il n'est plus père. La mort lui a ravi ce fils unique qui faisait tout son orgueil, tout l'espoir et le charme de sa vie. Brisé par ce coup affreux, son cœur ne peut que s'ouvrir à d'interminables regrets.

Que dis-je ? Messieurs, il n'est que trop vrai qu'il ne peut plus être heureux lui-même ; mais il peut, et il veut en faire : cette douleur si vive, si déchirante, il la trompera, il la soulagera peut-être, en reversant tout son amour sur les enfants de la classe indigente ; il les adoptera, il sera le père d'une foule d'enfants presque abandonnés, qu'il transformera en des hommes honnêtes, utiles à la société, à leurs parents et à eux-mêmes. Que de bienfaits dans un seul ! Pouvait-il se procurer de plus doux, de plus puissants motifs de consolation ? Il fut donc, Messieurs, un des principaux fondateurs de l'école modèle où l'on enseigne cette science élémentaire qui, créée par un Français, fut obligée presque à l'instant de sa naissance de chercher un asile en Angleterre, d'où, pour se déguiser sans doute, elle revint, il y a une vingtaine d'années, souillée plutôt que décorée d'un nom étranger, et fut accueillie avec amour par le gouvernement.

On lit encore avec un vif intérêt le rapport dans lequel, le 30 août 1817, M. Laurendeau exposa, avec autant de clarté que de précision et d'élégance, tout ce que, de concert avec M. De Marnesia, l'active bienfaisance des sociétaires avait fait depuis trois mois pour l'établissement de cette école, et leur procura la plus douce des jouissances en leur rendant compte des rapides progrès que la plupart des élèves avaient faits dans un si court espace de temps.

Les filles, dont l'éducation est si négligée dans les campagnes, n'ont point été déshéritées de ses dons. Il pensait qu'étant exposées à plus de peines et de misères, elles avaient un extrême besoin de puiser dans des principes solides l'horreur du vice, l'amour de la vertu, la patience et les consolations que cette terre leur refuse trop souvent. Il contribua donc à la fondation d'une école où les filles de La Neuville recevront une éducation chrétienne.

Ce n'était pas seulement pour les pauvres qu'il était une providence visible. Depuis longtemps son cœur était déchiré à la vue de ces infortunés, qui, victimes des incendies si fréquents dans ce département, erraient, comme un convoi funèbre, autour de leurs maisons réduites en cendres, et qui, faute de secours promptement administrés, étaient appelés à périr de misère ou de désespoir. Il cherche les moyens d'émousser les traits du malheur qui les accable. Il fait plus, Messieurs, au moment du naufrage, il leur offre, non pas une planche, mais un port où presque à l'instant leurs pertes sont réparées. Il y établit la Compagnie d'Assurance Mutuelle.

Un mémoire qu'il lut dans une de nos séances de 1805, et que, oh ! funeste brièveté de la vie ! trois seulement d'entre nous ont entendu, ce mémoire, disons-nous, prouve que déjà les incendies occupaient sa pensée et touchaient vivement son cœur.

Ces trois privilégiés sont encore les seuls qui puissent vous dire avec quelle distinction il présida la séance publique de 1806, avec quelle grâce, quelle élégance, quelle convenance et quelle variété de tons, il répondit aux discours de MM. Bouteville et Desambucg, tous deux récipiendaires. L'un d'eux, qui était son intime ami, l'a précédé dans le tombeau, et sa fin, inattendue et subite, a pu paraître plus heureuse que celle du collègue que nous pleurons aujourd'hui. Il n'a point eu comme lui, les affres de la mort, il n'en a point éprouvé les angoisses pendant une longue et douloureuse maladie. M. Laurendeau est mort le 12 juin dernier.

25. — Eloge de M. MATHEZ (1829)

Nicolas-Adam Mathez, membre de l'Académie, naquit à Rouen le 5 septembre 1762. Son père, greffier en chef du bailliage de Rouen, jouissait d'une fortune honnête et bornait son ambition à voir un jour son fils lui succéder dans une place qu'il avait honorée. La nature en décida autrement. Elle avait été trop prodigue envers M. Mathez pour qu'il eût l'ingratitude d'ensevelir ses dons dans l'obscurité d'un greffe. De brillants succès obtenus dans le cours de ses études lui avaient révélé le secret de ses forces. Il embrasse donc la plus noble, la plus

libre des professions, celle qui exige la réunion des qualités extérieures, des talents, des connaissances et des vertus, celle qui sans brigue éleva jusqu'à la dignité de Chancelier de France l'Hôpital, pauvre et proscrit.

Tel n'était pas sans doute le terme auquel M. Mathez se flattait d'arriver. Il n'était pas aveuglé par une ambition à ce point délirante, et, comme il n'était pas doué d'un esprit de prophétie, il ne pouvait pas pressentir que bientôt presque tous les successeurs de Daguesseau seraient tirés de l'ordre des avocats et se succéderaient avec une rapidité capable d'encourager toutes les prétentions.

M. Mathez fut reçu avocat en 1783. Quoiqu'il aspirât vivement à la gloire, il ne se précipita pas vers elle avec une ardeur indiscrete. Il pensa avec raison qu'il ne l'atteindrait jamais, qu'elle échapperait toujours à sa poursuite, s'il prévenait la maturité de l'âge et de la doctrine, s'il avait la témérité de s'exposer à la lumière du barreau, avant d'avoir donné à ses connaissances plus d'étendue et de profondeur par le travail et la méditation. Pénétré de ces vérités, il s'éloigne des sociétés, il renonce aux plaisirs de son âge, il consacre tous ses moments à l'étude des lois normandes et du code de ce peuple-roi qui semble se survivre à lui-même et qui règne encore aujourd'hui par la sagesse de ses lois sur les peuples qu'il avait conquis par la force des armes.

Après avoir sacrifié plusieurs années au désir de s'instruire, il se disposait à sortir de sa captivité volontaire et à recueillir les fruits d'un travail si persévérant, lorsque tout-à-coup éclate sur la France

une tempête qui bouleverse toutes les institutions, tous les établissements et renverse les temples de Thémis.

Impatient et fatigué de l'inaction à laquelle il est condamné, M. Mathez renonce à des études qui n'ont plus d'objet et cherche les moyens d'occuper son inquiète activité. La Hollande lui en offre d'honorables dans un autre genre de métier. Il les accepte, quitte la robe pour l'épée, et l'avocat se métamorphose en lieutenant d'infanterie. Ainsi Catinat, qui obéissait à des motifs moins impérieux, déserta le barreau et prit le parti des armes. M. Mathez ne parcourra pas cette nouvelle carrière avec le même bonheur. Bientôt même des circonstances imprévues lui commandent d'abjurer un service étranger. Nos armées s'approchent des frontières de la Hollande, elles vont l'envahir. M. Mathez courra-t-il le risque, s'exposera-t-il au malheur de se souiller du sang de ses compatriotes ? Cette idée seule le fait frémir d'horreur. Il se hâte de remettre sa fatale commission, et rentre dans sa patrie.

Elle ne fut point ingrate. Il se présente et aussitôt il est employé comme commis dans le Bureau des transports militaires. Le bonheur de servir son pays rehausse, anoblit à ses yeux un emploi si modeste. Peut-être aussi la conscience qu'il a de ses talents lui persuade-t-elle qu'il n'y languira pas longtemps. Ces espérances, si toutefois il les conçut, ne furent point trompées. Bientôt on reconnut qu'il n'était point à sa place ; on le tira de la foule et on le mit à la tête de ceux avec lesquels on rougissait de l'avoir confondu. Mais cette vie passive et monotone

des bureaux, cette insipide uniformité d'occupations peu attrayantes lui pesait trop. Il prend donc la résolution de se décharger de ce fardeau. Plein de confiance dans les sentiments d'estime et d'affection que lui a témoignés le Ministre, il demande et obtient la place de Directeur de la Comptabilité des équipages militaires des armées de l'Océan. Ses vœux sont alors comblés. Car il se flatte qu'étant attaché à cette armée, il jouira du spectacle le plus doux pour un cœur français, qu'il verra humilier l'orgueil Britannique, et qu'à la suite des vainqueurs il entrera dans la nouvelle Carthage. Vain espoir ! Une troisième coalition force Napoléon d'ajourner ses projets contre l'Angleterre, de lever le camp de Boulogne, pour voler au secours de la Bavière, déjà envahie par l'Autriche. M. Mathez va donc rester sans emploi. Ne le craignez pas. Sa probité, son intelligence, son activité, avaient tellement éclaté dans ses nouvelles fonctions, son esprit, son amabilité lui avaient gagné, nous ne dirons pas tant de protecteurs, il n'en voulait pas, mais tant d'amis parmi les personnages influents, qu'il fut nommé Inspecteur général des vivres de la Grande armée. Attaché à la destinée d'une foule de héros, chargé de pourvoir à leur subsistance, il les accompagne à Vienne, il voit briller avec eux le soleil d'Austerlitz, tout en recevant les témoignages de satisfaction de tous ceux qui appréciaient ses services. La paix de Presbourg, qui fut l'heureux résultat de la victoire, permit à M. Mathez de reposer sur des objets plus doux son cœur et ses yeux fatigués des scènes sanglantes dont il a été témoin. Il revoit enfin les objets de son

affection, son épouse et sa fille. Il est heureux ; il jouit du bonheur qu'il procure et jure de ne s'en priver jamais. Et pourquoi se séparerait-il encore de sa famille ? Tout l'invite au contraire à se fixer auprès d'elle. Les avantages que son amour pour elle lui faisait chercher dans une vie aventureuse, il les trouvera dans les travaux qui ont occupé et embelli sa jeunesse. Il lui fut aisé de renouer avec l'objet de ses anciennes inclinations ; ce qui peut-être n'avait été qu'un goût devient une passion ; les livres de droit ne le quittent plus jour et nuit feuilletés.

Persuadé que la science qui éclaire l'esprit, qui forme le jugement, est insuffisante, s'il n'y joint pas les leçons de l'expérience, M. Mathez se fait un devoir d'assister aux audiences, jusqu'à ce qu'il ait obtenu une place dans la magistrature. Ainsi les disciples de Pythagore écoutaient pendant cinq ans les préceptes de leur maître, sans qu'il leur fût permis d'ouvrir la bouche ; et comme eux ce ne fut qu'après cinq ans de ce pénible noviciat qu'on lui ouvrit la bouche en l'adjoignant au ministère public dans notre Tribunal civil.

Démêler avec sagacité l'erreur et le mensonge à travers le labyrinthe des procédures, dissiper les ombres dont la vérité est couverte par elle-même, et les ténèbres dont l'enveloppe encore la méchanceté des hommes, suppléer, en cas de besoin, à la négligence des défenseurs, être le fidèle et impartial interprète des parties, enfin poursuivre avec fermeté les délits qui outragent les mœurs ou attentent aux propriétés, telles sont, Messieurs, les fonctions qui sont imposées à M. Mathez, et vous vous rap-

pelez qu'il les remplit avec une distinction qui vous fit présager que bientôt il serait élevé à une place plus éminente. Cet augure ne fut point trompeur, car il fut nommé à la première place vacante à la Cour Impériale.

Peut-être, Messieurs, vîtes-vous avec regret que ses talents, désormais concentrés dans de mystérieuses délibérations, ne seraient plus l'objet de votre admiration. Il est vrai qu'il aura moins l'occasion de les déployer en public, mais ces occasions seront plus solennelles et toutes les qualités de son esprit et de son âme pourront y briller d'un plus vif éclat. Que ne puis-je vous faire entendre ici les jurés qui ont été ses coopérateurs dans les fonctions délicates qu'il remplissait souvent comme Président de la Cour d'Assises. Après vous avoir parlé avec éloges de la facilité, de l'élégance de son élocution, de la clarté, de la précision, de l'impartialité de ses résumés, de la confiance qu'il leur inspirait, de l'influence qu'il avait sur leurs opinions, sans jamais laisser entrevoir la sienne, combien en sera-t-il plus intéressant à vos yeux, s'ils le peignent dans ses rapports avec l'accusé, le traitant toujours avec les égards que l'on doit au malheur, ne jetant sur lui que des regards d'indulgence, ne lui adressant que des paroles de paix, ne cherchant point à l'enlacer plus fortement dans ses chaînes par des interrogations captieuses, digne en un mot d'être assis parmi ces magistrats anglais qui paraissent les appuis de l'accusé plutôt que ses juges, qui veillent sur lui avec une sollicitude presque paternelle et l'avertissent des fautes qu'il commet contre son intérêt.

Vous savez, Messieurs, combien ces glorieuses fonctions lui ont été funestes. Déjà aux yeux de ses amis sa santé était altérée lorsqu'il les accepta l'an dernier. Egaré pour la première fois, son zèle lui exagéra ses forces, lui assura qu'il pourrait fournir la carrière avec sa vigueur accoutumée. Des avant-coureurs de la maladie combattirent ces téméraires assertions et s'efforcèrent de lui inspirer de justes inquiétudes. M. Mathez entra néanmoins dans la lice. A peine en avait-il parcouru la moitié que la maladie lui imposa l'ordre de sortir du champ de bataille. En vain elle insista par de nouvelles atteintes. M. Mathez, aussi obstiné qu'intrépide, refusa d'obéir, tint bon jusqu'à la fin. Mais bientôt tous les efforts des médecins furent impuissants et, après de cruelles souffrances, il expira le 21 septembre 1828.

26. — Eloge de M. LIMONAS (1831)

Ancien secrétaire perpétuel

Par M. Natalis Delamorlière, Secrétaire perpétuel depuis le 25 février 1830 jusqu'au 26 novembre 1836.

Messieurs,

La plupart d'entre vous n'ont connu M. Limonas que dans son extrême vieillesse. Sa voix jadis sonore était presque éteinte, et ses écrits mêmes, pleins de chaleur et de légance, perdaient tout leur lustre en arrivant péniblement jusqu'à vous. Vous n'avez commencé à les apprécier que lorsqu'il consentit à les faire lire par l'un de vous, et c'est alors que vous avez regretté vivement de ne l'avoir pas bien connu plus tôt et de n'avoir pu jouir comme quelques-uns de vos

collègues du charme de ses relations intimes. Vous le regretterez plus encore, Messieurs, quand nous vous aurons parlé du petit nombre d'écrits qui lui ont survécu et quand vous connaîtrez le peu de faits que nous avons pu recueillir sur la vie de cet homme de bien.

M. Limonas, Jacques-Adrien-Auguste, Conseiller honoraire de la Cour Royale d'Amiens, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Département de la Somme, est né à Troyes, le 31 juin 1740, de M. Limonas, Directeur de l'Enregistrement. Des circonstances malheureuses ayant forcé son père et sa mère de s'éloigner subitement de cette ville, ils laissèrent Auguste et son frère, tous deux encore enfants, entre les mains d'une aïeule qui les chérissait également et les soignait avec cet intérêt qu'inspiraient de jeunes orphelins. M. Limonas était âgé seulement de sept ans lorsqu'il entra avec son frère au Collège des Oratoriens de Troyes. Mais telles étaient ses dispositions naturelles qu'il surpassa bientôt son frère plus âgé que lui et qu'à quinze ans il avait fini ses humanités. Ses succès précoces, en développant en lui le goût des lettres, influèrent sur sa vocation, et il crut que le plus sûr moyen de se consacrer aux Muses, en dépit de la fortune, était de s'adonner à l'instruction publique. Séduit d'ailleurs par la paix et le bonheur qu'il voyait régner autour de lui, au sein d'une vie utile et religieuse, à cet âge d'innocence où l'âme se passionne si aisément pour tout ce qui plaît, l'élève n'avait d'autre ambition que de prendre rang parmi ses maîtres et d'entrer dans la congrégation

célèbre qui avait produit les Malebranche, les Massillon, et tant d'autres grands hommes. De leur côté les maîtres accueillirent avec joie le plus distingué de leurs élèves, qui remplit bientôt avec honneur des devoirs qu'il s'était imposés avec goût. A vingt-deux ans il professait la rhétorique à Angers ; il occupa ensuite la même chaire à Nantes.

Les discours latins et français, et divers morceaux de poésie composés dans ces deux langues ajoutèrent à sa réputation, et plusieurs sociétés savantes de l'Ouest s'empressèrent de se l'associer. Egalemeut familiarisé avec les idiomes modernes, il lisait dans leur langue Milton et Pope, Le Tasse et Pétrarque ; et c'était avec les chefs-d'œuvre des beaux siècles de la littérature qu'il formait son goût et celui de ses élèves. Ses talents et ses vertus le firent nommer, jeune encore, Recteur de l'Université d'Angers. Environné de respects qu'on obtient rarement à cet âge, il crut les mériter mieux encore en se consacrant aux autels, et toutes ses idées se tournèrent vers les études ecclésiastiques. Il reçut les ordres sacrés à trente deux-ans, et renonça à l'enseignement pour se livrer entièrement à la prédication. Ses études littéraires, celle du cœur humain commencée avec ses élèves, approfondie dans ses méditations sur l'histoire et sur la société, allaient porter leurs fruits, et déjà sa piété et son amour pour ses semblables avaient ouvert dans son cœur les sources les plus pures de l'éloquence.

Ajoutez à ces avantages une réputation qui déjà lui donnait l'autorité si nécessaire à son ministère. C'est alors que Nantes, Angers, Saintes, La Rochelle,

Arras, Abbeville, ouvraient leurs temples à ce nouvel apôtre qui tous les jours prêchait la parole divine à la foule avide de l'entendre. Douze sermons restés dans ses papiers, comme pour rendre témoignage du rang distingué qu'il avait mérité parmi les orateurs de la chaire, font concevoir la vogue qu'il eut à ses débuts. On y reconnaît bientôt l'école de Massillon. Je ne veux pas seulement parler de l'art avec lequel il savait tirer parti de la morale et du raisonnement dans un temps où la philosophie montrait toute son indépendance, mais du charme de l'élocution, de cette continuité d'inspirations, de l'enchaînement des idées, de l'onction, des images, des mouvements et des expressions neuves et hardies qui n'appartiennent qu'à l'éloquence. On ne peut se dissimuler que l'un des grands avantages de l'orateur de la chaire est de savoir s'élever à la hauteur de son siècle et de présenter la vérité avec cet éclat qui frappe tous les yeux ; et comment l'un des hommes les plus éclairés de son ministère, et qui par amour autant que par piété s'était voué au bonheur de ses semblables, ne l'eût-il pas offerte sans nuages, de manière à saisir tous les cœurs ? Sa réputation le fit appeler à Paris par la maison de l'Oratoire qui voulait s'en faire honneur. Il y prêchait en même temps que l'abbé Maury, et l'on assure qu'il ne se montra pas indigne d'une pareille concurrence. Cette circonstance établit des rapports d'amitié entre ces deux orateurs. Il jouissait depuis longtemps d'une grande considération dans le haut clergé, et dans plusieurs circonstances il fut chargé de porter la parole dans ses assemblées ou de rédiger les actes qui exigeaient

une grande expérience. Il n'eût tenu qu'à lui de le représenter aux Etats Généraux, s'il eût voulu céder à l'impulsion de plusieurs évêques ; il n'avait pas ce genre d'ambition. Il fut nommé à quarante-cinq ans supérieur de la maison de la Rochelle ; mais la Révolution vint fermer pour jamais devant lui la carrière qu'il s'était ouverte. Persécuté, obligé de fuir, il n'échappa que par miracle aux dangers les plus imminents.

Il se réfugia d'abord dans la maison de l'Oratoire de Paris ; les journées de septembre l'en éloignèrent ; il vint à Montdidier où il reçut l'hospitalité chez M. Mangon de Lalande, son parent, et il allait y être arrêté lorsque le célèbre Cathaert, ancien oratorien et alors commissaire du gouvernement, en mission dans le département de la Somme, ayant entendu parler de lui, se constitua son protecteur.

Des jours plus calmes avaient rendu M. Limonas à la vie publique, et cédant aux instances de ses amis, il embrassa un nouveau sacerdoce et consacra son temps et ses études à l'administration de la justice. Il fut d'abord nommé juge au Tribunal civil de Montdidier, puis à celui d'Amiens. Il fut ensuite promu à la charge de conseiller à la Cour d'Appel de la même ville.

C'est alors qu'il fut nommé membre de l'Académie, qui le choisit pour son Secrétaire perpétuel en 1806 à la mort de son prédécesseur. Il exerça ses fonctions avec honneur pendant vingt-quatre ans. Son zèle à remplir ses devoirs dans la magistrature, son intégrité et la sagesse de ses avis lui ont concilié l'estime de ses collègues pendant un long exer-

cice, que le poids des ans et les infirmités devaient interrompre. Il obtint sa retraite et reçut en même temps le titre de Conseiller honoraire pour prix de ses services. Il reprit alors avec délices ses habitudes littéraires. Malgré son grand âge il lui arrivait souvent de consacrer dix à douze heures par jour à la lecture. Il n'avait rien oublié, et pour conserver sa mémoire et ses facultés il les exerçait encore tous les jours soit en apprenant, soit en revoyant ce qu'il avait su pour le mieux savoir encore, et l'on revoyait chez lui ce phénomène qu'on avait admiré chez Fontenelle et chez Voltaire. Il devait à sa philosophie une résignation admirable pour la perte des biens de ce monde. Fortune, gloire, triomphes passagers de l'amour-propre, il avait tout sacrifié. Sa bibliothèque, ses ouvrages lui avaient été dérobés ou avaient péri au milieu des troubles. Vos archives ont conservé les élégantes analyses qu'il avait faites de vos travaux, un discours très remarquable sur l'influence des gens de lettres, et vingt-deux éloges des membres de l'Académie morts pendant l'exercice de ses fonctions. Ce qui restait de ses sermons est passé dans les mains de sa famille.

Ces divers écrits vous ont mis à même d'apprécier la flexibilité de son talent, et l'art avec lequel il savait varier son style. Ses défauts, en petit nombre, tenaient à la richesse de son imagination. C'est un luxe d'images qui ne s'accorde point toujours avec la simplicité du genre, ou un abus d'érudition qui venait de sa prodigieuse mémoire, qu'un trait de plume aurait fait disparaître, et qui ne sauraient effacer les beautés de premier ordre que l'on trouve à chaque page.

Il avait beaucoup de finesse dans l'esprit et sa conversation était pleine de grâce et d'agrément. Frappé de tout ce qu'il y avait de positif dans ses connaissances, nous avons essayé plusieurs fois de pénétrer le secret de ses études, et il semblait regarder comme naturel ce qui est un phénomène pour les autres. « Ce secret, disait-il, consiste à bien lire et à se rendre compte de ses lectures », montrant dans ce peu de mots l'étonnante différence qui s'établit entre les facultés de l'homme qui pense, et le commun des lecteurs qu'il comparait aux frelons qui ne font qu'effleurer les fleurs, tandis que l'abeille en pompe tous les sucs. Il avait étudié si profondément l'histoire, les personnages et les faits historiques étaient si bien casés dans sa tête qu'on eût dit qu'il pouvait dérouler à volonté pour ses besoins le tableau des empires et de leurs révolutions. Quoique les principaux dominassent sur le premier plan, il n'avait pas négligé les secondaires, et c'était une merveille de voir avec quelle précision il pouvait relever les moindres anachronismes.

Un jour que l'on parlait des insomnies, comme de l'un des plus cruels fléaux de la vieillesse, il se mit à rire et dit qu'il ne s'en plaignait point quoiqu'il y fût sujet comme un autre. Comment faites-vous donc, lui demande-t-on ? « Eh bien, je récite une tragédie de Racine, de Corneille ou de Voltaire, quelques scènes de Molière, l'Art poétique de Boileau ou une cinquantaine des fables de La Fontaine ; ou bien je m'entretiens avec Horace ou Virgile », peignant ainsi les ressources de l'étude et les richesses d'une mémoire qui, par un charme inconnu du vulgaire, lui

faisaient paraître courtes et délicieuses ces nuits éternelles, intolérables pour les autres.

Permettez-moi, Messieurs, en terminant, d'achever, par le récit de quelques faits, la peinture de cet intéressant vieillard.

Il était encore supérieur de la maison de l'Oratoire de La Rochelle, lorsqu'un jeune aspirant de la marine, tombé dans une affreuse détresse, par suite de sa passion pour le jeu, et dans cet état de désespoir où la vie n'est plus qu'un fardeau dont on cherche à se délivrer, le rencontre, à l'écart, dans la campagne. L'air calme et plein de bonté de M. Limonas le frappe, et poussé par un mouvement sympathique, il l'approche tout-à-coup, et comme s'il était en présence d'un père ou d'un ami, il lui dit au milieu des larmes et des sanglots ses fautes, son malheur, et le conjure de prendre pitié de lui.

A Amiens, un ancien officier décoré, et qui tenait par sa place un rang dans la société, éprouvant de l'embarras dans sa comptabilité, se présente et lui dit qu'il est perdu s'il ne vient à son secours et s'il ne lui prête deux mille francs. M. Limonas, qui n'avait pour toute fortune que sa retraite et qui d'ailleurs n'avait jamais vu cet homme, lui témoigne sa surprise. « Comment, Monsieur, lui dit l'officier, vous m'avez déjà rendu service ». M. Limonas ne le comprenant pas, il lui explique comment s'étant présenté, il y a deux ans, chez un Président de la Cour Royale, dans une position semblable, ce dernier lui avait dit : « Je n'ai point cette somme, mais je vais la demander à mon ami Limonas qui ne me la refusera pas, et effectivement, ajoute-t-il, ce fut à votre obligeance

que je dus la conservation de ma place ». M. Limonas, se rappelant cette circonstance, lui dit : « Cela est vrai, Monsieur, et la somme m'a été fidèlement rendue. Eh bien ! Je vais tâcher de vous être encore utile ». Il ouvre son secrétaire et lui remet la somme qu'il demandait. Mais, deux mois après, l'officier meurt insolvable. Le Président, à cette nouvelle, vient lui exprimer son chagrin et dit qu'il va trouver la veuve, que cette dette est sacrée. « Hé, Monsieur, s'écrie M. Limonas, laissez-la tranquille. Il me restait deux mille francs, je viens de les envoyer à mes nièces pour ne pas tout perdre ».

A ces traits, Messieurs, et j'en passe quelques autres, vos cœurs ont reconnu ce collègue qui sera à jamais l'objet de vos regrets. Que son ombre me pardonne d'avoir déchiré le voile dont il couvrait ses belles actions, que ceux qui en furent l'objet me le pardonnent aussi.

Lorsque vous m'imposiez le devoir de le louer, pouvais-je oublier la bonté, la plus aimable des vertus, celle qui embellit jusqu'à sa dernière heure ? Alors et quand chaque minute le détachait de la terre par la destruction de son être, son âme, en présence de la mort, était encore pleine de douceur, on eût dit que tout prenait autour de lui un air céleste, et, dans cette ivresse de la mort, il regardait ses amis avec attendrissement lorsqu'il les salua de l'éternel adieu.

Il était âgé de plus de 90 ans.

27. — Éloge de M. DESPREZ

Décédé le 16 décembre 1829.

Messieurs,

La profession de médecin est l'une de celles qui exigent le plus de qualités éminentes. C'est à elle que sont confiées la santé et la vie des hommes. Elle ne demande pas seulement ce coup d'œil prompt et sûr qui discerne les maladies, leur cause et le remède, mais encore cette rectitude d'esprit, qui, prenant toujours l'expérience et le raisonnement pour guides, rend supérieur à ces vains systèmes, fléaux pires que la peste.

M. Desprez, en embrassant cette profession, avait eu le bonheur assez rare d'obéir à un penchant naturel secondé par les plus heureuses dispositions. Alexandre-Armand Desprez, docteur en médecine, membre de l'Académie d'Amiens, ancien médecin en chef des hôpitaux de cette ville, Directeur honoraire et ancien professeur de l'Ecole secondaire de Médecine, naquit à Amiens, fils d'un chimiste distingué et pharmacien. Ses idées s'étaient familiarisées de bonne heure avec les choses essentielles à l'art de guérir. Son père l'éclairait dans ses études tout à la fois théoriques et pratiques et le guidait dans la composition des remèdes, qui n'est qu'une application continuelle des sciences physiques et naturelles. M. Desprez fit ses humanités à Amiens et à Paris. Il y reprit ensuite ses études favorites dans la Faculté de Médecine sous les hommes les plus célèbres de l'époque et notamment sous Antoine

Petit, ce qui lui donna une direction plus étendue qu'on ne le faisait alors. Il étudia sous ce grand maître l'anatomie et la chirurgie, cette partie la plus importante de l'art de guérir et dont les théories puisées dans la pratique ne sont que le résultat d'une expérience éclairée et réfléchie. Il alla ensuite prendre ses grades et recevoir son diplôme dans la célèbre Faculté de Montpellier.

A l'âge de vingt-cinq ans il se rapprocha de son pays et vint à Saint-Valery faire un stage de quatre ans. Il était déjà précédé de quelque réputation quand il s'établit à Amiens. Son agrégation au collège des médecins de cette ville en 1773 lui offrit l'occasion de faire connaître, en traitant un sujet donné sur les effets du quinquina dans les phtisies, son esprit d'observation et l'art qu'il savait mettre dans une discussion. Il fit voir aussi avec quelle élégance il maniait la langue latine. Bientôt après sa pratique médicale acheva d'établir sa réputation.

Disciple d'Hippocrate, le diagnostic, c'est-à-dire ses symptômes et le sens commun réglaient seuls son traitement. Il croyait que la meilleure doctrine était de n'en avoir aucune. Bien éloigné de ces esprits faux et tranchants, d'autant plus dangereux qu'ils sont toujours dominés par quelque idée fixe, il savait douter et n'eût jamais violé ces lois immuables de la nature qui se montrent d'abord à l'intelligence la plus ordinaire. Très éloigné aussi de ceux qui regardent comme positif un art variable comme la nature et croient toujours en savoir assez, il consacrait à l'étude ses veilles et ses loisirs. A l'époque où il quitta les écoles pour se fixer à Amiens,

on croyait, dit l'un des savants panégyristes, on croyait que la médecine s'apprenait comme un autre art, et que lorsqu'on savait quel remède devait guérir telle maladie, il était inutile d'insister davantage. C'était même l'opinion dominante des médecins et des chirurgiens d'alors. Mais l'influence de ces hommes éminemment studieux changea bientôt la marche de la médecine dans nos contrées, et l'on y étudia avec d'autant plus d'ardeur qu'on avait plus appris. Les lumières ont cet avantage qu'elles montrent les choses sous toutes leurs faces. L'abus que l'on avait fait des sciences en médecine au xvii^e siècle n'était plus une raison de les proscrire, et parce que, dans le délire de leur imagination, les médecins avaient alors voulu tout expliquer par la chimie et ne plus voir dans les fièvres et toutes les maladies que la prédominance des acides ou des alcalis, ou calculer les fonctions du corps humain d'après les lois de la statistique ou de l'hydraulique, ces travers ne devaient point faire repousser cette lumière plus vive que les sciences commençaient à répandre. L'abus des bonnes choses n'en détruit pas le principe.

M. Desprez, admirateur des Stahl, des Bergmann, des Scheele, et de tous ces savants de la même époque qui, par l'analyse de presque toutes les substances des trois règnes de la nature, avaient éclairé, enrichi et simplifié la matière médicale, accueillit avec plus d'enthousiasme encore les découvertes bien plus importantes de la chimie pneumatique. Lavoisier et ses collaborateurs avaient non seulement créé cette science, qui devait avoir

tant d'influence sur la médecine et les arts, mais ils l'établissaient sur ces fondements durables que Vauquelin, Proust et tant d'autres rivaux de gloire devaient élargir encore. Nous passions du règne des chimères à celui des réalités, et du vague au positif.

Ainsi l'analyse de l'air donnait lieu à ces belles théories sur la respiration et sur les effets chimiques de la décomposition de l'air dans les poumons et sur les maladies de ces organes. L'analyse des eaux simples ou minérales et la recombinaison de ces dernières répandaient des lumières et des richesses nouvelles sur la thérapeutique. L'analyse des gaz, l'application des substances aériformes, libres ou combinées, offraient des résultats merveilleux; le chlore, soit à l'état de gaz, soit en composition, purifiait l'atmosphère des hôpitaux, des églises, des habitations, et conjurait mieux que jamais les contagions et la peste. La guérison fortuite de plusieurs ouvriers, atteints d'asthme ou de phtisie dans les blanchisseries où l'on emploie cette substance, offrait à l'art l'une des plus importantes découvertes du siècle. On neutralisait ou on expulsait par des moyens ingénieux les gaz délétères qui dans les caves, les carrières, les fosses, ou les mines, donnaient si souvent la mort aux ouvriers.

On analysait les vins et les liqueurs, dans lesquels il est si important à la santé et à la vie des hommes de dévoiler les fraudes criminelles, et tous nos aliments quand ils recèlent des mélanges dangereux ou même des poisons. Les effets merveilleux des écorces, des racines et autres parties des plantes exotiques, comme le quinquina, l'opium, etc., étaient

rendus plus actifs par la découverte de la quinine, de la morphine, etc. La science parvenait même à dissoudre les calculs de la vessie par le moyen des sels alcalins et trouvait des secours nouveaux dans l'iode et ses préparations, et dans une multitude de substances dont les effets étaient ignorés. La physique offrait aussi dans l'électricité, le galvanisme et le magnétisme appliqués à la médecine, une source d'observations d'autant plus utiles qu'on avait à combattre les sottises du charlatanisme et la crédulité des dupes.

M. Desprez, qui eut aussi des panégyristes dans nos plus habiles pharmaciens, avait fait remarquer sa compétence à disposer des ressources de la matière médicale, et l'un d'eux, M. Facquet, dans l'éloge qu'il prononça au nom de la Société médicale, ne dédaigna point de remarquer avec quel art il savait formuler.

L'étude de la botanique était son délassement habituel ; il y était très habile, et, dans un âge avancé, il savait aider merveilleusement sa mémoire des systèmes ingénieux de Linné, de Tournefort et de Jussieu.

Il adopta l'inoculation et, longtemps après, la vaccine. Les moyens de combattre la petite vérole avaient été continuellement l'objet de ses méditations. Personne peut-être, depuis Sydenham, dit M. Barbier, ne reconnut mieux la marche, les anomalies et la valeur des accidents de cette terrible maladie :

En 1793 et 1794, années de famine et de guerre, il traita avec un succès marqué les fièvres adynamiques dont rien n'avait pu arrêter les ravages dans les hôpitaux militaires.

Mais, Messieurs je ne vous ai point parlé de son courage, vertu commune, à la vérité, dans sa noble profession, mais dont cependant il est bon de rappeler les exemples, Nous n'en citerons que deux. Lorsqu'un usage absurde, bien digne de la barbarie des mœurs du temps, exigeait que les jeunes médecins, avant d'exercer dans les grandes villes, allassent s'essayer dans les campagnes ou dans les petites villes sur des êtres apparemment d'une nature inférieure, et faire ce que l'on appelait un stage, M. Desprez, qui remplissait ces conditions avec cette sagesse, ce zèle et cette intelligence qui annonçaient ce qu'il devrait être un jour, fut appelé à Abbeville au moment où une épidémie affreuse venait de se déclarer dans l'hôpital, et fut adjoint au médecin en chef. C'est alors qu'il se jeta au milieu du péril avec ce dévouement qui ne voit plus que les maux de ses semblables, et que, bravant la mort, il vint nuit et jour au secours de tant d'infortunés déjà résignés à leur sort. Son courage ne se lassa point un seul instant, et, tant que dura la maladie, il parut debout au milieu de ces scènes de douleur dont l'idée seule donne l'effroi. Aussi sa mémoire s'est-elle conservée dans cette ville où il reçut des témoignages de la gratitude publique, et où, malgré son éloignement, il conserva l'amitié de savants distingués qui n'ont cessé de correspondre avec lui.

En 1785, l'une des premières maisons d'Amiens reçoit, des Echelles du Levant, des balles de poil de chèvre. A peine en a-t-on fait l'ouverture que plusieurs personnes sont frappées d'un mal inconnu. Ce mal fait des progrès d'une rapidité effrayante, et

il frappe en masse, il tue de même et étend sa contagion. L'un des médecins appelés succombe. Les maisons dont la maladie s'empare sont un objet de terreur. M. Desprez, fidèle à son poste, ne cesse de la braver et de la combattre. Déjà elle avait gagné plusieurs quartiers de la ville, où le poil de chèvre avait été débité. Il ne prend aucune précaution pour lui-même et se trouve toujours où est le danger. On parvient enfin à arrêter la maladie et la ville échappe au plus grand des périls. Ainsi, sans approcher des tropiques, il peut étudier les fléaux de la zone torride.

Il avait l'habitude de décrire les maladies qu'il observait et d'en noter le traitement et les résultats. C'étaient ses tables votives, qui, si elles n'étaient pas suspendues dans les temples comme celles des anciens, n'en avaient pas moins été écrites sous les inspirations de l'humanité.

La connaissance des langues anciennes et l'étude particulière qu'il avait faite de la langue anglaise avaient ouvert à son érudition les sources les plus riches, et sa mémoire le secondait merveilleusement dans l'usage qu'il en savait faire, soit pour éclairer des discussions savantes, soit pour contribuer à l'agrément de la société. On eût dit souvent qu'il quittait Horace ou Virgile, tant il était plein de leurs ouvrages ou de leurs inspirations. Il ne s'était pas moins occupé de notre littérature, dont il aimait à étaler les trésors.

Il possédait l'art de raconter à un degré remarquable, et sa tête était meublée d'une multitude d'anecdotes qui venaient toujours à propos. La plus

aimable gaité le suivait partout ; on raconte même qu'elle ne le quitta point sous les verrous de la Terreur et qu'un jour, en voyant conduire dans sa prison un teinturier très connu de cette ville, il s'écria : « Ah ! nos affaires vont prendre une bonne « couleur, voilà Lamorlière. »

Il joignait à ces avantages les qualités extérieures qui séduisent, cet air de conviction qui s'empare de la confiance, et cette force d'âme qui, sans exclure la sensibilité, sert si bien ceux qui ont besoin de juger avec calme et présence d'esprit les choses les plus propres à la troubler. Mais, tout en conservant cette portion de dignité convenable à sa profession, c'était un médecin aimable qui s'emparait de l'imagination de son malade, et par des raisonnements, par des traits d'esprit, et surtout par les saillies de sa gaité naturelle, charmait les maux de l'âme en même temps que ceux du corps.

Il n'épargnait ni les faiblesses du malade, ni la crédulité qui l'asservit au charlatanisme, ni les charlatans eux-mêmes. Car autant il professait d'estime pour une science éclairée, autant il aimait à rire de la pédanterie et de ses ridicules. Ah ! Molière ! que tu le rendais heureux et comme il admirait la vérité de tes portraits, et ce génie supérieur qui réforma ton siècle et la médecine ! Il se plaisait à mettre en scène tes personnages burlesques et ne tarissait plus dans ses moqueries.

Il était le médecin et l'ami de la meilleure compagnie ; mais les sentiments d'humanité qui le dominaient en firent aussi le médecin des pauvres. Cédant à une sorte d'enthousiasme, il voulut même, après

trente ans d'exercice, être l'un des médecins des hôpitaux, et tous les jours il consacrait plusieurs heures à ces fonctions.

A cette nouvelle charge se rattachait une partie de l'enseignement, et M. Desprez eut la mission de professer la pathologie interne pour les élèves de l'Ecole de Médecine. Son élocution facile, soutenue par les ressources du savoir et d'une longue expérience, s'embellissait encore d'une multitude d'anecdotes qui aidaient l'attention et fixaient les idées par des applications continuelles.

Telle était sa sollicitude pour les malheureux de l'hospice que son nom révérend s'y est transmis et, selon l'expression de son digne successeur, M. Barbier, y est demeuré comme un titre d'honneur qu'ils accordent à celui qui s'approche d'eux dans les mêmes fonctions.

Il n'est point de travaux, si pénibles qu'ils soient, qui ne trouvent de compensation. M. Desprez, malgré les exigences de sa profession, n'eût pu s'isoler entièrement du monde. Sa position sociale et les brillantes qualités de son esprit le faisaient rechercher de cette société où se réunissaient alors les Gresset, les Delille, les Sélis, les Gossart, les Bouillet, dont la plupart avaient déjà ou devaient avoir bientôt de la célébrité.

M. Desprez entra de bonne heure dans l'Académie. Ses écrits vous ont rappelé, Messieurs, ce mot de Buffon, que le style est tout l'homme. Quand il vous entretenait de l'influence des lettres sur le goût et l'esprit, son langage, dit M. Demaux, était celui des Muses et des Grâces; quand il peignait les poètes

comme les premiers législateurs du monde, ou comme les précepteurs du genre humain, sa palette se chargeait de toutes les couleurs de la poésie. Pour donner plus d'attraits à la science, il s'appliquait à ce qu'il y a de plus aimable. C'est ainsi qu'en parlant de l'influence de la toilette sur la santé, il donnait aux femmes de salutaires leçons sur l'habitude homicide de vêtements trop légers, et s'efforçait de leur faire sentir leur injustice envers elles-mêmes quand elles croyaient avoir besoin de tant d'art pour s'embellir. Ou bien, défenseur de la nature, il attaquait les bizarreries de la mode qui portait ses profanes ciseaux sur leurs chevelures.

Une autre fois il écrivait gravement sur le rire, et, s'il ne corrigeait pas en riant, il instruisait sur la nature et les effets de nos plaisirs, et sa gravité ne trouvait que mieux le mot pour rire. Je ne vous répéterai point, Messieurs, tout ce qu'ont dit, mieux que je ne pourrais le faire, deux orateurs d'autant plus éloquents qu'ils peignaient ce qu'ils avaient vu, qu'ils louaient ce qu'ils étaient plus que personne à portée de juger, et vous exprimaient des sentiments dont ils étaient réellement pénétrés ; et d'ailleurs qu'ajouter à ce fait qui couronne tous les autres, il a passé cinquante-sept ans de sa vie consacrés à ses semblables.

L'homme de bien, Messieurs, porte en lui-même tous les éléments du bonheur, et M. Desprez n'avait qu'à bénir le ciel de celui qu'il goûtait près d'une famille où il trouvait dans une épouse vertueuse, dans ses enfants, dans la fortune et les honneurs, comme dans ses alliances, tout ce qu'il est possible

d'ambitionner. Faut-il que ma tâche change ici et que je n'aie plus qu'à vous entretenir d'objets douloureux ? M. Desprez aussi eut à payer à l'humanité un bien cruel tribut. La mort d'un fils qu'il chérissait, M. Amédée Desprez, docteur en médecine à Paris, et bientôt après la mort d'un petit-fils doué de tout ce que peuvent donner de grâces et de valeur la nature et l'éducation, moissonné dans sa fleur, au milieu du dévouement le plus héroïque, accablèrent le vieillard et sa famille. L'infortuné y résista, et ce devait être la mort d'une sœur chérie et l'imprudence de braver à 83 ans les rigueurs de la saison en assistant à ses funérailles qui devait lui porter le dernier coup.

On vit ce qui arrive toujours à la mort de l'homme de bien, s'élever ce concert de louanges inspirées par le respect et la reconnaissance. Les uns louaient le médecin consommé, les autres cette probité sévère sortie si pure du sein des séductions, les autres, en élevant les mains au ciel, bénissaient à la fois un sauveur et un bienfaiteur.

Ces regrets, Messieurs, se sont plus d'une fois renouvelés parmi vous, au milieu de tant de vicissitudes, et dans ce drame héroïque que la France vient d'offrir encore à l'univers. Vous vous êtes dit en vous rappelant qu'il répétait sans cesse : « Je ne vis plus que pour voir. » « Ah ! que n'a-t-il vécu quelque temps de plus ? De grandes jouissances étaient réservées à son cœur paternel. En admirant la France triomphante, il eût vu son fils lieutenant général, chef de l'Etat-major de l'armée victorieuse d'Alger. Il l'eût à son retour serré

encore une fois dans ses bras. » Mais, ô vous qui ne pourrez lui causer cet ineffable plaisir, vous qui serez privé vous-même du plus grand des bonheurs, celui de voir un père partager vos triomphes, vous viendrez chargé de lauriers les déposer sur sa tombe et vos larmes ne seront pas sans douceur.

28. — Éloge de M. PETIT

Prononcé en 1830.

Messieurs,

François - Barthélemy - Alexandre Petit , ancien Procureur général près la Cour d'appel d'Amiens, est né à Dieppe le 24 août 1757. Il annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, et fit avec distinction ses humanités dans le Collège de cette ville sous la direction des membres de la congrégation de l'Oratoire. Il alla ensuite à Paris pour perfectionner son éducation. Ses goûts le portèrent d'abord vers l'instruction publique, et c'est encore dans l'Oratoire qu'il s'y consacra et professa successivement toutes les classes d'humanités. Il fut appelé en 1781 à la chaire de Juilly, à peine âgé de 24 ans, et soutint par ses talents l'ancienne réputation de ce Collège. Mais ni l'attachement de ses confrères, ni l'estime dont il jouissait parmi eux, ne purent vaincre les sentiments qui le rappelaient sans cesse vers sa famille et sa ville natale.

Il revint donc, au milieu des transports si naturels à cet âge, retrouver à Dieppe tous les objets de ses affections et le bonheur qu'il n'avait pu rencontrer ailleurs. Il se livra alors à l'étude du droit pendant

trois ans et se fit recevoir avocat à Rouen en 1785. Le commerce des Muses le disposait depuis longtemps à l'exercice de ces nouvelles fonctions et peut-être pressentait-il que son talent devait y prendre un nouvel essor. En effet, il ne tarda point, sinon à surpasser, du moins à égaler ses anciens.

Tout lui promettait un avenir tranquille et prospère; mais la Révolution éclata bientôt, et dès l'année 1790, époque où toutes les notabilités sociales étaient appelées à faire partie des nouvelles administrations créées par l'Assemblée Constituante, il fut nommé Procureur syndic du district de Dieppe et se montra dès ses débuts à la hauteur de cette magistrature.

Dans les premiers jours de juillet 1791, des troubles sérieux avaient éclaté dans la commune d'Auffay, dépendant du district. Un nombre considérable de paysans égarés se soulevèrent. C'était au moment d'une effervescence générale ; on brûlait les châteaux. M. Petit, nommé commissaire pour accompagner la garde nationale, la gendarmerie, et des détachements de deux régiments, chargés de rétablir l'ordre, vole vers les rassemblements ; il harange cette foule ; il s'écrie : « Ce n'est point à la lueur des incendies, par le pillage et les assassinats, que vous arriverez à la liberté, mais sous l'empire des lois et guidés par l'honneur, en défendant les personnes et les propriétés et en vous unissant tous contre l'étranger qui s'avance. »

Il se multiplie au milieu de ces hommes exaltés, il les éclaire, il les calme, et le déploiement subit de l'appareil militaire apaise ceux que leurs passions

rendaient insensibles à l'autorité de la raison et de la justice. Tous se séparent, et, sans qu'il soit versé une seule goutte de sang, il contribue à éteindre les germes d'une réelle conflagration. Aussi reçut-il après l'expédition, ainsi que le commandant et les officiers des divers corps, les félicitations les plus honorables. Une lettre du Directoire de son département, celle que cette administration adressa à l'Assemblée constituante et qui fut rendue publique, de même que la lettre du 24 juillet 1791 de M. le Duc de La Rochefoucauld, président de cette Assemblée, s'accordent toutes à louer la fermeté, la prudence et l'habileté qu'il montra dans ces circonstances.

Il ne les manifesta point avec moins d'énergie après le 20 juin 1792, lors de la rédaction de l'adresse du district de Dieppe sur les événements de cette journée. Dans la perturbation générale qui suivit, quelques hommes du parti de la Gironde, attachés à la constitution de 1791, voyant les jours du Roi sérieusement menacés, songeaient à lui procurer des moyens d'évasion. Le Directoire du département de la Seine s'en occupait, et M. Petit, en sa qualité de Procureur syndic de Dieppe, avait été député à Rouen pour se concerter avec lui sur les moyens de faire embarquer le malheureux roi. Mais la catastrophe du 10 août déconcerta leur plan. Le 21 du mois suivant l'abolition de la royauté fut décrétée. M. Petit, en sa qualité de Procureur syndic, s'opposa à l'enregistrement du décret. Il fut de suite remplacé dans ses fonctions et reprit l'exercice de sa profession d'avocat. Mais il avait donné trop de gages à la

monarchie constitutionnelle, il s'était montré trop ami des institutions pour pouvoir prétendre à quelque sécurité. Il fut arrêté en décembre 1793, et ne dut son salut qu'à la journée du 9 thermidor, dix mois après son incarcération. Au commencement de 1795, la crainte du retour de la Terreur, que semblaient présager de nouveaux complots, le détermina à se réfugier dans la Somme où était née sa femme, et il y chercha des distractions dans les travaux de l'agriculture et dans les Belles-lettres. Mais les choses changèrent de face et la France commença enfin à respirer. Il fut appelé en l'an VI aux fonctions de Juge au Tribunal civil et criminel du département de la Somme, et six mois après à celles de Commissaire du pouvoir exécutif près le même tribunal, et enfin à la place de Procureur général en la Cour d'Appel. Trop esclave de ses devoirs et trop honnête homme pour rien faire de contraire à l'ordre établi dont il avait juré le maintien, il ne voyait cependant pas sans amertume les sacrifices immenses imposés à son pays; il ne pouvait supporter un état de guerre et de dictature éternelles, et peut-être alors manqua-t-il de circonspection et de mesure. Il fut mis à la retraite à l'époque où la Cour d'Appel fut convertie en Cour Impériale, et retourna à sa campagne où il reprit les occupations qui déjà l'avaient consolé dans sa disgrâce. Il avait été reçu dans l'Académie le 16 pluviôse an XII, et vous fûtes souvent à même, Messieurs, de juger la trempe de cette âme ardente, si prompte à l'enthousiasme. Tel vous le vîtes, tel il avait toujours été soit qu'il professât les Belles-lettres, soit qu'au barreau il prît la

défense de l'opprimé, soit qu'il portât la parole comme magistrat. Ses dissertations sur l'amour de la justice, sur la profession de l'avocat, sur la procédure par jurés, et plusieurs autres discours conservés dans vos archives et dans celles de la Cour d'Appel, sont d'honorables monuments de ses talents oratoires. Ses plaidoyers ont souvent aussi laissé des impressions profondes. M. Petit menait à la campagne une vie tranquille que venait charmer encore la société de son frère le conseiller, son compagnon d'infortune en 1793, et d'ailleurs si connu de vous par la noble énergie de son caractère et par les qualités aimables de son esprit. Trente-six ans de leur vie s'étaient écoulés dans l'union domestique la plus intime et sans qu'aucun nuage eût jamais troublé la concorde entre les frères inséparables. La sensibilité de M. Petit reçut alors une atteinte cruelle. Il perdit sa femme que son attachement, ses vertus et les agréments de son esprit lui rendaient si chère. Il racontait à son propos ses succès littéraires qu'elle lui avait dissimulés et avec quelle surprise il avait un jour retrouvé dans ses papiers, pendant sa vie, la minute d'un article très spirituel inséré quelques années auparavant dans la revue où elle prenait chaudement la défense de son sexe contre ses détracteurs et qu'il avait lu et loué en famille, devant elle, sans se douter du plaisir qu'elle goûtait intérieurement, et que les éloges qu'il en faisait allassent à son adresse. Mais si elle cachait ses talents, nos tribunaux avaient retenti du bruit de son courage quand, attaquée dans sa maison par une horde meurtrière, elle sut lui échapper en

s'élançant d'une fenêtre élevée de plus de douze pieds au-dessus du sol et sauva la vie à sa tante en effrayant les assassins par ses cris et en appelant à son secours les habitants de Saint-Pierre. Déplorons l'étrange fatalité qui souvent poursuit les hommes. M. Petit, qui avait échappé à bien des orages et aux coups de l'adversité, devait trouver la mort dans un événement inattendu. Un jour qu'il allait, selon son habitude, voir un ami, il fut assailli par un taureau furieux qui, le frappant et le saisissant de ses cornes, le jeta au loin après l'avoir enlevé à plusieurs pieds au-dessus de sa tête. On le releva tout sanglant et il fut transporté chez lui à demi-mort. Néanmoins on avait espéré son rétablissement. Mais il eut un an après, jour pour jour, une attaque de paralysie qui le rendit perclus de tous ses membres. Il languit plus de trois ans encore dans cet état cruel, supportant ses douleurs avec une résignation admirable jusqu'à sa mort arrivée le 9 août 1829.

29. — Notice sur M. MORGAN (1759-1830)

Procureur général à Amiens pendant la Restauration.

La tâche d'un panégyriste officiel est quelquefois difficile, non qu'il en coûte jamais de rendre justice à qui de droit, mais parce que les circonstances ne s'y prêtent pas toujours. Depuis près d'un demi-siècle, la France est divisée d'opinion et les partis sont en présence. Nous marchions sous deux bannières différentes, M. Morgan et moi ; mais il appartenait à cette Académie tout-à-fait étrangère à la politique, et c'est à titre de collègue que je viens jeter quelques

fleurs sur sa tombe. Qu'on ne m'accuse donc point de trahir ma cause. Si nous fûmes proscrits par lui, nous et nos amis qui m'entendent, comment lui ferions-nous un crime aujourd'hui de ce dont nous pouvons nous glorifier, puisqu'il n'était que l'instrument d'un ministère ennemi de tout ce qui avait le cœur français ? Gémissons plutôt sur les erreurs ou les exigences de la politique. Quand la mort vient se placer entre nous, les passions s'éteignent et nous laissent voir souvent des vertus publiques et privées où nous n'imaginions que des combinaisons hostiles et des projets coupables : disons-les, ces vertus, sans vaine ostentation comme sans oubli de notre caractère ; mais souffrez, Messieurs, toute la vérité, dans un récit quelquefois affligeant, mais qui, avant tout, devait être fidèle.

Louis-Alexandre Morgan, officier de la Légion d'Honneur, ancien Procureur général près la Cour Royale d'Amiens, membre du Conseil général du département de la Somme, et de l'Académie d'Amiens, est né dans cette ville, en 1759, de M. Morgan, avocat distingué. Cette famille, originaire d'Ecosse, a donné à la France des magistrats et grand nombre de militaires. M. Morgan père avait beaucoup d'enfants : Louis-Alexandre en était le 25^e et le dernier. C'est dire qu'il était devenu le centre des affections de cette nombreuse famille ; ce qui ne laissa point d'influer sur son caractère naturellement impérieux et irritable. Car, en général, l'idolâtrie gâte les enfants comme les hommes.

Il reçut une éducation libérale. Son père avait assez de philosophie pour n'être pas à l'abri des

persécutions de son temps, et sa fortune en avait souffert. Mais il obtint du gouvernement une pension à titre d'indemnité du préjudice qu'il avait éprouvé dans son état, pour avoir contribué, en qualité d'échevin, à l'exécution de l'acte de l'autorité publique qui ordonnait l'expulsion des Jésuites du Collège d'Amiens, en conséquence de l'arrêt du Parlement de Paris du 6 août 1762, qui supprime l'Ordre comme une secte d'impies, de fanatiques, de corrupteurs, de régicides commandés par un chef étranger et machiavéliste par institut.

C'est donc à lui seul que Louis-Alexandre Morgan dut l'édifice de sa fortune. Son œil vif et spirituel annonçait l'activité de son esprit et son aptitude aux affaires. Il exerça de bonne heure la profession d'avocat et suivit d'assez près les Maillard, les Laurendeau, qui tenaient le premier rang au bureau d'Amiens. Sa discussion était nerveuse et précise, toujours relevée par des traits vifs et piquants qui la rendaient attachante. On louait son désintéressement et son zèle pour la conciliation des parties, surtout dans les procès de famille. Les circonstances du temps avaient développé en lui une qualité non moins estimable ; c'était ce caractère qui fait affronter le danger de fonctions si périlleuses dans une révolution. Il défendit au tribunal d'Arras le Comte de Flahaut, accusé d'avoir reçu de M. Bertrand de Molleville des sommes considérables en assignats envoyés de Londres pour soulever les faubourgs de Paris et enlever le Roi. Son client fut condamné ; il fit casser le jugement et facilita l'évasion du Comte. Mais, sur un arrêté de mise hors la loi de tout recéleur

de sa personne, le Comte de Flahaut se livra volontairement et subit sa peine.

M. Morgan fut mis lui-même en accusation et eut le bonheur d'échapper à une condamnation. Néanmoins on le retint pendant 16 mois dans les prisons. Quoique en état de prévention, et malgré la présence à Arras de Lebon, l'un des plus terribles proconsuls de l'époque, il ne balança point à embrasser la cause du Comte de Béthune, lors de sa mise en jugement. Mais efforts inutiles ! Il est incarcéré lui-même et contraint de faire prononcer par un autre avocat la défense qu'il avait préparée. Le Comte, acquitté le matin à Arras, est remis en jugement et condamné le soir même à Saint-Omer, et subit sa peine aux flambeaux.

Le désespoir de cette famille n'étouffa point ses autres sentiments ; au milieu de tant de douleurs se préparait une scène touchante. La fille du Comte, jeune et belle, Marie-Adrienne-Aldegonde, Comtesse de Béthune Saint-Venant, donne sa main au défenseur de son père. Après le 9 thermidor M. Morgan prit la défense de Jean, comte de Bourbel, traduit devant une commission militaire et le sauva. Il fut aussi l'un des conseils des naufragés de Calais, parmi lesquels se trouvait l'un des plus ardens défenseurs de nos libertés à la Chambre des Pairs, et contribua à l'acquittement de ces infortunés qui, repoussés par la tempête en fuyant la proscription, retrouvaient la France hérissée d'échafauds.

Ma tâche devient plus difficile, Messieurs, et vous me permettrez de n'être plus que simple historien Car ce n'est plus de l'avocat et de ses qualités qu'il

s'agit ; mais en remontant à la même époque vous allez voir dans M. Morgan l'un des acteurs de ce grand drame politique au dénouement duquel vous venez d'assister, et vous retracer ces temps où les uns, combattant pour le passé, les autres, pour le présent et l'avenir, la France marchait à la conquête de ses libertés parmi le sang et la guerre civile, tandis qu'un parti, d'autant plus formidable qu'il était soutenu de toutes les armées de l'Europe, voulait lui réimposer ce régime d'abus, de servitude et de privilèges qui fit éclater la Révolution. Plein d'une sorte d'idolâtrie pour ses rois et de cet esprit chevaleresque qui s'était créé je ne sais quel honneur en dehors de la patrie, et partisan fanatique du droit divin, M. Morgan s'était placé dans les rangs des ennemis de la Révolution. De là, correspondance avec les émigrés, conspiration flagrante. Dès 1790 il avait été nommé lieutenant criminel par commission spéciale, puis envoyé du Roi près l'évêque prince de Liège sur la demande de ce prélat, mais retenu par suite de la déclaration de guerre. Peu d'années après, il fut arrêté par les représentants Saladin et Pochelle.

On peut se figurer les inquiétudes qui l'agitaient au milieu du silence des partis, silence commandé par la Terreur, inquiétudes mêlées encore d'espérances, puisque tout ce qui est violent est toujours de courte durée.

En 1799 il fut nommé Commissaire du Roi pour l'organisation de la Picardie, sous les ordres de M. Du Puget, lieutenant-général, et chargé de la correspondance par Boulogne ; il se rendit à Lon-

dres, où il reçut de S. A. R. Monsieur un accueil flatteur ; il rentra avec une mission importante, fut arrêté à Paris, longuement interrogé et sans fruit par Fouché, et envoyé au Temple où il resta une année. A peine en liberté, il est arrêté de nouveau, puis renvoyé en surveillance à Amiens, où il reprend sa profession et devient bâtonnier de l'ordre des avocats.

Il commence à espérer en 1814, à la première Restauration, retombe au 20 mars 1815 dans les mêmes angoisses, et, après les événements du mois de juin suivant, il espère recevoir enfin le prix de ses services. En effet, après la seconde Restauration, il est bientôt nommé Procureur général près la Cour Royale d'Amiens. Mais cette nouvelle carrière, qui comblait ses vœux, est plus orageuse encore que celle qu'il venait de parcourir.

Singulière destinée ! Il est à peine à la tête du ministère public que, par suite d'un complot ourdi par les hommes de son parti, il est destitué. Il avait cherché à pénétrer les mystères d'une société secrète dont les membres se trouvaient à la tête de l'administration et du commandement militaire, et fut bientôt victime d'une intrigue politique, mélange odieux de perfidie, d'insulte et de dérision. Mais l'événement perdit les persécuteurs eux-mêmes, les uns ayant été destitués, comme affiliés à une société défendue, les autres, comme l'ayant soufferte.

Cependant il rentra en grâce et fut bientôt réintégré dans ses fonctions. Il obtint même dans la suite des lettres de noblesse, récompense méritée. Personne en effet n'offrit jamais une conviction plus

intime dans ses principes, ni plus de gages de fidélité à la famille de ses rois, sous deux régimes si agités et si féconds en événements extraordinaires. Ennemi implacable des révolutions, il souffrait impatiemment tout ce qui contrariait ses théories.

A l'entendre, les libéraux étaient à séquestrer, l'opposition était révolte et anarchie. Dire au Roi des vérités hardies, mais utiles, c'était de la sédition ; attaquer son ministère et montrer l'abîme qu'il ouvrait sous ses pas, c'était attaquer la monarchie. Cet état de fièvre chez un homme altéré de repos redoublait dans ses mercuriales à l'ouverture des sessions de la Cour Royale, et le magistrat le plus courageux et qu'il estimait le plus n'était point à l'abri de ses violences. Mais il n'eut que trop, hélas ! depuis l'occasion de voir combien étaient fondées les prévisions qu'il repoussait. Au reste cette exaltation dans une vie passée au milieu de l'agitation et des périls lui était naturelle encore lorsqu'il n'était mu que par le sentiment de ses devoirs, et il attaquait publiquement, avec le même courage et la même énergie, tout ce qui lui paraissait contraire à la justice, à l'honneur, à la dignité de la magistrature, bravant et les regards irrités de ceux qui se reconnaissaient dans ses portraits et le danger des ressentiments.

On le vit aussi, dans un temps où il était difficile de le faire impunément, attaquer des abus dont la source était placée très haut. Il n'en ménageait aucun, même de ceux qui naissaient sous l'influence de son parti, et ils étaient nombreux. A la résurrection des exorcismes et de toutes les pratiques supersti-

tieuses dont le Jésuitisme renouvelait le scandale, il sentit quel sang coulait dans ses veines. Plein d'amour et de respect pour la religion, il attaqua de front le charlatanisme et fit taire les diables par ordonnance. On se rappelle qu'à cette occasion la muse si gaie du traducteur de Juvénal acheva par le ridicule ces farces dignes des tréteaux de la foire.

Ami des lumières et par conséquent zélé pour tout ce qui pouvait contribuer à l'instruction publique, il s'était attaché à une société créée pour l'encouragement de l'enseignement mutuel. Il en fut secrétaire et loua publiquement cet enseignement fondé par Louis XVIII. Mais toujours passionné, guidé trop souvent moins par ses propres sentiments que par des saillies d'humeur, il quitta brusquement cette société, irrité par une apologie dans laquelle il croyait apercevoir la critique d'un système d'enseignement contraire, et croyant d'ailleurs sans doute devoir abandonner une institution que le gouvernement abandonnait.

Quoique d'une humeur assez inégale pour qu'on redoutât avec lui la première entrevue, une occasion de bien faire le ramenait de suite à lui-même. Son naturel le portait à la gaieté; il aimait et cultivait les lettres. Railleur et malin, il composait des couplets, des contes, des satires. Sa muse faisait peu d'acception de personnes. Proches, amis, confrères, aucun n'était à l'abri de ses traits. A la vérité cela se bornait à des plaisanteries ordinairement innocentes, des agaceries anonymes qu'il avouait plus tard; mais il fallait qu'il rimât; un démon s'emparait de lui et le tourmentait. Poète suicide, on l'a

vu se chausonner lui-même. Son style comme ses plaidoiries se ressentaient un peu de cette tendance à la satire, et ses écarts assez fréquents de goût et de convenance n'ont pas toujours été sans inconvénient pour lui. Quand le triomphe de sa cause lui laissa quelques instants de calme et de satisfaction, il reprit ses habitudes de jardinage et les goûts simples qui éloignent du monde et de ses vanités.

Il avait conservé ses amitiés de collège. Il retrouvait ce caractère généreux et dévoué qui s'était montré dès sa jeunesse envers son père, sa mère, et toute sa vie à l'égard de ses sœurs, de son fils et de tout ce qu'il aimait. Mais ces instants furent trop passagers. Il ne put vaincre sa destinée. Ce n'était point assez d'une vie si orageuse, il fallut que sa fin fût signalée par des catastrophes.

Il vit, par l'incroyable aveuglement d'un prince, crouler ce trône sur lequel reposaient toutes ses espérances, et ce coup fut d'autant plus terrible qu'en proie déjà à l'un des chagrins les plus violents qui puissent atteindre le cœur d'un père, son âme s'ouvrait sans défense à toutes les impressions, sans espoir, sans consolation, sans autres ressources que les débris d'une fortune qu'il a sacrifiée à l'honneur.

Je le sens, Messieurs, l'image du déchirement du cœur d'un père m'entraîne au delà des bornes. Mais le meilleur des fils me pardonnera de rappeler un moment de délire pour vous peindre le meilleur des pères.

Ce fils unique et très jeune encore, quoique déjà capitaine dans la Garde Royale, brave et plein d'honneur comme d'amour pour ses parents, est entraîné

par une passion aveugle dans l'une de ces maisons de jeu si souvent fatales à la vertu et cependant toujours tolérées. Il joue, perd sa fortune et plus que sa fortune. Eperdu et se regardant comme déshonoré, il fuit. Femme, enfants, père, mère, régiment, patrie, il fuit tout ce qu'il a de plus cher. Son malheureux père trainait alors une vie languissante, et il était, pour ainsi dire, mourant lorsqu'il apprend cette nouvelle. Il est comme frappé de la foudre. Cependant son âme se raidit contre le malheur. Si l'homme est accablé, le père retrouve des forces. Il se dépouillera, il paiera tout. Mais il veut son fils ; il partira à l'instant même. Les chevaux de poste sont commandés ; déjà ils sont à la voiture. Il va et vient, impatient des apprêts du départ. Sa femme éplorée, ses amis, ses domestiques, qui la veille avaient désespéré de sa vie, s'étonnent de sa force et de son courage.

Il se voit ruiné ou à peu près, et refuse, par économie, de se faire accompagner d'un domestique ; il s'oublie pour son fils. Mais on lui fait violence ; il part avec son domestique, ou plutôt il vole. Arrivé à Boulogne, il apprend que le paquebot venait de mettre à la voile pour l'Angleterre ; il fait remettre des chevaux à sa voiture, et part pour Calais, s'embarque, traverse la mer, monte en voiture à Douvres et vole à Londres. Mais à son arrivée le malheureux vieillard, privé de ses forces, succombe à la fatigue. Il fait dire à son fils qu'il l'attend. Le fils était sorti. Impatient, il lui adresse un second message. Mais son fils le craint peut-être ; il hésitera. A cette idée, il ne peut se contenir ; il sort, ne perd

pas de vue son domestique, et au moment où le fils, glacé d'étonnement, balance, il entre dans sa chambre ; immobiles tous les deux et en présence, ils ne peuvent parler : des larmes coulent des yeux du père ; il ouvre les bras : « Viens, malheureux, viens, viens, mon fils, s'écrie-t-il, tout est réparé, ta mère t'attend... » Le fils se précipite dans les bras de son père qui au milieu des sanglots lui crie : « Tout est pardonné ! Je te jure, nous te jurons de ne jamais te reparler de ce qui s'est passé », et bientôt il le ramena à sa mère, qui, tourmentée de l'idée du désespoir de son fils, craignait de plus grands malheurs, et qui verse de plus douces larmes, maintenant qu'elle le voit plus calme et rendu à la vertu par l'image de tout ce qu'elle eut jamais de plus sublime.

L'infortuné vieillard tint parole, et loin de dire jamais un mot de reproche à ce fils si tendrement aimé, il cherchait au contraire à calmer son esprit par les attentions les plus délicates, à le consoler, à lui persuader qu'un tort réparé s'oubliait toujours.

Plus tard, quand, à la suite des événements, il perdit sa place il s'occupait moins de lui que de tout ce qu'il aimait, il s'écriait : « Que dira mon pauvre fils à cette nouvelle ? » Les circonstances ayant aggravé ses infirmités, il mourut le 24 octobre 1830 à l'âge de 71 ans, baigné des larmes de son fils, de sa femme, de ses domestiques, larmes sincères qui témoignaient assez de ses vertus et d'une telle infortune.

Sachons, Messieurs, tenir compte aux hommes des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés, de leurs opinions, de leurs caractères, de leurs passions, de leur délire. Tel qu'on vit entraîné au

milieu des ténèbres des préjugés et combattre en aveugle pendant ses plus belles années, s'est éveillé à l'éclat des lumières de son siècle et a consacré le reste de sa vie à la liberté. Vous avez vu M. Morgan lui-même réconcilié avec la patrie et ses institutions et vous l'entendîtes élever bien haut le don de la charte et se complaire au tableau que préparait à la France une sage liberté tempérée par la monarchie. Nous cherchons souvent bien loin la vérité, et nous n'en sommes séparés que par un léger nuage. Nous nous jetons dans les systèmes, nous nous agitions, nous discutons, nous combattons, et cependant le temps nous entraîne dans le même cercle et nous ramène tous au même point vers lequel tendait le siècle.

30. Eloge de M. DE VIRGILE

Prononcé le 9 septembre 1832.

Messieurs,

Pierre De Virgile, chevalier de Saint-Louis, Lieutenant du Roi, Commandant de la citadelle d'Amiens, naquit le 31 mars 1736 à Tazilly, département de la Nièvre, d'une famille anciennement connue. Il entra au service dans les gardes du corps en 1757, à l'âge de 16 ans, après avoir terminé ses études, fit les campagnes de Hanovre et suivit avec distinction la carrière militaire.

La garnison d'Amiens, où il venait passer une partie de l'année après son service, le fit connaître dans la société de cette ville, et il s'y maria en 1769 avec M^{lle} Marie-Marguerite-Jeanne de Pincepré.

Tout semblait aller au gré de ses désirs, lorsque au mois de juin 1771, en conduisant le roi à Choisy, il fit une chute de cheval si terrible qu'il fut forcé de suspendre ses exercices. Il partit pour les eaux de Bourbonne et c'est là qu'un anévrisme à l'aorte descendante se déclara, accident qui pouvait lui causer la mort d'un instant à l'autre et qui le força de renoncer définitivement à tout service militaire.

Cette chute arrivée presque sous les yeux de Louis XV attira sur lui la bienveillance de ce prince; il obtint le 13 juillet de la même année la survivance du commandement de la citadelle d'Amiens, et le 7 juin 1772 un brevet de capitaine de cavalerie, gagné d'ailleurs par de nombreux services spéciaux dans l'instruction d'équitation de son corps. Il fut fait chevalier de Saint-Louis le 26 juin 1777, et lieutenant du Roi titulaire de la citadelle d'Amiens le 11 avril 1780.

Tant de faveurs qui vinrent le chercher dans sa solitude montrent assez dans quelle estime il était à la Cour. Il continua d'exercer ses fonctions jusqu'à la Révolution; il comptait alors 42 ans de services qui s'élevèrent à 52 par le bénéfice de la loi.

Rendu à lui-même, il était revenu à Amiens chercher les consolations et ce bonheur qu'on trouve surtout au sein de sa famille. Forcé par sa santé à des ménagements qui le rendaient sédentaire, son goût pour la musique et les agréments de sa maison lui composaient une société qui répandait quelques charmes sur ses vieux jours.

Il s'occupait aussi constamment d'agriculture, surtout d'horticulture. Et c'est à ce titre, Messieurs, qu'il devint membre de cette Académie.

Comme cet heureux vieillard dont parle Virgile, il avait défriché de vastes et arides terrains dans la citadelle autour de sa maison qui domine la ville, et dans les fossés où coule un petit bras de la Somme destiné à inonder cette partie des fortifications, et jouissait en paix du fruit de ses travaux.

Il y avait réuni en quelque sorte divers climats, diverses températures, et pouvait se livrer à tous les genres d'essais. Aussi n'était-ce pas seulement un jardin d'agrément qu'il voyait se former sous ses yeux, mais un jardin utile et dont l'importance fut assez bien appréciée pour que les gouvernements qui se succédèrent lui en laissassent la propriété sa vie durant, et que la Convention elle-même la lui garantît par une loi spéciale. La providence semblait veiller sur lui et vouloir compenser de si grandes infortunes. Son habileté dans l'horticulture lui donna une sorte d'influence dans le pays par l'émulation qu'il excita.

L'économie rurale était aussi l'objet de ses études, et il présenta quelquefois à l'Académie des vues générales sur cette science qui embrasse les productions de la terre, les moyens de les régénérer et de les adapter aux usages de la vie. Il formait dès lors le vœu, qu'on s'efforça tant de fois depuis de réaliser, d'éclairer l'homme des champs. Les beautés, la richesse et les phénomènes de la nature frapperaient en vain ses yeux, si on ne l'exerçait à suivre et à saisir ses mystères. Il voulait pour cet homme simple des méthodes simples comme ses idées et des procédés d'une exécution facile, que l'économie rurale ne se composât pour lui

en général que d'observations saillantes et de faits clairement exprimés.

Il avait aussi commencé un ouvrage tout-à-fait neuf sur la taille des arbres fruitiers et sur les différentes méthodes de greffer et d'écussonner à l'usage des hommes illettrés ; il voulait parler aux yeux plus encore qu'à l'esprit en représentant ces arbres dans les divers temps de l'année, en hiver et aux époques de leur développement. Le premier dessin offrait l'arbre dans son état de nature, et le second, en regard du précédent, le représentait taillé et tel qu'il devait sortir des mains du jardinier instruit ; et une suite de dessins comprenait ainsi toutes les espèces de fruits à pépin ou à noyau, et toutes les formes, espalier, plein vent, quenouille, etc. Méthode dont on appréciera l'utilité en se figurant l'aversion ou l'inaptitude de la plupart des hommes de cette classe pour tout genre d'étude ou de lecture.

Ce qui contribuait encore au bonheur de M. De Virgile, c'était son amour pour les fleurs, passion douce, espèce de poésie qui lui montrait la nature avec ses grâces exhalant ses plus doux parfums, semant sur ses pas les roses et ces milliers de fleurs qui font sa plus riche parure. Avec quelles délices il s'avavançait au milieu d'elles pour les voir, les contempler, les admirer, et les admirer encore ! Il faut le dire, l'innocence de sa vie, les douceurs et le calme de son âme se prêtaient à ces émotions qui ne sont pas données à tout le monde.

La Bruyère a fait un autre portrait du fleuriste, mais qu'il est loin de l'homme qui sait voir la nature ! L'enthousiasme de M. De Virgile, toujours digne de

ses merveilles, me les fait admirer à moi-même. Elles disparaissent au contraire quand je ris avec le peintre si spirituel de nos ridicules. Ce goût embellissait ses jardins toujours émaillés des fleurs les plus rares, il voyait autour de lui ses arbres plier sous le riche fardeau des fruits les plus beaux et les plus exquis, et ses parterres étaient couverts des meilleurs légumes qui alimentaient les tables les plus somptueuses et devenaient pour lui une véritable ressource.

Nous n'avons point parlé des persécutions ou des ennuis qu'il éprouva dans la Révolution. C'est un lieu commun que l'on peut rattacher à toutes les conditions qui eurent quelque éclat. Il reçut dans des temps plus calmes des témoignages d'estime qu'il était en droit d'attendre et fut appelé à plusieurs fonctions administratives ou politiques.

Quoique sa vie n'eût pas été sans épreuves, il bénissait tous les jours le ciel des faveurs dont il avait été comblé, et gémissait toutefois sur les inconvénients d'une longue vieillesse qui le condamnait au supplice de voir mourir ce qu'il avait de plus cher, ses amis, sa femme, sa fille... Combien il s'attendrissait en parlant de leurs vertus, et avec quel plaisir il les voyait renaître dans ses petits enfants ! Mais ce qui vint combler la mesure de ses douleurs, ce fut de voir porter la hache sur ces arbres, l'honneur de ses jardins, et, bien plus, de se voir en quelque sorte arracher lui-même à ses dieux domestiques, à cet air si pur auquel il croyait sa vie attachée. La mort vint à propos. Par un de ces phénomènes assez rares pour qu'ils jettent dans l'étonnement, la na-

ture lui rendit un moment ses sens qu'il avait perdus presque entièrement ; il vit, il entendit encore une fois ses enfants, ses petits-enfants, et ses adieux furent pour eux un nouveau sujet de tendresse, de regrets et d'édification.

31. — Notice nécrologique sur LAPOSTOLLE
(1749-1831).

Alexandre-Ferdinand-Léonce Lapostolle, élève en pharmacie de Paris et maître en pharmacie, naquit à Maubeuge le 21 décembre 1749. Orphelin à l'âge de 12 ans, il fit ses études dans sa ville natale par les soins empressés d'une bonne mère ; il passa deux ans chez un pharmacien, et vint ensuite à Paris pour achever son éducation. Il entra d'abord chez M. Mège, puis chez Cadet de Vaux, pharmacien très distingué, et s'appliqua bientôt à l'étude de la physique et de la chimie, suivant tour-à-tour les cours de Rouelle, de Beaumé, de Macquer et de Sage.

Dans toute l'effervescence de la jeunesse et malgré sa passion pour les sciences, il fut tout-à-coup arrêté dans sa carrière par une passion plus violente et d'autant plus qu'elle était malheureuse. Dans son désespoir il veut renoncer au monde. Il se jette dans un cloître à Moulins en Bourbonnais, et c'est dans l'austérité des Chartreux qu'il cherche à calmer le feu qui le consume. Mais le silence de ces lieux, la pratique et les inspirations d'une vie religieuse, ayant donné plus d'empire à sa raison, il vit son égarement et songea dès lors à se rendre utile à ses semblables. Il rentra chez Cadet de Vaux où il re-

prit ses fonctions et ses études chéries avec la même ardeur, et quand il eut terminé ses cours, il vint à Amiens à l'âge de 22 ans par le conseil de M. Cadet de Vaux pour y former un établissement.

M. D'Agay, Intendant de Picardie, le prit en affection et devint son protecteur. Des malheurs publics, une épidémie cruelle dans laquelle il montra un grand dévouement, le firent connaître et décidèrent son sort. Il épousa la fille de M. Vallet, pharmacien, chez lequel il avait demeuré quelque temps, et fut reçu maître en pharmacie par arrêt du Conseil d'Etat en 1774. Des formes aimables, une grande activité d'esprit, des connaissances variées, et surtout un caractère entreprenant, le firent bientôt percer dans le monde ; et les médecins les plus éclairés, qui avaient eu quelques rapports avec lui, recherchèrent sa société. La chimie n'était point cultivée à Amiens avant lui ; l'honneur d'en importer les premières connaissances et d'en faire d'heureuses applications lui était réservé.

Son premier cours eut lieu dans l'une des salles du couvent des Jacobins, et il inspira le goût des sciences à tel point qu'il fut obligé de faire un second cours chez lui. Son adresse dans les expériences, leur nouveauté, l'intérêt de ses leçons, attiraient la foule, et le cercle d'hommes éclairés et de femmes élégantes qui composaient son auditoire le mirent bientôt à la mode. Avec une imagination qui se montrait partout, il eut l'art d'embellir sa pharmacie, et ces lieux, que leur destination rend repoussants, se changeaient à sa voix en l'un de ces temples qu'on élevait jadis à la santé, et l'on y trou-

vait réuni avec ordre et élégance tout ce que la nature et l'art ont créé de médicaments précieux.

Convaincu de la fragilité des connaissances qui ne reposent que sur des nomenclatures ou des théories, il devint l'un des fondateurs du Musée, établissement consacré surtout aux expériences ; et MM. l'abbé Reynard, D'Hervillez, De La Morlière père, Dejean et Roland de la Platière, tous deux devenus ministres depuis, s'occupaient avec lui de l'analyse chimique des substances et constataient les découvertes de la physique.

La boulangerie était en arrière dans la province. L'Intendant de Picardie, à sa demande et à celle de M. l'abbé Reynard, fit venir exprès Parmentier et Cadet de Vaux, en 1785, pour professer publiquement cet art, et c'est de cette époque que date son perfectionnement dans la ville et le pays.

M. Lapostolle qui s'en occupa beaucoup alors, fut, après leur départ, chargé de cet enseignement par l'Intendant de Picardie. En 1786, il fut nommé par brevet Apothicaire du Roi pour les services qu'il avait rendus dans la pharmacie.

Sa réputation l'avait mis en rapport avec les chefs d'atelier de cette ville ; le professeur et les industriels s'éclairaient réciproquement, et les arts du tannage, de la teinture, de même que l'agriculture et la mouture économique, lui doivent d'importants services. C'est aussi dans ses rapports avec ces hommes studieux, et après plusieurs essais d'analyse chimique des substances tinctoriales, qu'il conçut avec Roland de la Platière, alors inspecteur des manufactures, l'idée de faire proposer par l'Aca-

démie Royale des Sciences de Paris pour sujet de prix l'analyse de l'indigo du commerce, et qu'ils en firent les fonds avec MM. De La Morlière père, Flesselle, Holker, de Rouen, prix qui fut mis au concours en 1776 et remporté en 1777 par Quatremère-Dejonval. Ce concours fut très brillant par le mérite de ceux qui entrèrent dans la lice, et par le fameux mémoire d'Hauffmann, que les Guyton de Morveau, les Lavoisier placèrent si haut, quoi qu'il n'eût obtenu que l'accessit, et par les applications nouvelles de l'indigo à la teinture par Quatremère-Dejonval. Aujourd'hui que les travaux des Chevreul et de nos savants chimistes ont de beaucoup dépassé les efforts de l'analyse au berceau, on fait à peine attention à de pareils services qui font cependant époque dans la science et qui ont contribué à l'essor du génie qui féconde aujourd'hui la France.

Le mouvement que M. Lapostolle imprimait aux esprits dans ses cours contribuait singulièrement au développement de l'industrie de cette ville et de ce département, où l'on peut dire qu'il a opéré une espèce de révolution.

Une multitude d'arts nouveaux, des fabriques d'orseille, d'acide nitrique, sulfurique, hydro-chlorique, parurent successivement, et l'on vit bientôt d'immenses perfectionnements dans la teinture, dans les blanchisseries et dans les apprêts de tout genre.

Il montrait en même temps pour lui-même cette hardiesse et ce courage d'entreprise qui fit alors la fortune des Chaptal, des Séguin et de tant d'autres savants. C'est ainsi qu'on le vit se livrer à presque tous les arts utiles ; il s'était fait adjuger une grande

partie des fortifications extérieures de la ville. Là il élevait un jardin remarquable par ses produits et par ses agréments ; ici il entreprenait en grand la culture de la pomme de terre, et par ses relations avec Parmentier il introduisait et acclimatait toutes les variétés connues de ce précieux tubercule ; ailleurs il essayait un grand établissement de meunerie fondé sur des procédés nouveaux et où il professait la meunerie et la boulangerie devant une multitude de maîtres et d'ouvriers. Il élevait dans la forêt d'Eu une fabrique d'acier de cémentation, dans les faubourgs de cette ville une fonderie de canons, et il avait su mettre à sa disposition tous les métaux du département. Il n'eut point un égal succès dans toutes ses entreprises, mais, pris en masse, ils furent assez considérables pour lui assurer une fortune indépendante.

Vous faire l'énumération des fonctions qu'il a remplies et des ouvrages qu'il a publiés, ce sera, Messieurs, vous présenter ses plus beaux titres.

Il avait été reçu maître en pharmacie en 1774 ; il fut nommé membre de l'Académie l'année suivante, puis professeur de chimie au jardin du Roi ; professeur de chimie et de boulangerie par l'Intendant de la province de Picardie ; apothicaire du Roi, pour services rendus à la pharmacie, par un brevet de Sa Majesté ; vice-consul d'Espagne près la Nation française pour les affaires commerciales ; agent-inspecteur dans les départements de la Somme, de la Seine-Inférieure, de l'Oise et du Pas-de-Calais, pour perfectionner la fabrication du salin et du salpêtre ; membre du jury de l'Instruction publique, de

la Société de santé, et de celle de Médecine de Paris, de l'Ecole de Pharmacie de la même ville ; essayeur du bureau de garantie des matières d'or et d'argent de la Somme ; professeur de physique et de chimie à l'Ecole centrale, et ensuite à l'Ecole secondaire de Médecine à l'Hôtel-Dieu ; de la Commission temporaire des poids et mesures ; président de la Section d'agriculture de l'Académie ; correspondant de beaucoup de Sociétés savantes et membre du Conseil municipal et des hospices civils d'Amiens.

Voilà, Messieurs, où sont écrits ses services publics ; je ne pourrai qu'y ajouter en vous parlant de ses ouvrages.

On lui doit plusieurs traités :

- Sur la carie ou le blé noir ;
- Sur les engrais ;
- Sur la betterave champêtre et l'extraction de son sucre ;
- Sur les moyens de diminuer en France la consommation du bois dans les manufactures ;
- Sur les eaux-de vie faites par le coupage des esprits ;
- Sur la fermentation vineuse de la betterave ;
- Sur les vices des chaudières et les moyens de les perfectionner ;
- Une analyse du carthame de France comparé à celui du Levant ;
- Un procédé nouveau de soupes économiques ;
- Le plan d'un cours de chimie appliquée aux arts et aux manufactures ;
- Les moyens de conserver la pomme de terre ;
- Un mémoire sur le galvanisme ;

— Un essai sur l'asphyxie et sur les moyens de faire cesser ses effets ;

— Une dissertation sur l'opium et sur ses applications ;

— Des expériences nouvelles à l'aide desquelles on établit le moyen de mettre en rapport la taxation du pain avec le prix des farines ;

— Des vues générales sur le département de la Somme ;

— L'art de produire la tourbe en diminuant d'un pied par année la profondeur des trous à tourbe en y semant une plante du genre des carex ;

— Des recherches sur les ustensiles de cuivre, sur le danger de leur emploi pour la préparation des aliments ;

— Un traité des parafoudres et des paragrêles, avec trois suppléments ;

— Un travail très important sur l'analyse des eaux des puits, rivières et fontaines des environs d'Amiens ;

— Et une multitude de notes et de mémoires de chimie d'un plus ou moins grand intérêt.

Les bornes qui nous sont prescrites nous empêchent d'entrer plus avant dans une vie si pleine, selon l'expression de M. Barbier.

Nous n'aborderons pas ses discussions avec l'Institut, lorsque émule de Franklin, qui, comme Prométhée, avait dérobé le feu du ciel, il voulut en bannir aussi la grêle et les tempêtes.

Nous ne chercherons point non plus à le justifier de ne s'être jamais entièrement dégagé des systèmes des Stahl, des Scheele ; il n'est que trop constant que ceux qui ont beaucoup appris n'ont pas

toujours les mêmes avantages pour saisir la vérité que ces esprits simples et justes qui la voient tout d'abord, sans avoir à combattre les prestiges de l'erreur. Il avait adopté du moins les doctrines nouvelles fondées uniquement sur des faits, et sur l'analyse et la synthèse.

Privé d'enfants, M. Lapostolle reportait toute sa tendresse sur ses élèves, dont il était l'ami, le protecteur et le père ; il les aidait de ses conseils, de son crédit, et ne les perdait point de vue dans leur carrière. C'était pour lui un véritable bonheur que de les réunir plusieurs fois l'année et de les fêter en père de famille.

Lorsque le choléra menaçait nos contrées, et que, par mesure de sûreté publique, quelques citoyens recommandables étaient chargés d'organiser des moyens préventifs, on le vit à près de 82 ans apporter dès le lendemain, dit encore M. Barbier, un travail considérable où toutes les rues, tous les canaux, tous les points de cette cité étaient passés en revue et où se trouvaient signalés les objets à surveiller, ceux à faire disparaître, les améliorations à réclamer, les pratiques nouvelles à introduire, de sorte qu'on pourrait dire qu'il a fini comme il a commencé.

Il disposa en faveur de ses concitoyens d'un très beau cabinet d'instruments de physique qu'il se proposait de compléter encore, voulant consacrer ainsi sa mémoire dans sa patrie adoptive.

Les derniers battements de son cœur furent pour les infortunés ; il légua un lit à l'hospice des Incubables, beaucoup d'argent aux pauvres, et cessa de vivre le 18 décembre 1831, environné de ses élèves.

32. — Éloge de M. FACQUET
(31 août 1834).

Messieurs,

Des hommes distingués dans les sciences ont honoré déjà la mémoire de M. Facquet en louant sur sa tombe des talents auxquels sa modestie avait refusé l'éclat qu'ils méritaient. Ils n'étaient pas seulement les organes des corps savants qu'ils représentaient ; ils parlaient aussi au nom de l'amitié et de la reconnaissance.

Lié nous-même avec M. Facquet dès notre jeunesse, si nous ne pouvons que vous répéter ce qu'ils ont dit mieux que nous, nous serons du moins soutenu par les mêmes sentiments.

Henri-Honoré-Nicolas Facquet, maître en pharmacie, ancien pharmacien militaire, membre du Collège de Pharmacie de Paris, des Académies d'Amiens et de Lille, de la Société de Médecine du département de la Somme, du Conseil Académique, du Jury de Médecine du département, du Comité de Salubrité et ancien membre du Conseil municipal, naquit à Amiens le 5 septembre 1775. Après avoir obtenu du succès dans ses études au Collège de cette ville, il avait suivi les cours de physique, de chimie et de botanique de MM. Lapostolle, D'Her-
villers et Denamps ; il n'en avait rapporté que des connaissances superficielles ; et pour en acquérir de positives, étant destiné d'ailleurs à la profession de pharmacien qu'exerçait son père, il entra en 1793, en cette qualité, dans l'hôpital militaire d'Amiens. Il fut appelé en 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse sous

les ordres du général Jourdan, comme pharmacien de troisième classe, puis promu dans la même année à un grade supérieur, il pénétra bientôt avec nos armées au centre de l'Allemagne où il se livra à ses importantes fonctions avec tout le zèle et le dévouement dont il était capable.

Jeté à vingt et un ans chez ce peuple hospitalier, il eut le bonheur d'être logé à Bonn sur le Rhin avec de jeunes officiers très distingués chez un ministre protestant, homme de mérite, père de trois filles intéressantes par leur éducation. M. Facquet ne savait pas un mot d'allemand, et ne pouvait se faire entendre que du père, auquel il parlait latin. Les officiers avaient sur lui l'avantage de posséder la langue du pays. Mille plaisanteries venant sans cesse assaillir son latin, il se piqua bientôt d'honneur ; en quelques mois et à force de travail il parvint à entendre et parler si bien cette langue qu'il put profiter enfin de tout ce qu'il y avait à gagner dans une société où à la simplicité des mœurs les plus pures il trouvait réunis le sentiment des beaux-arts et le goût des sciences et des lettres.

Nous ne suivrons pas M. Facquet dans ses campagnes, pendant lesquelles il eut occasion de visiter les hommes distingués de ces contrées savantes dont il rapporta tant de souvenirs qui faisaient le charme de sa conversation.

Rentré en France à la paix, il reprit ses études avec tous les avantages que donnent l'âge et l'expérience ; et pour puiser aux bonnes sources, il vint à Paris où il se livra d'abord à la préparation des

produits chimiques et pharmaceutiques. Il entra ensuite, à la recommandation de notre savant compatriote, M. Constant Duméril, membre de l'Institut, dans le laboratoire de Fourcroy, à l'Ecole Polytechnique, comme préparateur des cours de chimie de M. Thénard, du plus célèbre professeur que nous ayons eu. On sait assez quelle célébrité a acquise depuis M. Thénard, aujourd'hui pair de France, par ses découvertes, ses cours et ses ouvrages.

M. Facquet s'occupa particulièrement avec lui de travaux importants sur les oxydes métalliques et particulièrement sur ceux d'antimoine, avec cette dextérité et cette sorte d'instinct que donne le génie de la science, ce qui faisait dire à M. Thénard qu'il était persuadé qu'il eût avancé cette belle science, s'il avait continué de s'en occuper spécialement. En effet, telle était son ardeur ou plutôt sa passion pour l'étude qu'elle allait jusqu'à l'héroïsme. Un jour qu'il terminait une opération qui devait être le complément d'un long travail de M. Thénard et assurer une découverte, un coup de feu ayant fait éclater la cornue dépositaire d'une vérité nouvelle, il la saisit avec les deux mains malgré son incandescence, et, endurant le supplice de Scévola, il en présenta le contenu à M. Thénard qui fut obligé de l'arracher de ses mains auxquelles la cornue était attachée.

Ses études approfondies de la langue allemande lui devinrent aussi très utiles à cette époque ; il fut choisi par les rédacteurs des Annales de chimie pour traduire de l'allemand les mémoires chimiques imprimés dans cette langue, et ses traductions

regardées comme excellentes ajoutaient encore à l'intérêt de ce savant journal.

Malheureusement M. Facquet fut arrêté dans une si belle carrière : sa mère, veuve depuis plusieurs années et qui cependant était restée pour lui à la tête de sa pharmacie, ne pouvant plus supporter un si pesant fardeau, le rappela près d'elle, et dès lors tous les soins qu'il dut donner à sa profession absorbèrent tout son temps.

Supérieur à son état, qui par lui-même exige déjà de la supériorité, sa réception de maître en pharmacie avait fait époque à Paris. Le Collège de Pharmacie, en lui remettant son diplôme, lui avait donné, à la demande du savant Beaumé, le titre de membre de ce même collège, honneur qu'il n'accordait jamais ; mais il avait cru devoir contrevenir à ses usages en faveur d'un sujet si distingué et par l'étendue de ses connaissances et par ses succès dans ce même collège dont il avait remporté tous les prix ; et Beaumé, dont la présidence honorait cette cérémonie, le complimenta publiquement. Tout dans sa réception était remarquable, jusqu'à la cristallisation magnifique du tartrate antimonié de potasse qu'il présenta pour son chef-d'œuvre et qui excita une admiration générale dans l'auditoire.

Vous dire, Messieurs, que M. Facquet fut comblé d'honneurs dans cette ville, qu'il y fut de toutes les sociétés savantes ou littéraires, investi de la confiance générale, chargé de la distribution des médicaments aux indigènes, consulté par les tribunaux dans toutes les questions de médecine légale, chargé avec l'élite des ses collègues de tout ce qui concernait

l'économie publique, de l'analyse des eaux des rivières, des puits, des fontaines, et de tout ce qui pouvait intéresser la santé publique, c'est faire l'histoire abrégée d'une vie si pleine et si utile, c'est vous faire sentir l'une de ces pertes qu'on ne déplore jamais plus vivement qu'en apercevant le vide immense qu'elle laisse après elle.

M. Faquet avait réalisé une fortune assez considérable, mais il n'eut pas le temps d'en jouir ; sa vie fut empoisonnée par des chagrins domestiques ; il perdit après une année de mariage une femme qu'il chérissait, et avec elle l'enfant qui devait faire sa consolation. Il cherchait des distractions dans l'étude, et pour la rendre plus facile, plus agréable, en un mot, plus conforme aux dispositions de son esprit, il allait aux cours de MM. Braive et Caresme s'asseoir sur les bancs des élèves et se tenait ainsi, comme par la lecture des ouvrages et des journaux scientifiques, au courant d'une science qu'il aimait, et que le talent de ces professeurs a tant fait fructifier dans cette ville.

Il quitta sa profession après 14 ans de travaux pénibles, mais avec l'intention de consacrer la liberté qu'il venait de recouvrer à ces recherches savantes pour lesquelles il semblait né. Il se reportait à ses jeunes années, où, compagnon de M. Thénard, leurs mains touchaient tous les jours à ce voile sacré dont s'enveloppe la nature et découvraient avec enthousiasme ses mystères. Il voulut dresser encore un autel à la science ; il voyait en imagination son nouveau laboratoire orné de tous ses instruments et ses amis qui l'aidaient dans ses découvertes ; il ouvrait d'après les conseils de M. Thénard un cours particulier de chimie auquel sa fortune lui permettait

de donner les développements nécessaires ; mais une maladie douloureuse et bientôt la mort vinrent renverser ces brillantes illusions. Quoiqu'il en sentit les approches et ne fût qu'à peine âgé de 58 ans, il sut se résigner à la perte de tant d'avantages, et il n'exprimait qu'un regret, celui de n'avoir pas fait plus de bien. Il n'a laissé que quelques mémoires dont l'un a été bien accueilli par l'Institut, et dont les autres contiennent les analyses dont nous avons parlé et dont l'un de nos collègues a partagé l'honneur. Les loisirs de toute sa vie avaient été consacrés à la culture de la littérature latine qu'il possédait si bien qu'il récitait en entier plusieurs livres de Virgile et les plus belles odes d'Horace. Il eut toujours le courage de ses opinions, mais sans affectation, ami de ses semblables, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, dont il cherchait toujours à faire valoir le mérite, lorsqu'il semblait oublier le sien.

Sa dernière pensée fut écrite dans son testament, où, après avoir laissé à un frère qu'il chérissait, le principal de son bien, il légua aux hôpitaux de Saint-Charles et des Incurables, au bureau des pauvres et aux pauvres de sa paroisse des sommes considérables qui, indépendamment de rentes viagères qu'il constitua en faveur de pauvres parents, s'élevèrent à trente-cinq mille cinq cents francs.

33. — Éloge de M. GORIN

Prononcé en 1834.

Messieurs,

Louis-Charles Gorin naquit à Amiens, le 23 avril 1744, de parents honnêtes, mais peu favorisés de la

fortune. Son père, qui eut onze enfants, était prote d'imprimerie, profession qui exige de l'instruction et du discernement ; il appréciait surtout le bienfait de l'éducation : aussi fit-il tous les sacrifices possibles pour celle de ses enfants.

L'heureux naturel de Charles se développa bientôt au delà de ses espérances, et répandit sur sa famille bien plus d'honneur que n'en donnent les richesses. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique auquel il semblait destiné par ses talents et ses vertus ; et l'éclat de ses études ayant fixé l'attention de ses supérieurs, il entra, d'après leurs conseils, dans l'instruction publique. Il professa les humanités pendant quelques années dans les premières classes, et fut ensuite appelé à remplir la chaire de rhétorique dans un Collège illustré déjà par les Gossart, les Sélis, les Delille, que l'Université de Paris lui avait successivement enlevés.

Le plus bel éloge d'un professeur serait sans doute de citer les sujets distingués formés à son école ; mais en le faisant nous serions exposé à blesser trop de modesties. Contentons-nous, Messieurs, de rappeler ici Dijon, cet émule des La Harpe, des Tissot, que ses talents avaient assez illustré dans cette ville, où il professa avec tant d'éclat la littérature ancienne qu'il lui fût élevé, après sa mort, un monument par la reconnaissance publique. Eh bien ? ce Dijon, qui devint ensuite l'un des plus brillants sujets de l'Université de Paris, voulut, malgré ses succès, doubler sous lui sa rhétorique, ce qui faisait à la fois l'éloge de l'élève et du professeur que leurs goûts, leurs talents et leur sympathie rendaient inséparables.

Après un long exercice, M. Gorin fut nommé principal du Collège d'Amiens ; mais, au moment de jouir du repos que lui assurait cette place, la Révolution survint ; il s'expatria et subit tous les ennuis inséparables de sa position.

Rentré en France sous le consulat de Bonaparte, qui releva les autels, il fit partie du Chapitre de la Cathédrale d'Amiens en vertu du Concordat de 1801, et il dut à sa réputation et à la reconnaissance publique d'être remis à la tête de l'instruction dans le Lycée d'Amiens en qualité de proviseur et de doyen de la Faculté des lettres ; mais son âge le détermina bientôt à quitter une charge aussi pesante pour se livrer exclusivement aux fonctions de son canonicat et de sa dignité pénitenciaire.

Tout dévoué à l'instruction publique, il n'en avait pas moins rempli jusqu'alors ses devoirs ecclésiastiques, et la grande mission qu'il s'était imposée avait élevé chez lui le prêtre aussi haut que le professeur. Il possédait à un degré éminent l'éloquence de la chaire et sa réputation s'étendit jusque dans la capitale où il fut appelé plus d'une fois, où sa modestie l'empêchait de se rendre, mais où, pressé par des ordres supérieurs, il se rendit enfin et prêcha un carême avec la plus grande distinction.


L'action oratoire était chez lui si remarquable qu'il avait la réputation d'avoir consulté l'un de nos plus célèbres acteurs sur cette partie essentielle de l'orateur, mais la vérité, c'est que, bien loin de toutes ces prétentions mondaines qui troublent souvent nos facultés si bornées, il avait l'aisance, la grâce, le naturel et cette chaleur que trouve dans

son cœur l'homme qui n'est mû que par l'amour de la vérité et par celui de ses semblables. Ces sentiments et sa conviction donnaient à ses discours une onction puissante, et lui inspiraient de courageuses paroles qui allèrent quelquefois jusqu'à la témérité.

Cet orateur si grave était dans le monde un homme aimable et spirituel. Ceux d'entre vous qui l'ont vu souvent dans cette Académie se rappellent avec plaisir ce beau caractère, mélange agréable de douceur et de dignité, de décence et d'abandon, de gaieté même et de cette fine raillerie qui n'alla jamais jusqu'à la satire que quand il s'agit de confondre l'insolence et la fatuité.

On n'a trouvé de lui dans vos archives qu'un discours sur le rire, douce expression de cette disposition à l'enjouement d'une âme pure qui se délasse au sein de l'amitié de travaux souvent si pénibles. Sa réputation s'étendit rapidement à l'étranger, lors de son exil et dans les villes d'Allemagne qu'il habita ; on venait de très loin pour entendre ses discours.

Il racontait assez plaisamment, à propos des disgrâces des orateurs, comment l'impression subite qu'il avait un jour éprouvée à l'aspect du plus nombreux et du plus brillant auditoire qu'il eût jamais vu, lui avait fait perdre entièrement la mémoire, sans qu'il lui fût possible de retrouver un seul mot de son discours, de manière qu'il fut obligé de descendre de la chaire dans l'une des plus grandes confusions que jamais orateur ait éprouvées, prouvant ainsi sans y penser qu'un professeur distingué, un orateur éloquent, et enfin l'homme le plus spirituel



et le plus exercé à parler en public n'étaient pas exempts de ces disgrâces qui montrent la faiblesse de l'homme jusque dans tout ce qui peut flatter le plus son orgueil.

M. Gorin, parvenu à l'âge de 90 ans sans aucune infirmité, avait trouvé dans une longue et heureuse vieillesse quelque dédommagement aux ennuis qu'il avait éprouvés pendant les troubles de son époque ; et c'est environné de l'estime, de la considération publique, et de ce tendre attachement qui suit toujours la vertu, qu'il mourut après n'avoir passé sur la terre que pour faire le bien et honorer l'humanité.

34. — Éloge de M. Augustin DEBRAY

Ancien maire d'Amiens, membre de l'Académie, de la Chambre des Députés, etc., mort en juin 1835.

Messieurs,

Il se passe peu d'années sans que nous ayons à regretter un collègue, et c'est une tâche bien pénible que d'être tous les ans chargé de renouveler votre douleur, toujours d'autant plus vive que j'ai à vous retracer ces vertus publiques et privées et ces talents qui les faisaient honorer et chérir.

Pierre-Augustin-Laurent Debray naquit à Rouen, le 12 janvier 1761, d'une famille honorable. Son frère aîné, savant distingué, avait fait son étude principale de la diplomatie ; il fut membre de plusieurs Académies, conseiller intime d'Etat, et envoyé extraordinaire de Sa Majesté le Roi de Bavière.

M. Augustin Debray, qui avait reçu la même éducation, se livra au commerce, dans lequel il acquit

une fortune qui lui donna une existence sociale qui, avec son mérite personnel, le fit bientôt distinguer.

Il avait voyagé en Espagne dont il parlait la langue avec facilité et eut longtemps des relations commerciales avec ce pays. Il traversa toute la Révolution avec cette sagesse qui repose à la fois sur l'amour d'une liberté bien entendue et sur des principes d'ordre qui fondent les bonnes institutions. Il fut nommé Président de la Commission des Subsistances pour la ville d'Amiens en 1795 : fonctions épineuses à cette époque où tant de fléaux pesaient sur la France, et qu'il remplit avec distinction ; il fut notable à la même époque, puis conseiller municipal jusqu'en 1798, époque à laquelle ses affaires l'appelèrent en Bretagne, Maire de la ville d'Amiens depuis 1800 jusqu'en 1808 ; Président du Collège Electoral de la Somme, en mai 1804 ; membre du Conseil général du département, depuis 1800 jusqu'en 1833, et trois fois Président de ce Conseil, il fut aussi membre et Président de la Chambre de Commerce.

L'Académie l'appela dans son sein en 1809, et il fut porté par l'estime publique à la Chambre des Députés où il siégea depuis 1817 jusqu'en 1830, et où il justifia la confiance de ses concitoyens par ses votes toujours consciencieux et des opinions politiques conformes aux lumières du siècle et éminemment nationales.

Il y avait beaucoup à faire à l'époque où M. Debray fut appelé à l'administration. Un nouvel ordre de choses s'établissait, il fallait remédier à dix années de troubles. Mais le premier Consul prenait les

rènes du gouvernement, et M. Debray avait les qualités nécessaires pour remplir les obligations que lui imposait cette situation aussi importante que délicate. Les finances et toutes les branches de l'administration se sentaient du bouleversement général des temps précédents.

M. Debray doubla presque le revenu de la ville par une administration excellente ; il pourvut au perfectionnement de l'éclairage et à tout ce qui tient à la propreté et à la salubrité de la ville. L'aqueduc de la porte de la Hotoie, la machine hydraulique du Château d'eau et tous les conduits destinés à la distribution des eaux dans les différents quartiers furent réparés. Il fit de sages règlements pour la halle aux grains, la taxe du pain, les boucheries, les foires, les marchés, voiries, pavés, chemins vicinaux, navigation.

Vingt mille pieds d'arbres de toutes espèces ont été plantés sur les propriétés communales. Ajoutons l'agrandissement et les embellissements de la ville. Bientôt elle fut enceinte de promenades charmantes, et il donna cette impulsion qui en fit l'une des villes les plus agréables du royaume, et où affluent les étrangers attirés déjà par la beauté de l'un des plus grandioses monuments gothiques.

L'ancien et le nouveau port ont été reconstruits ; les écoles primaires furent réorganisées sous cette administration féconde, le Lycée établi, la Bibliothèque communale organisée, la formation d'un catalogue des livres ordonnée. Il obtint la concession du Jardin des plantes ; les bâtiments, les serres furent restaurés, et le cours de Botanique confié à

un professeur habile. Il rétablit l'école gratuite de dessin ; une compagnie de pompiers a été créée ; les hôpitaux, les prisons, les contributions, le service militaire, les registres de l'état civil, tout se ressentit de l'influence de cette excellente direction.

Les victoires du Consulat ayant amené en 1802 toutes les puissances continentales à une pacification générale, Amiens fut choisi pour les négociations. M. Debray, maire alors, entretint avec tous les ambassadeurs et notamment avec Joseph Bonaparte, frère aîné du Premier Consul, des relations d'autant plus honorables qu'elles tournèrent au profit de la ville. C'est alors qu'il obtint la cession des remparts et les fonds qui servirent à leur aplanissement et à la création des belles promenades de cette cité.

Il fut choisi ensuite par le Conseil municipal pour aller au devant du Premier Consul lors de son passage à Beauvais, et pour lui exprimer les vœux de notre cité. Ces vœux furent exaucés. Bonaparte vint à Amiens, et c'est à la satisfaction qu'il éprouva en voyant la bonne administration de cette ville, que M. Debray dut la décoration de la Légion d'Honneur qu'il reçut des mains de l'Empereur, et ensuite la présidence du Collège Electoral dont il fut honoré par le souverain.

Il eut aussi l'honneur d'assister au couronnement, comme l'un des maires des 37 principales villes de l'empire.

Ici finit la Notice manuscrite de M. Natalis Delamorlière qui ne dit rien des dernières années de M. Augustin Debray.

— M. Debray est mort à Yaucourt-Bussus, petite commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arrondissement d'Abbeville, le 10 juin 1835 ; il était âgé de plus de 74 ans.

Voici les courtes notices données à ce sujet par les journaux d'Amiens de l'époque ; ils sont très sobres de renseignements.

1° *Du Glaneur de la Somme* (Juin 1835) :

Nous apprenons à l'instant la mort de M. Augustin Debray, chevalier de la Légion d'Honneur, décédé à Yaucourt, le 10 de ce mois. M. Debray fut Maire de la ville d'Amiens, membre de la Chambre des Députés, membre du Conseil général, et de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Département de la Somme.

Dans ces diverses places, il se signala par de profondes lumières et le dévouement le plus soutenu aux intérêts publics.

Un homme qui d'un coup d'œil savait découvrir le mérite et l'encourager par d'honorables distinctions, Bonaparte, alors Premier Consul, lui donna, lors de son passage à Amiens, un témoignage public de son estime.

2° *De la Gazette de Picardie* (N° du 16 Juin 1835) :

M. Augustin Debray, ancien Maire d'Amiens, ancien membre de la Chambre des Députés, est décédé à Yaucourt, arrondissement d'Abbeville, le 10 du présent mois de Juin.

3° *De la Sentinelle Picarde* :

M. Debray Augustin, Chevalier de la Légion d'Honneur, membre de l'Académie d'Amiens, ancien

Maire de notre ville, membre de la Chambre des Députés et du Conseil général, est décédé le 10 de ce mois (Juin 1835), à Yaucourt-Bussus, près Abbeville, dans un âge avancé.

Il n'est question ni d'obsèques exceptionnelles, ni de couronnes, ni de discours prononcés sur sa tombe.



ESSAI

sur l'Art de perdre son temps et celui des autres



Lecture faite à la Séance publique annuelle du 18 Décembre 1904.



MESDAMES, MESSIEURS,

Dans un conte fantastique, — à la manière d'Hoffmann ou de Chamisso, — un écrivain de race, (de la race des auteurs inconnus), mettait en scène un philosophe de chef-lieu de canton, grand brasseur de métaphysique, lequel, à force de triturer des abstractions, avait perdu les trois quarts de sa raison.

La monomanie du personnage était inoffensive, mais pas banale. Je ne crois pas du moins que d'autres toqués aient jamais chevauché un dada de semblable encolure : il usait ses jours, ses veilles et le reliquat de sa cervelle à chercher..... où peut bien se trouver le trou par où le temps passe et s'écoule. Ce trou, lézarde ou crevasse, une fois découvert, il l'eût mastiqué, obturé à jamais, ou bien ouvert à son gré. Il avait conçu, à cet effet, un dispositif efficace, fort ingénieux, (je n'ai pas besoin de le dire), — digne enfin de son objet autant que de son inventeur : une

soupape du temps ; quelque chose comme le robinet des minutes, manœuvrable à volonté.

Dans mon histoire, (car je crois me rappeler qu'elle était de moi), le héros mourait au moment précis où il allait mener à bonne fin son entreprise. Un gravier avait contrarié le jeu de la soupape ; et le temps, malencontreusement comprimé, avait fait explosion. Atteint à la tête par des quartiers d'années, des fragments d'heures, et une mitraille de secondes, il était allé, nouveau martyr de la Science, apprendre dans l'éternité, — où les fuites ne sont plus à craindre, le dernier mot de ses laborieuses recherches.

. * .

Que n'a-t-il réussi avant son trépas !

Gouverner le temps dans sa marche, enchaîner immobiles les heures souriantes et les jours bleus, ou bien hâter leur fuite quand nous attendons le bonheur ou qu'il n'est plus ; avoir toujours vingt ans, bon pied, bon œil, l'estomac sans reproche et le cœur sans défaillances, ne plus vieillir, enfin !

Quelles qu'aient été vos joies et vos épreuves, ne vous semble-t-il pas que la trame des jours vécus vous apparaîtrait tout autrement veloutée s'il eût été accordé à votre bon plaisir d'en diriger et surtout d'en ralentir la navette à tels moments, dont vous n'évoquerez jamais sans émotion le souvenir ? Ah ! pourquoi l'inexorable faucheur des ans ne fait-il pas valoir ses droits à la retraite ?

Eh bien, non. Déendons-nous de ce rêve. Ce n'est rien qu'il soit absurde, c'est le propre des rê-

ves ; mais celui-là est en outre impie et malsain, car nous ne sommes pas faits pour l'immobilité. Il est plus sage, sans chercher le secret d'un bonheur durable dans un pareil avatar, d'estimer que tout va le mieux possible, à l'heure présente, là où on se trouve, sans trop ruminer ce qu'était hier, et en laissant façonner nos lendemains à Celui qui en a spécialement la charge, sauf à le seconder de nos efforts. Demander plus, ce serait perdre son temps. Nous sommes vivants ; c'est déjà quelque chose. Rester jeunes serait mieux, peut-être ; c'est du moins l'avis du plus grand nombre de ceux et de celles qui ne le sont plus. Mais il ne paraît pas que Dieu ait jamais voulu soustraire l'homme à la fatalité de vieillir. Il a pu, par la voix de son Christ, ou de ses Saints, en tirer plusieurs du tombeau : je ne sache pas qu'un seul en soit sorti plus jeune.

Passer soudain du désenchantement de l'automne ou des dévastations hivernales au matin ensoleillé de la vie, cela ne se voit qu'au théâtre, dans « *la Fée aux Roses* », ou dans « *Faust* ». Là, c'est tout simple. En échange de la jeunesse, le vieux docteur vend à Satan son âme racornie ; l'acte est signé, rien n'y manque, pas même le coup de tam-tam symbolisant ici le timbre..... et l'enregistrement ; et sur l'instant, la défroque surannée du barbon se permute en un élégant jeune homme. Mais ce sont-là purs jeux de théâtre, d'où, cependant on peut dégager cette moralité : Tenez-vous à rajeunir, à tout prix ? Eh bien, allez au Diable !

A défaut du très discutable avantage de pouvoir, soit rajeunir, soit simplement, comme dit le poète « sur l'océan des âges jeter l'ancre un seul jour », contentons-nous de ce grand bienfait que sont les heures, nous efforçant d'en tirer le meilleur parti possible.

Mais d'abord, qu'est-ce que le temps ? Tout le monde en parle, en use, déplore ses dimensions réduites, et personne n'a jamais pu le définir simplement. Tous les penseurs s'y sont exercés. Littré en donne trente-huit définitions, dont voici la première, qu'il semble préférer : « le temps, c'est la durée des choses, en tant qu'elle est mesurée et mesurable ». Fort bien. Malheureusement, si pour aller au fond de cet énoncé, je cherche le sens du mot *durée*, je lis que c'est l'espace de temps pendant lequel une chose dure.

Me voilà tout aussi renseigné qu'à l'âge où le mot *valétudinaire*, nouveau pour moi, me renvoyait au mot *maladif*; et à *maladif*, le dictionnaire disait : Voyez *valétudinaire*. Tant pis pour les écoliers sujets à la migraine ! Comme je n'ai pas le dessein de vous abreuver de doctrine purement spéculative, je passe sur les autres définitions et m'en tiens à la pensée de Benjamin Franklin : « Le temps, c'est l'étoffe dont la vie est faite ».

Ce n'est là qu'une métaphore, et pas nouvelle, une réminiscence du mythe des Sœurs filandières, dont se sera sans doute inspiré le moraliste américain. Elle n'en est pas moins juste et à la portée de tous les esprits ; par elle, l'idée du temps devient pour ainsi dire tangible, palpable. On conçoit sans

effort que la vie est, pour chacun de nous, l'emploi plus ou moins consciencieux, profitable, plus ou moins heureux enfin de ce tissu fait de minutes, de jours et d'années, que le Créateur nous met en mains à notre entrée dans le monde, dont il déroule chaque jour à notre usage une même longueur, mais en nous cachant le bout de la pièce ; si bien qu'un tailleur a pu dire que, mourir, c'est rendre la besogne au patron.

Cette étoffe de la vie a des caractères absolument spéciaux. Singulière marchandise qui ne se peut pas plus vendre, ni troquer, que la santé ou les dons de l'intelligence.

De ce drap du temps, chacun de nous a son coupon, répertorié là-haut au Grand-Livre des usufruits nominatifs, nous en connaissons le commencement, — et encore parce qu'on nous en a dit la date ; sa trame rose, grise, trop souvent foncée, glisse entre nos mains dans une avancée régulière et continue ; mais qui sait si la coupe terminale n'est pas prochaine et s'il ne sera pas bientôt au bout de son rouleau ? C'est un prêt personnel, une faveur accordée par métrage quotidien dont nous ne pouvons rien retrancher, rien mettre non plus à la Caisse d'Épargne. Et c'est en vain qu'un poëte disait à un jeune désœuvré déjà fatigué de la vie : « prêtez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien ».

Eh bien, de toutes les richesses dont nous disposons, il n'en est guère, peut-être, que nous jetions parfois par la fenêtre avec une plus grande insouciance, tous les jours, et du matin au soir.

Le matin d'abord. Il y a des personnes que des devoirs professionnels, une réglementation imposée ou volontaire, l'habitude de l'ordre, font se lever tôt, en tous cas à heure fixe. Mais combien se complaisent, surtout en hiver, dans la béatitude d'une horizontalité flâneuse, dans ce demi-assoupissement rêveur que rend plus délectable la moiteur du lit ! A moins de préoccupations, tout est délicieux en effet dans ce réveil progressif de l'énergie et de la pensée, tout, jusqu'au bâillement, jusqu'à l'étirage des bras. L'oreiller vous tient un doux et perfide langage : « Allons, encore cinq minutes ; d'ailleurs « c'est à peine si l'on voit clair ».

On ne peut nier que s'il est bon de se mettre au lit, il est meilleur d'y rester ; et cette nonchalance matutinale est assez vénielle lorsqu'ayant dormi notre compte nous ne le dépassons pas trop, aux dépens de nos devoirs. Mais quel est ce compte du sommeil ? Voici ce qu'en dit un proverbe traduit du latin, sur les moyens de prolonger la vie :

« Six heures de sommeil suffisent au jeune homme
« et au vieillard ; nous en accordons sept au paresseux, mais huit, à personne ».

Appeler paresseux, — même en latin, — l'homme qui dort sept heures, est peut-être un peu sévère. Heureusement qu'un autre aphorisme, également latin, se montre plus accommodant :

Lever à cinq, diner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Feront vivre nonante-neuf.

En d'autres termes, pour vivre jusqu'à quatre-vingt-dix neuf ans, il faut dormir huit heures par

jour, (c'est-à-dire par nuit). C'est du reste l'avis d'un fabricant de sentences, contemporain de François premier :

Lever à six, diner à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Vous feront vivre dix fois dix.

*
* *

Or, sans prétendre à la longévité d'un siècle, — (mauvais exemple, d'ailleurs au point de vue des successions), — ce taux de six, sept ou huit heures, accordées au sommeil, prend une importance formidable quand on serre de près la question. Un observateur, que rien n'empêche de croire sérieux, a publié dans le « *Scientific American* » un tableau de l'emploi du temps pour la moyenne des hommes vivant d'une vie normale. Il table sur la vie moyenne d'un homme de cinquante ans, et dit : il a travaillé 6,500 jours ; — il en a dormi 6,000 ! il s'est distrait pendant 4,000 jours. La maladie lui en a pris 500. Enfin, il en a perdu, bien perdu 1250, (les mois de nourrice non compris). A titre purement documentaire, il a fait 36,000 repas, comportant 32,000 litres de boisson, et a pu parcourir près de 11 kilomètres par jour. Pour avoir franchi une pareille distance, cet homme de 50 ans doit être un voyageur de commerce, ou un ministre en mal d'inaugurations, plutôt qu'un concierge.

Ce qui frappe dans les chiffres ci-dessus, c'est la faible proportion du temps consacré au travail, — 35 pour cent, — en regard des 65 absorbés par le sommeil, les récréations, la maladie, et le gaspillage.

Quand on y réfléchit, on ne peut s'empêcher de gémir sur le faible rendement de bien des existences, et cette amère considération est bien faite pour nous tenir lieu de réveille-matin. Car enfin, un quart d'heure de retard consenti au lever, cela équivaut, au bout de l'année, à plus de cinq jours passés inutilement au lit, (sans compter que ça n'améliore pas le linge !) Et il y a tant d'autres manières de perdre son temps !



Mal employer son temps est une transgression ; abuser du temps d'autrui en est une plus grave ; et comme toutes les autres, ces fautes se commettent par pensées, paroles, actes ou abstention.

C'est perdre le temps que de s'abandonner à d'inutiles chimères. « La fortune, dit un moraliste contemporain, vient quelquefois en dormant, jamais en rêvant. » Mais il ne faut pas confondre les vagues fantaisies où se complait la cervelle oisive des songe-creux avec le travail cérébral des hommes d'imagination, de tous ceux, inventeurs, romanciers, ou autres gens de plume, qui vaquent au dur labeur de la pensée.

« Sans l'imagination, — a dit Napoléon premier, — l'homme est une brute. » Et l'on a pu affirmer que, la faim de son corps apaisée, l'homme veut du rêve, de l'idéal, ce que Lamartine appelle la vérité à distance. Mais parce qu'il arrive à beaucoup de penseurs de profession de produire peu, il ne faudrait pas les taxer de paresseux inutiles. Tel écrivain, Flaubert, par exemple, n'a souvent enfanté qu'une petite page, après toute une journée d'efforts. L'un

des plus remarquables mécaniciens dont s'honore la ville d'Albert (1) passait des matinées assis devant une feuille blanche, un crayon à la main, combinant quelque nouvel engin ; « je m'estime heureux, disait-il, quand je suis arrivé à tracer deux ou trois lignes avant le déjeuner, — mais je n'ai pas perdu mon temps ».

Ils le perdent, leur temps, ceux qui, par exemple, vivent dans la crainte de maux qui ne les atteindront peut-être jamais ; les âmes faibles, capables seulement de désirs, mais non de projets et encore moins d'exécution ; enfin ceux qui se consomment en d'inutiles regrets. A quoi bon remâcher de fastidieuses comparaisons entre les tristesses inhérentes au déclin, et les joies d'une jeunesse qu'on ne peut revivre, puisque l'antiquité ne nous a légué sur la fontaine de Jouvence que des renseignements topographiques tout à fait insuffisants ? « Le temps passé ne revient pas », a dit un célèbre brigadier de gendarmerie.

Ah ! cet art malsain de perdre son temps et le temps des autres, combien y excellent par la parole ! Moi-même, qui ai l'honneur de parler..... Mais passons.

On rencontre des esprits grognons, incivils et moroses, qui prétendent que les femmes sont bavardes ; éternelle histoire de la paille dans l'œil de la voisine ; car du côté de la barbe il ne se manque pas de babillards, de moulins à paroles. Le grand humoriste allemand Jean-Paul Richter s'est montré particulièrement acerbe en la matière, mais il faut

(1) M. Hurlu.

savoir que sa propre compagne était douée d'une loquacité peu commune, au service d'un détestable caractère; (l'un n'empêche pas l'autre, au contraire). Je vous demande pardon d'oser le citer, mais il s'agit évidemment d'un cas spécial et rare. « Vouloir faire
« entendre raison à une femme, dit-il, essayer de
« la réduire au silence lorsqu'elle a envie de parler,
« c'est perdre naïvement son temps. C'est comme
« si, une pelote étant par terre, vous vouliez l'ame-
« ner à vous en tirant sur le fil : Vous pourrez dé-
« vider du fil jusqu'à en avoir plein les mains, vous
« n'aurez jamais la pelote ». « Les femmes, ajoute-
« t-il, sont incapables de s'exprimer simplement,
« sans un flux de mots inutiles ; c'est pourquoi on
« n'en cite pas une seule qui ait pu dresser un chien ». Jean-Paul a le tort, on le voit, d'édifier des règles sur des exceptions.

Que le sexe aimable, — ou l'autre, — en soit responsable, les bavards sont le fléau des laborieux, des gens économes de leurs minutes. Le bavard vous accoste dans la rue, « enchanté de vous voir », dit-il ; et je n'ai pas de peine à le croire sincère. Vous objectez qu'en hâte vous allez prendre le train. Comme ça se trouve bien ! il a besoin du côté de la gare et vous fait la conduite ; il vous apprend qu'il a joliment plu hier et vous révèle, si vous l'ignorez, que le vent souffle de l'ouest depuis le matin. Il vous intéresse au plus haut point, par la description minutieuse de ses coquines de douleurs rhumatismales qui, du mollet droit ont émigré dans le bras gauche, et pourraient bien se transporter à l'estomac, (sur la langue, oh non !). Du guichet il vous accom-

pagne sur le quai, où il vous rend brusquement à vous-même, pour aller gratifier un autre ami du bienfait de ses informations.

* * *

Certains bavards se rendent à domicile, comme des fournisseurs, et c'est bien pis.

Dans la rue, vous avez plus ou moins la ressource de chercher votre salut dans la fuite. Chez vous, il n'est pas toujours facile de recourir à la formule : « Monsieur est sorti », — surtout quand on vous a vu rentrer ; et une fois l'ennemi dans la place, comment l'en déloger ? Il y a néanmoins des ressources héroïques dans ces occurrences.

On m'a raconté que le Maire d'une ville du Nord subit un matin la visite d'un marchand de chromos, alors que devant recevoir son nouveau préfet, il avait à recopier une allocution. L'homme aux peinturages industriels était tenace, comme tous ses pareils, et avait commencé l'étalage de ses petits chefs-d'œuvre, bien qu'il n'y fût nullement encouragé. A bout de patience le Maire finit par appeler sa domestique : « Rosalie, tenez donc compagnie à Monsieur, moi je n'ai pas le temps ».

Un vieux magistrat d'Amiens, qui fut longtemps l'ornement de cette Académie, détestait les caqueurs importuns et intempérants qu'il appelait « des parlements sans vacances ». D'un commerce agréable, il était appelé à recevoir beaucoup de monde ; et lorsqu'il voulait s'adonner paisiblement au travail, sa bonne inscrivait les visiteurs, tous éconduits sous prétexte d'absence. Sa tâche accomplie, le magistrat

envoyait sa carte à ceux qui lui eussent fait perdre son temps, puis allait se récréer chez ceux qui savaient causer. Car il ne faut pas confondre les bavards avec les causeurs ; ceux-ci délassent agréablement, ceux-là sont ennuyeux ; — les chardons ne sont pas des artichauts.

Ménager le temps des autres n'est pas seulement une preuve de tact et la marque d'une bonne éducation. Ce mode particulier du respect de la propriété peut revêtir des formes délicates et touchantes chez ceux qui ont le don de sertir beaucoup de bonnes choses en peu de mots. Lors de la première distribution des prix au collège de Sorèze on s'attendait à un discours de Lacordaire, qui venait de créer cette école. Mais le moine éloquent avait dévolu la mission de parler à l'un de ses collaborateurs, et grande était la déception de l'assistance. La cérémonie terminée, les élèves réclamèrent bruyamment la parole espérée. Alors Lacordaire, ému, se leva. « Mes chers
« enfants, vous me demandez un discours, le voici :
« toute une année de bonheur, dans la vie d'un
« homme, c'est énorme ; je vous la dois, et je vous
« en remercie. » Ce fut tout. Je n'ajouterai pas que les applaudissements durèrent plus longtemps que cette improvisation qui avait le double mérite de s'exhaler d'un grand cœur, et de ne pas retarder l'heure des vacances.

*
* * *

Le monde, impuissant à ralentir la valse du globe autour du soleil, s'est toujours ingénié à faire tenir une plus grande somme de vie, — bonne ou mau-

vaise, — dans les 365 tranches qui composent une année. Comme il ne lui suffisait pas d'agir, de se déplacer, de correspondre toujours plus vite, il en est arrivé à amputer son langage pour économiser sur l'expression de sa pensée. Cela nous vaut une phraséologie étrange, qui mériterait un dictionnaire, si l'usage et l'abus n'en tenaient lieu.

Seules, les personnes qui ont des loisirs disent : une voiture automobile, le chemin de fer métropolitain, le boulevard St-Michel ; les gens pressés disent : une auto, le métro, le boul'mich'.

Et de fait, d'appeler *tram* un tramway, on gagne 50 pour cent sur la durée de son langage et 66 pour cent en disant le *bus* au lieu de l'omnibus. On va plus loin ; on désigne par de simples majuscules des collectivités. On dit couramment : « l'A. D. I », — Association des débiteurs insolvables ; « l'U. E. G ». — Union des employés grincheux. Ne vous avisez pas de critiquer ces raccourcissements, vous vous feriez reléguer dans la « C. G. M. E », clique des gens mal embouchés.

*
* * *

Passons aux diverses manières de perdre le temps et d'en spolier ses semblables par des actes, ou faute d'agir. Matière infinie sur laquelle on ne peut que butiner. Et peut-être un rapide regard sur l'activité de quelques laborieux de haut renom rendrait-il plus appréciable un déchet dont nous ne sommes que trop souvent les victimes aussi bien que les artisans. Tous les siècles, toutes les races en ont connu de ces esprits justes qui ne se croyaient pas le droit

de laisser improductif le capital du temps à eux confié. C'est Aristote, entreprenant à dix-sept ans de s'assimiler tout le savoir humain de ses devanciers ; il y réussit à coups de longues veilles. Pour vaincre le sommeil, sa main pendante tenait au dessus d'un bassin d'airain une boule dont la chute sonore conjurait ses défaillances et retendait les ressorts de sa pensée. Plus près de nous, l'antiquaire Winckelmann, le père de l'Archéologie, couchait dans un fauteuil, avec une sonnette au pied.

Le valet de chambre de Buffon avait l'ordre de battre son maître pour le faire sortir du lit. Delaunay se mettait tous les jours au travail à cinq heures du matin et ne le quittait qu'à dix heures du soir. A soixante-seize ans Biot refondit son traité d'Astronomie en six volumes. Comme le peintre hollandais Orbeeck, Arago eût pu dire : « Messieurs, comptez double, car j'ai vécu jour et nuit. » Il tenait pour paresseux tout homme qui ne travaillait pas quatorze heures par jour.

On n'en finirait pas d'évoquer les tours de main des travailleurs économes de leur temps, des Nodier, Chevreul, Thiers, Pasteur. Quel acte de repentir n'inspirerait pas le regard jeté sur le genre de vie d'un Littré ? Quand on songe qu'à soixante ans, après une production déjà fort considérable, où apparaît l'étonnante variété de son savoir, il a osé entreprendre son *Dictionnaire de la Langue française*, n'ignorant pas que ce labeur exigerait quinze ans, non compris l'impression, qui en demanda cinq ; quand on parcourt ces volumes bourrés d'érudition, où chaque mot a son histoire, dont les colonnes

mises bout à bout auraient presque une lieue de longueur, si l'on considère que ce vieillard, pour arriver à écrire les 415,000 feuillets du texte, et en corriger les épreuves, s'est couché chaque jour à trois heures du matin, et levé à huit, sans autre artifice de réveil que sa volonté ; qu'il a écrit sa préface, (un chef-d'œuvre), pendant qu'on faisait son cabinet ; qu'il consacrait deux heures par jour au *Journal des Savants*, et n'omettait aucun de ses devoirs sociaux, on peut n'être pas tenté de l'imiter, mais on ne saurait refuser à un tel héroïsme moral le tribut d'une profonde admiration.

Ce sont là de grandes figures comme la Providence se plaît à en élever au rang de modèles, pour réchauffer nos vœux languissants. Mais en prenant seulement la peine d'observer autour de soi, on en découvrira d'aussi vaillantes, et à tous les étages sociaux ; elles abondent dans la terre à terre des plus humbles conditions, comme dans la bourgeoisie. Écoutons M. de Gasparin : « Je connais telle mère, « telle femme faible et malade qui sait à la fois « élever ses enfants, les aimer, leur donner des « leçons, coudre peut-être quelques uns de leurs « habits, et déployer une activité merveilleuse au « dehors : elle monte chaque jour l'escalier des « pauvres, elle dirige humblement des œuvres de « charité ; vous la diriez inoccupée, tant il lui reste « d'heures pour son mari, pour son ménage, pour « développer son intelligence, pour cultiver les « arts, pour songer à tout et à tous ». — Nous voilà bien loin de Madame Jean-Paul Richter !

N'est-ce pas perdre les heures que de les consacrer à la culture d'un art, d'une spécialité dont on n'a pas la vocation ? Telles gens, par exemple, peignent à l'huile des natures mortes, — ou cuites : un jambonneau empalé d'une fourchette, un poulet froid, sous le patronage d'un verre à pied, ou la prééminence d'un pot de grès qui fait des effets de panse ; une grappe de raisin exotique enfle la gloire de ses grains, en boudant, sur une assiette à part. Ca s'appelle, chez les marchands de meubles, un tableau. On en rencontre chez de bien braves gens, de ces carrés de toile, avec beaucoup de couleur dessus ; c'est presque toujours encadré ; souvent, c'est signé.

Entendons-nous. Si les éloges sincères de critiques compétents encouragent les débutants, s'ils ont, en un mot, le germe d'un talent réel, tout est pour le mieux ; il ne se manque pas de grands artistes qui ont commencé peut-être par s'essayer à rendre l'expression des yeux..... d'un morceau de fromage. S'il s'agit, au contraire, de croûtières de naissance, aveuglés par la pâmoison des grands parents ou les extases admiratives du ferblantier d'en face, oh ! alors, laissez-moi déplorer ce gaspillage d'un temps qu'il eût été facile d'employer plus utilement ; d'autant qu'après décès, ces morceaux de tissus enduits ne vaudront pas, à prix égal. le carton bitumé pour l'entretien des toitures.

La musique offre des phénomènes analogues ; c'est là surtout que doivent intervenir les dispositions naturelles. car il n'existe pas, même en Amérique, d'injections capables de donner de la justesse aux oreilles qui en sont dépourvues. On peut devenir

millionnaire, on naît musicien. Et puisque la pratique de cet art n'est pas plus gratuite qu'obligatoire, pourquoi voit-on des parents s'obstiner à en imposer l'étude à des héritières qui peuvent posséder des dons charmants, une dot sonore, mais pas le goût requis ? De grâce, Mademoiselle, confectionnez-nous de la tarte, mais rendez à un silencieux recueillement ce clavier qui ne vous a rien fait.



Perdre son temps, c'est accourcir volontairement sa carrière ; c'est, par sa faute, semer sur sa route, sans en faire emploi, les sous, voire la monnaie blanche d'une fortune dont on ne connaît pas, je le veux bien, le montant, mais qui n'en perd rien de sa valeur. Le faire perdre aux autres est donc un criminel attentat ; avec l'étoffe dont leur vie est faite, c'est fabriquer de la charpie, bonne à rien.

On ne devient capable d'une sage utilisation des journées qu'à la faveur d'une bonne volonté tenace, persévérante. « Rien n'est facile ici-bas, disait M. de Lesseps, surtout ce qui est utile. » Il est particulièrement pénible, même aux esprits les plus robustes, les plus tenaces à leur besogne, de s'atteler toute une journée à un même objet. Car si les animaux, les machines elles-mêmes ont besoin qu'on leur accorde quelque répit, que sera-ce de l'organisme et du cerveau humain ? Aussi voit-on les habiles en l'art d'économiser le temps, conjurer la lassitude en changeant d'occupation ; ils ont toujours sous la main un dérivatif, quelque chose à faire d'utile ou d'agréable. C'est qu'ils ne perdent pas de

vue la maîtrise du proverbe : « les petits ruisseaux font les grandes rivières. » Une vie humaine n'est qu'une succession de minutes, comme un million n'est qu'un total de centimes ; c'est ce qui fait dire d'un riche : il a des sous. « Il faut faire sa vie comme on coud, point à point, » conseille Madame Desbordes ; et après elle Madame Schwetchine : « gardez les minutes, les heures se garderont toutes seules ».

*
* * *

Gouverner, dit-on, c'est prévoir. Rien n'est plus exact quand il s'agit de l'emploi du temps. Quiconque en connaît le prix ne s'endort pas sans avoir, comme Littré, ordonné sa tâche du lendemain. Ah ! je sais bien que beaucoup s'en dispensent qui ne paraissent pas s'en trouver plus mal. Comme ils n'ont rien arrangé la veille, ils sont assurés de n'être pas dérangés le lendemain ; seulement il n'est pas aussi certain qu'ils ne dérangeront pas les autres ; les oisifs sont souvent gênants, et l'on va jusqu'à admettre ce taux qu'un homme désœuvré fait plus de bruit que deux qui travaillent. Et puis il y a des gens qui ne savent pas s'ennuyer tout seuls ; or l'ennui, voilà le grand châtiment, la sanction par excellence de l'oisiveté.

Un chauffeur de locomotive, qui remplit cet office prosaïque et monotone de jeter du combustible dans un foyer pendant des heures, s'ennuie infiniment moins que le flâneur réduit, pour se distraire, à attendre le passage des trains.

Il y a pourtant des conditions sociales où l'ennui doit aller de pair avec des services rendus à la

société. Ce sont des professions ; elles sont rétribuées, mais elles comportent une telle somme de désœuvrement forcé qu'il faut une tournure d'esprit toute particulière pour n'y pas sombrer dans le marasme, dans la consommation chronique. A quoi peut bien, par exemple, vaquer la cervelle d'un agent de police de grande ville accomplissant ce devoir d'aller et venir dans le périmètre d'un quartier désigné, quand les pochards font relâche et que les passants sont bien sages ?

Avez-vous eu l'occasion d'observer, dans l'exercice de ses fonctions, un dégustateur de grand restaurant parisien ? Sa mission consiste à marcher en rond, six heures par jour, lentement, gravement, comme l'appariteur d'un convoi funèbre, autour des fourneaux de cuisine. Une cuiller à la main, une serviette au bras, il goûte de temps à autre les bouillons, sauces, jus et purées en voie de cuisson, et s'assure que les cuisiniers se conforment aux règles de proportion de la saine chimie alimentaire. A ce métier il ne fait que dîner du matin à la nuit ; on peut même dire qu'il est payé pour se nourrir. Mais je me demande quel peut bien être l'état mental de cet homme qui, cependant, ne perd pas son temps, puisque il est pour la clientèle une garantie contre les risques d'empoisonnements.

*
* * *

Il y a d'autres professions où, si fréquents soient les loisirs inévitables, il est possible, quand on le veut, de ne pas perdre son temps. On pouvait voir à Arras, il y a quelques années, dans un estaminet

de troisième ordre près de l'ancienne gare, un ténancier qui débitait de la bière, servait du café, des liqueurs, bref toutes les boissons qu'il est d'usage d'absorber quand on n'a pas soif. Lorsque, les trains partis, la clientèle chômait, vite il retournait à un volume toujours ouvert sur son comptoir, et il lisait Molière, Racine, Corneille et autres classiques *ejusdem meriti*.

Ce n'est pas tout. Il excellait dans un art qui compte peu d'adeptes : à l'aide d'un simple canif il sculptait des fleurs en navet ; je dis bien des fleurs, dahlias, anémones, tulipes, en ciselant la pulpe blanche d'un navet comestible. Emmanché d'un pédoncule en bois, chaque sujet allait prendre place dans une corbeille de sable ; c'était charmant à l'œil ; et puis, quand ces fragments de légumes avaient vécu ce que vivent les roses en navet, ils allaient changer de destin dans le pot-au-feu ; *utile dulci*. Voilà un cabaretier qui ne perdait pas son temps !

*
* *

Où l'on en perd, tout en ayant l'air d'en gagner, c'est en voyage, je veux dire en chemin de fer. Sans doute on en économise, parce qu'on se transporte vite, même en dormant ; le bénéfice serait bien autrement appréciable si l'on pouvait s'y occuper utilement.

C'est chose facile aux dames. Elles ont le choix entre de menus travaux fort variés ; un peu de laine, de coton, de fil ou de soie, de minuscules harpons d'acier, d'ivoire ou de bois, et voilà leurs doigts occupés sans fatigue au profit de la misère, de l'a

mitié ou du simple désir de plaire, — lequel leur est un devoir. L'outillage tient dans la poche, dans le sac de voyage, dans un gentil réticule de rien du tout ; et puis, ces travaux de dames ne les empêchent ni de réfléchir,..... ni de rêver. Ah ! les dames sont bien partagées !

Nous autres fortes créatures, avec quelles armes pourrions-nous combattre le désœuvrement des longs parcours ? En tant que travaux manuels, il m'est arrivé de voyager avec un négociant qui ébauchait un tabouret de piano en tapisserie. Cette singularité amenait sur les lèvres des voisins un sourire mal réprimé, et encore plus mal justifié, à mon sens. Entre la femme qui s'engarçonne d'une culotte de cycliste, et l'homme lui empruntant ses spécialités d'utiles occupations, je me demande de quel côté le bon goût ferait pencher la balance. Au surplus, trouvant cet exercice pratique, j'en ai tâté personnellement et commencé, au cours de ma vingtième année une paire de pantouffles dont la première n'est pas encore terminée. Et comme pour une paire, il en faut deux, je sais gré à la destinataire de mon entreprise d'être décédée depuis plus de 35 ans.

A défaut de travaux manuels, que faire en wagon ? Regarder dehors ? A supposer le privilège d'une place convenable, c'est bon en pays nouveau, et tant que le jour dure ; mais quel intérêt prendre à des paysages cent fois vus ? Lire ? C'est mauvais pour les yeux ; les journaux sont souvent d'une typographie déplorable et fatiguent les nerfs optiques. Causer est parfois pénible parce qu'il faut élever la voix.

Reste la ressource d'observer ses compagnons de voyage. Si vous aimez les problèmes de physiognomonie, interrogez d'un regard prudent les traits d'une dame qui semble absorbée dans la broderie d'un col féminin. Absorbée, oui, elle l'est, mais non par le jeu de son crochet qui obéit mécaniquement à l'habitude des doigts.

Epiez sur ce front honnête, sur ces lèvres surtout si calmes en apparence, si dégagées de toutes préoccupations, guettez certains froncements, certaines ondulations, des frissonnements à peine perceptibles, et vous acquerez la notion de sentiments, d'impressions voilées, d'inquiétudes discrètes, d'orages contenus peut-être. Vous pouvez alors, sur la somme totale de vos découvertes, — (à moins que la personne ne soit atfligée d'une de ces têtes impassibles qu'on croirait taillées dans du buis), — échafauder des déductions intéressantes. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, vous serez dans le faux ; qu'importe ? Cette gymnastique de psychométrie vaut encore mieux que la cigarette, surtout en présence des dames, et vous n'avez pas perdu tout-à fait votre temps. J'avoue cependant que je préférerais la tapisserie pour les messieurs, dussent-ils entreprendre une descente de lit.

* * *

Si nous avons l'obligation de travailler, nous subissons également celle de nous divertir. Bien employer son temps, ce n'est pas le consacrer dix-sept ou dix-huit heures par jour aux devoirs d'une charge ou d'un métier, et l'on ne se figure pas plus

un professeur enseignant sans trêve, du matin au soir, qu'un paveur taillant des grès depuis son réveil jusqu'à son coucher. D'ailleurs la nature nous convie et nous contraint à des temps d'arrêt nécessaires, et c'est probablement ce qui aura motivé l'institution des repas, dont on dit que l'usage remonte à la plus haute antiquité. Le dommage qui résulterait d'une tension constante des muscles, ou de la pensée, est rendu bien évident par un petit phénomène de la vie judiciaire.

Pour peu que vous ayez assisté à quelque'une de ces séances de Cour d'appel, ou de graves intérêts se débattent à grands renforts de plaidoiries, vous aurez remarqué que des conseillers, parfois même des présidents ont tout l'air de ne pas écouter les avocats. Pendant que ceux-ci s'égosillent et jouent des bras pour aligner les doctrines et les faits, ceux-là, penchés sur leurs buvards prennent, non pas des notes, mais des croquis. Ils esquissent le portrait, — quand ce n'est pas la caricature, — des plaideurs, de leurs collègues, ou des greffiers. D'autres, calés dans leur fauteuil, semblent dormir ; et qui n'a pas l'habitude ou l'explication de ce spectacle demeure scandalisé de voir chez des magistrats payés pour juger, et par conséquent pour écouter, un pareil détachement, une aussi audacieuse indifférence.

Elle n'est qu'apparente, et ces juges accomplissent leur mission en toute conscience.

Essayez-donc, pour vous en convaincre, de suivre attentivement, sans occuper vos mains, et le regard fixé sur celui qui parle, un raisonnement juridique se déroulant pendant deux heures consécutives ! Mira-

beau, en pareil cas, confectionnait des boulettes de papier et les lançait. d'un geste gamin, sur l'auditoire. Le président Decaëu, d'Amiens, arrivait à l'audience avec tout un matériel de travaux graphiques, règles, tire-ligne, encre de Chine ; et pendant que les avocats y allaient des poumons et des bras, il copiait de la musique, mais sans perdre un mot de la plaidoirie. La preuve en est qu'à certains moments, il levait la tête et coupait la parole au plaideur : « pardon, Maître un tel, vous nous avez dit que votre client était né en juillet 1832, et voilà que vous le rajeunissez de deux ans et trois mois ; continuez, mais soyez moins distrait ».

— Mais, objecterez-vous, ceux qui dorment ? — Dites qu'ils ont les yeux fermés, pour mieux se recueillir, procédé très fréquent chez les grands travailleurs. Toutefois je ne veux pas me buter dans mon opinion ; j'accorde qu'un auditeur fatigué, qui a passé une nuit blanche, s'il n'est pas autrement intéressé par ce qu'on lui débite, s'il l'a prévu ou déjà entendu dire, peut bien se laisser induire à un petit somme. Qui oserait lui jeter la première pierre, même pour le réveiller ?

★
* *

Sont exposées à perdre leur temps les personnes à mémoire courte, ou sujettes aux distractions. Celles, par exemple, qui se mettent en route pour aller payer une dette, mais n'ont pas emporté d'argent ; l'invité à une noce qui par erreur se fait annoncer le lendemain de la cérémonie. A qui n'est-il pas arrivé de gravir trois étages et, parvenu au gre-

nier, de se demander : « au fait, qu'est-ce que je suis donc venu chercher ? » Il se produit souvent, en pareil cas, un phénomène singulier de localisation matérielle du souvenir. La pensée de grimper à vos archives vous était venue à telle place, devant tel meuble ; là-haut elle vous a fui, mais descendez et repassez devant ce meuble : il semble que le motif de votre déplacement s'y était accroché, comme le flocon de laine au buisson, et vous le retrouvez à l'instant. Seulement, tâchez de ne plus le laisser flotter ; deux ascensions pour une, c'est suffisant. Et ce n'est pas toujours en des trajets aussi réduits que le temps se perd faute de mémoire, mais à de plus notables distances. On conseille, à titre de mesure préventive, de faire un nœud à son mouchoir ; cela suppose qu'on aura besoin de se moucher précisément au moment opportun. Et puis, à quoi bon ce memento de poche si vous ne vous rappelez plus pourquoi vous avez pris la peine de le confectionner ?

*
* *

L'attente oisive est une des pires façons de perdre son temps, comme de le faire perdre aux autres. C'est une des plus fréquentes, parce que s'il est des retards inévitables, beaucoup doivent être imputés à la négligence chronique, à l'esprit musard d'une foule de personnes qui ne savent jamais arriver à temps. Ces fâcheux sont la plaie de toutes les institutions, depuis la famille jusqu'aux rouages les plus élevés de la machine sociale.

Le chancelier d'Aguesseau avait pour compagne une de ces ménagères incorrigibles qui sont incapa-

bles de vous servir le potage à l'heure dite. Lui, très ponctuel, s'attablait quand même et prenait des notes. Un jour, au moment où sa femme venait enfin s'asseoir, — « tenez, Madame, dit-il en tirant de sa poche un de ses meilleurs livres, voilà le produit de vos inexactitudes ». Ses biographes n'en disent rien, mais il est probable que Madame la Chancelière continua de ménager à son époux d'aussi profitables loisirs.

Lorsque je faisais partie de la garde nationale d'Albert, en 1870, un quelconque Etat-major, — comme on en improvisait alors en trois coups de crayon bleu, — nous avait fait convoquer un matin pour une revue. Tous, gradés ou non, nous fûmes exacts. Après trois quarts d'heure de retard, les inspecteurs parurent et nous organisèrent en désordre, ne sachant pas au juste s'il convenait de nous aligner sur un ou plusieurs rangs. Finalement, on nous rassembla en cercle, — (un cercle inoubliable et comme je n'en ai jamais vu, car la mêlée des commandements contradictoires en avait fait un carré qui avait cinq côtés).

A la suite d'un vibrant appel à la discipline, le plus galonné des inspecteurs nous envoya déjeuner, pour en faire autant. Rendez-vous à midi sonnant ; et nous n'eûmes garde d'y manquer. Les inspecteurs y arrivèrent également, le cigare aux lèvres, à l'allure sereine de bourgeois qui se sont lestés la panse sans précipitation ; seulement, il y avait près d'une heure que nous les attendions ; et le moment était assez mal choisi pour nous donner un pareil exemple. « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau » ;

ce qui est moins glorieux, c'est de faire perdre une journée à deux compagnies sans profit pour personne ; l'impression m'en est restée aussi pénible qu'alors, bien qu'elle ait maintenant 34 ans de bouteille.

* *

Il existe, pour perdre son temps, des lieux privilégiés. Je ne parle pas des guichets d'administrations publiques où l'on attend son tour, sans autre distraction que de maugréer sur place, ce qui n'avance pas les affaires, mais des salles ou salons d'attente.

Là encore les dames ont sur nous l'avantage de pouvoir repriser des bas, mais du moins les messieurs y peuvent-ils lire. On trouve même le plus souvent, dans ces gymnases de la patience, tout un arsenal de passe-temps intellectuels, albums, revues, journaux, illustrations. On peut être cependant appelé à croquer le marmot dans des locaux absolument dépourvus de tout dérivatif à l'ennui.

C'était le cas d'un fonctionnaire amiénois qui faisait un jour antichambre dans un ministère. Il se doutait bien que sa demande serait l'objet de belles promesses, c'est-à-dire mise de côté, et n'en était que de plus méchante humeur. Enfin, lassé d'attendre, il se retira, mais non sans avoir crayonné le quatrain suivant sur un lambris de l'antichambre ministérielle :

Vous qui venez dans ces demeures,
De crainte ou d'espoir éperdu,
Vous pouvez y compter les heures :
C'est le compte du temps perdu.

* *

Je m'attarde à déplorer les incidents, les accrocs qui, par notre faute ou malgré nous, troublent l'enchaînement normal de nos occupations où la satisfaction de nos goûts, et nous font murmurer contre les hommes ou les événements. Je devrais, pour être juste, faire une petite part aux résultats finalement heureux de contretemps capables, à première vue, de nous irriter.

Plusieurs membres d'une famille étaient allés visiter le château de Versailles, et devaient se retrouver à la gare pour rentrer ensemble à Paris. Quelques dames s'étant attardées, on manqua le départ ; d'où une pluie de reproches accentués, d'autant qu'à cette époque lointaine les trains n'étaient pas fréquents. Ah ! ces femmes ! on ne pouvait jamais compter sur elles ! Ces récriminations se changèrent brusquement en de mutuelles félicitations, car ceci se passait le 8 mai 1842, et dans le train manqué par mes futurs beaux-parents, l'amiral Dumont d'Urville, — et tant d'autres, — périt avec toute sa famille.

*
* * *

Je me dérobe volontiers à ces souvenirs qui, malgré leur côté tragique, me laissèrent alors indifférent, — j'étais âgé de quatre mois, — et j'en reviens au judicieux conseil de Madame Schwetchine : « Gardez vos minutes, d'elles-mêmes vos heures se garderont ».

Ce genre d'économie est en effet moins aisément réalisable en gros, en demi-gros qu'en détail. On est tenté de sourire et de qualifier d'enfantillages cer-

tains procédés, certains trucs dont se trouvent cependant fort bien les personnes avares de leur temps. Il est tel scribe ou comptable qui a réduit sensiblement ses pertes en rapprochant de sa main l'écritoire où plusieurs fois par minute il trempe sa plume. Je sais tel amateur de nouveautés littéraires qui ne lit jamais un volume broché sans l'avoir préalablement prêté à un ami, — à charge d'en couper les feuillets. Dame ? c'est un gros quart d'heure de gain ; et que de choses on peut faire en un quart d'heure, — quand ce ne serait que des sottises !

Lors qu'on fit l'inventaire du compositeur Guiraud, on trouva chez lui 2,000 lettres non ouvertes. Il déposait son courrier dans un tiroir, qu'on vidait ensuite au grenier. De ce fait, à dix minutes par lettre, il a réalisé sur son existence une économie d'une année ; il en eût perdu deux ou trois à répondre, — sans compter trois cents francs de timbres. C'est là une originalité d'un aloi contestable, et je ne la cite pas à titre de bon exemple. Il faut écrire, et répondre, fût-ce brièvement, mais surtout lisiblement, car c'est faire trop bon marché du temps d'autrui que de l'obliger à nous traduire, pour nous comprendre mal, ou même pas du tout.

Les conséquences de cette incurie peuvent être graves ; et ceci me remémore une querelle entre deux avoués picards. Au cours d'un gros procès M^e Leblond demande à M^e Legris un renseignement de toute importance. La réponse est si négligemment bâclée que ni M^e Leblond ni ses clercs n'en peuvent rien tirer d'utile. Echange de courriers.

M^r Legris se froisse et prétend avoir été suffisamment explicite et surtout lisible. Hélas ! invité à venir en personne traduire sa prose au tribunal, il ne put se relire lui-même !

★
★ ★

L'homme avare des minutes se rase lui-même, s'il le peut, au lieu d'aller attendre son tour chez le barbier. Il dort modérément et ne s'attarde pas à table, sous prétexte de caser ses bouchées avec méthode. Toutefois un écueil est ici à signaler.

On raconte que le curé d'Ars mangeait *quelquefois*, confectionnant lui-même, quand le besoin trop impérieux l'aiguillonnait, ce qu'il appelait des *mate-faim*, (nous dirions des crêpes). Il en consommait une, debout, pendant que cuisait la suivante, puis retournait, sans autre répit, à son prodigieux labeur.

Voilà, en apparence, un bel exemple d'activité. Je me permets néanmoins de critiquer le régime du curé d'Ars, — non, certes, à cause des crêpes, mais parce qu'il ne prenait pas le temps de les digérer. Dans une vie bien réglée, la part est à faire d'un relâche rationnel, pendant et surtout après les repas ; il importe alors que le cerveau, comme la bête, chôme et se délassent. Pas d'exercice violent en sortant de table, c'est provoquer la fatigue à bref délai ; pas non plus de tension mentale, pas de lecture et, de grâce, pas de journaux politiques ; ils sont tout ce qu'il y a de plus désastreux en matière d'hygiène alimentaire ; mieux vaut ne pas les lire du tout que d'en compliquer la digestion. Laissons-nous vivre

et rien de plus ; ces minutes-là ne seront pas perdues, que nous aurons accordées à une douce flânerie.

* * *

A tout âge, lorsqu'on évoque le passé, qu'on enveloppe d'un regard sincère les jours vécus, on ne peut s'empêcher de gémir sur les teintes grises dont s'est parfois assombrie l'étoffe laissée derrière soi. Les journées vides, les heures inutiles qu'un peu de bon vouloir eût rendues fécondes, dressent leur fantôme décoloré devant la conscience qui n'en peut mais ; et ce retour en arrière ne va pas sans amertume.

Qu'est-ce donc lorsque les plus généreux efforts sont restés stériles, quand les événements, la maladie, quelqu'un de ces coups du sort faits pour l'effondrement de nos plus légitimes espoirs nous apparaissent dans un douloureux souvenir ?

Un être bien aimé a disparu, qui vous avait pris tout entier, cœur, intelligence et volonté. Cet enfant, de quels soins ne l'aviez-vous pas entouré ? Quelle sollicitude inlassable dans la tâche première de le modeler, de le façonner, de l'armer pour la vie ! Et plus tard, quand se sont levées sur les matins de cette chère tête les aubes de l'inquiétude, que de jours, que de veilles douloureusement usés pour le disputer à la mort !

Est-ce que de telles heures s'en sont allées au gouffre du temps perdu ?

Personne n'oserait le soutenir, parce que, — en dehors des suprêmes espérances, — il reste que le

devoir n'est pas dans le succès acquis, mais dans la vaillance persistante de l'effort vers sa conquête.

Et puis, à quelque foyer qu'il allume son flambeau, aucun amour n'est chose vaine ; et ceux-là surtout ont perdu leur temps, et manqué leur vie, qui n'ont jamais aimé.

GUSTAVE BOULENGER.





L'abbé NOLLET et l'expérience de l'étincelle électrique
tirée du corps humain.

L'Abbé NOLLET

Physicien

Son voyage en Piémont et en Italie

(1749)

J. A. Nollet n'a jamais eu les honneurs d'une biographie attentive et précise, depuis l'hommage officiel et posthume qu'il reçut en 1770 du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Grandjean de Fouchy. Il mérite cependant de sortir de l'obscurité d'un nécrologe et de la convention solennelle des biographies oratoires. La physionomie très nette et vivante du savant physicien, passionné pour la vulgarisation et les progrès des sciences positives, se retrouve dans ses communications à l'Académie des Sciences, dans ses récits de voyage, ou plus exactement dans le manuscrit de son voyage en 1749 en Piémont et en Italie, conservé à la Bibliothèque de la ville de Soissons. (1)

(1) Ms in-4° 0.22 × 0.16 carton rose, rel. veau, 221 feuillets écrits avec marge recto et verso : dates, notes et quelques dessins en marge. Pagination moderne par feuillets. Provient de la Bibliothèque des Prémontrés. Catalogue général des Mss III. p. 116, sous le n° 150. — J'exprime ici tous mes remerciements à mon collègue et ami Harlé, professeur au Collège de Soissons, qui m'a donné une première analyse du manuscrit, et à M. le maire de Soissons qui, sur l'avis favorable du bibliothécaire M. Judas, a permis le prêt du manuscrit aux Archives départementales de l'Oise où j'ai pu le consulter à loisir.

Né le 19 novembre 1700 à Pimprez, (1) dans le Noyonnais, d'une famille de cultivateurs, Nollet fit ses premières études de grammaire au collège de Clermont en Beauvaisis sous les principalats successifs de Jean-Pierre Barbault (1711-1713) prêtre du diocèse de Paris et de Pierre Roche (1713-1716) prêtre du grand vicariat de Pontoise. Fut-il amené dans le petit collège clermontois par des relations de famille ou par des recommandations ecclésiastiques ? Aucun témoignage ne nous éclaire là-dessus (2)

Il passa ensuite à Beauvais, au Collège, sous la direction de Charles Lévêque de la Roque qui était professeur de philosophie en même temps que principal. Il ne se sentit pas de goût pour faire en cette ville une philosophie terminée par la thèse latine publique — cet exercice scolastique à deux combattants jugés par un arbitre. Il voulait plus de vraie

(1) C'est la date admise par les biographes. Celle du baptême est donnée par le Registre pour l'année 1700 (Arch. mun. de Pimprez). « Le 29 décembre a esté baptizé Jean Anthoine, fils de Charle Nollet et Geneviève Champenois sa femme. Son parrein Jean Flobert qui a signé sa marreine Marie Joret qui a déclarée ne sçavoir signer.

Ont signé Jean Flobert et Moyeu (curé de Pimprez) ».

(2) Voir E. Couard-Luys : *Le Collège de Clermont en Beauvaisis* dans *Mémoires* de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France, t. XIII, 1886. p. 101, note 1. Il cite ce passage du Mémoire sur Clermont en Beauvaisis envoyé à dom Grenier, historiographe de Picardie, le 17 décembre 1767 par Le Moine, valet de chambre du Roi. (Bibl. Nat. Mss dom Grenier, 152). « J. A. Nollet puisa au collège de cette ville les premiers éléments des humanités. » Peut-être Nollet acquittait-il une dette de reconnaissance en léguant à l'hôpital de Clermont en Beauvoisis une somme de douze cents livres. (Voir son Testament, à l'Appendice). Il ne paraît avoir eu d'autre motif inspirateur de cette libéralité qu'un souvenir ému de ses premières années d'études sans doute gratuites.

science et moins de phraséologie. Un précurseur de l'abbé Nollet, Pierre Polinière, docteur en médecine et physicien, nous apprend dans une préface (1) que le goût de la physique s'était répandu depuis 1709 dans les collèges de Paris. Lui-même avait été le propagateur d'expériences suivies « dans les collèges de l'Université, dans celui des R. P. Jésuites et ailleurs »... . « Plusieurs professeurs de philosophie de Paris, des plus savants, ajoute-t-il, informés du succès de ces expériences souhaitèrent avec empressement que je les fisse en présence de leurs écoliers, m'invitant à travailler à ce livre, ce qui me détermina à le donner à imprimer. L'exemple de ces excellents maîtres fut imité non seulement dans le reste des collèges de cette grande ville, mais aussi dans plusieurs collèges des provinces où on entreprit de faire des expériences en suivant ce livre devenu public.

Cette nouveauté attira les assiduités de beaucoup de personnes de différents âges et de professions différentes avec une approbation générale. Tous ces habiles Professeurs, zélés pour l'instruction de la jeunesse qui leur est confiée, industrieux dans le bon choix de ce qu'ils enseignent et dans la manière de l'insinuer dans l'esprit de ce jeune âge, ayant remarqué l'attention de leurs écoliers, et le plaisir qu'ils prenaient à ce spectacle scientifique, s'en sont servis avantageusement pour leur apprendre d'une manière aisée et agréable ce qu'il y a de beau, de curieux, d'utile et de nécessaire dans la Physique,

(1) *Expériences de Physique* par M. Pierre Polinière, 3^e éd. Paris, 1728. La 1^{re} éd. est de 1709 ; la seconde de 1718.

leur faisant considérer ces effets comme des suites infaillibles et des démonstrations sensibles de la vérité des principes qu'ils avaient établis dans leurs écrits ».

Tel est, dans toute sa teneur, le certificat d'entrée de la physique dans l'enseignement secondaire. Nollet est peut-être le premier exemple d'une vocation décidée par ces premières notions expérimentales qu'il connut à Paris, à partir de 1718 : il les trouva plus à son gré que la théologie et l'étude des Pères ; il n'alla point au-delà des ordres mineurs dans la voie ecclésiastique et il devait dépasser Polinière dans la physique expérimentale.

Si Polinière, continuant le physicien amiénois Jacques Rohault, parle des expériences sur les aimants naturels qui firent surtout un grand succès de mode à Rohault, (1) en revanche il n'a que trois pages sur les « Expériences des corps électriques » : il ne s'agit, bien entendu, que d'électricité résineuse et vitrée obtenue par frottement. Polinière connaissait l'application de la roue du coutelier ou du potier d'étain ajustée à un globe de verre, animé ainsi d'une vive rotation, et les faits de répulsion et d'attraction électriques qui en résultaient : il ne voyait pas la cause mécanique de ces effets. C'est au premier expérimentateur d'électricité digne de ce nom, l'anglais Hawksbee, (2) que l'on devait depuis 1709 les données les plus probantes sur la nouvelle science à laquelle le nom de Nollet est surtout attaché dans la première moitié du XVIII^e siècle.

(1) Voir Pacaut, Mém. Acad. d'Amiens 1881 : le physicien Jacques Rohault (1620-1672).

(2) *Course of mechanical experiments* : London, 1709.

Nollet fut reçu d'abord à la Société des Arts établie à Paris sous la protection du comte de Clermont. Préparateur du physicien Dufay, il fit avec son maître, en 1734, le voyage d'Angleterre et il put y recueillir sur place les récents progrès de la science électrique qui s'était arrêtée de 1709 à 1729 par la faute des mathématiciens et des stériles discussions sur la newtonisme. (1) Nollet fut associé aux travaux de Dufay — huit mémoires présentés à l'Académie des Sciences de 1733 à 1739 — puis à ceux de Réaumur. Son voyage en Hollande et ses relations avec Muschenbroek et S. Gravesande lui donnèrent l'idée d'écrire ses premiers volumes, *Leçons de Physique* (2) que réclamait l'opinion, émue par des découvertes répétées. Avec méthode et dans un style plus clair que ses contemporains ou ses devanciers, Nollet vulgarisait une matière scientifique jusqu'alors restée dans le secret des laboratoires et sous le voile de la langue savante des initiés, le latin. Son cours de physique expérimentale professé bénévolement dès 1735 devint officiel en 1738 par l'agrément du cardinal Fleury et sur l'intervention de Maurepas.

En 1739, Nollet entra à l'Académie des Sciences et il fut invité par le roi de Sardaigne à faire, dans un cours à l'Université de Turin, une série d'expériences : Nollet eut un succès qui aviva l'intérêt pris à l'électricité en Italie et qui stimula les expérimentateurs. Sur les instances du roi, il laissa à Turin

(1) Histoire de la Physique et de la Chimie, par F. Hofer, Hachette, 1872, p. 252.

(2) En 1749, les quatre premiers volumes avaient paru.

ses instruments de physique qu'il eut la satisfaction de retrouver dix ans plus tard en bon état, malgré les services qu'ils avaient rendus.

En 1739, Nollet revenait d'Italie sachant l'italien et avec le goût d'y retourner : ce qu'il fit quand il fut devenu une autorité et un arbitre écouté dans l'interprétation des données scientifiques.

La province était aussi friande que Paris de ce régal intellectuel nouveau : les académies des grandes villes rivalisaient d'ardeur à témoigner leur dévouement à la science, et, au premier rang, l'Académie de Bordeaux, héritière en 1739 d'un ami et ancien condisciple de Montesquieu au collège de Juilly, Jean-Jacques Bel, qui lui avait légué son hôtel, ses livres et ses instruments de mathématiques (1).

L'Académie, désireuse de donner en 1740 des cours publics de physique dans cet hôtel, s'entendit avec l'abbé Nollet pour le choix des instruments qu'elle devait acquérir : trois de ses membres, messieurs de Sarrau, le président de Lavie et le président Barbot, firent l'avance des sommes nécessaires : les expériences de Nollet suivirent aussitôt. Nous connaissons ce cours de physique par le manuscrit du professeur que la Bibliothèque de la Ville a hérité de l'ancienne Académie. (2) Montesquieu portait un vif intérêt à cet enseignement public : il juge un

(1) Voir *Bulletin* de la Société des Amis de l'Université de Bordeaux, 1801, n° 1. p. 25 : *Une lettre inédite de Montesquieu*, par M. Raymond Céleste, bibliothécaire de la ville de Bordeaux — que nous remercions de sa très-aimable communication.

(2) Ms 547 : Expériences physiques faites à Bordeaux par M. l'abbé Nollet en 1741, divisées en seize leçons : la dernière a pour objet l'Electricité.

peu sévèrement Nollet qui n'eut sans doute pas toute la serviabilité que les Bordelais réclamaient de lui.

Dans une lettre au président Barbot, secrétaire de l'Académie, il insiste fortement sur le devoir de faire des cours publics et gratuits de physique, à l'exemple de la Société royale de Londres, propagatrice de cette science, et il approuve le choix du successeur de Nollet, le P. François Chabrol, récollet, qui a laissé plusieurs travaux manuscrits sur la physique (1).

En 1742 l'enseignement inauguré par Nollet eut sa sanction dans le concours annuel où fut couronnée par l'Académie de Bordeaux la dissertation de Désaguliers sur l'Electricité des corps (2).

A Versailles, devant le Dauphin et l'élite des courtisans, Nollet présente une série d'expériences d'électricité, en 1744, en 1745 et en 1746 ; les gazetiers et nouvellistes en parlèrent comme de faits aussi nouveaux que mystérieux. En dédiant au Dauphin son *Essai sur l'électricité des corps*, (3) Nollet rappelle avec une certaine fierté cette consécration officielle par la cour de la curiosité du public, à Paris et en province, pour les énigmes de la nouvelle science ; il remercie discrètement le Dauphin de la pension qu'il lui a accordée et qui lui permet de

(1) Bulletin cité p. 26, 27. « Il (le P. François) aura bien moins de difficultés à vaincre que l'abbé Nollet qui était, comme vous savez, un homme sans éducation. » La lettre de Montesquieu est datée de Paris, 20 décembre 1741. Ce reproche un peu vif s'explique seulement par des préventions personnelles, car huit ans après, en Italie, Nollet fut recherché dans la société qu'avait connue Montesquieu lui-même et à qui il sut plaire.

(2) F. Hofer, ouv. cité p. 257.

(3) Paris, Guérin frères, 1746.

cultiver avec désintéressement une science utile.
« Monseigneur, ce volume que j'ai l'honneur de vous
« présenter vous rappellera les phénomènes élec-
« triques dont vous avez voulu être témoin plus
« d'une fois et que vous avez rendus par votre pré-
« sence et par l'attention que vous y avez donnée
« aussi célèbres à Versailles qu'ils l'ont été depuis
« dans les autres cours de l'Europe. En admirant
« ces merveilles, vous avez souhaité qu'on vous
« en apprît les causes..... »

« Merveilles », dit Nollet, car les savants eux-mêmes ne pouvaient modérer l'expression de leur émoi devant les faits nouveaux de l'électricité dont les phénomènes tenaient du merveilleux. « Je n'oublierai jamais, a écrit Nollet, (1) la surprise de M. Dufay que je partageais moi-même, quand je vis pour la première fois sortir du corps humain une étincelle électrique. » Le mot *Electricité* était à peine vieux de 50 ans dans l'usage de la langue latine écrite par les savants, et, par un pressentiment singulier, le public et les physiciens le réputaient plein de promesses, gros d'une science d'avenir, en cette année 1746, heureuse année électrique qui comblait les vœux des savants. Au mois de janvier Muschenbrock avait écrit de Leyde à Réaumur et à Nollet la découverte fameuse de son condensateur électrique ou bouteille de Leyde. (2) Nollet, outre ses expériences si ingénieuses, donnait son premier livre sur l'Electricité, vite répandu, et le public s'entretenait avec

(1) Leçons de physique, VI, 408, cité par F. Hoefer, ouvrage cité, p. 256.

(2) Nollet, Essai sur l'Electricité, p. 133.

passion des questions nouvelles agitées à l'Académie des Sciences, attendant l'éclaircissement de ces énigmes sans cesse confirmées dans leur caractère mystérieux en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en Italie.

L'histoire anecdotique a surtout retenu la transmission du choc électrique à grande distance par l'expérience de la corde de chanvre de plus de 400 mètres, et l'électrisation avec la bouteille de Leyde de 200 hommes sur deux rangs, dont chacun avait plus de 50 mètres de longueur. Nollet les raconte simplement, (1) comme il les faisait, sans exagérer, et devant un public trop porté déjà par une crédulité instinctive et superstitieuse à amplifier le pouvoir de l'opérateur.

Nous avons à ce sujet un curieux document figuré, une gravure de Brunet, d'après le dessin de Le Sueur, inscrite à la première page, avant le titre de *l'Essai sur l'Electricité*. C'est une scène à dix personnages dans le cabinet d'expériences de Nollet dont les planchettes murales sont chargées d'instruments divers. Au premier plan, à gauche, l'abbé, avec sa petite perruque à frisures, sans queue ni catogan, le rabat, l'habit de ville aux basques raides, aux manches larges et retroussées d'où bouillonnent les manchettes : les deux bras en avant, il tient de la main droite une baguette. Il explique l'expérience du jaillissement de l'étincelle électrique du corps humain. Au centre, un petit garçon couché, tête en avant, sur un plateau que retiennent au plafond quatre cordes ; les bras pendants, une main au-dessus

(1) Nollet, *Essai sur l'Electricité*, 111, 135.

d'une tablette chargée de feuilles métalliques et à portée de la verge de fer ; à droite sur un tabouret une bourgeoise telle que Chardin les peignait alors, en petite cornette de gaze à ruban tombant sur l'épaule, une pèlerine couvrant le buste d'où émergent les larges manches en dentelles : l'index de la main droite tendue vers le nez du jeune garçon, elle s'apprête à l'expérience que regardent curieusement quatre autres dames, à l'arrière-plan. Au premier plan, sur un tabouret s'étale un livre ouvert de physique qui symbolise la puissance occulte, mystérieuse en vertu de laquelle s'opèrent ces merveilles inexplicables. Nollet semble un magicien dont la baguette dirige les phases d'un phénomène surnaturel. C'est bien là l'illustration d'une scène fréquente dans son laboratoire où il répétait surtout depuis 1744 « des expériences pour plus de 30 personnes à la fois, dans une chambre de 16 pieds de long sur 12 de large ». (1)

Les dames étaient surtout séduites par ces nouveautés, et certaines expériences prouvant l'action de la matière électrique à travers les étoffes et qui présentent, dit Nollet, un caractère admirable, semblent faites pour elles. Il en décrit une qui, en effet, est caractéristique. (2) « Que quelqu'un que l'on élec-

(1) Essai sur l'Electricité, p. 43. Il existe aussi une gravure de Moreau, représentant l'intérieur du cabinet de physique où Nollet et son préparateur font des expériences sur une table qui les sépare de 8 personnes (dont deux dames) assis sur des chaises à haut dossier. Au centre, au-dessus de Nollet un beau cartel ; des deux côtés divers instruments de physique. La scène est moins intéressante.

(2) Essai sur l'Electricité, p. 102-103. Cette expérience évoquera sans doute dans bien des mémoires ces danses lumineuses, ces féeries électriques dont nous avons raffolé à la fin du XIX^e siècle.

trise avec le globe tiennne en sa main une verge de fer ; si l'expérience se fait dans un lieu obscur et que l'électricité soit un peu forte, il se fera une belle aigrette au bout du fer et si on l'approche d'une personne qui soit vêtue d'une étoffe d'or ou d'argent ou qui ait beaucoup de galons à son habit, cette personne devient étincelante de toutes parts et chaque étincelle qui éclate lui fait sentir au travers de ses habits une piqure qui va jusqu'à la douleur... J'ai vu quelquefois des robes ou des jupes qui devenaient si lumineuses qu'on en distinguait parfaitement le dessin et cette lumière se communiquait à tout un cercle de huit ou dix dames, quoiqu'on n'en touchât qu'une... »

En 1746, Nollet avait donc comme électricien interprété ou découvert le transport de l'énergie électrique à grande distance, l'extension des propriétés de l'étincelle électrique, par conséquent pressenti la force et la lumière. Il avait essayé, en théoricien cette fois, — dans ses mémoires à l'Académie d'avril 1745 et 1746, devenus la 3^e partie de son *Essai sur l'Electricité*, — de formuler son opinion sur les causes de l'Electricité, et malgré ses lacunes, cette opinion est aussi un pressentiment des théories modernes qui voient en l'électricité un mouvement de transport ondulatoire ou vibratoire (1).

(1) Voir dans *Mém. Ac. d'Amiens*, les mémoires de C. Decharme et surtout 1886, p. 50. Expériences hydrodynamiques. On lira des articles d'un intérêt capital de P. Duhem dans *Revue générale des Sciences*, t. XIV, 1903, sur l'Evolution de la mécanique et principalement la conclusion, p. 428, 429. P. Duhem a aussi écrit dans *Revue des questions scientifiques*, 2^e série, III, 1894 : *Quelques réflexions au sujet de la physique expérimentale*.

Mais Nollet restait un savant positif : il avait au sujet de l'imagination dans les sciences expérimentales une défiance devenue assez ordinaire en notre siècle qui a lu et pratiqué *l'Introduction à l'Etude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard, mais bien moins commune et même remarquable chez un savant de 1716. « L'Electricité, écrivait-il (3^e partie, p. 139), qui se manifeste par tant de phénomènes différents, peut venir primitivement de quelque principe unique, d'un mécanisme peut-être fort simple que la nature dérobe à nos yeux et dont les effets se multiplient et varient sans cesse par des combinaisons de circonstances dont nous ne prévoyons pas bien les suites... Plus je désire le connaître, plus je suis résolu de ne le point deviner au hasard ; je me défie de l'imagination toujours prompte à former des systèmes et toujours prête à prendre et à donner pour réel ce qui n'en a que la seule apparence. Si je laisse agir la mienne, je ne prétends pas que ce soit pour me suggérer rien qui porte sur l'existence des faits, mais seulement sur la liaison et sur les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux ; en un mot, si j'essaye de deviner ce que je ne vois pas, je veux que mes conjectures soient fondées sur ce que j'ai vu ».

C'est la règle absolue de la méthode positive dans les laboratoires modernes d'où sortent toujours d'admirables découvertes — parfois si déconcertantes qu'on se demande si la science ne va pas être dans l'obligation de renouveler de fond en comble son édifice si laborieusement construit. (1) Cette

(1) Qu'on pense à la découverte du *radium* et à toutes les dissertations scientifiques écloses là-dessus ; il y a eu tout de suite place pour les hypothèses philosophiques et métaphysiques plutôt que pour des inductions de science expérimentale.

prudence en 1746 devant des faits capables de tourner la tête à d'autres esprits est presque de la fermeté d'âme.

Et cependant Nollet, s'il avait des émules, n'avait point trop d'imitateurs de sa réserve scientifique. Il lui vint en 1747 et 1748 de singulières nouvelles d'Italie. Le médecin Bianchi aurait fait à Turin des expériences heureuses de purgations électriques. François Vérati, de l'Académie des Sciences de Bologne, aurait inauguré avec succès une science nouvelle alors et qui a sa renaissance moderne « l'Electricité médicale » ou l'Electrothérapie, (1) en l'appliquant aux maladies cutanées ou nerveuses, rhumatismes, sciaticques, paralysies, etc. Un livre même, imprimé à Lucques en 1747 et à Venise en 1748, *Della Ellettricità medica* par Vérati, aurait propagé ces fallacieux espoirs de l'humanité qui exige de toute science dès ses plus modestes débuts — souvent avec une confiance prématurée — un soulagement certain de ses souffrances éternelles. (2) Nollet avait l'impérieux désir de se rendre compte par lui-même de ces prétendus miracles scientifiques.

Il fut, sur ces entrefaites, invité par le roi de Sar-

(1) Voir l'*Année électrique* du Dr Foveau de Courmelles depuis 1901. Les Congrès de Paris et de Berne (1902) ont sanctionné l'Electricité curative ; un ouvrage du Dr Foveau de Courmelles porte ce titre.

(2) La science italienne a surtout pensé au XVIII^e siècle, aux applications de la physique à l'art de guérir ; c'est le physiologiste Santorio Santori qui a vu dans le thermomètre, approprié, un indicateur de la fièvre. Voir dans *Revue des Deux Mondes*, 15 Juin 1895, un article de P. Duhem sur les théories de la chaleur et les précurseurs de la Thermodynamique (869-901).

daigne Charles Emmanuel III à venir répéter à la Cour de Turin pour l'instruction du duc de Savoie, prince héritier, les expériences faites à Versailles pour l'instruction du Dauphin. Cette émulation royale était des plus flatteuses pour Nollet. Le roi d'ailleurs était moins inspiré par la mode de la cour de France que par des motifs plus sérieux. Il pensait à assurer la vitalité de son Université de Turin, et peut-être à créer une Académie des Sciences de Turin — pensée réalisée plus tard par son successeur, l'élève de Nollet ; (1) il avait aussi la secrète idée de charger le physicien français d'une mission particulière en Italie et en France pour l'organisation de l'enseignement scientifique et pour la constitution par achat ou autre moyen des collections utiles. (2)

D'autre part Nollet se donnait par conscience la mission de renseigner l'Académie des Sciences sur l'état de l'Electricité en Italie et sur les nombreuses leçons d'expérience — nous les appellerions leçons de choses — qu'il espérait rapporter d'Italie, touchant l'industrie et le commerce, les curiosités naturelles de ce pays, etc.

C'est ce qu'il envoya, comme correspondant, dès avant son retour d'Italie sous le titre modeste

(1) Victor-Amédée III, devenu roi le 20 février 1773, fonda l'Académie des Sciences et l'Observatoire de Turin en 1783. Voir marquis Costa de Beauregard, *Mémoire historique sur la maison royale de Savoie*, Turin, 1818, 3 vol. Bibl. Nat. Lm³, 843.

(2) C. de Beauregard ouvr. cité, II, p. 143. Par des missions à l'étranger, en Saxe, Hanovre, Tyrol, Charles-Emmanuel forma des métallurgistes, grâce surtout au chevalier de Robilant, de retour de mission en 1751.

Vitaliano Donati étudiait aussi alors les mines et les carrières du Piémont.

d' « *Expériences et observations* faites en différents endroits de l'Italie » d'abord sur l'Electricité, puis sept autres communications dont les dernières sont des lectures présentées par lui-même aux séances de 1750. (1) Il exposait les résultats pratiques de son voyage sur la botanique et l'agriculture, sur l'industrie et les produits du sol (maçonnerie, architecture, stuc), sur les insectes phosphorescents, enfin sur les sources d'eau soufrée, sur la célèbre grotte du chien et sur le Vésuve. Il rassurait ses collègues avec un bon sens avisé où l'on aime à retrouver un trait du tempérament picard. « L'obligation de dire vrai — proclamait-il avec une réelle fermeté — à laquelle il convient à des philosophes encore plus qu'à toute autre personne de sacrifier tout respect humain ne me permet pas de dissimuler que mes recherches faites avec toute la diligence possible et sans autre intérêt que celui de savoir la vérité m'ont laissé voir assez clairement qu'on avait beaucoup exagéré les faits. Je suis prêt à croire que c'est la faute des malades qui, prévenus peut-être par un trop grand espoir et possédés par une espèce d'enthousiasme, en ont dit et fait écrire plus qu'il n'y en avait. La plupart des guérisons électriques de Turin n'ont été que des ombres passagères qu'on a prises avec un peu trop de précipitation ou de complaisance pour des réalités ».

Nollet ne regretta pas d'avoir fait le voyage d'Italie pour s'assurer « de la crédulité des savants italiens, qui leur fait tirer des conséquences de faits insuffisamment démontrés », ce qui est l'ordinaire erreur

(1) Histoire de l'Acad. des Sciences. Année 1749, p. 444-488 ; Année 1750, p. 54 à 106.

des esprits moins formés à la méthode expérimentale qu'aux pauvres raisonnements scolastiques. Il resta éloigné de France plus de six mois, d'avril à novembre, passa à Turin deux mois et voyagea trois mois en Italie, sans d'ailleurs dépasser Naples. Il terminait ainsi ses rapports à l'Académie. « Voilà
« tout ce que j'ai cru pouvoir offrir à l'Académie des
« observations et des expériences que j'ai faites dans
« le cours de mon voyage : les autres remarques
« dont mon journal-itinéraire se trouve encore
« chargé ou ne portent pas sur des sujets dont
« l'Académie ait coutume de s'occuper ou ne me
« paraissent point assez importantes pour mériter son
« attention : je les réserve pour mon instruction
« particulière ».

II

Comme Nollet, certains voyageurs du XVIII^e siècle en Italie ont mis une discrétion excessive à garder pour eux ou pour un petit cercle d'amis les impressions de leurs voyages d'études ou d'agrément. Les voyages de Montesquieu en Italie, en Allemagne et en Hollande (1728-1729), sont restés enfouis dans les cartons d'archives du château de la Brède jusqu'à la date récente où la famille de Montesquieu s'est avisée, avec le concours de la Société des Bibliophiles de Guyenne, de publier l'importante collection des écrits inédits du grand philosophe observateur. (1) Les lettres familières écrites d'Italie à ses amis de Dijon par le président de Brosses (1739) ont circulé

(1) *Voyages de Montesquieu*, publiés par le baron Albert de Montesquieu, Bordeaux, Gounouilhou ; Paris, J. Rouam, 1801. Bibl. nat. 4^o G, 620. Le voyage en Italie est dans les vol. 1 et 2.

un demi-siècle manuscrites. Elles ont été copiées en 1793 par un sieur Sérieys qui était alors commis à la garde des papiers saisis chez les émigrés et qui les fit imprimer en 1799, à un moment où la campagne d'Italie donnait un regain d'actualité à la riche collection d'œuvres d'art de la nation vaincue et spoliée. (1) Le public a connu seulement par une indiscretion vulgaire ces lettres qui, cinquante ans auparavant, avaient charmé l'élite de la société bourguignonne réputée bon juge en matière d'esprit. Est ce à dire que l'amour-propre d'auteur fût capable de tels sacrifices en ce siècle si littéraire et que le nôtre, si peu modeste, puisse en imiter la discrétion ? — A côté des Montesquieu et des de Brosses il y a hélas ! Dupaty (2) dont le pédantisme exclamatif et froidement superficiel nous semble si suranné, Dupaty prétentieux qui renvoie pour les faits au *Voyage d'Italie* de Lalande, de l'Académie des Sciences, mais qui garde pour lui le sentimentalisme maniéré, cette fausse monnaie de la critique d'art. (3)

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1888, I : La querelle du président de Brosses avec Voltaire, par Cunisset-Carnot, p. 880, note 1.

(2) *Lettres sur l'Italie en 1785*, 2 vol. Rome et Paris, 1788. Bibl. nat. K. 1199 F-1. Il dit de la Vénus Médicis à Florence : « L'œil descend ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, et suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin à l'extrémité de ce divin pied sans pouvoir préférer rien, sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats ; il n'ose s'appuyer sur ce sein, il est si pur... » p. 147, 148.

(3) Il raconte un déjeuner à Tivoli : « Nous récitons des vers d'Horace et de Properce à l'envi ». Il note : « Vers la fin du repas l'arrivée imprévue d'une charmante Tivolienne qui nous apportait du lait blanc et pur, comme ses belles dents et des fraises aussi vermeilles que ses jeunes lèvres, qui rougissait de nos souris et de nos regards. » p. 256, 257.

Les contemporains du milieu du XVIII^e siècle prenaient-ils tous leur parti de la discrétion des auteurs de notes de voyages ? Certes ils les faisaient causer : ils obtenaient d'eux des récits vifs et animés, des répétitions claires et colorées de ces pages de journal qui sommeillaient au fond d'un tiroir de cabinet. Et quel plaisir délicat eût fourni la lecture de ces pages intimes dans un cercle de conversation comme les Académies provinciales d'alors ! Nollet n'était-il pas assez connu pour être sollicité sans pouvoir se dérober ? — Est-il bien sûr que Mgr le duc de Chaulnes, son collègue à l'Académie des Sciences, l'éminent protecteur de la Société littéraire d'Amiens, n'ait pu requérir, en sa qualité d'amateur de physique et d'admirateur de Nollet, une lecture privilégiée pour ses amis lointains ? Et Nollet lui-même aurait volontiers envoyé son manuscrit à l'érudite société Amiénoise de 1750. — Ces aimables magistrats, avocats, ecclésiastiques, officiers du Roi ou de finances, hommes de goût et d'étude, philosophes ingénieux, poètes de salon, médecins et chirurgiens en quête de studieuses conversations, lisaient le *Journal des Savants* en le commentant très savamment. Ils se donnaient le régal — certes sans pédantisme conscient, — de pages de grammaire à discuter, de dissertations à écouter. N'auraient-ils pas pris plaisir à suivre Nollet dans un voyage en cette terre bénie des arts et de l'antiquité classique, sûrs de trouver en lui un guide original et véridique ? — Peut-être n'auraient-ils pas exigé — et avec raison — du physicien la compétence esthétique d'un professeur d'art, comme Charles-Nicolas Cochin qui,

justement, en décembre 1749, partait en compagnie du frère de Madame de Pompadour, le jeune marquis de Vandières — un futur directeur des beaux-arts, — pour la plus admirable initiation du Beau que puisse rêver un esprit cultivé. (1)

Pour un homme de 1749 tout voyage à l'étranger, en pays de civilisation privilégiée, était un voyage d'études, un complément d'instruction, une addition à l'acquis des livres par la lecture dans « le grand livre du monde », comme disait déjà Descartes. C'était un voyage coûteux que pouvaient seuls se permettre les fortunés d'entre les gentilshommes, bourgeois lettrés, ou grands seigneurs de lettres, un Buffon, un Montesquieu, qui après l'Angleterre voulaient voir l'Italie, un président de Brosses qui voyageait avec de gais camarades bourguignons parmi lesquels le médiéviste Lacurne de Sainte-Palaye. Un voyageur d'alors savait trouver en Italie mieux ou du moins autre chose que l'Italie artistique, que la beauté tout extérieure, naturelle ou artificielle de ce pays, grand favori de l'imagination poétique. C'étaient le pays et la race, le gouvernement, la société mondaine et savante, le clergé, le peuple qui travaille, les artisans et les manufactures. Chacun ne voit-il pas selon l'éducation de ses yeux et surtout selon la volonté qui dirige son intelligence ? (2)

(1) Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les ouvrages de peinture et de sculpture qu'on voit dans les principales villes d'Italie, 3 vol. petit in-8. C'est le 1^{er} guide, vraiment technique. Marmontel dans le *Mercure* d'Août 1758 — et Diderot — ont vanté les notes d'art de Cochin. (Voir *Marmontel*, par S. Lenel, p. 144. Paris, Hachette, 1902).

(2) Voir George Tattegrain : *l'Education de l'OEil et l'Art de Voir*. — Mém. Acad. d'Amiens, 1898 et Tiré à part. « Vouloir regarder avec sa pensée et penser avec son œil », p. 33.

Aujourd'hui — règne de l'imitation et de l'habitude — pèlerins d'art ou de religion, flots de touristes modernes, couples enamorés traversent l'Italie comme un décor de féerie, d'une course rapide, selon l'horaire fixé par les livrets-guides : ils ne connaissent que les étapes des voies ferrées ; ils s'extasient devant des beautés connues et réputées depuis quatre siècles ; ils expriment pour leur compte, en redites voulues ou inconscientes, les formules admiratives par lesquelles des âmes d'hommes du Nord ont toujours traduit l'émotion devant l'œuvre riche en couleur du midi, la beauté païenne qui dit l'intensité de vie, la beauté chrétienne qui amoindrit la vie au profit de l'irréel. Et l'Italie est entrée dans les mœurs et dans les livres, dans les romans et dans le snobisme d'hier et d'aujourd'hui. (1, Des héroïnes bizarres et malades, des Madame Gervaisais, ont eu leurs sensations d'Italie après et d'après leurs romanciers. Aujourd'hui chaque ville d'art a son livre, ses dévots et son culte. « Puissiez-vous jouir de vos yeux ! » disent les petits mendiants grecs de Corfou en offrant des fleurs. Bourget, qui cite ce symbole de la nouvelle foi dans la sensation d'art, n'en est-il pas lui-même une victime ? Notre sensibilité gauloise résiste-t-elle encore assez au contact de cette terrible ensorceleuse de notre race qui nous a faits ses fils d'imagination, plus

(1) L'Italie géographique, ethnologique, etc.. publication Larousse. Introduction de René Bazin. « Sachez, dit-il p. 15, pour la joie de votre esprit, abandonner un peu le fétichisme du monument. Allons chez eux à petites journées et à petits jugements, provisoires, révocables, point solennels du tout (p. 11). »

que nous ne sommes descendants directs de la terre de France ?

L'avaient-ils pu prévoir cette fièvre d'art, les premiers atteints du mal par l'humanisme de la Renaissance ? — Certes, non. Ces robustes tempéraments ont foulé le sol de l'Italie avec le respect de l'antiquité, philosophes méditant en vers sur des ruines et cherchant sur place les témoignages de la grandeur romaine : ils n'avaient pas voulu voir l'Italie des primitifs et des Médicis. Pour n'en citer que deux, le premier, un Clermontois en résidence à Turin près de deux siècles avant Nollet, le poète-médecin Jacques Grévin, a dédié 24 sonnets sur Rome à sa protectrice Marguerite de Savoie. (1) Il n'a vu dans Rome qu'un souvenir, une ombre sur laquelle soupire sa mélancolie d'humaniste exilé. Le second, c'est Montaigne dont on a publié le voyage en Italie de 1580 et 1581, en 1774, avec une dédicace à Buffon, en un temps où l'on parlait beaucoup de l'Italie, mère des arts. Ce livre rapide, simple memorandum, dicté par un malade au gré de son humeur et de sa santé, où passent signalées par quelques notes brèves Vérone, Vicence, Padoue, Venise, Rovigo, Ferrare, Bologne, Florence et Rome, à l'aller, et au retour après les eaux de Lucques, Fornoue, Plaisance, Pavie, Milan, Novare, Verceil, Turin — avait beau être signé de Montaigne ou à peu près. Les

(1) Voir Lucien Pinvert : Jacques Grévin, thèse de doctorat. Paris, 1899, A. Fontemoing. Voir aussi Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai et 15 septembre 1900 et Gaston Varenne, *Essai sur l'Œuvre de Jacques Grévin*, Beauvais, 1898, p. 84 et suivantes.

contemporains mieux informés par des observateurs plus précis souffrirent de ce pénible anachronisme, tandis qu'au contraire le livre de Charles de Brosses eut sa publication contemporaine des victoires de l'armée d'Italie en l'an VII : il semblait signaler à l'admiration française le butin artistique alors apporté au Louvre par les généraux de la République.

Les lettres du président de Brosses, contemporain de Nollet, ont été, jusqu'à la publication des *Voyages de Montesquieu* en 1894, par le baron Albert de Montesquieu, le seul récit de voyage en Italie, avec lequel la comparaison du Journal de Nollet pût être utile et instructive. De Brosses a voyagé en 1739 en compagnie de cinq camarades « patriciens dijonnais » comme lui. Pour ses amis restés à Dijon — un cercle sympathique où l'on causait, où l'on tenait commerce de galants propos, — il écrit des impressions souvent complaisamment étendues, monologues qui seront matière plus tard aux belles conversations. Critique d'art qui sait bien voir, sans abdiquer goûts et préférences, il rédige pour son ami Quintin, procureur-général, des catalogues d'œuvres d'art avec jugements sommaires. (1) A un autre ami sont adressés des compliments galants pour les dames, des histoires badines. Buffon mérite comme naturaliste une description soignée du Vésuve : il l'obtient. De Brosses a la coquetterie du style et il tourne la phrase avec enjouement, comme s'il était dans un cercle « de conversation », comme

(1) « Je joins un nombreux catalogue de tableaux en faveur du goût dominant que nous avons pour la peinture M. le procureur général et moi, » I, 69. Edition de l'an VII, Paris, Ponthieu, 3 vol.

s'il cherchait les sourires approbateurs, certain d'être compris à demi-mot et goûté dans les nuances. Il a la gaité d'imagination : en art, en sciences, en littérature, en musique, il a mieux qu'une opinion « d'honnête homme » et il se sent auteur puisqu'il prend plaisir à rectifier les voyageurs ses devanciers ; car en 1739 il y avait déjà une littérature spéciale, celle du Voyage en Italie. D'ailleurs ces notes de voyage tenaient lieu des livrets-guides qui n'existerent pas avant le début du xix^e siècle et plus d'un voyageur français en Italie emporte dès lors dans sa valise les lettres de Brossettes pour être sûr de ne rien oublier de ce dont il fallait parler plus tard « dans les cercles des dames ». (1)

Avec ses lettres de recommandation pour la société polie et littéraire, pour le monde diplomatique, de Brossettes se trouve en 1739 en contact avec le même monde que Nollet en 1749 ; il suivit à peu près le même itinéraire ; il séjourna aussi longtemps dans les mêmes villes : il fit les mêmes observations avec plus de malice et même de causticité que Nollet ; celui-ci de son côté nota des détails positifs dont ne s'avisait point le spirituel magistrat. Il faut s'en référer souvent à de Brossettes pour comprendre la probité du talent de l'abbé physicien, sa netteté d'observateur précis et même un peu sec. Si dans le parallèle Nollet fait mieux concevoir comment et dans quelle mesure de Brossettes est un écrivain, de Brossettes prouve combien attentive et sagace fut la modeste vision de Nollet. Ce physicien-voyageur qui

(1) « Vous ne serez pas fâché, dit-il à un ami, quand vous viendrez à Milan d'être au fait de ce qu'il y faut voir. » I, 115.

n'écrivit que pour lui-même témoigne partout d'un intéressant et probe caractère. Cette lecture substantielle et simple repose des raffinements d'art — comme une chère sans façon remet un estomac fatigué des succulences recherchées et des friandises luxueuses.

Vingt ans avant Nollet, Montesquieu avait visité pour son instruction pratique, politique et artistique, le Piémont et l'Italie et « il avait jeté sur le papier, « pour lui-même, des notes prises au jour le jour et « destinées seulement à lui rappeler le souvenir de « ce qu'il avait vu et entendu sur sa route ». (1) Arrivé à Venise à la mi-septembre de 1728, il resta plus de deux semaines à Turin (18 octobre-5 novembre) qu'il trouva ennuyeux ainsi que Gênes. Il passe deux mois sur le chemin de Rome : il y fit un premier séjour de trois mois avant d'aller à Naples (15 janvier-20 avril 1729) et, à son retour de Naples, un second séjour de près de deux mois. Pour revenir en France, il prit encore le chemin des écoliers et des philosophes par le Tyrol, la Bavière, les Bords du Rhin, la Hollande.

On saisit dans les simples notes de Montesquieu, dans l'esquisse de ses mémoires et dissertations, l'homme qui pense et qui, en cherchant le détail de la vie sociale, reste sensible au beau ; c'est une vive intelligence qui, au contact des beaux-arts, paraît dans toute sa finesse de compréhension. Sa sensibilité précise les nuances en découvrant les principes d'une vérité d'art aussi logiques que les principes de

(1) Préface à l'ouv. cité par le baron Albert de Montesquieu.

toute autre vérité de science humaine. (1) Il sait s'intéresser aux revenus du roi, aux chanvres de Bologne, aux chiffres du commerce de la soie de Turin, comme Nollet ; mais il lui est supérieur en y joignant le sens politique qui lui fait juger les républiques d'Italie, (2) la vie de la noblesse et du peuple, et surtout le sens artistique. Visitant avec Bouchardon la villa Borghèse, il s'assimile aussitôt comme moyens d'intelligence des œuvres l'acquis récent de la conversation de l'artiste. Il parle en connaisseur des loges de Raphaël : (3) il en a compris la technique et il a retenu pour son esthétique personnelle des règles simples, préoccupé, non d'en dire beaucoup comme de Brosses, mais d'en comprendre beaucoup, d'en noter les vérités lumineuses qui échappent à Nollet. En somme, Montesquieu découvre les idées en grand esprit qui, sans vouloir écrire, trouve souvent le relief de l'écrivain ; de Brosses, en amateur informé qui cherche ce relief avec un talent de second ordre, mais d'imagination

(1) I, 241, 265. Règles générales sur le dessin des statues, sur la saillie des muscles. Règles de peinture au sujet des ombres, des demi-teintes et des plans (249-257) Différence des monnaies antiques véritables et des fausses : patine, lettres, retouches (262). Il tient sans doute de Bouchardon une remarque sur la sculpture antique des enfants : les anciens leur ont donné un air trop formé, ou n'ont pas bien exécuté les proportions.

(2) I, 242. Il cause avec Albéroni de politique espagnole. « Les républiques d'Italie (p. 273) ne sont que de misérables aristocraties... où les nobles sans aucun sentiment de grandeur et de gloire, n'ont d'autre ambition que de maintenir leur oisiveté et leurs prérogatives ».

(3) I, 259. Il a pressenti la règle de composition ordinaire à Raphaël, le triangle.

gaie et subtile ; Nollet est un esprit moyen qui s'attache aux leçons utiles des réalités ; il voit, avec le bon sens et la curiosité positive de sa génération, celle pour qui l'Encyclopédie a été faite. C'est avec des notes comme les siennes que les encyclopédistes rédigeaient leurs articles : lui-même aurait pu être chargé des sujets dont il avait les matériaux. Son cahier de Voyage semble un recueil de notes destinées à servir à des études postérieures de vulgarisation, comme on a commencé à les aimer de son temps. Il est un témoin, bien loin des grands écrivains et des talents distingués, un témoin qu'il est utile d'interroger dans l'histoire de l'opinion et des idées d'un siècle dont les moindres étapes ne sauraient être négligées, et cette date de 1749 est, certes, d'une importance capitale.

III

Nollet partit de Paris par la diligence de Lyon le 27 avril, à 4 heures du matin : les relations s'établissaient vite entre compagnons de route. Balzac n'a-t-il pas bâti tout un roman : « Un début dans la vie » sur la légère trame de conversations dans la diligence de Paris à Presles ? — Nollet voyage avec deux officiers, un vieillard, deux Marseillais et un dessinateur d'étoffes qui revenait de Paris à Lyon. Il ne perdit pas cette belle occasion de s'instruire des procédés industriels.

« Il m'apprit en chemin que les fabricants de Lyon se cachent les uns aux autres les dessins qu'ils

font faire, et qu'ils ne font jamais voir leurs nouvelles étoffes avant d'avoir fait leurs principaux envois à Paris et ailleurs ; et la plupart envoient leurs dessinateurs passer deux ou trois mois à Paris pour avoir connaissance des dessins des autres et pour savoir ceux qui ont le mieux réussi ».

Dans le bateau de la Saône une conversation anecdotique sur les familles prolifiques du Bugey le retient plus que de raison avec des paysannes ; mais à Thoissey il note avec soin qu'on fabrique des indiennes ou toiles peintes, et à Lyon, en attendant le souper, pendant que ses camarades vont à l'Opéra, il passe la soirée à causer du Bugey, de ses chanvres, de ses noyers, de l'élevage : il sait avec satisfaction qu'on y vend le chanvre sur le pied de 32 à 36 livres le quintal, qu'une partie sert à la marine, l'autre fournit des toiles de table et des bazins.

Il touche — sur une inscription prise à Paris — au bureau des fermes à Lyon, son argent de route : c'est le chèque moderne de voyage sur les établissements de crédit. Il n'oublie pas de faire visite aux Jésuites : le P. Béraud lui montre son laboratoire et ils y essayent quelques expériences d'électricité. Nollet a vu une assez belle collection de médailles et d'antiquités appartenant à ce physicien archéologue.

Il fait marché avec un voiturier de Turin pour le transport en chaise et, entièrement défrayé sur la route, moyennant le prix de sept louis de France, il s'applaudit de son choix et de cette convention qui lui supprime tout ennui ; parti le 3 mai, après-midi, il couche à la Verpillère, dîne à la Tour du Pin,

arrive le soir à Pont-de-Beauvoisin ; (1) il était le 5 à Chambéry, le 7 à Saint-Jean de Maurienne : il a remarqué tout auprès, à Argentières, une mine de plomb qui, jusqu'à la guerre dernière, lui a-t-on dit, était affermée par des Anglais. A La Chambre, il s'étonne du déboisement rapide : « Nous rencontrâmes, dit-il, plusieurs moulins à planches où l'on refend une grande quantité de sapins qui croissent sur la montagne et qu'on ne fait que rouler en bas quand on les a coupés. » Au pied du Mont-Cenis, il est effrayé des précipices qui bordent le chemin abrupt et il songe, comme le ferait « à la bonne franquette » un voyageur d'aujourd'hui : « Il faut qu'il n'y ait point là d'ivrogne, ou s'il y en a, on ne peut en conscience les laisser aller sans qu'on les tienne. » Les usages et les costumes le frappent autant que les richesses du sol — dont ils sont une autre émanation spéciale. « Ces abîmes sont habités par des gens qui n'ont point l'air misérable ; les jeunes paysannes y sont bien et proprement vêtues, et l'on en rencontre beaucoup de fort jolies. J'ai remarqué que depuis dix ans elles ont quitté cette maussade manière qu'elles avaient de porter des jupes liées sous leurs aiselles : il n'y a plus que les vieilles femmes qui se mettent à l'ancienne mode ; les autres laissent voir leur taille et s'en font honneur... Elles portent de petites coiffures blanches de bon goût. » (2) L'abbé

(1) Ms. 4 v°. « Depuis Lyon jusqu'au pont de Beauvoisin le chemin est beau, le terrain assez plat. Nous bûmes dans les auberges un vin rouge assez bon, un peu d'âcreté cependant et ressemblant un peu à celui de Bordeaux. Nous remarquâmes dans tout ce trajet une grande quantité de noyers : les terres y sont bonnes et bien tenues. »

(2) Ms, p. 8, r°.

Nollet n'en manque pas lui aussi ; il ne se croit pas obligé de s'en taire, même sur ce chapitre délicat. Il continue en expliquant le passage difficile de la montagne à mulets et la descente à la Novalèse en chaise de paille, soutenue par deux hommes, descente de deux lieues très-rude ; il a voulu savoir le prix de chaque mulet, 20 sols, et de chaque homme, 50 sols, frais payés par le voiturier ; il ne lui en coûta que des étrennes. Toujours homme pratique il s'enquiert de l'exploitation de la carrière royale des marbres de la vallée de Suze ; le voici en Piémont, il arrive à Turin le 11 mai, et dès le 12 il obtient audience du roi (1) qui lui donne un appartement, un carrosse à volonté, et toutes sortes d'aises, après ses leçons avec le duc de Savoie qui ont lieu tous les matins de huit heures à onze heures, dès les premiers jours, puis, après interruption, du 13 Juin au 22 ; Nollet a donc une grande liberté pour ses visites, ses enquêtes, pour sa vie mondaine, ses goûts de savant et ses observations pratiques, et son séjour de plus de deux mois à Turin, jusqu'au 16 Juillet, fut des mieux remplis, en dehors du service du Roi.

*
* *

(1) A la Vènerie que Montesquieu décrit ainsi en 1728 : « Les jardins sont très grands et ont été faits par le Nôtre... Les écuries sont belles et ressemblent en grandeur à celles de M. le Duc, à Chantilly (110). Le Roi a à la Vènerie, ses cens, son bled, ses foins. Il sait tout le détail de l'agriculture. Il a 3 ou 400 chevaux dans ses écuries ou de ses gardes qui engraisent ses terres qui sont mauvaises et ses prés qu'il a faits ».

Et de Brosses en 1739, XIV, 389. « Le roi était à la chapelle : sa figure est désavantageuse : il est de petite taille et de mauvaise mine, mais il est laborieux, intelligent, grand politique, brave et habile dans l'art militaire. » Nollet n'a pas cette liberté de ton.

C'est celui-ci, naturellement qui passe en première ligne : Nollet lit au prince son élève, un jeune homme de 23 ans, ses livres sur l'Electricité.

Il fait des expériences avec le microscope solaire devant la Cour ; le 4 Juillet, à 9 heures du soir, après 35° de chaleur, il répète devant le roi et la famille royale de belles expériences électriques qui réussissent. Il construit un baromètre pour le cabinet du duc de Savoie ; il est chargé d'examiner des projets de pompes à incendie présentés au Roi par différents inventeurs : dans son rapport motivé, il indique les imperfections des pistons et des autres rouages (1). Il est investi par le Roi de la mission de contrôler des aimants d'Angleterre reçus par le duc de Savoie et de recueillir en Italie des curiosités naturelles pour le cabinet de l'Université de Turin (Ms p. 78, puis aussi d'acheter à Lyon le cabinet Pestalozzi. Nollet l'avait vu en 1739. « La collection des sels et pétrifications est ce qui m'a paru de mieux suivi et de plus complet ». (Ms p. 219 v°). A son retour en France, il en fit dresser un inventaire et une estimation.

. . .

Recherché par les savants de Turin, il passe avec eux de bons moments : il cause ou fait des expériences, et d'abord il s'inquiète auprès du cardinal des Lances des expériences électriques de Bologne : le Cardinal les a vues dans la maison de M. Vérati ; mais il n'est pas convaincu et il met Nollet en défiance contre la sincérité expérimentale de Bianchi.

(1) Ms 75 r° et v°, 78 et suiv.

Nollet est bientôt fixé lui-même et il se hâte d'envoyer à l'Académie des Sciences son rapport. (1) L'abbé Pagini lui montre la bibliothèque de l'Université et un cabinet de curiosités antiques, un médaillier ; Nollet est consulté comme arbitre sur l'efficacité de la médication électrique par le duc de Bellegarde, ministre de Pologne. Après le dîner auquel il avait invité Nollet, Bellegarde le pria d'électriser son fils, un enfant de douze ans, sourd depuis deux ans. L'abbé physicien s'informe des accidents qui ont précédé et accompagné l'incommodité et ne juge point à propos de tirer de la partie affligée aucune étincelle électrique. « Je remis
« à mon retour à Paris de consulter sur cette
« maladie des gens de l'art pour envoyer leur avis à
« M. de Bellegarde ». Il restait logique et ne s'embarquait point dans l'aventure qu'il reprochait justement à Bianchi.

. . .

La vie mondaine de Nollet est des plus agréables, car l'aristocratie piémontaise s'empresse à fêter un savant honoré de la faveur du Roi. Le marquis d'Orméa le mène à la Comédie française, petit théâtre appartenant au prince de Carignan.

Toutes les loges y sont louées pour trois mois par la noblesse, et chaque famille a la sienne. Néanmoins chaque spectateur, même ayant part à une

(1) Les expériences infructueuses sur les purgations électriques et la transmission des odeurs eurent lieu chez le duc d'Orméa qui possédait une machine électrique. Bianchi fut confondu : il couvrit sa défaite de la raison ordinaire ; « nous ne pouvons électriser (la malade) en votre présence, comme il faudrait qu'elle le fût ». Ms, 16.

loge, paye 25 sols. « On est assis au parterre sur des
« bancs à dossiers et les hommes les plus qualifiés
« y vont très communément prendre place avec les
« bourgeois. Le spectacle commence à 8 heures et
« finit à près de onze heures. » Nollet y a vu l'*Ecole
des Mères* et la *Nouveauté*, petite pièce : il le dit,
sans commentaire : il se promène au jardin du Roi,
ne manque pas un divertissement public, le feu de
la Saint-Jean, un défilé militaire, un feu d'artifice
anniversaire de la naissance du duc de Savoie ; il
aime à entendre les orgues de Saint-Philippe de
Néri ; enfin sa curiosité sans cesse en éveil impose à
ses hôtes, à ses interlocuteurs, de le renseigner sur
toutes sortes de questions pratiques parmi lesquelles
les vers à soie et les filatures du Piémont occupent
une place très-importante.

★ ★

C'est une véritable enquête que fait là-dessus
Nollet, avec le soin d'un Diderot documentant un
article de l'Encyclopédie. Au cours d'une excursion
de huit jours dans l'Astésane, il a noté la nature des
terrains, une glaise légère, blanchâtre, (36) analogue
à celle préparée pour la poterie et la faïence : il a
questionné des maçons sur le stuc (44) ; il a fait des
expériences avec la chaux et il en a tiré la matière
de son mémoire à l'Académie sur la chaux du Pié-
mont (39 v°). Sa méthode est d'interroger les gens
qualifiés, les servantes, les intendants, les fermiers,
de contrôler les témoignages les uns par les autres,
et son enquête terminée sur la soie en Piémont, il la
continue en Italie. En allant à Vérone, au milieu d'un

pays de mûriers et de rizières, il met plusieurs fois pied à terre pour causer avec des paysans sur tout ce qui regarde la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie : « tout ce qu'ils m'ont dit m'a paru très conforme aux usages du Piémont : ces gens-là sont même persuadés que le Piémont est de toute l'Italie l'endroit où l'on réussit le mieux pour toutes ces choses » (89 r°). Il serait indispensable à qui voudrait faire sur la soie, les prix des cocons, les salaires, les moulins à organsiner, etc... vers 1750, un travail de première main, de consulter Nollet. Il donne le reflet exact des conversations du temps.

On lui assure « qu'il y a 25 ans qu'on ente les mû-
« riers en Piémont : les mûriers des pépinières sont
« vendus 6 livres la douzaine à 8 ou 9 ans ; ils
« sont plantés au bord des chemins, ou en pleine
« terre, alignés au bord des pièces de blé ou de
« seigle pour éviter le dommage aux grains ; ils sont
« taillés tous les quatre ans. On cueille les feuilles
« dans de grands sacs dont l'ouverture est garnie
« d'un cerceau de bois. Une sachée de feuilles du
« poids de 3 rubs se vend au moins 20 sols ; les vers
« à soie qui ont produit un rub de cocons (ou 24
« onces de soie) ont mangé 5 sacs de feuilles, c'est-
« à-dire la valeur de cent sols (1).

Les courtiers de filatures passent dans les campagnes acheter les cocons jusqu'à la Saint-Jean ; dans une filature où il y a 80 bassins, on file par an 3,500 à 4000 rubs de cocons depuis fin juin jusqu'à août. La soie se dévide sur une raquette qui reçoit son mouvement du moteur du moulin à eau. Nollet en décrit tout le détail mécanique (63).

(1) Ms. 20.

Il donne le prix de la graine tel que le lui ont dit les paysans : « Une once de graine provenant d'une
« livre de cocons choisis vaut 30 à 40 sols (1). On la
« met à éclore au commencement de mai dans des
« sachets ou dans de petites boîtes plates garnies
« de coton que les femmes mettent dans leur sein
« ou, ce qui se fait plus communément, sous le ma-
« telas du lit où l'on couche. Au bout de 7 à 8 jours
« ou plus, on voit naître les vers ».

Une fileuse gagne 13 sols par jour (2). On ne la nourrit pas, mais on la loge si elle n'est pas du lieu : la journée de travail est de 14 heures produisant 12 onces de soie ; la tourneuse est payée 7 sous : à Bologne les prix sont plus élevés, 16 sols et 10 sols. « Une fille de la campagne est sûre de trouver à se marier quand elle sait filer : c'est une petite rente qui lui tient lieu de dot. »

Nollet interroge pour connaître les rapports de fermier à propriétaire au sujet des vers à soie. « Les habitants reçoivent des vers pour les nourrir sur les mûriers du seigneur (3) : on partage par moitié. Chacun peut vendre à l'homme d'affaires la moitié de la recette sur laquelle on a prélevé la graine pour l'année suivante. » Mais il y a des inconvénients à ce mode d'exploitation, entre autres le gaspillage du mûrier.

Nollet n'oublie pas qu'il est physicien jusqu'en cette question des vers à soie qui le préoccupe : il conçoit l'application de la science à cette industrie.

(1) Ms. 14 v°.

(2) Ms 53.

(3) Ms 35.

Le four où l'on met les cocons dans les corbeilles pour y tuer les vers a une température de 83°. La soie perd-elle de sa force au four ? — C'est une expérience à faire ; et il la ferait aussitôt, dans l'intérêt des filatures, s'il en avait les moyens. Il constate seulement que le cocon du four est un peu plus pâle que les autres de même espèce (1).

Enfin Nollet termine par la statistique : il évalue à 14 millions la somme des soies dont un quart s'emploie dans les fabriques du pays. Il en passe 12 à 1,500,000 livres en Angleterre, par des marchands de Genève établis à Turin : le reste se vend en France.

Montesquieu avait hésité devant ce chiffre (2) ; il semble que Nollet ait eu plus d'éléments d'information et que son approximation soit près de la vérité.

* * *

Nollet séjourne trois jours à Milan : il est de l'avis de de Brosses ; le Dôme ne l'enthousiasme pas, à cause du caractère considérable, illimité du travail ; (3) on lui montre les curiosités qui sont tradition-

(1) Ms 53.

(2) Ouvr. cité, p. 128. « Les marchands de Turin tiennent que le commerce de la soie qui est le seul du Piémont, monte à 10 millions, ce que je ne crois pas, mais à peu près à la moitié. »

(3) Ms 82. « Comme les ouvrages vont lentement, il y a déjà une grande partie de ce qui a été fait anciennement qui menace ruine. Cette église a été commencée dans le genre gothique, et présentement que l'on parle de faire le frontispice, on ne sait pas s'il sera fait suivant le même goût ou suivant le moderne. L'édifice est fait de briques mais revêtu en dehors et au dedans, de marbre blanc avec un nombre infini de statues de saints de toutes grandeurs et dans toutes sortes d'attitudes. »

nelles, que tout étranger doit voir, le St Barthélemi écorché : c'est une pièce admirable, mais bien négligée ; elle n'est point assez en jour et elle est pleine de poussière, telle est la riposte de l'homme d'ordre aux excessifs louangeurs.

Il ne pouvait non plus manquer d'être présenté à Mademoiselle Aniezi, la célèbre newtonienne que de Brosses avait entendue disputer philosophie et perception extérieure en un latin très-correct. Mademoiselle Aniezi lui raconte que pour imprimer son livre d'algèbre elle avait dû apprendre en trois mois le compositeur à lire l'algèbre, surmenage dont le malheureux était mort (1). Nollet pense plutôt à ces matières scientifiques, aux bibliothèques et aux collections, qu'aux palais et aux galeries de peinture visités par de Brosses, mais il observe comme lui les choses de la rue. (2)

A Vérone où il passe la journée, il voit rapidement la collection d'histoire naturelle et de fossiles de Maffei, l'amphithéâtre antique, la maison de l'Académie, et il remarque, à sa façon qui n'est pas tout à fait celle de Brosses, la toilette et la chevelure des paysannes de Vicence. « Leurs cheveux, dit Nollet, sont tressés et retroussés derrière la tête et retenus ou recouverts d'un morceau d'étoffe, garnis d'une centaine de grelots ou boutons de cuivre blanchi, de sorte que de loin on dirait qu'elles ont le chignon bien bouclé et poudré à blanc. » (3)

(1) Ms 84 et 86 : de Brosses, I, 144 146.

(2) Nollet remarque à Milan la broderie et l'éventail qui est un meuble d'homme et de femme ; les abbés s'en servent publiquement. On suit la mode de Paris.

(3) Ms 90 v°.

De Brosses (1) transformera en écrivain cette simple vision. « Elles se couvrent la tête de trois ou quatre milliers d'épingles à grosses têtes d'étain : cela ressemble à un citron piqué de clous de girofle. »

A Padoue, de Brosses (2) a été guidé par le marquis Poleni, ami de la musique et mathématicien : il a vu l'amphithéâtre d'anatomie dont il se moque, le jardin botanique, les églises : sous la conduite du même Poleni qui a le mérite à ses yeux de s'occuper d'électricité, Nollet parcourt les mêmes étapes, sans doute avec les mêmes réflexions du savant guide ; mais Nollet n'a bien écouté que les propos de science ; Poleni a vendu sa célèbre collection d'instruments de physique à la république de Venise en 1741.

On s'embarque sur la Brenta pour aller à Venise : c'est l'itinéraire classique duquel les deux voyageurs sont esclaves. A la belle page souvent citée encore de de Brosses sur les gondoles, (3) même après Madame de Staël et Madame Cottin, répond une simple note de Nollet sur « la multitude des gondoles couvertes de drap noir qui vont et viennent comme autant de catafalques. » (4)

Mais Venise, où il reste dix jours, l'enchanté pour la société et les mœurs, pour l'intérêt scientifique ; il constate la méfiance politique et « la peine qu'éprouvent les étrangers à s'introduire dans les compagnies » ; mais il ne paraît pas en avoir souffert. Il apprend les nouvelles de France chez l'ambassadeur

(1) I, 192.

(2) Lettre XIII, 193.

(3) I, 214.

(4) Ms 93.

qui l'accrédite partout ; il assiste à une élection au Conseil des Dix, à une soirée chez Mme Foscarini en l'honneur du prince de Modène : (1) il raconte celle-ci : « La maison était magnifiquement meublée et bien illuminée » ainsi que les jardins où se fit le « concert ; j'y entendis chanter la fameuse Cozzoni « et Caristini : il y avait encore diverses sympho- « nies dans les appartements, et dans les vestibules, « beaucoup de rafraîchissements de toutes les es- « pèces. Toutes les dames étaient en noir, excepté « celles de la famille du Doge qui ont droit de por- « ter des étoffes de couleur, et toutes bien parées en « diamant »... Et il achève de décrire les costumes « masculins, robes noires et grandes perruques, « ce qui est l'habillement ordinaire des nobles. « Ceux à qui leur charge ne permet pas de se trou- « ver en de telles assemblées à visage découvert y « étaient masqués, de manière cependant que tout le « monde les connaissait. Les jeunes gens qui n'ont « point encore pris la toga portent un habit noir ou « de couleur qui est presque à la française, mais « pardessus un manteau tout garni de dentelles « noires. Le concert dure deux heures ; le bal jus- « qu'à sept heures du matin ».

La curieuse fête de Sainte-Marthe est célébrée de manière à révéler à Nollet la mondanité des religieuses de Venise (2) ». La lagune du côté du cou- « vent qui porte ce nom et qui est occupé par des « religieuses, était toute couverte de gondoles et de « barques bien ornées et illuminées, pleines de

(1) Ms 102.

(2) Ms 94.



« compagnies qui soupèrent avec symphonie, ce qui
« dura toute la nuit. Nous mîmes pied à terre sur le
« quai où il y avait une espèce de foire et beaucoup
« de peuple. Nous entrâmes dans la cour du cou-
« vent et de là dans un grand parloir tout ouvert où
« il y avait beaucoup de compagnies assises et qui
« faisaient collation avec les dames religieuses qui
« n'étaient séparées que par des grilles fort larges.
« Ces religieuses sont très bien coiffées et sans
« voiles : leur habillement est fort galant, et ce
« jour-là elles étaient en belle humeur : elles sont de
« l'ordre de St-Augustin. » — Nollet a vu là une
nuit de Venise d'un éclat et d'un intérêt pittoresque
qui l'a séduit.

N'oublions pas qu'il avait été reçu par le Doge à
qui il avait offert son dernier volume sur l'Electri-
cité, et que tous les savants dont il avait lu les ou-
vrages et qu'il connaissait de réputation avaient été
visités par lui ou lui avaient fait visite spontanément.
Nollet donna enfin la part ordinaire de son temps
aux curiosités des manufactures ; il vit l'Arsenal et
la manufacture de cristaux dont il examina de près le
travail des fleurs et le montage des pièces (1).

Le 7 août il partait pour Ferrare en barque et il
passait à travers les îles qui alimentaient Venise de
légumes, « les hortillonnages » vénitiens. A Ferrare,
ville déchue, on ne lui montre que le tombeau de

(1) Ms 96. « Nous vîmes travailler les fleurs, tant en cristal qu'en
émail coloré. Nous vîmes assembler ces différentes pièces et les
monter pour former des lustres ou des surtouts de table, des
girandoles, etc. Nous vîmes aussi tailler et grincer les flacons au
touret et avec les différentes meules. »

l'Arioste dans l'église des Bénédictins. Après une journée de route, il est rendu à Bologne où il demeure sept jours : dans cette ville savante il est heureux de saluer des savants qui se sont dérangés des villes voisines en son honneur ; il dîne avec eux chez le vice-légat qui a mis un carrosse et un laquais à son service. Il est reçu avec apparat à l'Institut et on lui montre les instruments de physique et l'observatoire ; on fait gloire de cet outillage scientifique : le pape l'a donné lui-même à l'Institut. Tel instrument provient de la succession de S. Grasse, tel autre de Nollet lui-même. Nollet a une longue entrevue avec Vérati sur les expériences d'électricité médicale : il voudrait voir des expériences ; Vérati ne s'y prête pas facilement. Nollet ne quitte pas Bologne sans la promesse faite par Pozzi, médecin du pape, chez le vice légat, « qu'à l'avenir rien ne sortirait de Bologne sur l'électricité médicale sans être bien examiné. » Les savants de l'Institut et Nollet avaient échangé la promesse d'une exacte correspondance scientifique. Nollet a fait son ordinaire enquête sur la vie économique (1) et il sait que le Bolognois tire son revenu et sa subsistance des chanvres, des soies, des vins, grains, fruits, légumes, etc., mais il emporte aussi quelques souvenirs artistiques : la Sainte Cécile de Raphaël « si renommée parmi les amateurs de peinture », la fontaine de Neptune de Jean de Bologne et les peintures de la voûte de la Bibliothèque, Scot et St-Thomas. Ses guides n'ont pas manqué de lui signaler la drôlerie de Scot faisant les cornes à St Thomas.

(1) Ms 116.

Combien de Brosses paraît plus près de nous avec ses belles pages sur la Sainte-Cécile !

Il critique justement l'ordonnance du bas du tableau, le manque d'action des figures, mais il apprécie finement l'ingénieuse pensée du peintre qui a fait perdre à Ste-Cécile le goût de la musique d'ici-bas en la charmant par le concert céleste. (1) Ce tableau a formé, dit de Brosses, toute la bonne école de Bologne, dont il donne une énumération très longue dans sa lettre XXII.

Le 19 août Nollet est à Florence. Cette ville d'art unique dans son genre a donné son empreinte à la Renaissance et avec elle à toute une face de la civilisation moderne et le génie florentin, fait d'inspiration et de netteté, a été la matière d'analyses modernes et de nuances infiniment délicates. (2) De Brosses a essayé d'en dire en plusieurs lettres toute la complexité de ses impressions. Nollet va à la Cathédrale « où deux morceaux de Michel-Ange sont bien beaux », au Baptistère à trois portes dont les « battants sont tout couverts de beaux bas-reliefs d'airain ; » il n'a pas vu, on ne lui a pas montré les admirables sujets, le style, les symboles ; il a visité quelques palais, quelques églises, dont il note rapidement les tableaux importants et les bibliothèques, mais surtout les collections d'instruments survivant à l'Académie del Cimento, (3) le cabinet de Goadagni,

(1) Ouvr. cité, I, 379 et 595.

(2) E. Muntz : Florence et la Toscane, Paris, Hachette, 1901.

(3) Ms 124. J'apprends que la plus grande partie avait été transportée en Lorraine par M. Varin, artiste attaché à l'Empereur, d'où je présume que ces instruments si respectables pour un physicien sont actuellement dans les cabinets de physique de Vienne.

professeur à Pise, le jardin botanique ; il a été à l'Opéra ; il a remarqué la salle qui est d'une grande beauté, mais le spectacle ne ressemble pas à celui de Paris : il n'y a point de « chœur, tout au plus
« quelques duos, et le récitatif ennue beaucoup
« une oreille française : les danses pour la plupart
« n'ont aucun rapport à la pièce. Ce jour-là on jouait
« pour la première fois *Hypermnestre*, nouvelle
« pièce de Métastasio ; les deux premières voix
« d'homme et femme m'ont paru singulièrement
« belles. » Nollet ne manque pas non plus de noter dans son journal la qualité bonne ou mauvaise de la musique d'église.

Florence est pour lui la ville de la soie qui avec 4,000 métiers fait vivre 40,000 âmes, (1) il y examine en connaisseur les manufactures d'étoffes variées en noir et les moulins à organsins, et ses notes sont surtout précises sur la nouvelle manufacture d'étoffes brochées en soie, en or et en argent établie depuis 1747 seulement. (2) « Ces étoffes sont tra-
« vaillées à profit, c'est-à-dire qu'elles sont faites
« de soie ; mais en général elles pèchent par le
« dessin, et les brochures sont employées de ma-
« nière à ne pas durer autant que le tissu. Je n'ai
« pas trouvé non plus dans ces étoffes le brillant
« qu'on remarque dans les étoffes unies de Florence,
« et les couleurs, surtout les violets et certains
« rouges, sont encore imparfaits. Cependant, comme
« cette manufacture est montée aux dépens de l'Em-
« pereur et que les étoffes doivent avoir leur débit

(1) Ms 133.

(2) Ms 127.

« en Allemagne, on peut croire que cette entreprise
« réussira ».

★ ★

Après Sienna visitée en une après-midi, Nollet arrive à Rome où il s'arrête quinze jours, logé chez le grand prieur de Lombardie : à son habitude, ses premières visites sont pour les savants, pour les notabilités auxquelles il est recommandé ; il va dans les palais, les bibliothèques : au palais Barberini le bibliothécaire lui dit que depuis cent ans on n'a pas ajouté un volume à la collection, et ce renseignement détruit chez le savant une admiration à peine esquissée. Il ne dédaigne pas la Rome ancienne : il est de bon ton d'en parler dans le monde. Il se plaît chez les cardinaux, surtout Passionei qui le fait dîner avec les Français les plus connus de Rome, avec Sainte-Palaye, Dupleix, La Bruère, le directeur du *Mercur*, secrétaire d'ambassade en 1749 : il admire Saint-Pierre en faisant une remarque sur la constitution de la *travertine* et ses trous : il salue les œuvres classiques avec un mot poli, mais il n'a pas d'émotion dans les jardins du Vatican ; il se laisse mener à travers le palais et la bibliothèque : (1) le pape qui le reçoit lui tient le vrai langage qu'aime Nollet : il lui parle de son séjour à Bologne, des besoins de cette Académie, des collections et de ses satisfactions de savant. Celles-ci sont réelles et Nollet les trouve partout : dans les catacombes de Saint-Sébastien il observe le thermomètre et les irisations

(1) S'il a quelque réelle attention, c'est pour les choses naturelles, « le bassin d'une seule pièce de porphyre qui a plus de 12 pieds de diamètre. » Et cela à côté du Laocoon, de l'Antinoüs !

couleur de burgos des fioles de verre, contenant le sang des martyrs. Le cardinal Valenti le comble de joie en lui en donnant une sur laquelle il fera des expériences. La visite d'un atelier de mosaïste l'enchanté. (1) Pourquoi aurait-il comme Dupaty, à Tivoli, rêvé d'Horace et de Tibur ? — Il a longuement étudié les moulins et les forges à côté des cascates ; et les taillanderies avec soufflets à eau l'ont frappé par l'ingéniosité de l'outillage : il en a même fait quelques dessins en marge de son journal.

Rien n'a manqué à la politesse italienne pour qu'il s'en félicite. Le P. Noceti lui a proposé de mettre l'Electricité en vers latins : oui, un poème à l'instar des poèmes composés par ce Noceti sur l'Iris et l'Aurore boréale, et Nollet lui a donné en une longue avant-midi des explications verbales pour l'aider dans sa tâche bien originale de poète qui ne doute de rien.

Rome continue le paganisme par le pouvoir des Muses attentives aux savants et qui président les plus nobles salons : les duchesses ont fêté l'abbé physicien. La duchesse Salviati l'a reçu, et en cette mémorable soirée où il fut question de France et de la science française, la duchesse de Caserte l'a prié de complimenter M^{me} du Châtelet. A l'ambassade de France et chez le directeur de l'Académie de France, de Troy, Nollet a été à la conversation avec un plaisir sans mélange et sans rien qui rappelle la malice du président de Brosses. Dix ans avant Nollet, cette mauvaise langue a ainsi enfoncé sa raillerie en un croquis d'âme d'artiste que Nollet ne voulut pas voir

(1) Ms 147.

telle : « M. de Troy se pique surtout de faire les honneurs de la ville aux gens de la nation. C'est presque un grand seigneur, mais le métier comporte un peu de vent dans sa tête et l'on n'y fait pas d'attention. Il est à son aise et tient au vrai une assez bonne maison. J'y vais souper volontiers ; il y a une jeune femme aimable, polie et d'une assez jolie figure : pour celle-ci elle est dévote. On joue aux échecs, au piquet ; on converse des petites nouvelles de France ; on s'égosille sur la peinture contre M. de Troy qui ne connaît point de peintre au-dessus de Véronèse, si ce n'est lui-même. » (III, 92).



Le 17 septembre Nollet est à Naples : il y retrouve des savants et il cause : en dix jours, il va faire de nombreuses excursions scientifiques ; il va passer d'agréables soirées chez Mademoiselle Ardinguelli où l'on discute newtonisme et astronomie ; il rencontre des savants dans l'aristocratie napolitaine et même des candidats au titre d'associé étranger de l'Académie des Sciences. (1) Il est présenté au Roi qui lui adresse ces paroles : « Je suis fort aise de vous avoir vu ; on dit que vous trouvez beaucoup de curiosités naturelles. Je vous prie d'assurer le Roi et toute la famille royale de mon respect et de mon amitié ».

Le détail des impressions et des observations utiles de Nollet est varié. Il pense à l'Académie des

(1) C'est le prince San Severo qui avait cette ambition sans ignorer les difficultés. Il prie Nollet d'en parler à M. de Puisieux.

Sciences, à la physique expérimentale, aux relations mondaines, aux correspondances scientifiques sans oublier les mœurs italiennes et les leçons de la rue. En allant au Vésuve, en étudiant les fumées d'une éruption propice et les laves de Torre del Greco, la solfatare de Pouzzoles et les amusettes de chimie élémentaire de la Grotte du chien, il se considère en mission officielle. Il est heureux de constater le goût de l'aristocratie napolitaine pour les expériences de physique et les collections d'instruments. Le P. la Torre a dirigé, dans la bibliothèque du prince de Torsia, des expériences en présence de quelques dames que le prince avait invitées. Nollet est très entouré : le prince le prie de lui faire faire à Paris un miroir de plusieurs pieds tel que celui de Buffon, de lui chercher un fort aimant et de lui envoyer les instruments que Nollet jugerait le plus utiles à sa collection, baromètres, thermomètres, etc.

Le prince de la Scalea, à Portici, n'aime pas moins la physique expérimentale et il a quelques instruments. (1)

Au palais du Roi, à Naples. Nollet vit les premiers objets tirés des fouilles d'Herculanum (2). « Nous allâmes ensuite voir la ville souterraine, et comme nous étions très fatigués, nous nous contentâmes de descendre au théâtre ; quel dommage qu'on n'ait pas découvert cet édifice par en haut plutôt que de fouiller en dessous ! On a bien raison de dire qu'on s'y est mal pris pour profiter de la découverte d'Herculane. Depuis quelques jours on trouve une petite

(1) Ms 176 v^o, 180.

(2) Ms 181.

vaisselle d'argent ; on en a déjà tiré quelques pièces fort curieuses ».

Grâce au marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France, à son secrétaire d'Artenay, Nollet peut visiter le port, puis, du couvent des Chartreux et de la terrasse du palais royal, il prend une idée de Naples à vol d'oiseau, une « vue enchantée » dit-il, sans plus d'analyse pour l'émotion toute païenne et artistique que donnent de tels sites et de tels ciels.

Il redescend à l'observation prosaïque des mœurs, dans la rue, et quel contraste ! après une pareille vision de l'harmonie des ensembles. « La ville de Naples est en proie à deux sortes de gens, les moines et ce qu'on nomme les *pallietes* ou gens à manteaux, avocats et procureurs qui tous s'habillent en abbés. Il y en a une quantité prodigieuse et ils se font payer fort cher : les moines sont fort riches et en très grand nombre. On ne voit que de cela partout, et le peuple naturellement superstitieux leur baise la robe à tout propos.... » (1) Les mœurs napolitaines lui semblent d'ailleurs singulières. Il s'étonne de trouver à la messe, à l'église des Jésuites, une grande quantité de femmes habillées en religieuses de toutes les couleurs ; mais il a été instruit de l'usage local. « C'est une pratique usitée dans cette ville : une cuisinière, une servante, une fille bourgeoise prend un habit de capucine, de dominicaine, de jésuitesse et cela s'appelle *monaca di casa*, moinesse de maison. Les marchés et les rues sont pleins de ces béguines qui vont deux ou trois ensemble, avec un grand crucifix de bois

(1) Ms 192.

qu'elles portent haut, comme si elles allaient à la procession, et tout cela, pour acheter des herbes ou de la viande.... Un étranger a de la peine à entendre la messe sans distraction au milieu d'un peuple d'hommes et de femmes qui se battent la poitrine à grands coups de poing, qui baisent la terre à tout propos, qui soupirent et qui parlent tout haut et sur toutes sortes de tons au bon Dieu et à la Sainte Vierge et qui font cent gestes qu'on prendrait ailleurs pour des extravagances... (1) » — « Les Napolitains, plus attachés que tous les autres Italiens au culte extérieur et à tout ce qui s'appelle pratiques de dévotion, fournissent libéralement l'argent qu'on leur demande pour la décoration des temples, etc... Il y a actuellement à Naples un Jésuite qu'on nomme le P. Pépé qui fait des missions et qui a tellement gagné l'esprit du peuple qu'il serait dangereux pour le Gouvernement de rien faire qui pût déplaire à ce religieux. Il vient de lever une pieuse contribution qui se monte à ce qu'on prétend à plus de 400,000 livres de France. L'objet apparent de ses aumônes est un obélisque du plus mauvais goût sur lequel il a fait écrire en gros caractères quelques compliments à la Sainte Vierge. Tout le monde convient que ce bel édifice a pu se faire avec l'intérêt seul de la somme principale dont il est demeuré paisible propriétaire » (2).

Voilà sans doute ce que Nollet entendait dire sous le manteau, mais s'il le répétait, pour lui-même, — ne l'oublions pas — c'était d'un esprit qui perce

(1) Ms 176, r°.

(2) Ms 175.

jusqu'au vrai, sans fiel et sans venin. Au moment du départ de Naples, il fut tout entier à sa mission et à des commissions de toutes sortes, du savon de Naples à emporter, des renseignements à envoyer sur les tapis d'Aubusson et les lainages de Rouen dont on fait des tapis pour les parquets, donner à Clairaut deux problèmes de géométrie de la part de Mademoiselle Ardinguelli, une attention galante de femme savante (qui n'oublie pas cependant la parure et veut savoir le prix de certains bijoux), envoyer un bon microscope, baromètre et thermomètre au cardinal Passionei, emporter, offrir des livres de sciences ; enfin l'abbé prend congé, son carnet en règle, sûr de ne rien oublier.

Il revient de Naples à Turin par Rome, Florence, Livourne, Pise et Gênes, reçoit de nouveaux présents (1) et ne se prive pas de chercher le plaisir profane. A Florence, à l'Opéra, il a « entendu chanter la Pariggi et Eliesi. Il y avait beaucoup de masques, parce qu'on a nouvellement institué un petit carnaval entre la Saint-François, fête de l'Empereur (4 octobre) et la Sainte-Thérèse, fête de l'Impératrice qui vient le 15. Le masque donne la liberté d'aller au parterre à quantité de femmes qui ne peuvent pas avoir une loge à elles ».

A Pise il a vu l'observatoire de la tour, mais il a remarqué surtout que les instruments provenaient d'Angleterre et il décrit le Campo Santo, par les petits côtés, sans émotion. « Les murs sont tous peints

(1) Ms 196 ; il reçoit trois exemplaires du Catalogue des plantes du professeur Manetti, un pour Jussieu, un pour Guettard, un pour lui, et des graines pour Guettard.

et représentent divers sujets de l'ancien et du nouveau Testament, les quatre fins de l'homme, etc. On y remarque quelques fantaisies de peintre assez bizarres ; un Adam qui a des cornes, un Salomon moitié dehors, moitié dedans l'Enfer, une des belles-filles de Noé qui le voyant, comme le reste de la famille, ivre et nu, met sa main devant ses yeux pour ne point voir, mais en tenant ses doigts écartés, de manière qu'on lui voit les yeux tout à fait à découvert ; et quelques autres bagatelles de cette espèce ».

A Gènes il demeure quelques jours, dans la meilleure compagnie. Il va à la Comédie voir *Zaïre* : « c'était une mauvaise traduction en prose, mal représentée, avec des farces pour intermèdes. » S'il l'a raconté à son ami Voltaire, il a signalé à son indignation d'homme de théâtre une de ces premières contrefaçons étrangères qui ne sont pas abolies de nos jours.

A Gènes il n'a pas manqué de donner deux jours à la visite des manufactures de velours et de damas : « la plupart des velours unis, dit-il, se font ou dans les faubourgs ou dans les campagnes. Un ouvrier m'a dit que la partie de soie qu'on emploie pour faire le poil du velours noir est tellement teinte qu'elle ne vaudrait plus rien pour faire d'autres étoffes et, en effet, les étoffes noires de Gènes ne durent rien si l'on en croit les gens mêmes du pays. » (Ms 203).

A Turin Nollet prit congé du roi et du duc de Savoie, qui lui adressèrent de très gracieuses paroles et il se disposa à rentrer en France par la route des Alpes, après un séjour de six mois en Italie

(27 avril-27 octobre). Il emportait des souvenirs matériels, caisses de livres, de pierres, marbres, chaux en échantillons, paquets d'étoffes de Florence, même du vin de Syracuse et de Sardaigne, mais son journal de notes rédigé sans arrière-pensée, et procédant d'une observation directe où se révèle un des premiers esprits positifs antérieurs à l'Encyclopédie, était le plus précieux objet de ce bagage.

*
* * *

Pour mieux conclure sur cet esprit positif si important à saisir dans l'histoire de la pensée au XVIII^e siècle, il faut lire un grand récit de Nollet qui, d'ordinaire, n'est pas prolix de détails, mais ce récit est noté comme une expérience dans ses phases et ses moments. C'est le compte rendu de la fête de Saint Janvier, protecteur de la ville de Naples, le 19 septembre 1749.

« Le P. La Torre me conduisit à la Cathédrale pour voir le miracle ; (1) mais outre que nous arrivâmes trop tard, ce jour-là le miracle avait manqué et nous vîmes dans l'église tout le peuple consterné, comme si la ville eût été menacée du plus grand désastre. Nous passâmes au palais du cardinal archevêque à qui j'avais à rendre une lettre de M. le prince de Francaville. On nous dit à la porte que nous ne pourrions pas lui parler, qu'il était en oraison, à cause du miracle qui ne s'était point fait. Cependant nous montâmes dans l'antichambre et Son Excellence

(1) Ms 169 v^o et suiv.

l'ayant su nous fit entrer, lut la lettre que je lui présentai et me tint des propos très obligeants, très variés et même très enjoués. Je compris alors que sa douleur était moindre qu'on ne nous l'avait dit ou qu'il avait lieu de croire que le miracle réussirait mieux le lendemain.

Le samedi matin M. de Caraccioli vint me prendre pour aller à la Cathédrale et nous arrivâmes assez tôt pour le miracle. Car cette épreuve miraculeuse se fait tous les jours pendant l'octave dans une chapelle particulière qui est très richement ornée. Je perçai la foule et j'entrai dans le sanctuaire qui était plein d'ecclésiastiques et de gens de condition tous à genoux autour de l'autel où l'on disait une basse messe.

Vers le temps de l'offertoire, on me fit aller derrière l'autel où je vis un prêtre en rochet qui ouvrait une grande armoire avec deux clefs dont il n'avait apporté qu'une. L'autre lui fut présentée par un séculier, un officier député de la noblesse. Cette armoire étant ouverte, le prêtre en tira d'abord un reliquaire à peu près de la forme et de la grandeur d'un soleil dans lequel on expose le Saint-Sacrement et vitré de même des deux côtés. On aperçoit dedans deux petites fioles de verre dont une est vide et seulement un peu marquée en dedans comme s'il y avait eu du sang et qu'il en soit resté des taches aux parois ; l'autre est pleine à peu près jusqu'aux deux tiers d'une matière qui paraît brune et qui était alors d'une assez grande consistance pour ne point couler lorsque le prêtre tint un instant la fiole renversée.

Ceci s'étant passé derrière l'autel, le prêtre ap-

porta la relique dans le sanctuaire et la renversa encore un instant pour montrer que ce qui était dans la fiole était solide ; et alors il se fit de toutes parts des acclamations entremêlées de sanglots, non seulement parmi le peuple qui était dans la chapelle et qui se portait tumultueusement vers la balustrade, mais encore dans le sanctuaire qui était rempli de nobles, d'ecclésiastiques et de religieux de toute espèce ; tout ce que je pus entendre parmi le bruit confus c'est que l'on convenait d'un commun accord que le sang de Saint Janvier était dur et non liquéfié dans la fiole : duro, duro, duro !

Mais voici le nœud de l'affaire : il faut que ce sang reconnu dur s'amollisse jusqu'à couler, sans quoi le miracle a manqué et tout est perdu : or donc voici ce qui se passa ensuite.

Le prêtre qui tenait toujours la relique à pleines mains la fit baiser à toute l'assistance en la faisant toucher à la bouche et au front de chaque personne, et puis, il la reposa sur l'autel du côté de l'épître avec deux cierges à côté, mais des cierges si courts que la lumière était à hauteur de la relique.

Cela étant fait, on retourna derrière l'autel, et l'on tira de la même armoire un buste d'argent doré de grandeur naturelle que l'on vint placer sur l'autel du côté de l'Evangile et que l'on habilla fort magnifiquement ; on dit que ce buste contient le chef de Saint Janvier, que la fiole contient du sang du même martyr et que ce sang se liquéfie miraculeusement en présence de cette relique. Voilà la prétention des Napolitains. Voici ce que j'ai vu.

Lorsque l'on eut habillé le buste de Saint Janvier,

le même prêtre reprit encore le reliquaire à pleines mains et l'ayant tenu renversé un petit moment tout auprès d'un cierge allumé que tenait un acolyte, ce qui était dans la bouteille parut encore dur : et pendant cette nouvelle épreuve, le peuple criait et se lamentait comme dans un naufrage et ceux qui étaient à genoux dans le sanctuaire faisaient des soupirs et des oraisons jaculatoires qui marquaient bien l'intérêt qu'ils prenaient à la réussite du miracle.

Le prêtre qui tenait toujours la relique la retourna dans sa situation naturelle et la fit baiser comme ci-devant à plus de 60 personnes, et puis la retournant encore, le cierge toujours contre le verre, il se mit à psalmodier pendant un bon quart d'heure. Il s'arrêtait à chaque psaume pour voir à quoi en étaient les choses et puis il recommençait encore ou des litanies ou quelques psaumes ; je remarquai entre autres qu'il récita le *De profundis* avec une si grande dévotion que les larmes lui coulaient sur le visage.

Pendant tout ce temps-là, des femmes qui étaient appuyées sur la balustrade faisaient des contorsions, des cris, qui faisaient peur, d'autres adressaient à Saint Janvier ou au Bon Dieu des discours qui étaient pour le moins très ridicules. Enfin, à force de faire baiser, de manier et d'éclairer la relique avec les cierges, je vis que ce qui était dans la fiole renversée tombait peu à peu comme une pâte qui s'amollit, et le vaisseau paraissait déjà beaucoup plus plein ; le prêtre s'en aperçut aussi, et l'ayant remis dans sa situation naturelle, il la mon-



tra au peuple, qui s'écria avec beaucoup de joie que la bouteille se remplissait.

Ensuite, ayant encore fait baisser la relique, il la renversa pour la dernière fois et la tint dans cette situation, toujours le cierge allumé auprès et, enfin, je vis une masse qui se détachait du fond de la bouteille et qui tombait du côté le plus bas, à mesure qu'on la remuait, comme a coutume de faire une matière durcie qui commence à fondre dans un vaisseau dont on chauffe les parois. Alors le prêtre entonna le *Te Deum* et tout le monde fut content ; mais moi je fus très mal édifié de cet abus et je l'ai dit depuis à M. le Nonce qui me demandait en pleine table et devant dix personnes ce que je pensais du miracle de Saint Janvier : « Monseigneur, lui dis-je, si ce que j'ai vu est véritablement le sang d'un saint martyr, je le respecte autant que moi ; mais rien ne me paraît moins miraculeux que de voir une matière qui peut être toute autre chose que du sang se fondre quand on l'a chauffée ».

Nollet n'ajoute pas ce que le nonce lui a répondu.

Ami de Voltaire, plutôt que voltairien, l'abbé physicien n'a pas usé de cette malignité caustique et combative qui veut triompher d'un ennemi et montre trop l'ardeur de vaincre et la joie vive de convaincre. Nollet voit, observe, posément, sans accorder un instant à l'inattention ou à la surprise des sens : devant cet expérimentateur implacable tout est borné à la simple expérience et l'esprit critique n'est qu'une forme de son attention sagace.

Pour mieux juger cet esprit critique si ferme et si constant avec lui-même, il faut le comparer à un

homme qui lui est supérieur, qui se rencontre ici avec lui, mais qui hésite et qui flotte, par scepticisme, dans une conclusion contradictoire. Après le physicien, il faut entendre le philosophe Montesquieu (1) : les deux récits concordent et diffèrent à la fois. Ce n'est plus le même ton : ce sont pourtant deux contemporains et de la même école.

« J'ai été aujourd'hui, samedi 30, voir la liquéfaction du sang de Saint Janvier. Je crois avoir vu que la liquéfaction s'est faite ; quoiqu'il soit difficile de s'en bien apercevoir parce que l'on ne fait que vous montrer un moment un reliquaire dont le verre est fané par les baisers de tout le monde. Mais quoi qu'il en soit je crois que c'est précisément un thermomètre ; que ce sang ou cette liqueur, qui vient d'un lieu frais, entrant dans un lieu échauffé par la multitude du peuple et un grand nombre de bougies doit se liquéfier. Il m'a semblé que quelquefois le prêtre approche du chef de Saint Janvier, même après le miracle fait, c'est-à-dire du lieu où il y a beaucoup de bougies. De plus, le prêtre tient le reliquaire de ses deux mains, ce qui échauffe le métal.

On ne saurait croire la consolation que le miracle fait dessus l'esprit du peuple. Les Napolitains disent que quand Philippe V vint à Naples le miracle ne se fit pas : présage de la perte qu'il fit de ce royaume. Des prêtres disaient auprès de moi : « Le miracle s'est fait, et cependant il y avait neuf hérétiques ! » C'est qu'il y a quelques années, le miracle tardant à se faire, on fit retirer quelques protestants d'auprès de l'autel.

(1) Ouvr. cité, II, 18, 20, 22.

Vous remarquerez que le miracle se renouvelle huit jours de suite ; que trois fois l'année il se fait : le jour du Saint, le jour de sa translation et celui de sa décollation. Ce qui ruine le miracle de Saint Janvier, c'est que la tête de Saint-Jean-Baptiste fait aussi tous les jours le même miracle. Je reverrai et l'un et l'autre.....

Je suis persuadé que tout cela n'est que des thermomètres, aussi lorsque l'on porte ce sang d'un lieu chaud à un lieu chaud ou d'un lieu frais à un lieu frais, le miracle ne se fait pas. Celui de Saint-Jean-Baptiste qui se fait par le moyen d'une messe se fait aussi par un thermomètre, à ce que je crois. Le sang est dans un lieu très froid. On le porte sur l'autel où les bougies, la respiration et la présence des assistants échauffe ce lieu.....

... Je ne crois pas que le miracle de Saint Janvier soit fait par aucune fourberie et surtout qu'on mêle rien dans ce sang...

Je crois que les ecclésiastiques sont la dupe eux-mêmes : ils ont vu la liquéfaction ; ils ont cru qu'elle se faisait par miracle. Le besoin qu'ils ont eu du miracle pour consoler le peuple a fait qu'ils ont cherché à examiner ce qui réussissait le mieux pour faire faire le miracle au Saint : ils ont établi des cérémonies qu'ils ont cru les plus agréables au Saint. Ces cérémonies une fois établies ne se changent plus... On a donc cherché d'abord à faire le miracle et ensuite on a continué à observer les mêmes moyens dont on s'est servi... Ce ne sont ici que conjectures : peut-être y a-t-il un véritable miracle ».

Nollet n'aurait pas terminé sur ces mots respec-

tueux, mais contraires à l'explication naturelle des faits, parce qu'il n'a pas tant raisonné ; il savait qu'on redevient vite dupe de l'imagination, quand on dépasse les données expérimentales.

Il en avait posé la formule toute moderne. « Si j'essaye de deviner ce que je ne vois pas, je veux que mes conjectures soient fondées sur ce que j'ai vu. »

*
* *

Ainsi, par un journal intime d'observations et d'impressions, Nollet donne son témoignage très-utile dans la question de l'esprit français, de l'esprit des encyclopédistes (et de leurs adversaires) au milieu du xviii^e siècle. Cette date est très-importante.

C'est d'abord une date de cosmopolitisme scientifique, un rapprochement des savants européens, par les relations internationales, par les rapports particuliers entre les savants ou les rapports de ceux-ci avec les sociétés savantes, par l'émigration ou les voyages des savants français invités, sollicités flatteusement à porter à l'étranger les tendances nouvelles, claires et conscientes, les méthodes expérimentales de la science française. Le roi de Prusse alors recrutait chez nous l'Académie de Berlin qui prenait à l'Académie des Sciences quelques-uns de ses membres les plus réputés. Maupertuis se faisait autoriser à sortir du royaume par un brevet du 15 avril 1745 (1), montrant le chemin que Voltaire

(1) G. Desnoiresterres, *Voltaire et la Société au XVIII^e siècle*. Voltaire à la cour, 2^e éd., Didier, p. 35.

devait bientôt suivre et que Gresset refusait de prendre (1), malgré les avantages offerts, préférant sa patrie et son indépendance aux aventures littéraires lointaines. Nollet, sans partager la répugnance de Gresset pour l'éloignement, ne voulait pas davantage se fixer à l'étranger. L'intérêt de la science à vulgariser, à répandre, avec le renom français, ne lui faisait pas oublier son caractère et les intérêts de son pays : il ne consentit pas à aller demeurer à la cour de Vienne (2) malgré les plus vives instances de l'ambassadeur du roi de Sardaigne à Vienne, et ses scrupules étaient des plus honorables.

Ce cosmopolitisme scientifique, d'autant plus nécessaire qu'il n'y avait pas alors de correspondance scientifique internationale, préparait cette nouvelle forme de solidarité de tous les laboratoires et observatoires, et contrôlait, centralisait, dirigeait les recherches en leur donnant le contre-poids de la critique, ainsi que l'émulation des méthodes.

Des laboratoires des savants et des Universités, des palais des amateurs de sciences, l'esprit d'observation gagnait le public ; l'Académie des Sciences avait tracé la voie à l'Encyclopédie qui la dépassa, en mettant plus de décision et d'unité dans son

(1) G. Desnoiresterres o. c. Sur Voltaire physicien on lira un article d'ailleurs assez faible d'Edgard Saveney, *Revue des Deux-Mondes*, T. 79, p. 30 (1^{er} janvier 1869), et Du Bois Reymond. (Acad. des Sciences de Berlin, 1868.)

(2) Ms. p. 197, p. 212. Il s'agissait de l'éducation des jeunes princes et de l'amusement de l'empereur. Nollet voulait bien y aller un an, « si ce temps-là pouvait suffire, mais il ne ferait point un établissement à demeure dans tout autre endroit que sa patrie, comme il l'avait écrit à M. Van Swieten ».

œuvre plus combative (1). Quand Nollet prenait des notes sur les manufactures de soie, sur les particularités des industries et des matières premières en Italie, il imitait son maître Réaumur ; il pensait lui-même au caractère utilitaire de la science, à laquelle rien n'est étranger de ce qui peut attacher l'activité de l'homme, décupler sa force et son bonheur par l'empire de la nature (2).

A cette date critique de 1750 triomphait déjà la recherche de la vérité expérimentale par l'observation, par l'induction rigoureusement soumise aux faits. Et cet esprit positif, dès ses premières étapes, avait trouvé devant lui l'esprit métaphysique, la croyance au surnaturel, les explications provisoires ou les ignorances invétérées. Le nouveau programme de la science rajeunie, travaillée par l'amour de la vérité, était désormais de regarder comme des champs d'expériences le monde matériel, le monde moral, le monde social — triple domaine trop négligé. Et d'abord attachée aux réalités, la science enchaînait à leur service l'abstraction et les sciences qui en dépendent. Par un pressentiment de son avenir, elle voulait qu'ainsi les forces naturelles fussent de plus en plus mises à la disposition de l'homme, que la valeur économique de la matière fût connue, multipliée, démesurément augmentée

(1) L'Académie des Sciences fit concurrence à l'Encyclopédie par des publications appelées *Description des Arts et Métiers*. On y trouve un article signé par Nollet, l'article *Chapelier* (1775).

(2) Le XVIII^e siècle est aussi le grand siècle de la mécanique, de Newton à Lagrange. Voir *La Mécanique* de Mach (trad. fr. par E. Bertrand). Les trois derniers chapitres ont un caractère général.

dans d'infinies métamorphoses ; et elles n'oubliait pas que comprendre de cette façon la conquête de la nature, l'industrie de l'homme, c'était travailler à son bonheur, à l'avenir de l'humanité.

Cette mission de la science expérimentale, inaugurée au XVIII^e siècle, a aujourd'hui une démonstration éclatante dans le rôle scientifique et social des Universités du monde civilisé ; et le professeur Giacomo Ciamician l'exprimait ainsi récemment, à l'Université de Padoue, à l'occasion de la fondation d'un cours d'Electrotechnique par la Caisse d'Epargne (1) : « Les sciences exercent une haute mission sociale qui consiste dans l'amélioration morale et matérielle du sort de tous, riches et pauvres, humbles et puissants : les aspirations de la science se confondent avec celles de l'humanité. »

Mais « l'esprit positif » (2), nécessaire aux savants au cours de leurs recherches — et dont Nollet a fourni une des premières preuves — ne s'affirme pas seulement dans le progrès des sciences expérimentales. Dès ses premières interventions au XVIII^e siècle, il a combattu la dérogation à ses lois, la contradiction à son existence, le surnaturel, et il y a eu dès lors un conflit entre la science et la religion. « Le

(1) Voir dans *Revue bleue*, 12 nov. 1901, Alfred Poizat : « Les Universités italiennes aujourd'hui et leur rôle social. » Que de chemin parcouru depuis le voyage de Nollet en 1749 ! Le professeur Ciamician remarque que la fabrication de l'acide sulfurique en Italie a quintuplé en dix ans (1890-1900).

(2) Sur l'esprit positif lire avec prudence : J. Wilbois, *Revue de Métaphysique et de Morale*, mars 1901, sept. 1901, janvier mai, sept. 1902. En outre les ouvrages connus, plus anciens.

mystère et le miracle, a dit Berthelot (1), ne se rencontrent point dans les livres des physiciens et n'interviennent point dans leurs explications. » Sans doute ; et plus le surnaturel (2) a dépassé la parole évangélique, et la science positive, plus le conflit s'est aggravé, plus on a été incité d'une part à proclamer la faillite de la science, plus, d'autre part, on a été conduit à nier toute vérité qui échappe aux méthodes scientifiques, sans faire d'ailleurs la part de l'inconnaissable.

L'opposition s'est donc faite très tranchée et même irréductible entre deux grandes familles d'esprits ; entre elles a grandi un autre esprit qui donne satisfaction à l'imagination sentimentale, et qui s'accommode aux deux esprits opposés : c'est l'esprit artistique, le sentiment esthétique qui a pris pleinement conscience de ses moyens et de sa manière moderne aussi au XVIII^e siècle. Il a mis à côté du sens du Vrai le sens du Beau qui tous deux tendent à s'harmoniser dans les tempéraments modernes, mais qui, au XVIII^e siècle, dans l'entraînement et l'ivresse des premières joies trop particulières et égoïstes s'excluaient encore l'un l'autre. Nollet nous en est un frappant exemple ; mais il fallait aussi à l'esthétique sa méthode scientifique, le secours des sciences auxiliaires pour la constituer en science

(1) *Science et Morale*, Paris, 1895. p. 5.

(2) On oublie que le conflit entre la science et la religion n'est pas, autant qu'on le croit, entre elle et la parole évangélique. Le Christ n'a pas abusé du miracle et, de plus, il a protesté contre les imaginations impatientes, avides de voir des miracles et qui *n'en auraient point*,

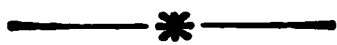
sérieuse et digne de considération ; et elle n'était pas telle en 1749 devant Nollet.

La grande ferveur scientifique à cette date, date de l'Encyclopédie, explique l'activité des Sociétés savantes en France et à l'étranger, leur curiosité, leurs investigations, leurs concours. Toutes ne sont pas préparées à leur rôle de diriger, par la force de l'association, le véritable esprit scientifique ; quand elles étaient visitées par un missionnaire des méthodes expérimentales comme Nollet elles en recevaient sans doute une impulsion utile ; elles se remettaient dans la direction scientifique rationnelle, seule inspiratrice de découvertes et de progrès.

Ainsi Nollet éclaire encore cette partie de l'histoire de l'esprit français dans les Sociétés savantes au XVIII^e siècle. Quand on l'aura connu, on comprendra mieux, par son esprit moyen, par ses idées moyennes, le caractère et la vogue de l'esprit scientifique, avant les grandes individualités et les grands noms, avant Volta et Galvani, avant d'Alembert, avant les lettres d'Euler.



APPENDICE



Testament de l'abbé NOLLET (1)



Au nom de la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit.

Ma première et ma plus ferme volonté est de mourir comme Dieu m'a fait la grâce de vivre dans le sein et dans la croyance de la Sainte Eglise Catholique, apostolique et romaine, et d'obtenir, avant mon décès, le pardon de mes fautes.

1° Je lègue et donne à l'hôpital de Clermont en Beauvoisis, une somme de douze cens livres une fois payée.

2° Je lègue à l'église de Pimprez, diocèse de Noyon, lieu de ma naissance, une pareille somme de douze cens livres, à condition que tous les ans le jour de Saint Charles jusqu'à la fin de ce siècle, il sera dit une messe pour le repos des âmes de tous les défunts de ma famille.

3° Je lègue une somme de trois cens livres qui sera remise entre les mains de M. le Prieur d'Athis pour être par luy employée au soulagement des pauvres de ladite paroisse.

4° Je lègue à Pierre Nollet, mon cousin germain, une somme de douze cens livres une fois payée.

5° Je lègue à Jacques Antoine Guy, mon cousin germain, une somme de quatre mille livres une fois payée.

6° Je lègue à Marie Guy, veuve du sieur Ravalet, ma cousine germaine, une somme de cinq cens livres une fois payée.

7° Je lègue à Jean Alizat, élève de l'Académie royale de peinture, une somme de trois mille livres, deux de mes robes de chambre, à son choix, tout mon linge de corps, quatre paires de draps de maître et l'ameublement entier de mon appartement de

(1) Arch. municip. de Pimprez. Cette copie a été délivrée à la paroisse qui était bénéficiaire d'un legs. Un portrait à l'huile de Nollet prouve la gratitude de sa commune natale pour son bienfaiteur « connu par ses écrits — et pour son bon cœur — il fut de sa patrie et l'amour et l'honneur. » Cette formule plus naïve que poétique ne dépare pas trop le portrait qui est bon et le testament; qui est mieux : le fait d'une belle âme qui sait se souvenir de sa famille et lui laisse une aisance bien gagnée, qui sait aussi dispenser les utiles bienfaits.

Versailles, en luy recommandant de ne jamais oublier que je luy ay aidé à acquérir des talents et un état, afin qu'il pût secourir ceux de ses proches qui seroient dans l'indigence, spécialement le jeune Alizat, son cousin germain, actuellement pensionnaire au Collège de Saint-Vincent de Senlis.

8° Je lègue à Marie Caillet, femme de M. Gallonde, marchand horloger, ma cousine, deux cens cinquante livres de rente viagère à titre de pension alimentaire et non saisissable.

9° Je lègue à Agnès Renée de la Haye, ma fillolle, une somme de deux mille livres une fois payée pour aider à son établissement, et au cas que ladite Agnès Renée fût décédée avant moy, je lègue à Marie Guy, sa mère, cent livres de rente viagère et non saisissable.

10° Je lègue à Louise Damery cinquante livres de rente viagère et non saisissable.

11° Je lègue à chacun de mes domestiques y compris mon jardinier de Mont-sur-Orge, une somme de cent cinquante livres une fois payée, au pardessus de ce qui pourroit leur être dû de leurs gages ou avances au jour de mon décès.

12° Je lègue au fils aîné de Regnier, mon filleul, une somme de cent cinquante livres une fois payée pour l'aider à apprendre son métier.

13° Je lègue une pareille somme de cent cinquante livres une fois payée à la fille aînée de Jacques Mola, habitant d'Athis, et encore une pareille somme à Antoinette Robert, fille de mon jardinier, mon intention étant que ces deux enfants apprennent chacun un métier.

14° Je lègue à M. Bezout, de l'Académie royale des Sciences, le lit que j'ay à Bapaume, le baromètre à cadran, le portrait de feu Monseigneur le Dauphin et le médaillon de Mlle Ardinghelly qui sont dans mon cabinet de Paris.

15° Je lègue à M. Brisson, de l'Académie royale des Sciences, la pierre d'aimant avec son portant qui est à côté de mon buste de marbre avec le tableau lavé à l'encre de la Chine, représentant une Savonnerie et je le prie de recueillir les papiers de lettres et autres papiers provenant de la succession de M Réaumur, pour remettre à l'Académie des Sciences ceux qui pourront luy appartenir.

16° Je lègue à M. Hérissart, docteur en médecine et membre de l'Académie royale des sciences, le portefeuille qui contient les oiseaux, insectes et autres parties d'histoire naturelle enluminées et mises au jour par M. de Buffon, de plus toutes les planches de

l'ornithologie de M. Brisson, reliées en un volume infolio, et quatre volumes brochés des figures de l'Encyclopédie.

17° Je lègue à M. Sorbet, chirurgien major de la 1^{re} Compagnie des Mousquetaires, un tableau qui est dans ma salle à manger de Paris, représentant un esclave qui médite, ayant un couteau à la main, plus, un autre tableau représentant un paysage qui est dans ma salle à manger de Mons-sur-Orge, et encore une esquisse d'une descente de croix qui est dans ma chambre à coucher du même endroit

18° Je déclare que j'ay fait donation à Mlle Marie-Louise-Françoise Yrainc d'Herbourg, d'une somme de six mille livres qu'elle a laissé entre mes mains et dont je luy paye la rente. Je confirme ladite donation, et, en outre, après l'acquis des legs mentionnés cy dessous, j'institue ladite demoiselle d'Herbourg ma légataire universelle et je révoque tout autre testament que j'aurais pu faire, déclarant que celui-cy contient ma dernière volonté, et pour l'exécuter, je nomme mon amy M. Laubry cy devant avocat au Conseil, et je le prie de vouloir bien accepter en mémoire de notre ancienne amitié, le diamant brillant que j'ay coutume de porter en bague et que j'ay reçu en présent de S. A. R. Monseigneur le duc de Savoye.

A Paris, ce deuxième jour du mois de juin de l'année mil sept cent soixante-sept, signé, Nollet.

Pierre Nollet, au profit duquel j'avois fait le legs, mentionné à l'art. 4 étant décédé, je transporte ledit legs de douze cens livres à son fils unique, marchand tapissier, qui demeure actuellement rue Saint-Antoine, paroisse Saint-Paul.

Agnès Renée de la Haye, ma fillolle s'étant mariée depuis ma disposition de l'art. 9, j'annule dans cet article ce qui la concerne, à cause de ce que j'ay fait pour elle lors de son mariage et j'entends laisser subsister ce qui concerne Marie Guy sa mère, dans dans le même article.

A Paris, ce dix-neuf juin mil sept cent soixante-huit, signé Nollet.

En marge est écrit contrôlé à Paris, le vingt-six avril mil sept cent soixante-dix, reçu 26 livres, signé Langlois.

En une autre marge est encore écrit vu au greffe des insinuations du Chatelet de Paris, sans préjudice des droits, ce 26 avril 1770, signé Ragré.

Il est ainsy en l'original desdits testament et codicille déposé pour minutte de M^e Lebrun, l'un des notaires soussignés suivant et par le procès-verbal d'apposition des scellés mis par M. Guyot, commissaire au Chatelet, après le décès de Messire Jean-Antoine

Nollet, diacre, licentié de théologie, de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne, de l'Académie des Sciences d'Erfurt, maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, professeur royal de physique expérimentale au Collège de Navarre et aux Ecoles de l'artillerie et du génie, daté au commencement du 2ⁱ avril 1770. Ledit dépôt fait le lendemain 25 dudit présent mois d'avril lequel M^e Lebrun a délivré ces présentes ce jourd'huy 26 avril 1770. Signé Le Brun et Guéret avec paraphes, scellé lesdits jour et an. Et insinué à Paris, le 22 juin 1770.

Je sertify la présente copie conforme à l'original du testamant de M. l'abbé Nollet en foi de quoy jay signé d'Herbourg à Paris, ce 3^e Juillet.

Enregistré au reg. des arrêtés du maire de la commune de Pimprez, sous le n^o 68 dudit registre, à Pimprez, le 14 août 1856.

Le Maire : X.



COMPTE RENDU DES TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par le Secrétaire perpétuel



MESDAMES, MESSIEURS,

L'Académie a perdu cette année deux de ses membres, M. G. Dubois et M. l'abbé Boucher.

M. G. Dubois était entré dans notre Compagnie en 1873, et jusqu'en 1894, où l'âge l'amena à donner sa démission de membre titulaire, il prit une part active à nos travaux. Avocat très estimé, il nous lut des études sur Berville, Lacordaire, Berryer, Jules Favre, Dufaure. Albert Deberly ; il répondit, en qualité de Directeur, aux discours de réception de MM. Janvier, Goblet, Corentin Guyho, et du Secrétaire actuel de l'Académie. Devenu membre honoraire, M. G. Dubois continua à nous prouver, en assistant à nos séances, qu'il était toujours heureux de se trouver avec nous. Aussi notre Directeur, en rendant hommage à sa mémoire dans une de nos séances privées, a-t-il eu bien raison de dire qu'avec M. Dubois disparaissait une des époques de notre Société.

C'est à lui aussi qu'est revenu le pénible honneur d'adresser un dernier adieu à M. l'abbé Boucher, qui nous fut enlevé brusquement, après être resté

moins de trois ans parmi nous, au moment même où il venait de remplir avec le plus grand scrupule et une aménité parfaite les fonctions de Directeur. Je laisse à M. Percheval le soin de le louer dignement :

« M. l'abbé Boucher, a-t-il dit, arrivait parmi nous précédé d'une réputation d'orateur sacré et d'un talent reconnu de maître de chapelle. C'est à cette personnalité double que la maison des Lettres et des Arts ouvrait ses portes. L'œuvre écrite de M. Boucher, la seule qui nous appartienne et ne soit pas confiée à de fugitives mémoires, montre à quel degré il était digne de cette faveur. » Ses qualités « déjà manifestes dans le traité qui fut un titre à sa réception, *l'Eloquence de la Chaire*, nous apparaissent non moins sensibles dans *Musique ancienne*, *Musique moderne*, dans *Taine écrivain*, dans *Robert de Luzarches* enfin, où nous les voyons compléter l'histoire par la poésie de la légende ».

M. Percheval, qu'on me permette de le dire sans aucune intention malicieuse, ne se contente pas de remplir les devoirs qui lui incombent de par sa charge ; il donne à tous ses confrères l'exemple du travail personnel. L'an dernier, ici même, il lisait devant vous, Mesdames et Messieurs, une nouvelle dont vous n'avez pas, j'en suis sûr, perdu le souvenir. A *la Morte eau*, qui était presque une élégie, a succédé une sorte d'idylle où la description, exacte et discrète dans son abondance, se mêle si intimement au récit qu'on ne peut les séparer l'un de l'autre. Vous me pardonnerez, je l'espère, de déflorer ces pages exquises de fraîcheur en les résumant.

M. Percheval, qui connaît fort bien la Bretagne et qui la visita de nouveau récemment, en a rapporté des souvenirs d'une précision étonnante qu'il fait revivre sous nos yeux en homme qui a vu comme savent voir les poètes. Les deux personnages, Guillaume, un étranger, et Marie-Jeanne, la Bretonne de race et d'esprit, s'harmonisent merveilleusement avec le cadre qui les entoure. Ce ne sont pas cependant des fantômes, mais des êtres comme nous, esquissés d'une main légère, sans trop appuyer sur le trait, ainsi que l'exige la délicatesse de leurs chastes amours.

La *Ville close*, c'est Concarneau, cité du temps de la reine Anne, composée d'une seule rue, ville forte échappée à la contagion moderne. A côté s'étend la ville ouverte : c'est là que viennent les paysans. Autrefois la mer rapportait davantage et l'on y voyait en grand nombre les *fritureries*, qui faisaient vivre le jeune peuple des sardinières, et l'on abandonnait les champs pour la plage. Quel contraste avec la somnolence de la Ville close ! Le dimanche seulement le bruit des cloches la réveille, et la procession des coiffes blanches s'engouffre dans l'église.

« Charme étrange de la coiffe ! dit M. Percheval, forme ancienne restée comme un cadre du temps à un primitif ovale de visages. Blanc et léger édifice qui frémit au vent et que fripe la pluie, et nulle part en Bretagne n'est aussi hardi, plus ajouré par les fleurons gothiques de la dentelle que le long de cette côte de Cornouailles, entre Fouesnant et Quimperlé. Ni le goût individuel ni le caprice de la mode ne président à sa confection, mais une règle inflexible

née de l'esthétique de la race, enfermant dans les plis consacrés du linge quelque chose d'impersonnel et de lointain qui se communique aux figures ! »

Oserai-je risquer une remarque un peu prosaïque ? La coiffe de Marie-Jeanne, cette « coiffe effarouchée » en fuite dans le corridor de la maison qu'habite Guillaume, n'entre-t-elle pas pour beaucoup dans l'innocente séduction que la jeune fille exerce sur lui ? Il est vrai qu'elle a des yeux « d'un bleu noir, foncés comme les nuages du saphir ou les profondeurs de la mer », qui le fascinent sans doute encore plus.

Mais j'en reviens à la vision du poète. Guillaume et Marie-Jeanne avec sa sœur cadette s'en vont à Pont-Aven. « Se rendant au marché de Concarneau, d'autres coiffes viennent à leur rencontre en chemin, et dans la campagne on voit çà et là briller des points blancs qui ont l'air de mouettes posées et sont aussi des coiffes de femmes ».

Après la Ville close, c'est le décor celtique à travers lequel se déroule le récit, c'est le Bois d'amour, c'est la Baie de la Forêt voisine de Fouesnant. Guillaume aime Marie-Jeanne. Mais quel couple disparate ils feraient, lui, l'homme du Nord, elle, la paysanne bretonne ! Il veut la fuir et ne peut.

Un soir enfin, à la Ville close, assis près de l'église sous les ormes du terre-plein, Marie-Jeanne vient le rejoindre, et tous deux se mettent à songer. Il regarde ces « frêles épaules à qui son départ ferait porter le poids plus lourd de l'abandon, et l'attirant à lui pose le front sur la grande collerette tuyautée ».

Marie-Jeanne comprend alors qu'elle a pénétré dans son cœur.

A ce petit drame intime qui se dénoue heureusement, nous pouvons opposer la tragédie antique dans ce qu'elle a de plus terrible et de plus émouvant. M. Blanchard, nous présentant une adaptation abrégée des *Troyennes* d'Euripide, a l'air de s'en excuser : « Ce sont, dit-il d'après un ancien poète latin, de vieilles chansons que je vais débiter ; c'est de choses surannées, c'est de Priam que je veux parler. » Mais le beau, pouvons-nous lui répondre, est toujours jeune, le langage de la passion ne vieillit pas, quand il est naturel. Or, si les *Troyennes* ne sont pas la mieux composée ni la plus célèbre des tragédies d'Euripide, elles en sont certainement la plus pathétique.

C'est une suite de tableaux des plus touchants, dont Hécube, qui vient de perdre son mari égorgé par Pyrrhus, est à la fois le centre et le lien. Chaque scène en effet augmente sa douleur et son désespoir.

Au début le pillage de Troie ; sur le théâtre les femmes et les enfants échus en partage aux vainqueurs : Hécube, Cassandre, Polyxène, Andromaque, son fils Astyanax, sont là sous nos yeux ou s'y succèdent en un lamentable défilé. Cassandre, en proie à la folie, entre dans la tente d'Agamemnon qu'elle croit épouser, tenant une torche nuptiale et chantant l'hyménée. Hécube veut en vain l'arrêter. Un chariot amène ensuite Andromaque et son fils. Andromaque annonce à Hécube la mort de sa fille Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille, et déclare que, fidèle épouse d'Hector, elle doit néan-

moins suivre Pyrrhus. Au moment même où Hécube l'exhorte à vivre pour veiller sur Astyanax, on vient, de la part d'Ulysse, enlever l'enfant qui sera précipité du haut des murs de Troie. On ne saurait imaginer rien de plus déchirant que les adieux d'Andromaque à son fils :

» Mon Hector, qui sauva tant des nôtres, c'est lui,
C'est son courage, enfant, qui te tue aujourd'hui !
Roi futur de l'Asie, ô délicate plante,
Ton corps va se briser sur la roche sanglante ;
Voilà pourquoi j'entrai dans ce palais de mort !
Tu pleures, ô mon fils ! Oui, tu connais ton sort,
Je le sens ; ta main frêle à ma robe s'attache :
Sous l'aile de la mère ainsi l'oiseau se cache !
Ton père, brandissant l'épieu muni d'airain,
Ne remontera plus du monde souterrain ;
Les cadavres de tes oncles jonchent la plaine !
Où sont tes défenseurs ? — Enfant, suave haleine !
Oh ! donne-moi ta bouche et reçois mon baiser !
Serre-toi sur mon cœur : ta mort va le briser !...
Maintenant qu'on l'emporte et qu'on le précipite !
Qu'on se repaisse encor de sa chair qui palpite !
Les Dieux sont contre nous ; ma vie est à vau-l'eau,
Qu'on me prenne et me jette au fond du noir vaisseau !
Ah ! c'est un bel hymen où Pyrrhus me convie,
Quand j'ai perdu mon fils et la fleur de ma vie ! »

Andromaque disparue, on rapporte à Hécube le cadavre d'Astyanax, et l'aïeule, qui a vidé la coupe de toutes les amertumes, épuisée et à bout de souffrances, laisse échapper des plaintes d'une tendresse infinie :

« O pauvre petit front que les atroces pierres
Ont meurtri ! Doux cheveux ! Délicates paupières
Où la mère avait mis ses suprêmes baisers !
Déchirures du sein ! O faibles bras brisés !

Tu devais m'inhumer, o frêle créature,
Et sur mon tombeau froid couper ta chevelure,
Conduire au monument les jeunes compagnons
Et consoler ma cendre avec de tendres noms,
Et c'est l'aïeule sans enfants et sans patrie
Qui doit ensevelir ta pauvre chair meurtrie..

Hécube désespérée veut s'élancer dans Ilion que les Grecs incendient ; on l'en empêche, et la pièce finit sur cet épisode.

Hécube, Andromaque, n'avaient pas pour se consoler la conviction que leurs chers morts seraient dédommagés de leurs misères dans une autre vie : ce ne sont pas en effet des âmes qu'Homère nous dépeint aux enfers, mais des ombres sans consistance. L'immortalité de l'âme n'est à cette époque ni un dogme ni même une aspiration précise pour l'humanité.

Ce n'est pas, je dois le dire, l'opinion de notre confrère M. Camerlynck, dans son étude sur le *Nirvâna bouddhique*. Selon lui, toutes les religions avouables admettent l'immortalité de l'âme, et le bouddhisme comme les autres. A cette croyance se joint nécessairement la foi en l'existence de Dieu et en la justice d'outre-tombe. Il faut cependant reconnaître que des hommes éminents ont d'abord prétendu, puis maintenu, malgré les contradicteurs, que le Nirvâna est l'anéantissement de la personnalité humaine. Il n'est pas facile de concilier ces deux interprétations opposées, et la démonstration de M. Camerlynck vous laisse quelque peu perplexe.

Des savants comme Eugène Burnouf et Barthélemy Saint-Hilaire ont affirmé que le bouddhisme est une religion sans Dieu, comme la religion de l'humanité,

du devoir, de la patrie. M. J.-B. Obry, l'un de nos plus distingués prédécesseurs, combattit la doctrine de Burnouf, qui n'était qu'un spiritualisme sans immortalité. Il soutint que Cakya-Mouni, en fondant le bouddhisme au VII^e ou VI^e siècle avant notre ère, avait proclamé que l'âme est éternelle, et il intervint à trois reprises dans la querelle. Le brahmanisme avait cru aux incarnations successives de la divinité. Le bouddhisme enseigna que la vertu était récompensée après la mort. Il se divisa pourtant en quatre sectes, et l'une d'elles défendit l'athéisme. On voit par là que les sectateurs de Bouddha ne s'accordent pas très bien entre eux. Faut-il s'étonner après cela qu'ils aient combattu les chrétiens ? Il y a néanmoins des points de contact entre les deux religions ennemies.

En somme, toutes ces luttes, dont on ne saisit pas toujours la cause véritable, puisqu'on pourrait, semble-t-il, s'entendre sur quelques idées essentielles, risquent fort de déconcerter nos faibles intelligences. Comment voulez-vous que l'on admette, par exemple, avec M. Emile Sénart, membre de l'Institut, que le mot Nirvâna, qui a d'abord signifié extinction d'une lumière qui éclaire, d'où l'idée de disparition, de destruction, ait, en passant par une série de métaphores, voulu dire ensuite refroidissement, rafraichissement, repos, paix, bonheur ? Ce bonheur-là paraît bien voisin de l'anéantissement. Il faut être initié pour comprendre ces mystères.

L'étude de M. Camerlynck est du reste un hommage mérité aux remarquables travaux de M. J.-B.

Obry, dont l'Académie a le droit d'être fière aujourd'hui encore.

Notre Compagnie peut aussi évoquer le souvenir d'un certain nombre de ses membres, qui se sont fait remarquer en leur temps par la variété de leurs aptitudes et l'abondance de leurs œuvres. Je citais l'an dernier les *Eloges* de Laurendeau et Scellier, extraits de nos archives par M. Leleu. Nous avons cette année entendu, non sans plaisir, la *Notice nécrologique* consacrée par le Secrétaire perpétuel d'alors à Lapostolle, né en 1749, mort en 1831, le 18 décembre. Pharmacien par état, il s'occupa, naturellement, de chimie, et en outre, de boulangerie, de la pomme de terre, de la fabrication de l'acier, de paragrèles et de paraoudres qu'il avait inventés, en un mot, dit son biographe, de tous les arts utiles.

Une aussi prodigieuse activité amène d'ordinaire un éparpillement des forces qui influe sur la valeur de la production intellectuelle. Il n'est pas inutile cependant de se rappeler ces hommes qui font honneur à une Société. Le public s'y intéresse beaucoup moins que nous : je n'insisterai donc point sur les mérites de Lapostolle. Je suis pourtant obligé, en remontant encore plus haut dans nos annales, de revenir sur un sujet déjà traité devant vous.

M. Thorel, chercheur patient, érudit sagace, a cru, dans l'intérêt de la vérité, devoir rectifier un détail important de l'histoire de la Société littéraire qui précéda notre Compagnie, de 1746 à 1750. M. Leleu, dit-il, n'a pas tenu assez compte d'une lettre de Gresset, qui explique clairement pourquoi la Société eut tant de peine à se faire ériger en Académie. En

vue d'obtenir des lettres patentes, qui ne furent délivrées que le 30 juin 1750, on avait, nous apprend Gresset, fait des démarches trop pressantes, on s'était même adressé directement à M. de Saint-Florentin, à qui l'on n'aurait pas dû écrire sans l'aveu du protecteur de la Société, M. le Duc de Chaulnes. Il convient donc, pour réparer cette maladresse, d'envoyer au ministre des ouvrages ou travaux manuscrits, qui lui feront voir que la Société n'est pas seulement littéraire, mais s'occupe aussi de tout ce qui intéresse l'esprit humain et par là même mérite de devenir Académie. M. le duc de Chaulnes est d'ailleurs très satisfait de la séance publique tenue par la Société, et Gresset se chargera volontiers de servir d'intermédiaire auprès de lui. Il résulte de cette lettre que l'auteur de *Vert-Vert*, qui ne pouvait, en sa qualité de membre de l'Académie Française et de l'Académie de Berlin, être membre titulaire de celle qu'on voulait établir à Amiens, fut son véritable ou du moins son principal fondateur. Sans manquer de respect à sa mémoire, ne peut-on penser qu'il laisse un peu trop voir dans cette lettre qu'il désirait en recueillir toute la gloire ? M. Thorel ajoute que la légende, si c'en était une, devrait d'ailleurs prendre le pas sur l'histoire, car elle serait un honneur pour nous. Je crois que c'est aller un peu loin, et qu'on ne doit s'enorgueillir que de titres incontestables. Mais nous pouvons, en toute sécurité de conscience, être reconnaissants à Gresset, dont la grande influence fit sortir de l'obscurité la Société littéraire.

Après avoir éclairci ce point, notre confrère a

continué ses investigations et fait de curieuses découvertes sur ce qu'on pourrait appeler les emblèmes de notre Compagnie. Il a retrouvé chez le petit-fils de M. Yvert, l'un de nos anciens Secrétaires perpétuels, le sceau de l'Académie, représentant le Temple de l'immortalité, avec la devise : *Tentanda via est*, et la date de 1750. D'autre part, M. Guerlin, membre de la Société des Antiquaires, a bien voulu lui laisser photographier un exemplaire d'une médaille de 1750, qui servait pour les prix institués par l'Académie. Enfin, des jetons de présence furent établis en 1832, où se trouvait reproduit le temple avec la devise à laquelle on avait ajouté ces mots : *Gresset præsens*.

A cette date de 1749, où nos devanciers brûlaient du désir de devenir académiciens, un Picard, depuis dix ans déjà membre de l'Académie des Sciences, faisait en Piémont et en Italie un voyage en quelque sorte officiel pour y recueillir des observations, principalement sur la physique. Il adressa à ce sujet plusieurs rapports des plus intéressants à la Compagnie à laquelle il appartenait, mais il avait vu bien d'autres choses, et en laissa un récit encore inédit, dont je vais essayer de vous donner une trop rapide idée.

C'est à M. Quignon, nouveau membre associé correspondant de notre Société, Picard lui aussi, que nous devons cette bonne fortune. Il a étudié pour nous la vie de l'abbé Nollet, imparfaitement connue jusqu'ici, et surtout il a analysé le manuscrit de son *Voyage*. Je regrette vivement de ne pouvoir, à sa suite, esquisser la biographie de cet abbé, qui,

comme tant d'autres à cette époque, n'avait pas poussé jusqu'à la prêtrise, mais qui paraît cependant avoir mené dans le monde une vie digne de son état. Je rappellerai seulement ici que Nollet fut un physicien très goûté de son temps en France et en Europe, et, qu'après avoir fait en 1739 un premier voyage à Turin, où l'avait appelé le roi de Sardaigne, il y retourna dix ans plus tard. Mais il parcourut alors en homme d'étude et de savoir, et non en touriste plus ou moins distrait, une bonne partie de l'Italie, et suivit à peu près le même itinéraire que le président de Brosses, dont les *Lettres écrites d'Italie* sont demeurées justement célèbres. M. Quignon, en des pages excellentes qu'on voudrait citer, a indiqué ce qui distingue le président, amateur éclairé et enthousiaste des arts, du physicien positif et clairvoyant, qui s'intéressait à tout, aux sciences, au commerce, à l'industrie, à l'agriculture. Le contraste est frappant. Parlant des paysannes de Vicence, l'abbé nous dit : « Leurs cheveux sont tressés et retroussés derrière la tête et retenus ou recouverts d'un morceau d'étoffe, garnis d'une centaine de grelots ou boutons de cuivre blanchi, de sorte que de loin on dirait qu'elles ont le chignon bien bouclé et poudré à blanc. » De Brosses à son tour nous dira : « Elles se couvrent la tête de trois ou quatre milliers d'épingles à grosses têtes d'étain : cela ressemble à un citron piqué de clous de girofle. » C'est plus piquant, je l'avoue, mais singulièrement inexact.

Nollet, qui s'occupa beaucoup d'expériences sur l'électricité, se défie de l'imagination, ce qui est la première qualité du savant modeste et conscien-

cieux. Les preuves fournissent dans ses œuvres et dans le récit de son voyage, et, pour n'envisager que ce côté de son caractère, j'en citerai deux ou trois exemples. En 1746, à propos de l'électricité dont les phénomènes suscitaient une admiration sans bornes et des espérances illimitées, il écrivit ces paroles remarquables : « Si j'essaye de deviner ce que je ne vois pas, je veux que mes conjectures soient fondées sur ce que j'ai vu. » C'était donc un esprit calme et pondéré, dont le témoignage a son prix.

Certains savants italiens avaient fait grand bruit de cures dues à l'électricité. Nollet constata « qu'on avait beaucoup exagéré les faits. Je suis prêt à croire, dit-il, que c'est la faute des malades qui, prévenus peut-être par un trop grand espoir et possédés par une espèce d'enthousiasme, en ont dit et fait écrire plus qu'il n'y en avait. La plupart des guérisons électriques de Turin n'ont été que des ombres passagères qu'on a prises avec un peu trop de précipitation ou de complaisance pour des réalités. » M. Quignon n'a pas tort de retrouver dans ce bon sens avisé un trait du tempérament picard.

N'allez pas croire d'ailleurs, Mesdames et Messieurs, que notre compatriote ait été un savant maussade et renfrogné. Ne pouvant vous citer les expériences qu'il fit sur les dames, je dois cependant dire qu'elles eurent la plus grande vogue. Nollet aimait du reste à observer partout et toujours, et ne dédaignait pas de regarder avec attention les jolies paysannes du Mont-Cenis, qui, dit-il, au lieu de porter comme autrefois « des jupes liées sous leurs

aisselles,.... laissent voir leur taille et s'en font honneur. » Homme du monde, il raconte une fête à Venise : « Nous entrâmes dans la cour du couvent et de là dans un grand parloir tout ouvert où il y avait beaucoup de compagnies assises et qui faisaient collation avec les dames religieuses qui n'étaient séparées que par des grilles fort larges. Ces religieuses sont très bien coiffées et sans voiles : leur habillement est fort galant, et ce jour-là elles étaient en belle humeur : elles sont de l'ordre de Saint-Augustin ».

Comme il était allé de Turin à Milan, Padoue, Venise, notre voyageur passa de même par Ferrare, Florence, Sienne et Rome, pour se rendre à Naples. Il lui fut donné d'assister en cette ville au miracle annuel où se liquéfie le sang de Saint Janvier. Il en nota en physicien et en philosophe, mais en philosophe qui n'était pas incrédule, les lentes péripéties, et, je dois le dire après lui, ne fut pas convaincu. Il répondit en effet au nonce qui « lui demandait en pleine table et devant dix personnes » ce qu'il en pensait : « Monseigneur, si ce que j'ai vu est réellement le sang d'un saint martyr, je le respecte autant dur que mol ; mais rien ne me paraît moins miraculeux que de voir une matière qui peut être toute autre chose que du sang se fondre quand on l'a chauffée. » Nous sommes hors d'état d'apprécier s'il a tort ou raison en cette circonstance, mais il est assurément de bonne foi.

Si Nollet fut un savant aimable et soigneux de sa personne, à en juger par le milieu qu'il fréquentait, il a dû être plus ou moins *chic*, comme on dit au-

jourd'hui. M. Randon, dans sa *Causerie* sur ce sujet, insinue qu'Adam et Eve faisaient déjà des effets de chic dans le Paradis terrestre : ce n'était pourtant pas, à en croire la tradition, grâce à la coupe de leurs habits. Mais, après tout, notre confrère a peut-être raison : l'amour-propre et la coquetterie, même masculine, doivent être aussi anciens que l'humanité.

L'étude de M. Randon est d'ailleurs plus sérieuse et plus suggestive que ne le fait supposer son titre. Il faut être à la fois mondain, connaisseur et psychologue pour bien parler du chic. Vous en jugerez mal, Mesdames et Messieurs, par une sèche analyse.

Sous Louis XIII le mot chic vient de chicane, mais, dans son sens moderne, est-ce bien là son étymologie ? ne vient-il pas plutôt de l'allemand, où chic signifie tournure ? Il est difficile d'en décider. En tout cas, ce mot indique quelque chose d'indéfinissable. Désigne-t-il une forme de la beauté, accompagnée d'un effet psychologique ? Ce serait aller un peu loin. Le chic est moins ambitieux et n'est pas un effet de l'imagination. Le chic flatte notre vue, notre goût, nos instincts, nous fait sourire et provoque une ironie admirative : l'ensemble et les détails produisent en nous cette impression.

Chez les anciens, on peut citer comme modèles en ce genre Périclès, Alcibiade, Pétrone, chez les modernes, les mignons, les mousquetaires, les merveilleuses. Le chic s'harmonise avec la mode, ce qui prouve qu'il est tout à fait relatif. On ne l'entend pas des qualités réelles des peuples, puisque l'homme et la femme chic sont rares. Le chic est donc le

résultat d'une sensation artistique, qui peut se rencontrer, à des degrés divers, dans toutes les classes de la société : il y a de petites ouvrières chic, comme de riches bourgeoises ou de grandes dames. La physionomie de l'être humain compte peu en pareil cas : le chic résulte surtout de la tenue du corps tout entier, plus ou moins étudiée, et modifiée par l'aspect du vêtement.

Cependant l'excentricité n'est pas le chic, comme on pourrait avoir une tendance à le supposer. La femme chic se distingue du commun par les qualités esthétiques du physique et de la mise : son accueil est séduisant, sa voix musicale ; elle dirige habilement la conversation ; son élégance est exquise, car elle sait mettre une note de goût personnel dans la mode qu'elle approprie à son genre de beauté, si incomplète qu'elle puisse être. Les gens chic, dit M. Randon, ont peu de qualités morales, — est-ce une règle sans exception ? — et manquent de modestie, — ce qui est plus vrai.

Les choses ont aussi leur chic. Mais il faut se garder de confondre l'art et le chic : l'un conçoit et exécute, l'autre se borne à exécuter. Le chic encombre nos maisons par les meubles et les bibelots ; dans les musées il dégénère même en bric à brac. Le chic, en pareil cas, est contourné, manque de naturel et fausse le goût.

J'ajoute à ce propos que M. Thorel a fait hommage à l'Académie d'une *Note philologique sur le chic*, d'un tout autre caractère et d'un intérêt différent. M. Durand a bien voulu, lui aussi, nous offrir sa *Cathédrale d'Amiens*, abrégé du grand ouvrage

que je n'ai pas besoin de louer. Il est également inutile, Mesdames et Messieurs, d'apprécier devant vous le mérite de la lecture que vous allez entendre, car son auteur vous est connu depuis bien longtemps.

L'Académie se propose d'ouvrir prochainement un Concours dont elle fera bientôt connaître le sujet et les conditions.



RÉSUMÉ

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1904

22 JANVIER

Présidence de M. Percheval, Chancelier. — Lecture par M. Blanchard : **Les Troyennes**. — Renouvellement du Bureau : *Directeur*, M. Percheval ; *Chancelier*, M. le D^r Fournier ; *Secrétaire-Adjoint*, M. David.

27 FÉVRIER

Présidence de M. Percheval, Directeur. — M. Percheval rappelle en quelques mots la mort récente de M. l'abbé Boucher. — Lecture par M. Randon : **Causerie sur le chic..**

25 MARS

Présidence de M. Percheval, Directeur. — Lecture par M. Percheval : **La Ville Close**.

29 AVRIL

Présidence de M. Percheval, Directeur. — Lecture par M. Boulenger : **L'Art de perdre son temps et celui des autres**.

27 MAI

Présidence de M. Percheval, Directeur. — Lecture par M. Camerlynck : **Le Nirvâna bouddhique et M. J.-B. Obry.**

24 JUIN

Présidence de M. David, Secrétaire-Adjoint. — Lecture par M. Thorel : **Un mot sur les origines de l'Académie d'Amiens.**

22 JUILLET

Présidence de M. le D^r Fournier, Chancelier. — Lecture par M. Leleu : **Eloge de Lapostolle, revu et abrégé.**

28 OCTOBRE

Présidence de M. Percheval, Directeur. — M. Percheval rappelle en quelques mots la mort récente de M. G. Dubois, membre honoraire. — Lecture par M. Thorel : **Détails rétrospectifs sur l'Académie d'Amiens.**

25 NOVEMBRE

Présidence de M. Percheval, Directeur. — Lecture par M. Quignon : **L'abbé Nollet, physicien, et son voyage en Piémont et en Italie (1749).**

9 DÉCEMBRE

Présidence de M. Percheval, Directeur. — Lecture par M. le Directeur : **La Vieille Egypte.** — Lecture par le Secrétaire perpétuel : **Compte rendu des Travaux de l'année.**

18 DÉCEMBRE

(Séance publique annuelle)

Présidence de M. Percheval, Directeur. — Discours du Directeur : **La Vieille Egypte.** — **Compte rendu des Travaux de l'année**, par le Secrétaire perpétuel. — Lecture par M. Boulenger : **L'Art de perdre son temps et celui des autres.**

20 JANVIER 1905

(Séance publique de réception)

Présidence de M. Percheval, Directeur. — Discours de M. l'abbé Blandin : **La Conversation en France.** — Réponse de M. Tattegrain.



OUVRAGES REÇUS PAR L'ACADÉMIE

Pendant l'Année 1904

I. — Envois du Ministère de l'Instruction Publique.

Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, t. IV.

Documents relatifs à la convocation des Etats Généraux de 1789, t. III.

Atlas des Bailliages ou Juridictions assimilées ayant formé unité électorale en 1789.

Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie (1172-1361), t. II.

Les Médailleurs français du xv^e siècle au milieu du xvii^e, t. III.

Comité des travaux historiques et scientifiques :

Bulletin historique et philologique (1903).

Bulletin archéologique (1903-1904).

Congrès des Sociétés savantes (1903).

II. — Dons des Auteurs.

Thorel. — Note philologique sur le chic.

Tiersonnier. — Le Nombre et le Mérite.

Badoureau. — Le passé, le présent, l'avenir de l'Industrie minérale de l'arrondissement minéralogique de Chambéry, 3^e série.

Decharme. — Deuxième et Troisième notes sur l'acoustique géométrique.

G. Durand. — La Cathédrale d'Amiens.

D^r Fournier. — La Picardie médicale.

Hallock-Greenewalt. — Pulse and Rhythm.

III. — Publications des Sociétés Correspondantes.

1^o Sociétés Françaises.

Aisne. — Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie, de Saint-Quentin.

Société archéologique de Vervins.

Allier. — Société d'Emulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais, à Moulins.

Alpes-Maritimes. — Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

Aube. — Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube, à Troyes.

Aveyron. — Société des Lettres, Sciences et Arts, à Villefranche.

Basses-Pyrénées. — Société des Sciences, Lettres et Arts, de Pau.

Belfort. — Société Belfortaine d'Emulation.

Bouches-du-Rhône. — Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts, de Marseille.

Société de Statistique de Marseille.

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, d'Aix.

Calvados. — Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de Caen.

Société d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie, de Caen.

Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

Charente. — Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.

Charente-Inférieure. — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

Côte-d'Or. — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de Dijon.

Deux-Sèvres. — Société d'Agriculture des Deux-Sèvres, à Niort.

Doubs. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Besançon.

Drôme. — Société des Agriculteurs de la Drôme, à Valence.

Eure. — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure, à Evreux.

Eure-et-Loir. — Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.

Finis ère. — Société académique de Brest.

Gard. — Académie du Gard, à Nîmes.

Gironde. — Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Bordeaux.

Haute-Garonne. — Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, de Toulouse.

Société d'Histoire naturelle de Toulouse.

Société d'Agriculture de la Haute-Garonne, de l'Ariège et du Tarn, à Toulouse.

Académie des Jeux Floraux, à Toulouse.

Université de Toulouse (Bibliothèque de l').

Haute-Loire. — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce, du Puy.

Haute-Saône. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône, à Vesoul.

Haute-Vienne. — Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.

Société des Amis des Sciences et des Arts, de Rochechouart.

Hérault. — Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

Loire-Inférieure. — Société académique de Nantes.

Loiret. — Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts du Loiret, à Orléans.

Maine-et-Loire. — Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts, d'Angers.

Manche. — Société nationale académique de Cherbourg.

Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire naturelle de la Manche, à Saint-Lô.

Marne. — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts, de Châlons-sur-Marne.

Société des Sciences et des Arts, de Vitry-le-François.

Meurthe. — Académie de Stanislas, à Nancy.

Meuse. — Société des Sciences, Lettres et Arts, de Bar-le-Duc.

Morbihan. — Société Polymathique, à Vannes.

Nord. — Société d'Emulation de Cambrai.

Société centrale d'Agriculture, des Sciences et des Arts, à Douai.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, de Valenciennes.

Université de Lille (Bibliothèque de l').

Oise. — Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts de l'Oise, à Beauvais.

Société d'Agriculture de Compiègne.

Société historique de Compiègne.

Comité archéologique de Noyon.

Pas de-Calais. — Académie des Sciences, Lettres et Arts, d'Arras.

Société Académique de Boulogne-sur-Mer.

Puy-de-Dôme. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Clermont-Ferrand.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, à Clermont-Ferrand.

Pyrénées-Orientales. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

Rhône. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Lyon.

Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles, de Lyon.

Société linnéenne de Lyon.

Saône-et-Loire. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Agriculture, de Mâcon.

Société d'Histoire naturelle, de Mâcon.

Sarthe. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.

Seine. — Société nationale des Antiquaires de France, à Paris.

Société française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.

Société philotechnique, à Paris.

Société polymathique, à Paris.

Société de Médecine légale de France, à Paris.

Alliance française (Bulletin de l'), à Paris.

Commission du répertoire de bibliographie scientifique au Ministère de l'Instruction publique, à Paris.

Seine-et-Oise. — Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

Société des Sciences naturelles de Seine-et-Oise, à Versailles.

Seine-Inférieure. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Rouen.

Société libre d'Émulation, du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.

Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure, à Rouen.

Société havraise d'études diverses, au Havre.

Société Industrielle d'Elbeuf.

Somme. — Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Société industrielle d'Amiens.

Société linnéenne du Nord de la France, à Amiens.

Conseil Général de la Somme, à Amiens.

Conseil d'hygiène publique et de salubrité de la Somme, à Amiens.

Les Rosati Picards, à Amiens.

Société d'Émulation d'Abbeville.

Comice agricole d'Abbeville.

Tarn-et-Garonne. — Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Société archéologique de Montauban.

Var. — Académie du Var, à Toulon.

Société d'Agriculture, d'Horticulture et d'Acclimation du Var, à Toulon.

Société d'Études scientifiques et archéologiques de Draguignan.

Société d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie du Var, à Draguignan.

Vienne. — Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Vosges. — Société d'Émulation des Vosges, à Épinal.

Yonne. — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

2^e Sociétés Étrangères

Alsace-Lorraine. — Académie de Metz.

Société d'Histoire naturelle de Colmar.

États-Unis d'Amérique. — Academy of Natural Sciences of Philadelphia.

Academy of Sciences of Saint Louis.

Boston Society of Natural History.

Chicago Academy of Sciences.

Ohio States University, Columbus.

Smithsonian Institution, Washington.

United States Geological Survey, Washington.

Wisconsin Geological and Natural History Survey.

Republica Argentina. — Museo national de Buenos Aires.

Mexique. — Observatorio meteorologico central de México.

Societad científica « Antonio Alzate », México.

Instituto geologico de México.

Suède. — Nordiska Museet, Stockholm.

Société royale des Sciences, Upsala.

Université d'Upsala, Geological Institution.

Suisse. — Historische und Antiquarische Gesellschaft zu Basel.

Uruguay. — Museo national de Montevideo.

T A B L E A U
DES
MEMBRES DE L'ACADÉMIE
(31 DÉCEMBRE 1904)





BUREAU

MM. PERCHEVAL, Directeur.
FOURNIER (D^r), Chancelier.
LENEL, Secrétaire perpétuel.
BLANCHARD, Archiviste-Trésorier.
DAVID, Secrétaire-adjoint.

MEMBRES TITULAIRES



DANS L'ORDRE DE LEUR INSTALLATION

MM.

- 1 LELEU, *,  I, ancien Proviseur du Lycée d'Amiens, boulevard Faidherbe, 83.
- 2 VERNE (Jules), O. *,  I, Homme de lettres, boulevard Longueville, 44.
- 3 OBRY, *,  I, Président de Chambre honoraire à la Cour d'Amiens, rue des Jacobins, 67.
- 4 BARIL (GÉDEON), Homme de lettres, rue Évrard de Fouilloy, 21.
- 5 GUÉRARD, *, Ingénieur au chemin de fer du Nord, en retraite, rue de Cottenchy, 5
- 6 DEBAUGE,  , *, Industriel, faubourg de Hem, 242.
- 7 FOURNIER (LUCIEN), *, Conseiller à la Cour, rue Frédéric Petit, 28.

- 8 LENEEL, *, ☉ I, Professeur de Rhétorique au Lycée, rue Laurendeau, 80.
- 9 LORGNIER, Avocat, rue des Écoles-Chrétiennes, 23.
- 10 THOREL (OCTAVE), ☉ I, Ingénieur des arts et manufactures, Conseiller à la Cour d'Appel, rue de Cerizy, 3.
- 11 MACQUE, Greffier en chef de la Cour, rue Laurendeau, 148.
- 12 LECOMTE (MAXIME), ☉, Avocat, Sénateur du Nord, rue Charles Dubois, 31, à Amiens, et 13, rue Bonaparte, à Paris.
- 13 BLANCHARD (ALEXANDRE), ☉ I, Professeur de Troisième au Lycée, rue Cozette, 45.
- 14 GUILLAUMET, ☉, Docteur en médecine, rue Porte-Paris, 4.
- 15 RICQUIER, ☉, Architecte en chef du Département, rue Sire Firmin Leroux, 23.
- 16 MICHEL, ☉, Conservateur de la Bibliothèque, rue Dhavernas, 20.
- 17 PEUGNIEZ, ☉ I, Docteur en médecine, rue Lamartine, 7.
- 18 DURAND, ☉ I, Archiviste du Département, rue Pierre l'Ermite, 22.
- 19 PINSON, *, Président du Tribunal civil, rue Saint-Geoffroy, 4.
- 20 CAMERLYNCK, *, Publiciste, rue Mazagran, 11.
- 21 TATTEGRAIN (GEORGES), rue St-Fuscien, 38.
- 22 BLOQUEL (EMILE), Avoué honoraire à la Cour, rue Charles Dubois, 18.
- 23 BOQUET (JULES), rue Porte-Paris, 24.
- 24 DAVID (EDOUARD), rue de Croy, 22.
- 25 PERCHEVAL (MAURICE), rue Lemerchier, 6.
- 26 MOULONGUET, ☉ I, Directeur de l'Ecole de Médecine, rue de la République, 55.
- 27 FOURNIER, Dr en Médecine, rue Jules Lardière, 22.
- 28 RANDON, rue Lemerchier, 8.

ÉLUS ET NON INSTALLÉS

- 29 ROZE, , Sculpteur, rue Boucher de Perthes, 10.
- 30 MOYNIER DE VILLEPOIX,  I, Directeur du Laboratoire de Bactériologie, rue Fernel, 18.
- 31 MILVOY, Architecte, rue Digeon, 1.
- 32 HERVIEU, Percepteur, rue des Augustins, 13.
- 33 BLANDIN (l'abbé), aumônier de l'Asile Départemental de Dury.
- 34 DUBOIS (PIERRE), rue Pierre l'Ermite, 26.
- 35 GARET (MAURICE), Avoué, rue Victor Hugo, 30.

MEMBRES HONORAIRES


DE DROIT





- 1 M. le Général commandant le 2^e Corps.
- 2 M. le Premier Président de la Cour d'appel.
- 3 M. le Préfet de la Somme.
- 4 M^{sr} l'Évêque d'Amiens.
- 5 M. le Procureur général près la Cour d'Amiens.
- 6 M. le Maire d'Amiens.
- 7 M. l'Inspecteur d'Académie.

MEMBRES HONORAIRES

ÉLUS


MM.

- 1 PRAROND, *, Homme de lettres, à Abbeville, et rue de Tournon, 14, Paris.
- 2 TIVIER, *,  I, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Besançon, 9, rue Dhavernas, à Amiens,

- 3 LANIER, *,  I, Inspecteur d'académie, 59, rue Boissière, à Paris.
- 4 DE PUYRAIMOND, *, Ancien officier de marine, rue Debray, 36, à Amiens.
- 5 DECHARME, *,  I, Professeur honoraire de l'Université, rue Saint-Louis, 8, à Amiens.
- 6 PICARD, Professeur de rhétorique au Collège Rollin, 22, rue Saint-Petersbourg, à Paris.
- 7 VINQUE, Professeur de Tissage à l'Ecole Nationale des Arts Industriels, 120, rue du Coq français, à Roubaix.
- 8 DE BRACQUEMONT (LÉOPOLD). Propriétaire-Agriculteur à la Folie-Guérard, annexe de Grivesne (Somme).
- 9 GOBLET, Ancien Président du Conseil, 4, rue Guichard, Paris.
- 10 BADOUREAU, *,  I, Ingénieur en chef des Mines, à Chambéry, 18, rue de la Banque.
- 11 Mgr FRANCQUEVILLE, Evêque de Rodez, (Aveyron).
- 12 FRANCQUEVILLE, *,  I, Conseiller à la Cour d'Appel de Paris, à Amiens, rue St-Fuscien, 20 bis.
- 13 QUIÉVREUX (l'abbé).

MEMBRES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

MM.

- 1 DE VORGES, O. *, 46, rue du Général Foy, à Paris.
- 2 BOULENGER (Gustave), Percepteur en retraite, à Albert.
- 3 RANSSON,  I, Juge suppléant au Tribunal civil, à Paris.
- 4 LAMY, à Cambrai, 9, rue Belmas.
- 5 DELIGNIÈRES (Emile), Avocat, Président honoraire de la Société d'Emulation, à Abbeville, 3, rue des Grandes Ecoles.
- 6 DA CUNHA (Xavier), conservateur de la Bibliothèque nationale de Lisbonne (Portugal), rua de St-Bartholomeu, 12-2°.

- 7 TATTEGRAIN (Francis), Artiste-peintre, Berck-sur-Mer.**
8 QUIGNON, Q, Professeur au Lycée de Beauvais, rue Louis Borel, 5.

COMMISSION DES FINANCES

MM. CAMERLYNCK, LELBU, BLOQUEL.

COMMISSION DE PUBLICATION

**MM. BLANCHARD, DEBAUGE, Lucien FOURNIER, PINSON,
Octave THOREL.**

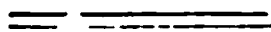


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Discours</i> de M. PERCHEVAL, Directeur, prononcé aux ob- sèques de M. l'Abbé Boucher	1
<i>La Vieille Egypte</i> , par M. PERCHEVAL	3
<i>Le Nirvana bouddhique</i> , par M. CAMERLYNCK	23
<i>Causerie sur le Chic</i> , par M. RANDON	35
<i>Détails rétrospectifs sur l'Académie d'Amiens</i> , par M. Oct. THOREL,	57
<i>L'Histoire de Samson</i> (La Légende biblique), par M. H. MICHEL	89
<i>Les Troyennes</i> , par M. BLANCHARD	131
<i>La Conversation en France</i> , par M. l'Abbé BLANDIN. . . .	151
<i>Réponse</i> de M. TATTEGRAIN	177
<i>Eloges d'Académiciens, depuis 1804 jusqu'à 1835</i> , analysés et abrégés par M. LELEU	211
<i>Essai sur l'Art de perdre son temps et celui des autres</i> , par M. G. BOULENGER	441
<i>L'Abbé Nollet, physicien. Son voyage en Piémont et en Italie</i> (1749), par M. QUIGNON	473
<i>Compte rendu des Travaux de l'Année</i> , par le Secrétaire perpétuel	510
<i>Résumé des Procès-verbaux des Séances</i>	557
<i>Ouvrages reçus par l'Académie.</i>	560
<i>Tableau des Membres de l'Académie.</i>	566



,

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 04889 6362

Filed by Preservation CIC



